

Lil Evans

# BOSS AFFAIR



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Disponible :**

## **Delicious**

Drea débarque à Chicago avec un seul objectif : repartir de zéro !

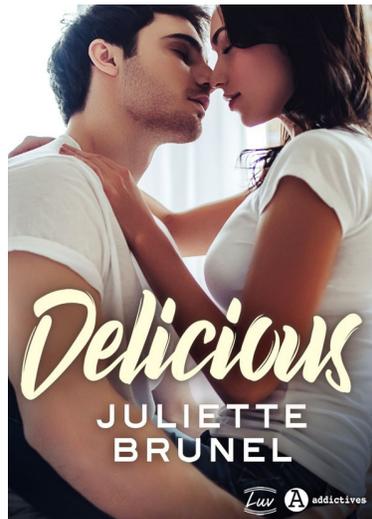
L'amour, les hommes, c'est terminé. Elle va se concentrer sur sa carrière de pâtissière, et rien d'autre.

Seul problème ? Son patron, Colin. Grand chef réputé, arrogant, insupportable... il la rend folle !

Et il la veut. Drea est pour lui un défi de taille, et il n'a pas l'habitude de perdre.

Drea voudrait résister, mais... l'attirance est trop forte.

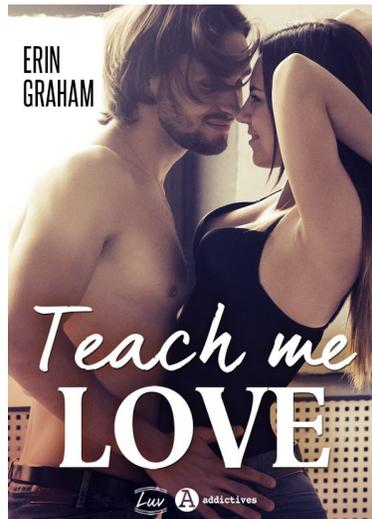
Si seulement c'était si simple...



**Disponible :**

## **Teach Me Love**

Andréa est lumineuse, volontaire et pleine d'humour. Quand elle rencontre Yanaël en cours de littérature, elle est immédiatement intriguée, fascinée... Il est tout ce qu'elle n'est pas ! Déprimé, solitaire, insaisissable... Yanaël est à l'opposé des hommes qu'elle fréquente d'habitude. Pourtant, elle va devoir s'y faire. Obligés de travailler ensemble sur l'écriture d'une romance, les deux étudiants se rapprochent, se confrontent, s'attirent et s'opposent, tout comme les personnages de leur livre vont s'écorcher avant de se trouver. Mais la vie est bien plus compliquée en vrai !



**Disponible :**

## **Try me if you can**

MJ croque la vie et les hommes à pleines dents. Elle ne s'embarrasse d'aucune convention, tout lui sourit et c'est très bien comme ça !

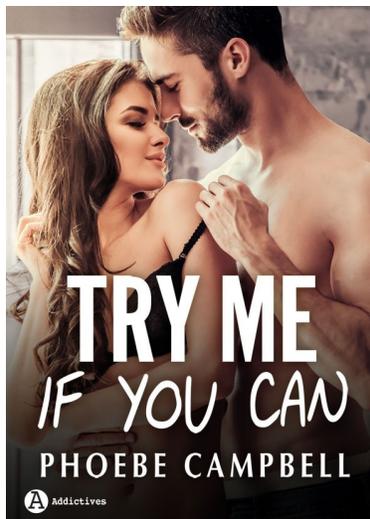
Mais à force de voir ses amies s'épanouir en couple alors qu'elle enchaîne les mecs, elle commence à se poser des questions.

Et si elle souffrait d'une addiction au sexe ?

Décidée à se reprendre en main, elle envisage des changements drastiques... mais Heath déboule dans sa vie.

Il est musicien, mystérieux, irrésistible... interdit. Et il bouleverse toutes ses résolutions.

Après tout, le meilleur moyen de se libérer de la tentation, c'est d'y céder, non ?



**Disponible :**

## **Your Brother, Me and You**

Au premier regard entre Sara, couturière discrète, et Jamie, aristocrate britannique, c'est le coup de foudre.

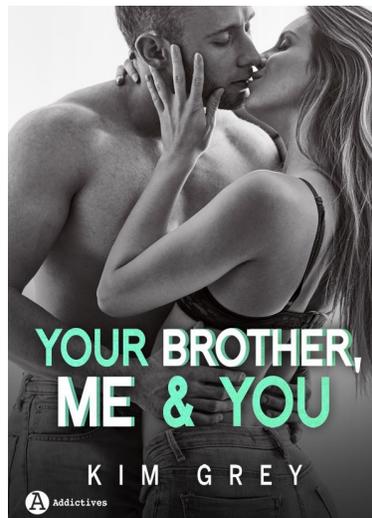
Seul bémol ? Sara est censée épouser le lendemain Nigel, militaire et... frère de Jamie !

Malgré la force des sentiments qui la submergent, Sara refuse de remettre en question son union.

Mais Nigel est envoyé d'urgence en mission, ce qui décale la cérémonie, et il confie Sara à son frère.

Forcés de cohabiter dans le manoir britannique, Sara et Jamie luttent. La tension et l'attraction se disputent à l'interdit, infranchissable.

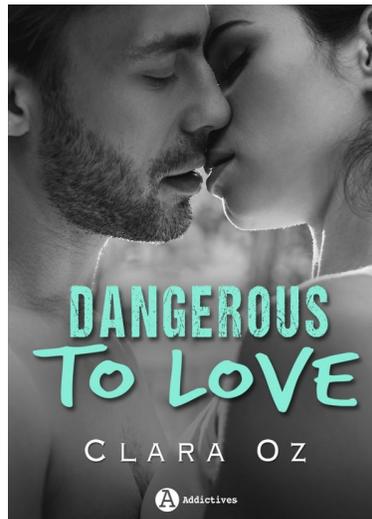
Rompre une promesse n'a jamais été aussi sensuel...



**Également disponible :**

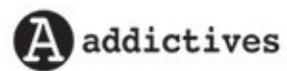
## **Dangerous to Love**

Pilote d'exception, tête brûlée, bagarreur, grand frère attentionné... Il y a six mois, Ben avait en apparence tout : les femmes, les victoires, les trophées. Aujourd'hui, un seul mot lui correspond : criminel. Et ça, Alyssa ne l'oubliera pas. Elle l'embauche dans son atelier de mécanique, pour garder un œil sur lui et mener à bien sa mission. Peu importe s'il la trouble, la fait rire et lui offre des sensations inédites ! Elle sait ce qui se cache derrière son masque et compte bien le renvoyer derrière les barreaux. Sauf que Ben ne se laissera pas faire aussi facilement...



Lil Evans

**BOSS AFFAIR**  
**Histoire intégrale**



# Chapitre 1

## Autumn

Le long couloir recouvert de moquette grise me déprime. Je suis accoudée à mon bureau, exaspérée dès le matin. À ma gauche, l'ascenseur bipe toutes les cinq minutes pour déverser son flot d'avocats prétentieux et de clients énervés qui ont des questions à me poser. Face à moi, le bureau du grand patron du cabinet Spencer & Co.

M. Spencer n'y connaît strictement rien en affaires juridiques mais il a ouvert cet endroit, des décennies auparavant, parce que ce secteur rapporte un paquet d'argent. Il est vieux. Non, il est vraiment très vieux ! Si je devais lui donner un âge, j'aurais dit environ un milliard d'années. Il a probablement contribué en personne à l'extinction des dinosaures.

Ses cheveux sont blancs comme neige, son visage plus ridé que celui de Tom Cruise avant son dernier lifting, mais ses yeux n'en restent pas moins perçants et vifs. Si M. Spencer semble plus inoffensif que le bernard-l'ermite de compagnie de mon meilleur ami Austin, le sous-estimer, c'est signer son arrêt de mort.

Quand je l'entends hurler sur ses avocats au téléphone, les jours où ils perdent un procès, j'en ai froid dans le dos. Et mon patron est aussi un homme fourbe au caractère volcanique. Ses employés doivent être à ses pieds, presque littéralement. Je suis sûre qu'il aurait plané si qui que ce soit s'était agenouillé devant lui pour embrasser le bout de ses chaussures italiennes de luxe.

Perdre un procès vous garantit de passer une heure à vous faire postillonner dessus dans son bureau, sous les cris et les grands gestes de ses mains vieilles. Et je vous assure que vous n'avez pas du tout envie de passer autant de temps face à cet homme glacial, avec son regard fixé droit sur vous sans qu'il ne cligne jamais des yeux.

Quand il vous remet à votre place avec une aisance telle qu'on l'aurait cru né

pour briser les gens, votre sang se glace.

Oui, M. Spencer est vieux, tyrannique et n'a aucun respect pour ses employés.

Si bien qu'au moment où une vingtaine de policiers ont débarqué dans nos locaux, sortant de l'ascenseur le regard fier et les épaules toutes droites, personne n'a été surpris. Moi la première, j'ai tout de suite pensé qu'il avait envoyé des lettres de menaces pour empêcher les enfants du coin de fêter Halloween, ou défenestré l'un de mes collègues en sirotant son bourbon à la paille.

Je ne suis pas seule dans le couloir, ce jour-là, après avoir renvoyé quelques personnes vers leurs étages respectifs. En criant. Fort.

Deux de mes collègues avocats sont avec moi et nous bavardons tranquillement autour de mon bureau, à voix basse en essayant de savoir ce qu'il se passe.

Je ne suis pas du genre à colporter des ragots mais mes confrères, deux hommes de la cinquantaine, engoncés dans leur costume noir, adorent cela et ils n'arrêtent plus de parler et de faire des suppositions hasardeuses.

Je ris jusqu'à en avoir les larmes aux yeux.

En revanche, quand on nous annonce enfin que M. Spencer a détourné les revenus de la société et que tout l'argent du cabinet a disparu, nos fonds de pension, nos primes, tout... plus personne n'ose bouger, parler ou même respirer.

Ce doit être une blague, non ?

Non...

Cette matinée n'aurait pas pu être plus ignoble.

Déjà, on est jeudi, le jour le plus long de la semaine. Celui qui nous nargue en disant « pas encore vendredi », « encore quelques heures avant le week-end ». Saleté de jeudi !

Et quand les policiers se mettent à fouiller partout, j'ai l'impression que toute

cette histoire de détournement de fonds n'est pas la plaisanterie à laquelle je m'attends. Pas de « non, c'était pour rire » ni de « faites coucou à la caméra ». Bordel ! De ! Merde ! Ce con de Spencer vient de tous nous faire virer en une demi-seconde.

Un policier m'attrape brusquement par le bras pour me lever de ma chaise quand il voit que je ne bouge pas de son chemin. Je suis trop abasourdie pour esquisser le moindre geste et la violence de sa poigne n'y change rien. Je suis toujours dans mon monde, perdue. Perdue, tout comme mon boulot. Mon salaire. Et, bon sang !, comme tous ces clients qui comptent sur moi pour leurs dossiers.

Dans le fond de ma poitrine, mon cœur bat lourdement, si bien qu'une douleur s'épanouit peu à peu jusqu'à s'étirer dans mon ventre. J'ai l'impression que je vais m'évanouir, car tout autour de moi est flou, distant, un peu comme un rêve qui empiéterait sur la réalité.

– Madame, contre le mur. Immédiatement, ordonne l'homme en uniforme.

Il serre mon poignet entre ses doigts si bien que je pousse un petit hoquet de stupeur, et il me bouscule, me faisant vaciller sur mes talons. Mon regard se fixe soudain au sien, dur et implacable. Je suis avocate. Je suis une battante. Il n'a pas idée du déferlement de colère qui gronde en moi, et je suis sur le point de le noyer sous un flot de jurons bien sentis lorsque nous sommes heureusement interrompus. Je crois que j'aurais pu finir en prison si je n'avais pas été interceptée à temps.

– Inspecteur, du calme ! grogne l'autre policier qui vient de nous rejoindre.

Il porte un costume gris avec une grande veste bleue par-dessus sa chemise blanche.

Ses paroles claquent comme des ordres, si bien que mon ennemi du moment se raidit.

L'inspecteur me lâche enfin et je lui lance un petit sourire narquois qui le fait enrager. Il se peut également que je lui aie tiré la langue.

Je finis par retomber comme une masse sur mon fauteuil avant de soupirer, les mains un peu tremblantes. La pression qui s'accumule en moi depuis l'arrivée de

la brigade ne fait que m'empoisonner. Je me pose tant de questions sur mon avenir, et celui de cette boîte, que je n'arrive plus à réfléchir correctement.

- Désolé, capitaine, grommelle l'imbécile toujours à mes côtés.
- Ce n'est pas à moi que vous devez des excuses.

Il rougit, et me regarde d'un air mauvais.

- Désolé, madame.

Il n'en a pas l'air.

- C'est *mademoiselle*, maugréé-je.

Les fourmis dans mes jambes m'empêchent de me lever pour lui rendre son regard noir. Je n'en mène pas large, tout au fond de mon siège, face à sa grande carcasse maigre mais ce n'est pas une raison pour le laisser me parler de la sorte.

Je m'apprête à lui décocher un coup de pied dans le tibia quand le capitaine recule ma chaise à roulettes jusqu'au mur du fond, près de la fenêtre. Il me fait signe de rester assise. De toute façon, je n'aurais jamais eu la force de me relever, et puis honnêtement, je ne sais plus comment marcher. Ni même penser.

Mince, c'est ce qu'on appelle un problème plutôt gênant.

Je sens que je suis devenue toute rouge et je commence à agiter les mains devant mon visage pour avoir un peu d'air. Il ne faut pas que je me mette à paniquer !

Je ne veux pas perdre ce boulot. Je ne peux pas perdre ce boulot. Spencer & Co., c'est toute ma vie ! Littéralement. Je ne vis que pour mon travail, et ce, depuis que j'ai terminé mes études. Études durant lesquelles je n'ai fait que réviser pour, justement, avoir cet emploi. Je ne peux quand même pas leur avoir donné autant pour que tout disparaisse aujourd'hui, bon sang !

- Madame, respirez ! dit calmement le capitaine en constatant mon état.

Je lui fais les gros yeux.

– Mademoiselle, se reprend-il.

Il s'accroupit à côté de moi et prend mes mains dans les siennes. Je vois à son regard franc et bleu qu'il est habitué aux crises de panique ; et à la façon dont il reste bien calme, qu'il a de l'expérience dans son travail. Aussi, je prends trois immenses respirations sans le quitter des yeux. Il respire en même temps que moi, hoche la tête pour m'encourager. Il me donne un peu de sa force à travers sa poigne de fer et je l'en remercie d'un affreux sourire en biais qui manque de se transformer en crise de larmes.

– Alors... C'est vrai ? M. Spencer a volé le cabinet ? haleté-je.

– Oui. Je suis désolé. Tout a disparu mais nous faisons notre possible pour retrouver la trace de l'argent.

Il passe une main dans ses cheveux poivre et sel. Plus poivre que sel en fait. Il n'a pas beaucoup de cheveux blancs. Juste assez pour le rendre charmant et sexy, comme par hasard.

– Vous n'avez pas à être désolé, ce n'est pas vous qui avez volé tout cet argent, grogné-je. Enfin, je l'espère.

Je hausse les sourcils tandis qu'il rit.

– Non, je vous assure que si j'avais des millions, je serais présentement en train de me dorer la pilule sur une île déserte.

– Eh bien, vous avez toujours le soleil d'Odessa pour vous réchauffer, à défaut d'être riche. Enfin, je pense que vous devriez vraiment enlever ce trench-coat si vous voulez profiter de la chaleur du dehors. Et aussi votre veste. Et votre chemise. Enfin je dis ça, je ne dis rien.

– Êtes-vous en train d'essayer de déshabiller un agent des forces de l'ordre, mademoiselle ?

Je toussote et repousse d'une main fébrile mes longs cheveux chocolat, ondulés, tout en faisant la moue. Le capitaine rougit en regardant mes lèvres rouges.

– Non, pas du tout ! Je ne faisais que vous donner des indications pour votre bien-être personnel.

Il rit à nouveau et se relève.

Deux officiers sortent alors du bureau face à moi avec M. spencer (oui, il a perdu le droit à sa majuscule, cet enfoiré). Il est menotté et profère des insanités. Je me lève d'un bond, ma colère reléguant mon choc au second plan. Je serre les poings et au moment où je vais m'avancer vers lui pour lui montrer ce que je pense de sa politique stupide, le capitaine m'arrête en posant une main sur mon épaule.

– Ça n'en vaut pas le coup, déclare-t-il avec un petit sourire triste, comme s'il savait de quoi il parle.

Ma gorge se noue. Comment un homme, un seul, a pu jouer avec la vie de tant de personnes ! Et je ne parle pas des employés qui travaillent ici, dans cette boîte réputée. Nous trouverons tous un nouveau travail, même si cela risque de prendre du temps. Non, je parle de nos clients qui ont besoin de notre soutien, de notre aide. Je suis tellement outrée !

– Mais... commencé-je en tentant de m'extraire de son emprise.

– Il sera jugé pour ses crimes. Pas la peine que vous alliez en prison, vous aussi.

Ça ne m'aurait pas dérangée. Au moins, j'aurais eu la satisfaction de faire un peu mal à cet enfoiré. Et honnêtement, je n'aurais même pas eu de remords à frapper un vieux croulant, surtout pas quand je vois ses yeux lancer des éclairs vers tous les policiers qui font leur boulot, tandis qu'on l'entraîne loin de son bureau.

Mon ex-patron éclate soudain d'un rire sans joie et darde son regard de glace sur le chef de la police. Un homme de grande taille, mince et mal à l'aise dans son costume trop serré et bon marché. Il a été récemment décoré pour toutes les arrestations qu'il a à son actif et son âge avancé ne le rend que plus acharné dans son travail. Cela se voit à la façon dont il dirige son équipe avec efficacité.

– J'espère que vous êtes contents de vous, hurle M. Spencer. Pendant que vous travaillez quinze heures par jour dans des costumes au rabais et pour des salaires de misère, moi j'ai vécu comme un roi ! Et mes avocats se feront un plaisir de me faire sortir de vos cellules misérables en un claquement de doigts.

J'espère sincèrement pour lui qu'il n'a pas choisi un avocat de ce cabinet pour le représenter. Personnellement, j'aurais été prête à me faire hara-kiri et à saboter mon propre dossier pour l'envoyer croupir en prison le plus longtemps possible.

– Mademoiselle Fells.

Il se tourne vers moi et je déglutis avec difficulté, me demandant s'il n'a pas réussi à lire dans mes pensées. Figée sur place, je reste muette alors que toutes les insultes du monde se battent la place à même mes lèvres pour lui dire ce que je pense de lui.

– Veuillez appeler ma femme pour lui expliquer la situation. Elle saura vers qui se tourner.

Je fronce les sourcils et lève une main devant moi pour examiner mes ongles. Ils sont vernis de rouge, une couleur sombre et que je trouve d'un seul coup fascinante.

– Mademoiselle Fells ? répète-t-il.

Les policiers qui l'ont arrêté l'emmènent à présent vers l'ascenseur au bout du couloir et il gesticule entre leurs bras pour se tourner vers moi et hurler.

– Mademoiselle Fells !

Son cri me fait sursauter mais je ne dis rien. Pas plus que je ne bouge. Il n'est plus mon patron et je n'exécuterai plus aucun des ordres que cet homme me donnera.

Quand les portes de métal s'ouvrent en coulissant, mon meilleur ami, Austin Green, sort en bousculant le vieux d'un coup d'épaule et il se dirige vers moi.

– Oh mon Dieu, alors c'est vrai ce qu'il se passe ? panique-t-il.

Sa voix est pleine de trémolos. Puisqu'il travaille aux étages inférieurs, il n'a pas dû voir la police arriver mais à présent qu'il est à mes côtés, il ne peut s'empêcher de dévisager les hommes en uniforme autour de nous. Sa bouche est grande ouverte.

Je le regarde en soupirant, amusée de voir sa panique soudain ensevelie sous une bonne couche de luxure tandis qu'il contemple quelques officiers plutôt mignons.

– Oui, c'est vrai.

Son regard se fixe à nouveau au mien.

D'un commun hochement de tête, nous nous dirigeons vers la machine à café pour nous servir un gobelet fumant. J'en prépare toute une cafetière pour les policiers présents qui soupirent de plaisir quand l'odeur amère se répand dans le couloir ; puis Austin et moi nous installons derrière mon bureau, assis sur la moquette grise. Franchement, elle est moche. Mais qu'est-ce que c'est confortable et moelleux !

J'étends devant moi mes jambes gainées dans des collants transparents et chaussées de talons aiguilles vertigineux. J'ai l'impression que ma vie prend un tournant désastreux et cela me fait de la peine de savoir que nous allons perdre tout ce que nous avons bâti avec cette entreprise.

Austin regarde mes chaussures avec envie. Elles sont noires, toutes simples avec une semelle bleu turquoise. Mon meilleur ami est fan des talons aiguilles. Quand je dis « fan », je ne veux pas dire fétichiste. Ni même qu'il les aime sur nous, les femmes. Non. Il les aime sur lui. D'ailleurs, il ne cesse de me répéter que ces merveilles lui vont mieux qu'à moi. Tout ça pour que je les lui donne ! Il peut toujours courir.

– Arrête de regarder mes escarpins, le réprimandé-je.

– Mais je les aime tellement !

– Moi aussi. Et puisqu'ils ne sont plus fabriqués aujourd'hui, ne t'avise pas de baver dessus ! Tu vas les ruiner.

– Tu n'es qu'une vieille mégère.

– Toi aussi, ça tombe bien.

Il glousse et passe une main dans ses cheveux blonds naturels rehaussés de mèches décolorées. Parfaitement coiffés, laqués et placés vers l'arrière au millimètre près, cela lui donne une classe folle, à la mode des années trente. Une fois, j'ai fait l'erreur de les ébouriffer. Il s'est ensuivi des semaines de regards

qui tuent et de textos accusateurs. Mais bon, il m'a pardonné et notre relation n'en est devenue que plus soudée puisque je suis la seule personne au monde à oser toucher ses mèches. C'est un comportement hautement suicidaire, mais j'aime le goût du risque.

– Alors, qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? lui demandé-je en regardant le fond de mon gobelet désespérément vide.

Austin est certes mon meilleur ami, mais il est aussi mon collègue. Nous avons été engagés en même temps chez Spencer & Co., par le plus heureux des hasards. Et bien sûr, nous avons fêté cela de façon démente et très alcoolisée. Des souvenirs que je chéris puisque bientôt, nous allons nous retrouver à postuler. J'exècre par avance ce moment misérable où je devrais me rendre à des entretiens d'embauche, jugée par des incapables condescendants et déprimée car mes compétences ne vaudront plus rien.

Autour de nous, les policiers retournent chaque meuble, ouvrent chaque dossier. J'ai l'impression qu'ils pénètrent dans l'intimité du cabinet et ça me gêne énormément. Ils auraient pu fouiller mon tiroir à sous-vêtements que ça ne m'aurait pas traumatisée davantage.

– Je ne sais pas, me répond Austin après un long moment à réfléchir. En tant que meilleur avocat de cette ville, je n'aurais aucune difficulté à retrouver un emploi, mais toi...

– Hé ! C'est moi, la meilleure avocate de cette ville ! D'ailleurs, j'ai des articles de journaux pour le confirmer.

Je le bouscule d'un coup d'épaule mais Austin ne bouge pas du moindre millimètre. Il est plus musclé que moi. Ce qui n'est pas difficile, en même temps.

Tous les deux, nous avons notre petite réputation. Certes, nous l'avons bâtie en nous investissant à deux cents pour cent dans notre travail, et nous sommes très fiers du chemin parcouru. J'espère sincèrement que mon prochain employeur ne me fera pas retourner tout en bas de l'échelle. Je n'ai pas la force de laisser derrière moi tout ce que j'ai construit. Et avec le nombre d'avocats qui vont chercher du travail, il y aura de la concurrence. Spencer & Co. emploie plus d'une centaine de spécialistes.

– Je n’ai pas besoin de ces articles de journaux stupides pour savoir que je suis le meilleur, déclare Austin de son petit ton supérieur.

Je lève les yeux au ciel.

Nous adorons nous taquiner et notre compétition pour la première place des procès gagnés haut la main nous rend encore plus complices.

Il me regarde d’un air supérieur et blasé en même temps. Une véritable œuvre d’art.

– Jaloux, déclaré-je.

Il glousse à nouveau et avale l’une de ses fameuses gélules pour avoir les cheveux brillants. Ou les poils brillants, je ne suis plus trop. Austin est accro à toutes les idioties que racontent les magazines féminins. Que ce soit les quatre mille sortes de régimes différents à faire en périodes de fêtes ou avant les vacances, les gélules miracles – dont le seul miracle est que les gens en achètent à ce prix-là – ou les dernières tendances de la mode. Il n’a pas de Bible dans le tiroir de sa table de nuit mais le dernier *Cosmo*. Il n’a pas de tee-shirt de foot dans son armoire mais le dernier polo multicolore de Desigual. Bref, c’est mon meilleur ami mais je ne sais toujours pas pourquoi.

Oh, si ! C’est parce que nous sommes complémentaires. Enfin, d’après son horoscope. C’est pour cela qu’il m’a accostée la première fois en fac de droit. « Vous allez rencontrer l’amour de votre vie au détour d’un chemin. » Il avait emprunté le Chemin des Astres, un passage peu fréquenté qui mène vers l’arrière du bâtiment où nous avons cours. « La rencontre sera brutale mais l’amour, instantané. » J’avais également emprunté ce chemin et je courais jusqu’à ma salle de classe suivante de peur d’être en retard. Je regardais le sol pour éviter les flaques après l’averse de la nuit et je suis rentrée dans Austin.

Le choc a été rude. Nous nous sommes ouvert le crâne si bien que nous avons tous les deux passé les heures suivantes à l’hôpital à nous faire recoudre. Cela ne l’a pas empêché de me retrouver dans le dédale des couloirs et de se mettre à me parler de la pluie et du beau temps le jour suivant. Et puisque Austin préfère les hommes, il en a déduit que je serai sa nouvelle meilleure amie pour la vie et qu’il m’aimerait à la folie, mais pas de façon romantique. Sauf les fois où il boit

du Martini. Austin et le Martini, hum, très très mauvaise idée. Cette boisson le transforme en hétéro en moins d'une gorgée !

Je soupire un grand coup, retire mes talons et je ramène mes jambes sous moi.

Un policier est désormais en train de fouiller mon bureau. Enfin, l'un de mes bureaux.

Depuis quelques semaines, ma collègue secrétaire est en congé maternité. Et le patron étant ce qu'il est (un con), il n'a pas été ravi par cette annonce.

Pour lui éviter de perdre son emploi, j'ai relégué mon travail d'avocate en second plan pour prendre la place de secrétaire de la boîte. L'ironie de la situation faisant que même dans un cabinet prestigieux, perdre son emploi sous prétexte d'être enceinte est justifiable. C'est cela de signer un contrat sans lire les lignes minuscules à la fin du document quand nous sommes engagés par un démon.

J'ai été heureuse de rendre ce service à ma collègue, mais désormais, alors que nous sommes en faillite, l'absurdité de la situation me fait tourner la tête. Spencer ne veut pas employer de femmes enceintes parce que ça coûte trop cher et il s'est permis de nous voler tout notre argent ? C'était un enfoiré avant, mais maintenant, c'est un sale enfoiré de merde. Et je le déteste.

Heureusement, le fait que cette boîte lui appartienne n'influence en rien le bien que nous faisons ici. Spencer & Co. aide les gens honnêtes à se sortir de situations difficiles. Mes mains tremblent toujours face à ce que cet homme est en train de détruire.

– Et si on sortait, ce soir ? me demande soudain mon meilleur ami en constatant que je suis bouleversée.

Certes, j'essaie de rester forte, cependant, il me connaît trop bien pour ne pas déceler ces indices infimes de mon malaise. Mes doigts sont crispés contre mon ventre. Mon regard est plein de doutes. Et j'ai toujours autant de mal à reprendre mon souffle, tandis que mes yeux suivent les allées et venues des policiers dans le couloir.

Je regarde Austin, les sourcils levés de consternation.

– On est jeudi !  
– Oui mais ce n'est pas comme si demain on allait avoir une grosse journée. Je ne sais même pas si on doit encore venir ici. Sérieusement, qui va nous dire ce qui va se passer, à présent ?

Mon haussement d'épaules me donne droit à une petite tape sur la cuisse.

– Tu vois ? On peut tout à fait sortir, rétorque Austin.

Je pèse le pour et le contre. Contre : rien du tout. Pour : sortir, boire, oublier, danser, chanter, boire, se détendre, boire, oublier.

– Bon, d'accord, capitulé-je.

Austin a raison. Est-ce qu'on doit encore venir ici ? Je me considère comme officiellement au chômage depuis que ce fichu policier m'a virée de ma chaise à roulettes. D'autant que les bureaux vont peut-être être investis durant de nombreux jours à cause de l'enquête... Je n'en sais strictement rien.

– Au Blue Ribbon, à vingt-deux heures. On se rejoint là-bas, déclare-t-il avec un grand sourire.

Je hoche la tête et Austin se lève avant de repartir vers les étages inférieurs.

Les quartiers de M. Spencer sont au tout dernier étage de la grande tour Spencer & Co. Il avait la folie des grandeurs, cet homme. C'est l'un des immeubles les plus hauts de la ville et la vue est spectaculaire, depuis son bureau.

Quand je termine assez tard ici, avant de rentrer à la maison, je passe quelques minutes à la fenêtre derrière moi, à admirer la vue sur les buildings illuminés. Ils ressemblent à des étoiles tombées du ciel. Les pièces encore éclairées me rassurent ; elles sont la preuve que je ne suis pas seule au monde tout en haut de ma tour. Les routes sont ponctuées des taches rouges et jaunes des feux des voitures en mouvement. Elles semblent toujours rouler au ralenti, comme si les nuits à Odessa, Texas, se déroulaient dans un autre univers. Un univers chaud, lumineux et poétique que les journées plus agitées effacent tous les matins.

# Chapitre 2

## Autumn

Quelques heures plus tard – et après un long moment à me morfondre sur le tapis, sous le regard ennuyé des policiers – nous sommes dans la boîte de nuit la plus célèbre en ville. Le Blue Ribbon.

Dans une ambiance sombre aux néons bleu pâle, toute une foule se déhanche sur la piste de danse sous une musique forte, rythmée, dynamique qui me fait oublier chaque seconde à quel point ma tristesse me déchire la poitrine.

Je rejoins Austin au bar et nous buvons chacun un *pink panther*, cocktail rose fluo mélange de vodka, limonade au citron, crème de pêche et liqueur de fraise. Austin a les cheveux dressés en pics sur la tête. Il est vêtu d'un pantalon vert pomme et d'une chemise bleu électrique. Ses chaussures roses vont parfaitement bien avec les colliers de billes en plastique qu'il a autour du cou. Ces trucs ignobles sont ses gris-gris de sortie. D'après lui, avec ça, il ne rentre jamais seul. Et c'est le cas. Tous les hommes qui viennent à sa rencontre ou vers qui il va se mettent à jouer avec les perles, créant une proximité qui se termine invariablement en rapprochement horizontal.

Et si Austin est toujours impeccable et habillé de manière sobre au travail, quand il quitte nos bureaux, il revêt sa « personnalité de lumière », comme j'aime à l'appeler. Il porte des paillettes, des tenues colorées et voyantes et il devient une véritable diva.

J'ai toujours admiré sa façon d'être, à la fois sérieux au travail, et totalement déjanté une fois dehors. Austin peut être un requin dans une salle d'audience, luttant avec acharnement pour que justice soit rendue. Et une fois en boîte de nuit, il brille plus fort qu'un bocal de lucioles en pleine nuit.

Je l'adore.

Moi, je ne suis pas aussi extravagante que lui. Plus réservée, plus classique, je n'aime pas être le centre de l'attention. C'est peut-être dû à nos enfances totalement différentes. Ayant grandi au milieu de quatre frères aimants, je ne ressens pas le besoin de me démarquer et d'attirer les regards. Je suis plutôt du genre à veiller sur les autres.

Ce soir, j'ai enfilé une robe bordeaux toute simple. Fluide mais courte. Décrochée sur ma poitrine avantageuse. La couleur va avec mon rouge à lèvres qui s'accorde lui-même avec mes cheveux chocolat détachés et ondulés.

Après un deuxième cocktail qui me donne du courage et me fait oublier que j'ai envie de pleurer depuis ce matin, je m'élanche sur la piste, dansant sans plus m'arrêter pendant de nombreuses chansons. La chaleur est suffocante dans la boîte de nuit mais ça me fait du bien ; j'ai besoin de cette sensation de réconfort apportée par la proximité avec ces inconnus et le tourbillon d'air chaud qui s'enroule autour de moi. J'ai les yeux fermés la plupart du temps. Je me laisse porter par la musique et j'oublie même que j'ai un Austin dans le coin.

Quand il attrape mes hanches plantureuses, je sursaute avant de rouvrir les yeux en grand.

- Bon sang, tu m'as fait peur !
- Regarde à gauche du bar, hurle-t-il à mon oreille.
- Quoi ?
- À gauche du bar. Les deux mecs en costume.

En costume ? Dans une boîte de nuit ? J'éclate de rire. Mon regard se porte néanmoins dans cette direction et mon cœur s'accélère brusquement. Ces hommes, à l'allure intimidante, ont les yeux braqués sur moi. Ils dégagent quelque chose de brut, de sensuel qui m'excite.

Dans mon ventre, quelques sensations exquis se mettent à éclore et à effleurer certaines parties sensibles de mon anatomie.

J'ai envie de me détourner, pourtant, je n'y parviens pas.

Sans cesser de me déhancher comme si je voulais exorciser mes peurs grâce à ces mouvements lascifs, je laisse Austin m'enlacer.

- Ils sont sexy et ils te fixent depuis au moins vingt minutes, m’apprend-il.
- C’est bizarre.
- C’est bizarre quand c’est un moche qui te regarde. Pas quand ce sont deux canons.

Et honnêtement, ils ne sont vraiment pas mal. En général, les goûts d’Austin en matière d’hommes ne me plaisent pas franchement. Peut-être parce qu’il les aime hauts en couleur et que je suis plus terre à terre, mais aujourd’hui, j’approuve son choix.

L’un est châtain clair avec un sourire espiègle et une carrure de sportif. L’autre, plutôt brun, a le visage fermé même si ses yeux laissent clairement entendre que je lui plais. Ses traits sont fins et réguliers. Il est plus grand que son copain mais beaucoup moins musclé tout en étant quand même bien fichu. Je souris et je referme les yeux. Je veux danser, juste danser, pour avoir au moins quelque chose de bon dans ma journée.

Oublier que je n’ai plus de travail. Pire : que je n’aurais plus de salaire durant une durée indéterminée ! Mes clients, des gens honnêtes et qui comptent sur moi, seront affolés en découvrant ce qu’il se passe au cabinet. Bien que M. Spencer soit du genre assoiffé de pouvoir, il est à la tête d’un cabinet tourné vers l’être humain. Notre ligne de conduite, c’est d’aider les plus pauvres à ne pas se faire avoir par les grandes sociétés qui les lèsent.

Des terrains acquis de façon malhonnête, des normes non respectées pour la construction de logements, toutes ces petites choses qui peuvent détruire des vies, nous les gérons, avec mes collègues. La qualité de notre travail garantit un taux de réussite incroyable au cabinet et permet de nous payer des salaires confortables tout en offrant des honoraires très bas à nos clients. Clients qui vont souffrir des malversations de notre patron.

Je passe une main sur mes paupières en ravalant mes larmes. Ce soir, je veux tout oublier de cette journée pitoyable, c’est décidé !

Après quelques minutes supplémentaires de danse endiablée, Austin me tire par la main jusqu’au bar où il nous paie deux nouveaux cocktails fluo. Je suis en plein dans une discussion avec lui quand il m’abandonne lâchement pour se précipiter vers un homme avec qui il flirte outrageusement. Je n’ai même pas pu

terminer ma phrase qu'il a disparu ! Non mais quel toupet ! Je secoue la tête, partagée entre indignation et amusement quand une main me tapote doucement l'épaule.

Je me retourne sur ma chaise pivotante pour me retrouver face à l'un de mes deux admirateurs. Le brun.

Je me fige une seconde. De près, il est incroyable. Son regard vif est intense, son sourire ravageur et la chaleur de sa voix font courir un frisson de la pointe de mes cheveux aux talons de mes chaussures.

Mon pouls s'accélère. Lourdemment. Brutalement. Je me sens minuscule face à lui. Il est grand, et si séduisant qu'il m'intimide. Ce petit sourire en coin qu'il m'offre, en me recouvrant d'un regard charnel, provoque en moi une brusque bouffée de chaleur.

– Salut.

Je suis incapable de parler – je suis hypnotisée par ses yeux –, le temps semble s'écouler au ralenti. Ses iris sont gris orage autour de la pupille pour se colorer du vert le plus sombre tout autour.

Dans sa chemise blanche, moulant son torse parfait, il est à l'aise et maître de toute cette situation. Il gère, dirige, et semble même gouverner mon propre cœur.

– Salut, répète-t-il un peu plus fort pour couvrir le bruit de la musique.

Je suis sauvée. Je n'ai pas l'air d'une idiote bavant devant le premier bellâtre qui se pointe, mais de quelqu'un dont les tympanes sont explosés par le DJ. Ouf !

– Oh, salut !

Je bois une gorgée de mon cocktail et je me force à sourire pour ne pas passer pour une folle.

– Je ne savais pas qu'ils laissaient entrer les gens aussi bien habillés, ici, déclaré-je.

Il regarde autour de lui avant d'éclater de rire. Le fluo est de mise dans cette

boîte et tous les hommes sont habillés comme des ados tombés dans des sauts de peinture.

- Je m'appelle Clarence.
- Autumn, réponds-je en lui tendant la main.

Il l'attrape comme s'il ne savait pas vraiment quoi en faire. Puis il la secoue dans tous les sens. Je hausse les sourcils, mes lèvres tremblent tant je me retiens de me moquer de lui. C'est difficile.

- Désolé, je n'ai pas l'habitude... Chez moi, on s'embrasse pour se dire bonjour, se défend-il en remarquant mon air hilare.
- Vraiment ? demandé-je, le rouge aux joues. Comment ça ?
- De cette façon.

Il se penche vers moi et dépose un baiser sur ma joue. Très léger. Beaucoup trop léger, en fait. Je suis tellement déçue ! Je m'étais directement imaginé un french kiss renversant mais avec le recul, je me dis que rouler des pelles à tous les gens qu'il rencontre aurait été vraiment indécent. Et pas très hygiénique.

- Alors, Clarence, qu'est-ce que tu fais dans cette boîte de nuit un jeudi et en costume ? demandé-je, intriguée.
- Je fête mon nouvel emploi. Une super opportunité qui m'est tombée dessus dans la matinée. J'ai pris mon jet, je suis arrivé il y a une heure. J'ai une chambre dans cet hôtel mais je n'arrivais pas à dormir.

Le Blue Ribbon est la boîte de nuit qui se situe sous l'hôtel de luxe Blue Lake.

- Oh c'est super ! Félicitations à toi !

Je me sens mal d'éprouver un pincement de jalousie pour lui. Ma propre boîte vient de fermer ses portes quand tout lui sourit, à lui.

C'est injuste de lui en vouloir, le pauvre, alors je décide de repousser ces sentiments mesquins et de vraiment être heureuse.

Ce n'est pas très difficile. Son sourire joyeux est contagieux et je vois bien que cette petite victoire est importante pour lui. La fierté dans ses yeux en

parlant de son nouvel emploi me rend moi-même plus qu'euphorique.

Clarence me parle un long moment de son voyage jusqu'ici, de ses doutes et ses espoirs, également. Je bois ses paroles. Pas parce que sa voix me rend toute chose, mais parce qu'il est un orateur exceptionnel, et m'entraîne avec lui dans son aventure.

Puis il pose la main sur mon genou dénudé avant de se pencher pour laisser son verre sur le comptoir derrière moi.

Ce contact est innocent, mais il me fait haleter. Et lorsque les doigts de Clarence pressent ma chair avant de me lâcher, la foudre semble s'abattre sur mes épaules. Il est peut-être très beau, mais c'est la douceur qui émane de son regard qui me fait craquer. Il est rayonnant. Son sourire si naturel est adorable. Et mince ! Je suis tellement attirée par lui que j'ai du mal à me concentrer sur autre chose que le corps parfait qui doit se cacher derrière ses vêtements luxueux.

Sur ma cuisse, la chaleur de son contact s'évapore peu à peu. J'en reste affamée.

Je déglutis avec difficulté, ma bouche étant asséchée par le désir en train de s'éveiller lascivement en moi.

– Et toi alors, qu'est-ce que tu fais ici ? s'enquiert Clarence dont le regard tombe sur mes lèvres colorées.

Je ricane avant de terminer mon cocktail d'un trait. Mes yeux brillent d'un appétit qu'il pourrait apaiser facilement pourtant ; quand je ressens cette petite pique qui s'enfonce dans ma poitrine, je sombre.

– Moi, je viens oublier que je vais être licenciée, soufflé-je d'une voix triste.

Je crains un instant qu'il ne m'ait pas entendue, et qu'il me force à répéter puis je remarque, en le regardant, qu'il a bien compris ces quelques mots murmurés dans la tristesse.

Le beau sourire de Clarence disparaît.

- Je suis désolé. Je...
- Non !

Je l'arrête en levant une main et en secouant la tête.

Je ne veux ni de sa pitié ni de sa tristesse pour moi. Je ne suis pas venue ici pour me morfondre et discuter de mes soucis avec tout le monde.

– Tu sais quoi, je suis là pour oublier. Pour ne plus y penser. Je veux me lâcher et m'amuser et...

Incapable de terminer ma phrase, je rougis et j'enfouis la main dans ma poche pour en sortir l'un de mes deux jeux de cartes pour la porte de ma chambre.

Je ne suis pas ce genre de femmes. Celles qui foncent, tête baissée, vers la luxure. En fait, je suis tout le contraire. Je réfléchis trop, je pèse le pour et le contre de tout ce qui me tombe sous le nez. Mais mon univers étant en train de se casser la figure, je me dis que, pour une fois, il n'y a rien de mal à être un peu moins *Autumn*, et un peu plus *Austin*. Après tout, Clarence est très bel homme et je lui plais beaucoup, si je tiens compte de son regard rivé sur moi.

Je réalise soudain que je n'ai pas fait de trucs stupides depuis longtemps. Mon travail, c'était toute ma vie. Et maintenant qu'on me le retire, j'ai l'impression de ne plus rien avoir sur cette terre. Il est peut-être temps que je change ma façon de vivre.

Et pourquoi pas maintenant ?

En me voyant jouer avec les deux cartes, Clarence se penche en avant. Son souffle est rauque et je lève la tête pour le regarder. Il est tout près de moi. Les yeux dans les yeux, mon envie se fait plus pressante que jamais. Ma peau me picote, désireuse d'être caressée. Mon corps, exploré.

– En fait, j'ai vraiment très envie de tout oublier, ce soir, conclus-je.

Il se rapproche davantage. Son nez effleure mes cheveux détachés qui cascadenent sur ma poitrine. Ses lèvres entrouvertes sont sur le point de me révéler quelque secret qu'il finit par retenir.

Quand il recule, je n'ai plus le moindre doute sur ce que je veux pour cette nuit. C'est lui.

Je le fixe d'un regard intense jusqu'à ce que ses yeux s'illuminent de compréhension. Je déglutis et je sens mon corps se tendre en imaginant la fin de ma soirée. Ses mains sur ma peau. Sa bouche contre la mienne.

J'en ai besoin pour reprendre pied.

Je lui fourre l'une des cartes dans les mains avant de descendre de mon tabouret, ma poitrine se pressant contre son bras de façon provocante et aguicheuse.

Puis je me dirige vers l'ascenseur sans un regard en arrière.

J'appuie sur le bouton avec insistance, et il s'ouvre avec une lenteur agaçante. La fraîcheur qui y règne me soulage. Je m'appuie contre le miroir du fond et peu à peu les portes se referment. J'attends. Je patiente. Je suis dans l'expectative, excitée à l'idée de faire des folies mais je reste désespérément seule dans cette cage métallique.

Clarence ne m'a pas rejointe.

Ma déception est à la hauteur de ma tristesse. Mon cœur se serre dans ma poitrine et mon regard se baisse vers mes pieds affublés de talons luxueux. Une larme en mouille le dessus. D'un seul coup, la perte de mon emploi prend des proportions dramatiques. Ma vie entière est fichue et nulle et...

Je sursaute.

Soudain, une main s'engouffre dans le petit espace juste avant la fermeture complète des portes. Je hoquette de surprise. Retiens mon souffle.

Clarence s'engouffre presque en forçant le passage puis il s'arrête tout net. Comme tout autour de moi. Il me regarde de ses yeux gris-vert, intenses et dévastateurs. Et tel un prédateur dangereux, il fond vers moi pour me capturer sauvagement.

Il m'agrippe comme s'il avait envie que nos corps se mélangent ici même, et

qu'il avait besoin de moi plus que de toute autre chose au monde. Et enfin, il me presse contre lui comme s'il n'avait pas serré de femme dans ses bras depuis mille ans. Avec une force et un appétit pressants et inconditionnels.

Et je dois avouer que j'adore le sentir si près, et qu'il me plaque de cette façon contre la paroi de cet ascenseur. Je me sens bien et plus forte que je ne l'aie jamais été. Mon esprit est certes embrumé par le désir qu'il provoque en moi, mais un sentiment d'intense liberté fait accélérer mon pouls et vibre jusque dans mes veines.

Je passe les bras autour du cou de Clarence, les siens m'entourent la taille et il m'embrasse avec une force et une envie qui balaient toute la misère de ma journée. Ses lèvres m'exigent. Sa bouche me veut. En une seconde, je ne suis plus qu'une femme en train de profiter de l'instant présent avec un homme. Rien de plus, rien de moins. Et c'est bon.

Je gémis. Ce son l'excite, si bien que son bassin se frotte lascivement contre mon ventre. La bosse dure dans son pantalon me donne envie d'y glisser les mains.

Sa langue dessine alors le contour de ma lèvre inférieure, traçant un chemin chaud et humide qui se répercute directement entre mes cuisses. Je halète et je le regarde dans les yeux. Son envie est presque aussi dévorante que la mienne.

Tandis que la cabine monte jusqu'aux étages les plus hauts, je mêle nos langues dans une danse lascive en me frottant tout entière contre lui. Les portes se rouvrent et nous nous forçons à nous décoller l'un de l'autre. J'aurais pu passer la nuit juste ici avec lui, j'en aurais été heureuse. Mais quelque chose me dit que ma chambre sera un endroit bien plus agréable où nous lâcher.

Je prends Clarence par la main et je lui lance un regard par-dessus mon épaule. Je suis toute rouge, le corps en feu et un peu honteuse mais son sourire vaillant et son regard de braise me persuadent que je prends la meilleure décision de toute ma vie. Arrivé devant la porte de ma chambre, il m'y plaque et il gémit en glissant une main sous ma robe tout en tendant la carte vers le dispositif de reconnaissance. Sa force brute me rend fiévreuse et ses doigts agrippant la peau tendre de mes cuisses me donnent envie à un point que je n'imaginais pas possible.

Mais j'ai quand même certains principes qui refont surface avec difficulté, dans le brouillard de mon désir.

– Attends, attends, haleté-je d'un seul coup, paniquée.

Il se fige et se décolle de moi de presque un centimètre. Un centimètre glacial. Mais sa main est toujours là, agrippée à ma chair. Au lieu de me palper avec vigueur, elle repose, doucement, tendrement. Les yeux orageux de Clarence semblent soudain alarmés et son front se plisse.

– Quelque chose ne va pas ?

– Non... Si... Tu n'es pas marié, n'est-ce pas ? murmuré-je.

– Non.

– Oh... Ça va alors.

Et je l'attrape par la chemise pour le coller contre moi. Mes doigts trouvent les petits boutons blancs que j'ôte un à un tandis qu'il embrasse, lèche, mordille mon cou. Nos gémissements rauques parsèment nos actions d'un brin d'excitation supplémentaire, puis je me redresse à nouveau.

– Attends, attends !

Nous sommes toujours dans le couloir, seuls et isolés.

Je le repousse, à bout de souffle.

– Et une petite copine ?

– Non plus, dit-il en riant.

– Oh... Parfait. Parfait.

Je me retourne pour ouvrir moi-même la porte. Son bassin se plaque contre mes fesses, ses mains englobent ma poitrine généreuse et je claque la porte derrière nous avant de nous traîner jusqu'au lit. Que nous n'atteignons jamais.

Clarence me soulève entre ses bras, me faisant rire, puis il me pose sur la commode blanche près de l'entrée. D'un geste habile et qui trahit une expérience de plusieurs années, il m'ôte ma culotte et fait passer ma robe par-dessus mes bras. En moins de trois secondes, je suis déjà presque nue et je ne peux pas perdre une miette de son envie tant elle est saisissante. Je me libère de mon

soutien-gorge à une cadence plus ralentie. Il est peut-être pressé, mais moi, je veux prendre mon temps.

Je souris en levant le bout de dentelle noire devant moi et en le laissant tomber au sol. Ensuite, j'enroule les jambes autour de son bassin et je l'attire à moi, mes mains relevant le col de sa chemise blanche pour en détacher les derniers boutons.

Je suis nue ; il est habillé. Et ce n'est pas juste.

Tout en embrassant ses lèvres entrouvertes, je fais glisser sa chemise au sol avant de m'attaquer à sa ceinture et à son pantalon. Ses halètements me rendent sûre de moi ; son excitation est une preuve criante de son envie.

Tandis que je m'occupe de lui, ses mains m'explorent et me caressent. De mes cuisses charnues, il passe à mon ventre moelleux avant de glisser des doigts légers le long de mes bras. Mes frissons le font sourire.

– Tu es belle, souffle-t-il en baissant le regard vers mes cuisses écartées.

Je rougis, bien sûr.

En un rien de temps, il est aussi nu que moi et vraiment très prêt. Mes mains descendent sur son torse que j'explore avec avidité. Ses abdos finement sculptés, sa peau hâlée. Il est doux et parfait. Je trace le contour de ses épaules du bout de l'index tandis qu'il s'accroche au meuble, comme s'il avait peur de perdre le contrôle.

Mes yeux plongés dans les siens, je continue mon exploration, toujours du bout des doigts, des ongles. Je caresse ses pectoraux, ses biceps, et je descends. Je rencontre le début d'une allée broussailleuse qui me conduit directement là où je dois être. Clarence râle et son regard se fait plus sombre, plus profond aussi. Je décide alors d'arrêter de jouer pour passer aux choses sérieuses.

Je me recule, lui offrant une vue d'ensemble sur mon anatomie et ses mains effleurent mes hanches, avant de les agripper.

– Autumn, je ne peux plus attendre. Je ne peux plus...

Il soupire.

J'enfonce les talons dans ses fesses et ainsi, je me retrouve à faire l'amour à un parfait inconnu pour la première fois de ma vie. Enfin presque. Les expériences universitaires ne sont pas censées compter, non ?

À la seconde où il est en moi, j'ai l'étrange impression qu'il me complète totalement, que le moment que nous nous apprêtons à passer ensemble sera simple, parfait, et sans la moindre particule de regret ou de gêne. Il s'arrête une fois au fond de moi. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair pour me rapprocher brutalement de lui, alors qu'il me possède déjà entièrement.

Et nos regards s'accrochent.

Il pense la même chose que moi en cet instant, j'en suis sûre. Je cligne des yeux et entrouvre les lèvres pour parler mais il n'y a rien à dire. Juste à ressentir. Clarence recule et revient brutalement avant de s'arrêter à nouveau. Il me pénètre avec une facilité déconcertante mais ce n'est rien comparé aux milliards de sensations qui s'abattent sur moi quand je le sens venir.

C'est salubre. Exaltant. Jouissif.

Il me dépossède d'une partie de ma peine et la remplace par une avalanche de plaisir décadent. Nos corps sont exhibés l'un à l'autre. Je suis à lui. Pour ce soir. Il m'offre sans retenue tout ce qu'il a, sans que son regard ne lâche une seconde le mien.

Ses yeux verts sont tellement beaux, tellement profonds lorsqu'il me regarde avec toute cette luxure que j'en ai le souffle coupé.

J'inspire profondément, faisant gonfler ma poitrine dont les soubresauts semblent aussitôt l'hypnotiser.

L'une de ses mains lâche ma hanche pour se perdre dans mes cheveux et il avance mon visage vers le sien pour m'embrasser avec voracité. Ses va-et-vient sont lents, très lents, me laissant pantelante entre ses bras.

Et plus le temps passe, plus j'ai besoin de le sentir fort. Je l'enlace davantage et je gémiss quand il accélère. Et encore un peu plus.

Clarence quitte alors mes lèvres pour mon cou puis d'un seul coup, il mord mon épaule tandis qu'il s'enfonce d'un mouvement brutal et libérateur. La douleur de ses dents contre ma peau ne dure qu'une milliseconde, remplacée directement par une salve de plaisir pur.

Ses coups de reins se font plus rapides, ponctués par une multitude de baisers enragés sur ma poitrine et mon ventre quand je m'affale contre le mur. Il grogne. Il rugit. Il halète.

Puis il ralentit tandis que sa langue joue avec moi, humidifiant ma peau avec tant de vigueur que j'aurais pu en mourir. De plaisir. Il reprend ses assauts violents, puis doux, puis violents. Bon sang, mes nerfs vont finir par exploser les uns après les autres. Et si j'ai une bonne expérience des relations amoureuses, c'est bien la première fois que je prends autant de plaisir.

Peut-être, justement, parce que Clarence est un inconnu que je ne reverrai plus jamais. Et donc, je m'offre la possibilité de gémir quand je le souhaite, sans me gêner et de me presser contre lui quand je veux le sentir plus fort en moi.

Oui, je me lâche. Parce que j'en ai besoin. Parce que je le désire, aussi.

Et quand l'explosion de plaisir nous secoue tous les deux, il me prend délicatement dans ses bras pour nous amener jusqu'au lit où l'on se repose quelques minutes, enlacés l'un contre l'autre.

Avant de recommencer.

# Chapitre 3

## Autumn

Nous sommes tous les deux allongés sur le lit, côte à côte. D'instinct, j'ai trouvé la main de Clarence et j'entremêle nos doigts. Il les serre. Son regard se tourne sans cesse vers moi et il me sourit, détendu, apaisé.

Mon corps a beau être couvert d'un drap blanc, qui tranche à peine avec la pâleur de ma peau, je frissonne en regardant le sien, complètement nu, étendu lascivement sur ce matelas.

Le beau brun à mon côté a attrapé la télécommande et zappe sur les chaînes musicales où passent de vieux tubes des années 1990. Nirvana arrive, et je commence à chanter et à secouer la tête dans tous les sens.

– Quand j'étais jeune, commence alors Clarence, j'avais le look de Kurt Cobain. Longs cheveux, tee-shirt froissé, jean troué et grosses lunettes.

– Non ?

Je suis sur les fesses. Lui, le beau gosse en costume a eu un look grunge ?

– Si, je te jure ! J'écoutais The Exploited et les Sex Pistols à fond dans ma vieille voiture, j'étais un véritable sale gosse. Et toi, tu étais comment au lycée ?

– Moi j'étais carrément Geri des Spice Girls ! J'avais teint mes cheveux en roux et crois-moi, ce n'était pas très beau à voir. Et je portais ces robes supercourtes et brillantes quand je sortais avec mes amies. Une catastrophe ambulante. Je ne comprends même pas que mes parents m'aient laissée faire tout ça !

– Est-ce qu'il y aurait une chance que tu aies encore une de ces robes ? Je t'avouerais que je suis curieux de voir le résultat.

– Elles sont dans un carton chez moi mais je ne pense pas pouvoir encore rentrer dedans.

Je pointe un index vers mon petit ventre mou puis mes hanches qui ont pris d'autres dimensions avec les années.

Clarence soulève le drap pour m'admirer, avant de le rejeter au loin. Je glousse quand il se met sur le côté pour mordiller mes doigts, tandis que les siens pressent la peau de mes cuisses, sa main glissée entre mes jambes. Une autre chanson se met en route. Il augmente le son sur « Missing » par le groupe Everything but the Girl. Les paroles résonnent en moi tandis qu'il me couvre de son corps et en embrasse le moindre centimètre. Ma respiration se fait un peu plus forte à chaque baiser, qui se font eux-mêmes un peu plus chauds sur « Nothing Compares to You ».

Puis tout s'arrête sur « Mmmmbop » des frères Hanson.

– Alors ça, ça casse tout ! déclare mon amant en revenant à mon côté, adossé à la tête de lit.

Je ris et je me lève pour marcher jusqu'au minibar. Je sens son regard brûlant balayer tout mon corps et un feu d'artifice de plaisir explose en moi, envoyant des étincelles brûler dans toutes les parties de mon anatomie susceptibles d'être embrassées, caressées ou léchées.

Je me penche en avant et j'attrape deux mignonnettes de vodka avant de revenir au lit. Je lui en tends une qu'il avale presque d'une seule gorgée et je fais pareil. Au moment où je vais me recoucher près de lui, Ricky Martin passe avec « La Vida Loca ». Mon espagnol étant ce qu'il est, je laisse tomber le chant pour passer directement à la danse. Toujours sans aucun vêtement puisque je suis totalement pompette. Oh et puis mince, finalement, je me mets à chanter aussi. La chanson aurait pu être en chinois ou en suédois, les paroles auraient été les mêmes pour moi.

Clarence me rejoint pour la danse mais il connaît les paroles et il couvre mes babillages de sa voix de baryton. Je me retourne vers lui, figée, la bouche grande ouverte puis je me laisse tomber sur le lit.

– Oh mon Dieu, tu chantes si bien ! J'en vibre de partout !

Et c'est vrai. Je frissonne alors que des mots *caliente* sortent de sa bouche

incendiaire. Sa voix, grave et suave, est un véritable appel à l'amour.

– C'est moi ou tes paroles sont pleines de sous-entendus cochons ? demande-t-il.

– Peut-être, peut-être pas. Je crois que je suis trop ivre pour réfléchir.

– En même temps, tu as descendu une petite bouteille de vodka en deux secondes.

– J'étais déjà ivre avant d'entrer ici. Mais la vodka n'a pas aidé, c'est sûr.

Il se penche sur moi, son visage si près du mien que je vois distinctement l'orage tempêter dans ses yeux.

– Ivre à quel point ?

– Au point d'aimer beaucoup beaucoup la vie.

– Autumn, dis-moi que tu es assez lucide pour savoir ce que tu fais. Dis-moi que je ne t'ai pas forcée à faire quoi que ce soit.

Je glousse mais mon rire s'étrangle dans ma gorge quand je vois à quel point il est sérieux.

– Non, pas du tout. Et c'est moi qui t'ai fait entrer ici, je te signale.

Je le bouscule avant de me lever et d'enfiler sa chemise. J'ai froid mais les boutons sont si petits que je ne peux me résoudre à les fermer.

– Je suis ivre au point de pouvoir faire ça, par contre, continué-je.

Et je fais la roue. Mes cheveux retombent partout sur mon visage et je glousse en attrapant une autre mignonnette dans le bar. Je lui lance une liqueur de menthe et je bois celle à la fraise.

– Tu sais que c'est très sexy ce que tu viens de faire... gronde Clarence.

– Ça, c'est parce que tu es aussi bourré que moi.

– Non, je t'assure. C'est sexy et maintenant, je suis tout émoustillé.

– Émoustillé ?

Je hausse les sourcils et fais la moue.

– Je croyais qu'on avait arrêté d'utiliser ce mot au XVII<sup>e</sup> siècle.

– OK. Tu me fais bander et j’ai envie de toi *maintenant*, se reprend-il.

Mon cœur tempête dans ma poitrine et ma gorge s’assèche.

Je dégage mes longues mèches de mon visage et je l’observe. Il est assis sur le bord du lit, ses cheveux foncés en bataille, son air charmeur de sortie. Et effectivement, mes galipettes l’ont mis d’humeur. Bon sang, il est vraiment appétissant. Son sourire large rehausse ses pommettes fières et il plisse son long nez droit en me voyant l’observer de haut en bas.

Ne se trouve-t-il pas craquant ? Comment est-ce possible ? Son corps semble sculpté à même le marbre et sa peau douce est tendue sur des muscles effilés. Ses cuisses puissantes me mettent en appétit et ses atouts majeurs ne sont pas des moindres. Même si je ne suis pas du genre à sortir avec les hommes pour leur physique, je ne peux que m’incliner devant celui de Clarence. Il est parfait des pieds à la tête.

Je termine ma liqueur d’un trait avant de me remettre à chanter « La Vida Loca » en me dandinant. Cette horreur me reste en tête. Et m’empêche de retrouver le filon romantique de nos premières heures ensemble. Sérieusement, comment ne pas éclater de rire quand des mots inconnus dans une langue étrangère vous emplissent l’esprit ? Sur un rythme endiablé, qui plus est...

– Tu sais, je suis aussi douée pour d’autres figures acrobatiques, dis-je fièrement quand la liqueur se répand dans mes veines.

– Tu sais faire le grand écart ? Parce que je t’épouse sur-le-champ si c’est le cas ! rit Clarence.

– Celle-ci ne fait pas partie de la panoplie, malheureusement.

Je noue les pans de la grande chemise blanche autour de ma poitrine et je fais le poirier contre le mur près du lit. Je suis hilare et je commence à glisser tout doucement. La chute va être terrible.

Mais Clarence joue immédiatement les chevaliers, me rattrape et me remet droite.

– Ça aussi, c’est vraiment très sexy, murmure-t-il.

– Tu devrais arrêter l’alcool, rétorqué-je, amusée.

Je sens soudain ses mains descendre sur ma poitrine et dénouer sa chemise, puis son souffle chaud balaie mes jambes, faisant naître en moi les palpitations sensuelles que j'aime tant. Mes cuisses s'écartent légèrement et il dépose un baiser savoureux là où j'en ai le plus envie.

Je me sens tomber à nouveau.

Clarence m'enlace fermement pour que je ne me fasse pas de mal et nous nous affalons au sol, les membres en compote. Quand je cherche à me redresser, il m'en empêche, les mains plaquées sur mes fesses.

– Hum, reste comme ça, ordonne-t-il.

Cette position, tête-bêche pour un plus ample plaisir à deux, m'aurait complètement traumatisée si j'avais été sobre. Mais comme c'est loin d'être le cas, je ne m'en offusque pas et nous nous offrons alors un grand moment de complicité et de luxure qui me restera en mémoire durant des années. Si je m'en souviens demain matin.

D'autant plus qu'à notre grand âge – moi j'entame ma trentaine et je suppose que Clarence est un peu plus âgé vu sa classe et ses rides sexy au coin de ses yeux et de sa bouche – nous n'aurions pas pu rester ainsi beaucoup plus longtemps si j'étais collée contre le mur, la tête en bas. Les vieux comme nous tiennent moins bien l'alcool, il faut le dire.

Nous nous mettons au lit après ce qui me semble quelques secondes, étendus sur le sol à regarder le plafond en nous tenant par la main. Mais je suis presque sûre que nous y sommes restés plus longtemps car à la télévision, qui est sur *mute* depuis le désastre Ricky Martin, le programme de nuit est bien entamé.

Je me relève, suivie de Clarence et je prends une petite bouteille d'eau que je vide à moitié. Je la lui tends et il la serre dans sa grande main virile. Mince, depuis quand les mains sont viriles ?

Clarence termine la bouteille et semble soudain dépité.

– Je devrais peut-être retourner dans ma chambre, soupire-t-il. Demain, je commence tôt et...

– Je comprends, le coupé-je, contrariée.

Je lui rends sa chemise qui bâille sur mes épaules et j'entoure mon corps du drap blanc entortillé au bout du lit. Clarence enfle son caleçon et prend le reste de ses vêtements dans ses bras. Je vais lui ouvrir la porte avant de jouer avec la carte magnétique. Je ne peux plus le regarder en face tant je suis déçue de devoir le laisser partir.

– Tu vas te promener en caleçon dans les couloirs de l'hôtel ? demandé-je d'une petite voix.

– Pas vraiment.

Il me dépasse et ouvre la porte juste en face de la mienne. Bouche bée, je le regarde balancer tous ses vêtements à l'intérieur avant de revenir vers moi. Il me prend dans ses bras et je hurle de surprise. Telle une mariée, il me fait passer de l'autre côté du couloir dans l'une des chambres les plus luxueuses que je n'aie jamais vues. La suite est spacieuse, immense et richement décorée. Bien que plongée dans l'obscurité, la lumière filtrant par les baies vitrées sur tout le fond de la pièce nous éclaire d'une lueur intime et paisible.

– Désolé. Mais je ne suis pas prêt à t'abandonner, avoue-t-il d'une voix pleine de promesses.

Il me jette dans son lit avant de me rejoindre. Jamais je n'ai été aussi heureuse qu'Austin me traîne en boîte de nuit.

On en apprend tous les jours, sur notre endurance. Et aujourd'hui, je sais que j'étais du genre sportive. Enfin, au lit, en tout cas.

# Chapitre 4

## Clarence

Autumn semble subjuguée par la vue depuis la baie vitrée. Dès que je l'ai mise au lit, prêt à l'emprisonner de mon corps pour épouser ses belles lèvres charnues, elle a ri et s'est sauvée pour aller admirer la ville. La chambre de la jeune femme donne sur les immeubles juste en face. Les deux bâtiments sont si proches qu'en ouvrant la fenêtre et en tendant la main, on aurait pu saluer le voisin. Mais la vue ici est dégagée sur le ciel et les immeubles les plus près sont éloignés d'une centaine de mètres, laissant une impression d'intimité dans l'immensité du cosmos.

Et je me fiche bien de ce que l'on voit depuis la fenêtre. Ce que je veux voir, moi, c'est Autumn.

Je me place derrière elle, si proche que mon corps accueille avec ferveur la chaleur qu'elle dégage.

Mon cœur se contracte dans ma poitrine, tant elle me plaît. J'ai envie d'elle, envie d'admirer ses courbes et sa chair pâle dénudée. Généreuse. Pâle et savoureuse.

Je passe un doigt entre le tissu qui enserre sa poitrine et sa peau veloutée et je tire jusqu'à ce que l'étoffe blanche tombe au sol, semblant d'écume à nos pieds. La jeune femme sursaute, gênée de se retrouver nue à la fenêtre mais elle est tellement belle, de quoi aurait-elle pu avoir honte ? Moi, j'aurais voulu que le monde entier me voie avec elle, contre elle, en elle. Je suis fier de pouvoir passer la nuit en compagnie d'une femme aussi magnifique, fier qu'elle m'ait accordé ne serait-ce que ce sourire parfait qui se dessine sur sa bouche.

Avec ses courbes et ses formes à se damner, ses longs cheveux bruns ondulés, ses grands yeux de jade bordés d'immenses cils qui donnent à son regard une profondeur qui me met en transe, je suis subjugué.

Je pose les mains sur ses épaules frêles et je la sens frissonner. Son corps est une tentation dont je ne peux déjà plus me passer. Je serre les doigts, enfouis le visage dans ses cheveux pour sentir le parfum fleuri qu'elle porte pour unique vêtement. Puis je caresse toute la longueur de ses bras.

Mon membre, tendu et douloureux dans l'attente de la retrouver, palpète d'un feu comme je n'en ai jamais connu jusque-là. J'ai envie d'elle. Encore une fois. J'agrippe les hanches généreuses de la jeune femme, la collant contre moi. Nos chaleurs se mélangent, tourbillonnent pour créer notre bulle d'intimité. Le souffle court, je dégage la masse de ses cheveux masquant son cou que j'embrasse, et du pied, je lui fais écarter les jambes. Puis je plonge une main entre ses cuisses et sa réaction est immédiate. Elle se cambre violemment, ses fesses pressées contre mon bassin ; la tête rejetée en arrière et la vallée creusée le long de son dos m'offrent une vue spectaculaire sur son intimité. Pris dans la tourmente de notre étreinte, je lui saisis les avant-bras pour plaquer les mains de mon amante contre la vitre glaciale. Je garde ses poignets délicats emprisonnés entre mes doigts fermes. La bestialité de nos préliminaires n'est rien comparée à la virulence des sentiments qui bouillonnent en moi. Je me sens libre, féroce, exalté par la présence de cette femme. Elle ravive chez moi une myriade de sentiments que je pensais éteints depuis longtemps. Comment ai-je pu un jour oublier à quel point il est bon de se lâcher ? D'apprécier la compagnie de l'autre ? Et de rire ?

Cette expérience avec Autumn semble me redonner goût à la vie, ce que je n'avais pas ressenti depuis des années.

Et bon sang, la savoir à la vue de n'importe qui, totalement nue, alors qu'elle n'est là que pour moi... cela chauffe mon sang, mon corps et mon esprit.

Je quitte ses poignets pour prendre sa magnifique poitrine en coupe. Au fond de moi, j'espère que quelqu'un soit en train de la regarder, de l'admirer depuis les immeubles au loin. Elle, si belle et si vivante entre mes bras. Sa chair tendre sous mes mains est comme le plus délicieux des paradis. Sentir la cadence de son souffle augmenter sous mes caresses n'a d'égal que la fureur que je ressens moi-même à vouloir la combler du mieux que je le peux.

La vitre se couvre rapidement de buée et je passe la main dessus pour l'effacer. Les minuscules gouttes de condensation mouillent ma paume que je

plaque sur le ventre de mon amante. Elle sursaute, frissonne et je la réchauffe de mon corps durant de longues et superbes minutes.

Il est près de deux heures du matin lorsque je m'oblige à arrêter de torturer délicieusement ma compagne. J'ai sa saveur sur le bout de la langue, son odeur au coin des lèvres et son miel lustre mon sexe.

Autumn.

Ce prénom vibre en moi. Il me fait penser aux arbres dont les feuilles se colorent d'or et de vermeil. Au vent froid qui souffle sur les fenêtres et vous oblige à rallumer la cheminée. Au cocooning et à cette femme que j'aurais aimé faire venir chez moi. Faire entrer dans ma vie.

Mais ce n'est qu'un coup d'un soir. Et avec mon nouvel emploi, je ne peux pas me permettre de penser à autre chose pour le moment.

Aussi, je décide de profiter à fond de ce moment avec elle avant que nous nous quittions pour toujours. Et je la fais hurler de plaisir dans une étreinte brutale et profonde qui nous laisse pantelants un long moment.

Je garderai cet instant en mémoire jusqu'à la fin de ma vie. La magnifique brunette face à moi, qui plaque son dos à la baie vitrée. Ses seins sublimes se gonflant sous la vague de froid qui parcourt son corps. Et ses yeux splendides, brillants de plaisir, me voyant pour l'homme que je suis réellement. Un homme passionné.

Je plaque un bras à côté de sa tête, et je me penche légèrement vers elle. Autumn relève la tête d'elle-même, et son souffle caresse mon visage. Sa peau est moite de sueur, ses lèvres sont gonflées des baisers brutaux que j'y ai plaqués. Et je lui en offre un nouveau. Plus doux. Plus... tendre. Plus épris. Je lui offre tout ce qu'il me reste. Mon cœur écorché.

\*\*\*

Autumn a la tête posée sur mon torse et je caresse ses cheveux sombres aux riches reflets colorés.

– Alors, tu habites loin d’ici ? demandé-je parce que sa voix douce et féminine me manque.

– Non. En fait, avec la journée que j’ai eue, je savais que je boirais ce soir alors je me suis pris une chambre pour être tranquille.

– C’était une idée époustouflante.

– Je trouve aussi, rit-elle.

Je me sens troublé. Je l’ai vue si belle, sur la piste de danse, à se déhancher comme si rien au monde n’avait d’importance. À se moquer de chacun des hommes bavant presque sur elle. Et à la voir rire et sourire avec moi pour fêter mon emploi alors qu’elle vient de perdre le sien me rend mélancolique. Elle a une telle volonté d’aller de l’avant que je me sens moi-même heureux. Heureux comme je ne l’ai plus été depuis près de dix ans, lorsque ma vie a basculé du mauvais côté.

Je dépose un baiser sur le sommet de son crâne. Elle est en train de s’endormir et le fait qu’elle le fasse là, sur moi, attise le désir que je ressens pour elle. Bon sang, comment puis-je encore avoir envie de faire l’amour ? J’ai l’impression d’avoir passé la nuit entière à me complaire dans la luxure la plus totale, la plus torride jusqu’à en être essoufflé !

Bien sûr, de nombreuses femmes se sont succédé entre mes bras durant ces dernières années mais aucune n’a su me donner cette sensation que je redoute tant. Celle de vouloir créer un foyer. Celle de pouvoir aimer ma moitié. De lui devoir la vérité. Parce qu’il y a quelque chose, chez elle, qui me rend nostalgique. Son regard appelle l’honnêteté, ce que je ne suis pas en mesure d’offrir pour le moment.

Je soupire, las de ma vie. De mes ennuis. De cette cage dans laquelle je suis enfermé.

Pourquoi Autumn n’est-elle pas simplement comme mes autres conquêtes ? Un regard vide de sentiments, de vie. Des paroles en l’air destinées à me faire jouir plus vite tout en espérant que je leur offrirais un verre supplémentaire, une nuit supplémentaire et peut-être l’occasion de profiter de ma fortune pour un laps de temps ?

Oh, je sais pourquoi elle n’est pas du tout comme cela. Autumn est

simplement sortie pour oublier sa journée triste et se faire un peu de bien. Elle n'est pas de celles qui écument les boîtes de nuit luxueuses pour harponner les hommes fortunés. Je l'ai su dès que je l'ai vue, non ? Et j'ai choisi de l'aborder en conséquence. Pourquoi ? Peut-être parce qu'aujourd'hui marque l'anniversaire funeste de ma vie. Ce jour où tout a basculé pour moi. Quand j'ai signé le contrat qui a ruiné mon monde.

Je soupire une nouvelle fois et mon cœur se compresse dans ma poitrine. Qu'ai-je fait ? Bon sang, quel monstre suis-je, dans le fond, pour jouer avec la vie des gens sans me poser la moindre question ?

J'ouvre la bouche, le souffle coupé. J'ai l'étrange besoin de me confier, aujourd'hui plus que jamais mais encore une fois, un coup d'un soir est censé durer, eh bien, juste un soir. Une nuit de passion sans liens ni devoirs. Je ne peux pas accabler Autumn avec mes soucis, alors qu'elle semble se noyer dans les siens en ce moment.

Je pose le regard sur elle. Elle est paisible et magnifique. Ses cheveux s'étalent sur les draps blancs et ses rondeurs s'exhibent devant moi. Quelle beauté ! Son visage a les traits fins et délicats d'une reine ou d'une déesse, tandis que ses courbes rappellent à mes mains à quel point la chaleur d'une femme peut étourdir un homme.

– Et toi, tu viens d'où ? demande-t-elle quand le silence s'étire entre nous. Tu m'as dit que tu étais venu en jet, ça veut dire que tu habites loin, marmonne-t-elle la bouche contre mon torse, les yeux mi-clos.

Je ris. D'habitude, les femmes me disent plutôt : « Tu as un jet, ça veut dire que tu es riche. »

– Je viens de Seattle.

– Waouh ! Et qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

– J'étais à la botte de mon père. Je travaillais dans l'une de ses multinationales.

– Et tu as réussi à prendre ton envol ?

– Pas vraiment. C'est lui qui m'a trouvé ce nouveau poste mais j'aurai effectivement plus de libertés, à présent.

Je suis fier. Ce nouvel emploi sera l'occasion d'enfin pouvoir prouver ma valeur.

– Je suis contente pour toi, déclare la jeune femme en me serrant tout contre elle.

– Pourquoi ?

– Parce que je t'aime bien.

Oh bon sang... Je remue dans le lit et laisse Autumn s'allonger, la tête sur son oreiller. Je me mets sur le côté, juste face à elle et l'observe. Sa poitrine toujours légèrement rougie par mes caresses me donne envie de la couvrir de baisers. Sur son nez et ses joues, des taches de rousseur claires lui donnent un air mutin et excitant qui me fait chavirer. Et elle m'aime bien ? Ses pommettes sont hautes, son menton volontaire et ses longs cils noirs masquent la beauté d'un regard de jade lorsqu'elle baisse les yeux. Et elle m'aime bien ?? Son corps est magnifique. Beau, harmonieux, avec une poitrine généreuse – et c'est peu de le dire – des hanches et des fesses rebondies, assez de peau pour que je jouisse rien qu'en la palpant ici et là. Et elle m'aime bien ?!

– Tu te sens mal ? demande-t-elle, inquiète.

– Non, pourquoi ?

– Tu me dévisages depuis cinq bonnes minutes sans rien dire.

– C'est parce que je te trouve belle.

Elle rougit furieusement mais son sourire étire ses lèvres, la faisant passer de belle à « Grand Dieu, magnifique ! »

– Toujours bourré ?

– Non, j'ai dessaoulé depuis assez longtemps pour savoir que cette nuit a été magique et que je pourrais tuer pour que le jour ne se lève jamais.

– Oh, beau gosse, tu risques de perdre ton bronzage de star de cinéma si la nuit éternelle s'abat sur nous.

– Je m'en moque, tant que je suis avec toi dans ce lit.

– Tu es fou.

Elle rit et se pelotonne tout contre moi. Je passe un bras sous sa tête et l'autre sur son ventre. Et je m'endors si profondément que même la sonnerie du réveil sur le téléphone de l'hôtel ne me tire pas de mon rêve peuplé d'une magnifique

jeune femme.

Le réveil...

Le réveil ?

MERDE !

# Chapitre 5

## Autumn

Je me réveille en sursaut quand un bazar qui fait plein de bruit se fracasse sur le sol. Je lève la tête et j'avise le parquet sombre recouvert des restes en piteux état du téléphone de l'hôtel. Le corps semble encore chaud. Il vient tout juste de se faire tuer. Il est en mille morceaux à terre et Clarence a l'air affolé, ce qui me fait glousser.

– Quelle heure est-il ? demandé-je, les cheveux en pétard et toujours endormie.

– 8 h 15.

– Quoi ?

Oh non, non, non, je vais être en retard ! Et même si mon patron a été arrêté, je ne sais pas à quoi m'attendre chez Spencer & Co. alors je ne peux pas être à la bourre pour un jour aussi... particulier.

– Mince !

– Je suis d'accord. J'ai une réunion avec mes comptables et plein d'autres types super importants. Quel imbécile ! grommelle Clarence.

– Et je dois prendre une douche avant d'y aller ! ajouté-je pour moi-même.

Nous sommes dans un brouillard épais, avec nos cheveux emmêlés et nos airs hagards, pas encore remis de la nuit exceptionnelle que nous avons vécue.

J'enroule le drap autour de moi, j'attrape ma carte magnétique sur la table de nuit puis je dépose un baiser rapide sur les lèvres de Clarence avant de sortir. Le couloir est désert mais m'y trouver vêtue uniquement d'une étoffe fine est plus qu'étrange. Je me sens légèrement gênée.

Sur le palier, avant que je ne disparaisse, Clarence me rattrape soudain, m'enlace et m'offre le baiser le plus chaud, le plus viril, le plus merveilleux de

toute l'histoire des baisers. Malgré le fait que nous sommes pressés, il prend son temps. Il plaque ses lèvres chaudes tout contre les miennes, les butinant avant que sa langue ne s'immisce et ne glisse le long de la mienne. Mon corps s'enflamme et ses mains posées sur mes fesses ne font rien pour éteindre ce brasier dévastateur.

Grand Dieu, cet homme va rester dans mes pensées pour les siècles à venir.

– Je ne pouvais décemment pas te laisser partir sans te dire adieu de manière digne, déclare-t-il une fois qu'il m'a libérée.

– Hum hum, réponds-je toute pantelante.

– J'ai été très heureux de te rencontrer, Autumn.

Comme pour m'achever, Clarence se met à sourire et je dois alors m'éventer des deux mains pour y survivre.

Mes membres sont en compote – contrairement au sien... – et mon sourire niais va de pair avec la béatitude tout au fond de mon cœur.

Il rit et marche à reculons pour s'engouffrer dans sa suite sans cesser de me regarder, puis il referme la porte. J'ai l'impression que tout vient de se terminer entre nous à cet instant précis, et étrangement, j'en suis bouleversée. Je reste quelques secondes à contempler cette porte fermée, qui met une barrière définitive entre nous, avant d'inspirer un grand coup. Il faut que je me fasse une raison. Nous ne nous reverrons jamais.

Je me précipite ensuite sous la douche de ma chambre pour me rendre compte que je n'ai même pas pensé à prendre une culotte de rechange. Mince ! Je lave donc la mienne au savon sous le jet brûlant avant de la sécher au sèche-cheveux. Puis j'enfile ma robe qui traîne toujours au sol et je referme définitivement la porte dix minutes plus tard.

Je n'ai pas entendu Clarence sortir et notre nuit a été tellement folle que je me sens prête à faire une dernière bêtise. J'ôte mon sous-vêtement et je l'accroche à la poignée ronde de sa porte avant de me mettre à courir jusqu'à l'ascenseur en gloussant. Je descends et je paie ma note à la réception.

Le jeune homme qui m'accueille semble n'avoir jamais vu de tiroir-caisse de

sa vie et je soupire en regardant l'heure sur mon téléphone. Je ne peux pas être en retard. Et je dois encore passer chez moi pour me changer avant d'aller au boulot.

Quand le réceptionniste me donne enfin mon reçu, je m'avance vers le portier et un pas volontaire retentit derrière moi.

Je me retourne, hésitante. Clarence se dirige vers l'accueil dans un costume cravate tout neuf, noir et saillant, qui va à ravir avec cette attitude toute masculine à la « je domine le monde ». J'ouvre la bouche, soudain envahie par une bouffée de chaleur.

Il me sourit dès qu'il me voit, fourre la main dans sa poche et en sort un petit bout de dentelle rose fluo qu'il range à nouveau en vitesse avant que qui que ce soit ne le voie. Mon Dieu ! J'ai les fesses à l'air sous mes vêtements !

Je tire instinctivement sur le bas de ma robe avant de sortir pour héler un taxi. Bien sûr, je ne lève pas la main très haut, par peur des dégâts et plusieurs de ces idiots me passent devant sans même s'arrêter. Puis enfin, délivrance, j'arrive à en attraper un.

Le chauffeur grommelle quelques mots inintelligibles en changeant de station de radio. Apparemment, le dernier tube à la mode ne lui plaît pas. Il me regarde d'un air mauvais dans le rétroviseur quand je lui donne toute ma petite monnaie pour payer la course, mais il ne m'impressionne guère. J'ai quatre frères baraqués qui ont passé leur jeunesse à me chercher des ennuis !

Après un rapide passage à la maison pour mettre un tailleur-pantalon et mes talons vernis, j'arrive au cabinet feu Spencer & Co. avec trois minutes et quarante-sept secondes d'avance.

Je suis vraiment la meilleure !

Je vais m'installer au bureau, j'allume l'ordinateur et là, ma journée d'ennui intersidéral commence. Pas un seul coup de fil, pas le moindre client et encore moins de collègues en vue. Je suis la seule à être venue.

La police a fait couper la ligne téléphonique et le gardien de l'entrée est absent, autorisant uniquement le personnel muni de badges à entrer ici. Génial,

je vais passer la journée la plus longue de ma vie. Et en plus, c'est un vendredi !  
Ce que c'est injuste !

J'attrape mon portable et je compose le numéro d'Austin en mettant le haut-parleur ; puis je commence à ranger tous les dossiers que les policiers ont sortis des armoires. Ils n'y sont pas allés de main morte. Cet étage est sens dessus dessous.

– Allô ?

Cette voix endormie, groggy... Non mais je rêve où Austin est encore au lit ?

– Espèce de traître ! l'accusé-je aussitôt. Tu aurais pu me dire que vous preniez votre journée, toi et tous les employés de cette fichue boîte !

– Autumn ? De quoi est-ce que tu parles ?

– Je suis au boulot et je suis complètement seule !

– Alors rentre chez toi au lieu de m'ennuyer.

– Je ne peux pas ! Je te signale que je travaille à ce poste pour Holly. Et crois-moi, j'aimerais vraiment beaucoup pouvoir rentrer. Être ici toute seule, c'est vraiment flippant. Et avec tous les papiers en vrac sur le sol et les meubles, on croirait qu'un ouragan s'est déchaîné dans nos locaux.

– Hummmm.

C'est quoi ce gémissement ? Je fronce les sourcils, plus que suspicieuse. Connaissant mon meilleur ami...

– Oh mon Dieu, ne me dis pas que tu es avec un homme alors que j'ai dû quitter le mien pour venir bosser ?

– D'accord, je ne te le dirai pas.

Il y a un rire en fond sonore et je soupire.

– Je te déteste. Je te déteste et tu me paieras cher de ne pas être là avec moi.

Je raccroche et je passe près de trois heures à trier tous les dossiers de nos clients avant de m'affaler sur ma chaise de bureau ultraconfortable. Je tourne sur moi-même. Je soupire. Ce que je peux m'ennuyer. Je soupire à nouveau. Je suis tellement seule que durant une seconde je pense à passer l'aspirateur sur la moquette de mon étage. Enfin, la seconde s'écoule et j'oublie rapidement cette

idée saugrenue.

Je préfère encore m'ennuyer.

Puis je me décide à ouvrir ma boîte mail.

Et oh-oh-oh, je n'aurais jamais dû faire une chose pareille. J'ai reçu presque quatre mille messages de clients effrayés et en colère. En même temps, l'arrestation de Spencer a été relayée par toute la presse à peine quinze minutes après les faits. Les journalistes s'en sont donné à cœur joie, dépeignant un portrait diabolique de Spencer. Le pire, c'est qu'ils n'ont rien exagéré !

Des photographies de notre ancien patron, menottes aux poignets, ont fait la une de tous les journaux. On le voit hurlant sur les journalistes, sur les policiers, et son comportement l'a desservi au possible. Les actions de la boîte ont dégringolé. Et tous les employés ont contacté les autres cabinets d'avocats de la ville à la recherche de leur futur poste. Je comprends, d'un sens, que personne ne soit venu aujourd'hui. Si je n'avais pas le poste de Holly à conserver bien au chaud, je serais probablement toujours en train de danser en boîte de nuit à cette heure-ci. Ou en train de cuver dans les toilettes. Oui, c'est plus logique.

Le temps de déprimer devant ma boîte de réception, de nouveaux e-mails arrivent à toute vitesse, faisant résonner la cloche d'alerte et augmenter mon agacement.

– Quelle connerie, soufflé-je en refermant la page.

Je prends ma tête entre mes mains, déçue et dégoûtée pour ces personnes qui comptaient sur nous. Je m'imagine bien le grand sourire fourbe des industriels et autres patrons véreux en trinquant à Spencer. Son procès doit déjà les faire saliver. Si les dossiers ne sont pas repris, toutes les charges vont être abandonnées et leurs crimes resteront impunis. C'est injuste.

Je ferme les autres pages en cours d'exécution. Ne pouvant décemment pas répondre à chacun, je posterai un message général à l'attention de tous sur le site web du cabinet lundi. En attendant, je vais terminer ma journée en m'occupant de mes dossiers en retard et en contactant mes propres clients pour les prévenir que, quels que soient les problèmes ici, je m'occuperai de leurs cas, payée ou

non.

Depuis que j'ai récupéré le poste de Holly, je ne compte plus mes heures et je passe la plupart de mes soirées à travailler sur mes affaires en cours, avec l'aide précieuse d'Austin. Sans lui, je serais littéralement submergée de travail. Mais en plus d'être amis, nous formons une équipe de choc. Et nos clients sont tout pour nous.

À seize heures pile, alors que je me prépare à rentrer, une fenêtre s'affiche sur l'écran de l'ordinateur pour me signaler l'arrivée d'un nouvel e-mail, mais pas pour l'entreprise. Un message directement envoyé dans ma boîte personnelle.

Je clique sur le lien malgré le nom de l'expéditeur qui ne me dit rien, et j'écarquille les yeux. Envoyé à chacun des membres de la boîte, le billet est concis mais surprenant.

---

Chers employés de Spencer & Co., mon équipe et moi-même sommes ravis de vous apprendre que votre cabinet vient d'être racheté et renfloué. Mon client viendra à vous lundi à dix-huit heures, pour un petit cocktail de présentation dans votre bâtiment. La reprise des activités de la boîte se fera le mardi à la première heure.

Sincères salutations,

Chris T. Found, expert-comptable.

P.-S. : Le drink se fera dans la salle de réception du 20<sup>e</sup> étage. Tenue correcte exigée.

---

En moins de deux minutes, j'ai fermé mon ordinateur, récupéré mes affaires et je sors en courant de l'immeuble pour héler un taxi. Je me fais conduire directement au loft d'Austin en banlieue puis je sonne à l'interphone de la rue pour le prévenir que j'arrive, avant d'utiliser ma clef pour ouvrir la porte du bas et monter au deuxième étage en me hâtant.

Mes pieds souffrent dans mes nouveaux talons aiguilles et je les enlève aussitôt arrivée chez Austin. J'ouvre la porte, toujours avec la clef qu'il m'a donnée puis je m'installe dans le canapé en cuir noir de l'immense salon, essoufflée.

- Austin ? hurlé-je.
- Chambre !

Pas question que j'aïlle l'y retrouver. Je l'ai déjà fait une fois, au début de notre relation, et le spectacle a quelque peu bousculé ma façon de voir mon meilleur ami. Le cuir et les fouets, ce n'est pas trop mon truc.

En gros, je suis traumatisée.

Depuis, quand je m'engouffre chez lui, je clame toujours ma présence haut et fort « au cas où ». Bon, je pourrais aussi sonner et attendre qu'il m'ouvre mais patienter le temps que monsieur mette ses cheveux en ordre avant de daigner me faire monter m'énerve beaucoup.

En plus, aujourd'hui, j'ai une nouvelle géniale à lui annoncer alors je ne peux plus attendre.

Je me relève, le cœur battant à mille à l'heure. Le cabinet a été racheté, bon sang, je suis dans une humeur tellement joyeuse que je n'arrive plus à me concentrer sur rien !

Je tourne sur moi-même au milieu de ce grand espace. Le loft est si immense que même avec ses gros meubles il y a assez de place pour de nombreuses pistes de danse, ici.

J'avise le terrarium de Bernard et je vais lui dire bonjour. Je soulève délicatement le bernard-l'ermite avant de le poser sur ma paume. Il est si petit et tellement mignon, avec ses yeux noirs et ses pinces couleur sable et orange.

- Salut, petit être. Tu vas bien ?

Il ne me répond pas mais je vois à son regard de coquin qu'il se porte comme un charme. Bien sûr, Austin étant Austin, la carapace de Bernard est rose et il y a collé quelques paillettes jaunes. Je remets le bonhomme dans son terrarium et il se met à grimper sur les infrastructures de sa maison cinq étoiles.

Austin arrive quelques minutes après, toujours impeccablement coiffé et habillé. Même si ce sont des vêtements d'intérieur, ils sont chers et luxueux. Ils consistent en un pantalon de soie bleu foncé avec un tee-shirt saillant turquoise.

– Toi ! dit-il en me pointant du doigt.

Je me fige instinctivement alors qu’il marche dans ma direction à vive allure.

Qu’est-ce que j’ai encore fait ? Je vais me rasseoir dans son canapé confortable pour échapper à son regard inquisiteur et je l’attends. Il s’installe à côté de moi et me dévisage de longues secondes. Il a sûrement quelques reproches à me faire, encore une fois !

– Raconte-moi tout ce que tu as fait avec M. Sexy hier soir ! ordonne-t-il alors, son sourire de star enfin de retour.

Ouf, je suis sauvée ! Il ne m’en veut pas pour un faux pas capillaire, il veut juste des détails !

– Pas question. Tu m’as laissée tomber aujourd’hui alors tu peux toujours te gratter, répliquée-je avec dignité.

– Et si je te prépare un cocktail ?

– Bon, d’accord.

Honnêtement, il ne m’en faut pas plus pour passer à table.

Je suis Austin à la cuisine. La pièce est ouverte sur tout le reste du loft. Les murs sont blancs mais le mobilier noir, brillant et chromé. Super équipée, super cher et surtout, super cool. Je m’installe sur le tabouret de l’îlot central et je le regarde mixer des fruits rouges dans son blender Kitchenaid. Quelques glaçons, des bulles et une pointe de rhum. Le cocktail du vendredi est servi, et mon ami s’installe à mon côté.

– Est-ce que tu as reçu l’e-mail d’un mystérieux comptable ? demandé-je en prenant une gorgée divine de la boisson sucrée la plus extraordinaire de l’univers.

– Non, de quoi est-ce que tu parles ?

– La boîte a été rachetée ! Cocktail de bienvenue lundi avec tenue correcte exigée et reprise des activités mardi, selon cet homme.

Le simple fait de lui en parler me met davantage en joie. Le regard d’Austin semble se rallumer, et je vois toutes les nuances de bonheur passer dans son regard. Tout comme moi, il est très attaché à Spencer & Co. Nous y avons fait

nos premiers pas ensemble, en tant qu'équipe et amis. Nous avons gagné de belles affaires main dans la main et rien ne nous rend plus heureux que de pouvoir continuer à œuvrer pour le bien de l'humanité depuis notre bureau. Bon d'accord, j'exagère un peu, mais il faut bien se jeter des fleurs de temps en temps.

– Oh mon Dieu ! C'est la meilleure nouvelle de l'année ! s'exclame mon ami. Bon sang Autumn, demain il faut qu'on fasse les magasins pour se trouver les tenues parfaites ! Ça va être génial !

Austin se lève d'un bond et sautille partout en hurlant comme une crécerelle. La joie illumine son visage fin et bronzé.

- Oh oui ! Il y a une éternité qu'on n'a pas fait les magasins ensemble.
- Dix jours, rétorque-t-il.
- C'est une éternité, non ?
- C'est vrai.

Surtout à notre âge.

– Alors, qui va être notre nouveau patron, tu le sais ? s'enquiert-il, avide de détails.

- Non, le message était assez cryptique. Il sera présenté lundi soir, en tout cas.
- Sûrement un nouveau vieux grincheux. Peut-être qu'il aura un jeune fils super sexy et gay !

J'éclate de rire.

- Et ton mec de ce matin, il ne te suffit pas ?
- Je t'en prie, chérie. Je ne peux pas me satisfaire d'un seul homme ! Je suis trop endurant pour ça. Et le tien alors, il était comment au lit ?

Il se penche, pose les coudes sur le plan de travail et son menton sur ses poings ; et il attend.

Je lève les yeux au ciel.

Mais ne peux m'empêcher de répondre.

– Il était fantastique !

Le souvenir de Clarence est toujours aussi vivant dans ma mémoire. Ses beaux yeux orageux, son sourire sincère, son corps parfait créant un brasier enivrant au fond de ma poitrine.

– Je veux des détails.

Je souris. Je ne peux plus m'en empêcher.

– On a chanté, dansé un peu aussi.

– Les détails croustillants s'il te plaît, pas tes trucs de vieux.

– C'est romantique, pas vieux !

– Allez, allez, viens-en au X.

– Il est hors de question que je te parle d'à quel point il est sauvage, torride et doué. Pas plus que je ne te dirais qu'il est vraiment gâté par la nature ! Ce serait indécent.

– Hum alors parle-moi du reste de son corps. J'ai besoin de faire travailler mon imagination.

– Du muscle, un bronzage parfait, une toison délicate sur la poitrine et qui descend jusqu'en bas.

– Beurk ! C'est répugnant ! Tu m'as pourri mon week-end, Autumn.

– Les poils, c'est naturel.

– Tu dis ça juste parce que tu arrêtes de te raser d'octobre à avril.

– Je n'y peux rien si l'on habite dans un état où le soleil est plus rare qu'un jour où tu ne te regarderais pas dans un miroir. Et je t'assure que ça n'avait rien de dégoûtant. C'est doux et excitant et je suis en manque.

Je rempote mon verre avant de rallier le canapé. Nous habitons dans le sud du pays, à Odessa, Texas, ce qui nous garantit un hiver plutôt doux mais je suis souvent en pantalon. Bon d'accord, je mets des pantalons car j'ai la flemme de m'épiler. Mais je suis célibataire alors j'ai une vraie bonne excuse.

Enfin, pour sortir jeudi dernier, j'ai dû passer par la case « cire » donc Austin ne pourra rien me reprocher pour les semaines à venir.

– Tu voudrais le revoir ? m'interroge-t-il d'une voix radoucie, comme s'il avait compris que j'avais vraiment craqué pour cet homme.

C'est le cas, en toute honnêteté. Je n'étais pas sortie pour m'amuser depuis des mois, à cause d'un procès très dur et bouleversant qui m'a tenue éveillée des nuits durant. Je l'ai gagné il y a quelques semaines de cela et pourtant, il m'a tant brisée que j'ai eu du mal à reprendre pied depuis. La nuit dernière était la toute première où je me permettais d'oublier un peu ces derniers temps difficiles et encore, c'est parce que Spencer m'a achevée.

Je me rends soudain compte que ma nuit avec Clarence m'a fait plus de bien que je n'aurais pu l'imaginer, car dans mes pensées, il n'y a plus beaucoup de place pour la douleur et le chagrin, aujourd'hui.

- Le revoir ? Peut-être... Je crois que oui, j'en ai envie...
- Mais le principe du coup d'un soir, c'est...
- Je te remercie, je crois que le mot parle de lui-même. Mais ça ne m'a pas plu.
- menteuse, me taquine-t-il.

Je repousse mes cheveux dans mon dos pour prendre le temps de faire face à mes sentiments.

– Ce côté-là, faire tout un tas de choses incroyables avec un parfait inconnu, oui, ça m'a beaucoup plu. Je me suis sentie plus libérée sexuellement. Mais j'ai l'impression qu'il y avait plus entre nous. Qu'on a vraiment bien accroché. Maintenant, je ne le reverrais plus jamais, parce que justement, je ne sais rien de cet homme et ça, non, je n'ai pas aimé. Le laisser partir sans un regard en arrière, le cœur plein de regrets, c'est tellement tragique, Austin. Je vais devoir oublier cet homme.

- Que tu crois, sourit-il avec malice.
- Hmm, la vraie vie n'est pas un conte de fées. Je ne risque pas de le croiser au détour d'une rue en allant au boulot alors que la pluie tomberait à verse. Ou au rayon conserves du supermarché du coin à la Saint-Valentin, par le plus grand des hasards.
- Non mais j'ai récupéré le numéro de téléphone de son pote sexy, tu te souviens du beau blond très musclé ?

Je hoche la tête.

- Bien sûr, il est cent pour cent hétéro mais bon, tu sais que je ne lâche jamais

l'affaire. Si tu veux, je peux essayer de te trouver le numéro de ton Apollon.

– En tant que deuxième meilleur avocat de cette ville, tu n'as toujours pas compris que pirater les téléphones, ordinateurs et autres engins électroniques était interdit par la loi ?

– J'y peux rien, je suis accro.

– Je ne peux pas te laisser faire ça, pour ton propre bien, alors non, je ne veux pas que tu m'aides à trouver son numéro.

– Trop tard.

Il brandit son téléphone devant moi avec un numéro et un prénom. Clarence. Oh, c'est bien lui ! Je dois m'accrocher au coussin noir du canapé pour ne pas m'évanouir de bonheur.

Je déchire un bout de papier sur le bloc-notes jaune au milieu de la table basse puis je retranscris un à un tous les chiffres en vérifiant dix fois que ce sont les bons.

Mes mains tremblent tellement que j'ai du mal à tenir mon crayon.

– Et si ça ne l'intéresse pas ? Et si je faisais une grosse bêtise ? demandé-je soudain. Peut-être qu'il voulait juste... tu sais... coucher avec moi. Rien de plus.

Je commence tout de même à composer le numéro quand Austin m'arrache le téléphone des mains.

– D'une, si tu ne l'intéresses pas, c'est que c'est le pire des imbéciles de cette planète, et j'inscrirais son numéro de téléphone sur les portes de toutes les toilettes des bars gay de cette ville, avec comme message « je suis chaud et ouvert ». Et de deux : mais qu'est-ce que tu fais ? On n'appelle pas un homme le lendemain d'une nuit d'amour ! Tu veux le faire fuir pour toujours ou quoi ?

– Mais...

– Vous avez passé une soirée torride de jeudi à vendredi alors... hum...

Il compte sur ses doigts puis revient vers moi, souriant.

– Tu ne l'appelles pas avant mardi soir.

– Comment en es-tu venu à cette conclusion ?

Je suis sceptique et stressée d'avance pour mon futur coup de téléphone.

– J’ai compté le nombre d’heures que vous avez passé ensemble, estimé le nombre de fois où vous avez fait l’amour, multiplié par le quota « tension sexuelle » quand il te regardait danser. Puis j’ai estimé l’alchimie d’après ce que tu m’as dit de lui et divisé par ton âge et le salaire moyen de votre branche professionnelle.

– Mais tu ne sais même pas quel boulot il fait !

– Il était en costume dans la boîte la plus branchée de l’hôtel le plus luxueux de la ville. Bref, tout ça m’a donné mardi. Mardi, chérie, il sera chaud comme la braise quand tu l’appelleras et il te dira oui.

– Tu es fou.

– C’est une science exacte et que j’ai éprouvée de nombreuses fois.

– Tu ne crois pas que c’est plutôt dû au fait que tu aimes le rentre-dedans et pas le flirt léger ?

– Absolument. Mais pour toi, c’est différent. Et j’ai aussi pris ça en compte dans mes calculs.

– Tu es complètement givré.

– C’est pour ça que tu m’aimes !

– Non, si je t’aime, c’est parce qu’on est fait l’un pour l’autre. Toi, tu es le gay qui rêvait d’avoir une copine ronde et moi la fille qui rêvait du meilleur ami gay. Bien sûr, le fait qu’on ait fait l’université ensemble et qu’on se soit battus pour être à la première place n’y est pour rien.

– Et j’ai gagné.

– D’un seul pour cent ! Ça ne compte pas, m’indigné-je.

– C’est le pour cent qui fait tout.

– Non, ce qui fait tout, c’est le nombre de dossiers gagnants et j’en ai deux de plus que toi, rétorqué-je en lui tirant la langue.

– Tu es méprisable. Tu dors ici cette nuit ?

– Évidemment !

– Ouiii !

Austin me fait le câlin de l’amitié. C’est un truc entre nous qui consiste à serrer l’autre dans ses bras en couinant son contentement et, quand nous ne sommes pas assis, à sauter de joie en se tenant par la main. Pour une vieille amitié telle que la nôtre, le faire en public comme en privé ne nous pose aucun problème de honte ou de gêne. Cependant, j’ai un jour eu la malchance de faire un câlin de l’amitié avec Betty, une avocate avec qui j’ai gagné un procès et que

j'avais croisée au centre commercial. Je n'ai plus jamais entendu parler d'elle.

# Chapitre 6

## Autumn

Samedi matin. J-3 avant d'appeler Clarence et J-0 avant...

Boum.

De recevoir un Austin survolté en pleine figure.

Si je suis du genre grasse matinée le week-end, Austin est un lève-tôt. D'ailleurs, là, maintenant, tout de suite, alors qu'il est moins de huit heures, il a déjà fait son heure de sport, pris une douche et avalé son petit déjeuner à base de trucs marron qui puent et qu'il mixe avec du blanc d'œuf.

– Qu'est-ce que tu fais ? grogné-je en tirant la couverture au-dessus de ma tête.

Il fait tout noir dans la chambre d'ami qui bénéficie de volets et de rideaux à occultation totale. Mais je sais qu'il fait super beau dehors parce qu'Austin est toujours d'une humeur incroyable quand le temps est ensoleillé.

– C'est l'heure de se lever, petite hirondelle.

Ce surnom...

Je grogne davantage en repensant au jour où on s'est saoulés après avoir fait cracher à une multinationale des millions de dollars pour couvrir les dégâts qu'ils avaient causés dans un petit village et sa forêt alentour. J'avais tenté de voler du plan de travail au canapé. Mais je ne suis pas très douée et j'ai fini aux urgences avec une incapacité de travail de deux semaines. Que je n'ai pas prises bien sûr parce que j'aime mon boulot et j'adore faire payer les méchants.

Il faut dire aussi qu'il doit y avoir environ dix mètres entre le fameux plan de

travail et le sofa donc je n'avais aucune chance de succès. Je ne m'en rends compte que maintenant.

– Mais on vient à peine de se coucher ! protesté-je histoire de grappiller de précieuses secondes.

– On a un smoking et une robe de cocktail à acheter, Autumn. Ça va nous prendre au moins sept heures. Et j'aimerais tester ce nouveau bar à sushis en centre-ville. Il est hors de prix, ça doit donc être plein de gibier à chasser, si tu vois ce que je veux dire.

– Ce que tu peux être vénal !

– Je sais. Maintenant bouge tes fesses, on a du pain sur la planche.

Je me lève et je vais m'enfermer dans la salle de bains.

À l'époque où j'ai rencontré Austin, il avait été mis à la porte par ses parents pour ses préférences en matière d'amour. Il était fauché et travaillait comme un fou pour s'en sortir et réussir ses études.

Je sais qu'il n'est pas vénal. Mais le fait de ne sortir qu'avec des hommes fortunés, malgré le fait qu'il le soit lui-même, est pour lui une façon de se rassurer. Je n'aime pas qu'il fasse cela parce que, pour moi, l'amour ce n'est pas une question de porte-monnaie. Et j'ai souvent peur que mon ami passe à côté de l'homme de sa vie pour une histoire d'argent. Mais je le comprends et je le soutiens malgré toutes les insécurités qui ont forgé sa personnalité. Les blessures de son passé ne sont pas encore refermées. J'espère qu'un jour elles le seront enfin et qu'il pourra prendre son envol et être heureux sans qu'aucune barrière ne s'érige sur son chemin.

Pour ma part, je n'ai jamais eu de problèmes d'argent. J'ai commencé à travailler à 15 ans, dans la supérette près de chez mes parents, sans compter mes heures et j'ai mis une fortune de côté pour la fac, où j'ai été totalement ruinée à cause des frais d'inscription. Désormais, avec mon salaire et ma cote de popularité dans la boîte, je suis à l'abri du besoin pour un bon moment. Sauf si l'on me coupe mes revenus, ce qui aurait été le cas si... la boîte n'avait pas été rachetée, wouhou !

Après m'être préparée pendant dix minutes entières, je retourne dans la chambre et m'habille de vêtements confortables. J'ai presque autant de fringues

ici que chez moi et je laisse toujours quelques paires de chaussures plates, au grand dam d'Austin qui aime jouer avec mes talons quand j'ai le dos tourné. Je passe donc des ballerines avant d'opter pour des escarpins pas trop hauts. Si je dois essayer des robes, je ne peux pas mettre n'importe quelle paire de chaussures.

Je rejoins ensuite Austin à la cuisine et j'avale en vitesse une tartine à la confiture et un yaourt nature.

– Tu ne manges rien ?

– Non, j'ai déjà déjeuné. Et puis je ne mange pas de produits laitiers ou de gluten. C'est mauvais pour mon estomac, rétorque mon ami.

– Ne me la joue pas diététique. Tu crois que je ne sais pas que tu t'empiffres de chips une fois par mois ?

Sa mâchoire s'ouvre en grand et ses yeux bleu clair pétillent de honte.

– C'est fauuuuux !

– Si tu le dis, souris-je en haussant les épaules.

– Tu n'as pas intérêt à le répéter à qui que ce soit.

– Ton secret est bien gardé avec moi. Mais si tu me parles d'hirondelles encore une fois, je balance tout !

– Vendu.

Une fois en ville, Austin se dirige tout de suite vers une boutique de luxe où il passe près de deux heures à essayer des smokings et des costumes de toutes marques. La vendeuse nous propose deux flûtes de champagne vers onze heures mais franchement, on ne peut pas abuser après le nombre de cocktails que nous avons bus hier soir. Nous déclinons et je prends place sur un petit canapé confortable face à la cabine quand mes pieds commencent à me brûler.

– Austin, tu en es où ? demandé-je en regardant les secondes défiler sur l'horloge géante accrochée au mur de béton peint en noir.

– Je crois que j'ai trouvé la tenue parfaite.

– Montre ! Vite ! dis-je en tapant des mains.

Je me lève d'un bond et je le rejoins dans la cabine. Dehors, j'entends la vendeuse étouffer un petit cri outré.

– Oh bon sang, tu es canon !

J'ai l'impression d'être une maman poule devant son petit poussin devenu grand.

– Je le sais mais tu peux continuer à le dire.

Je l'embrasse sur sa joue rasée de près avant de le faire tourner sur lui-même comme s'il était ma cavalière.

Austin porte des chaussures noires et brillantes, un pantalon droit et qui le moule... là où il y a besoin de moulage. Son haut consiste en une veste croisée avec une chemise, blanche et ouverte jusqu'à mi-poitrine, révélant un corps mince et musclé avec un bronzage en rien naturel. Sous le col de son haut, une cravate fine est glissée et pend, lâche, sur son torse. C'est peut-être peu conventionnel mais l'allure détendue et le port droit d'Austin rendent le tout très classe. Après un câlin de l'amitié, on passe aux choses sérieuses. Une robe pour moi.

Puisque je suis bizarrement fichue, nous avons un travail monstre à abattre. J'ai une poitrine généreuse, le ventre plat mais pas musclé du tout, des hanches bien dessinées atténuées par des fesses certes très jolies mais pas assez bombées à mon goût. Ronde, plutôt grande, et avec un penchant pour la mode, je désespère déjà de trouver la tenue idéale.

Les créateurs de vêtements oublient trop souvent qu'il y a de la vie au-delà de la taille 38. Certes, j'aurais moi aussi aimé être mince et rentrer dans tous ces beaux vêtements, sauf que dans ma famille, les hommes sont des ours et les femmes sont pulpeuses. Je n'y peux rien, tout simplement. Mon alimentation est saine, je prends les escaliers plutôt que les ascenseurs dès que je le peux mais voilà, les gènes battent largement les séances d'abdos. D'où le fait de ne plus en faire.

Après deux magasins où je fais chou blanc, je suis démoralisée. Austin me prend la main et me serre contre lui.

– C'est la société qui est moche, dit-il pour me remonter le moral.

– Mouais.

– Regarde autour de toi, Autumn.

Je fais un tour sur moi-même. Les rues sont calmes, ce matin. Je repère tout de même une jeune fille grande et mince en train de tenir le panier de courses de sa grand-mère, elle-même minuscule et ronde. Deux hommes d'âge mûr discutent au milieu du trottoir, leurs longues barbes grisonnantes retombant sur leurs tee-shirts noirs. Un autre homme vient les accoster. Il a les cheveux sombres, très courts et son débardeur blanc laisse apercevoir des tatouages asiatiques très intéressants.

– Tu vois toutes ces femmes ? Tous ces hommes ? Pas un ne ressemble à l'autre. Ils sont tous différents et c'est ça qui fait le monde. Il y a des minces, des ronds, des grands, des petits. C'est ça, la vie.

– Alors pourquoi c'est si compliqué de me trouver une robe ?

– Parce qu'il est plus facile de faire selon un idéal que selon la réalité.

– J'aimerais être idéale pour quelqu'un.

– Tu l'es. Tu ne m'as pas dit que ton Clarence avait...

– Stop ! Je t'arrête tout de suite ! Ce n'est pas *mon* Clarence.

Pas encore du moins...

– Et si tu me parles encore une fois de lui, je te jure que je vais craquer et l'appeler. Austin, je t'en supplie, tu dois m'aider à tenir jusqu'à mardi ou je vais faire une bêtise !

– D'accord, d'accord, remettons-nous en route. Ça nous évitera de parler de « tu sais qui ».

– Grrr !

– Et si son nouveau nom de code était Voldemort ? Ce serait super cool.

– Pas du tout. « Tu sais qui » est bien trop canon pour un tel pseudonyme. Et à partir de maintenant, on l'oublie, c'est clair ? Je ne vais pas tenir, mes doigts sont déjà en train d'anticiper le moment où je composerais son numéro. Tu te rends compte d'à quel point je suis cinglée, n'est-ce pas ?

– Oui. Je te confisque ton téléphone !

J'approuve totalement.

Après deux autres magasins, je tombe enfin sur la boutique idéale. Des dizaines de robes de toutes les couleurs et de toutes les tailles se battent la place.

Enfin, mon humeur s'enseuille et mes yeux se portent directement sur une étoffe sobre qui m'émerveille.

– Celle-là !

J'ai l'impression qu'une lumière divine l'illumine sur le portant et une petite musique douce et mystique retentit à mes oreilles. Austin répond au téléphone. Mince, il a encore mis du Enya en sonnerie.

Les yeux écarquillés devant cette pépite faite robe, je la saisis entre mes doigts et éprouve le tissu soyeux contre ma peau. Je suis encore plus euphorique que s'il s'agissait de ma robe de mariée.

Je choisis celle à ma taille puis je m'enferme dans la cabine avant de la passer. Elle est exquise. La soie beige est d'une douceur chaude et les manches qui couvrent juste les épaules sont en dentelle noire. Le décolleté en V me met à mon avantage et la taille est cintrée de la même dentelle que les manches. La robe est courte, elle m'arrive quelques centimètres au-dessus des genoux et, même si elle est un peu osée, c'est celle-ci que je veux.

Je sors pour montrer mon choix à Austin et j'ai l'impression de me retrouver devant la sœur que je n'ai jamais eue.

– Oh. Mon. Dieu... Tu es magnifique ! Le vieux va en faire une crise cardiaque !

– Je ne pense pas que notre nouveau patron sera aussi vieux que l'ancien, le détrompé-je.

– C'est clair. Sinon, il aurait déjà un pied dans la tombe. Mais je mets la première option pour son fils jeune et sexy ! Gay ou pas, il est pour moi, dit-il en pointant son doigt vers moi avant de se tourner vers le miroir pour s'admirer sous toutes les coutures.

– Un hétéro transformé, c'est une légende urbaine, tu sais. Comme les loups-garous. Les mecs ne deviennent pas gays à la pleine lune.

– Arrête de me bousiller le moral, s'il te plaît. Allons te trouver de jolies chaussures pour aller avec cette robe, ça me redonnera des forces.

Austin a ses adresses pour les chaussures. Il vit sa passion par procuration. Il nous fait pénétrer dans le temple des talons aiguilles et me trouve la paire idéale

en moins de cinq secondes. Les escarpins sont couleur crème avec un nœud noir sur le dessus et sont presque aussi confortables que des pantoufles en moumoute. Presque ! Leur hauteur galbe mes mollets tout en restant assez courte pour me permettre de marcher correctement. Mon ami est un véritable professionnel.

– Excusez-moi, dit-il.

Il hèle une vendeuse qui vient nous voir avec son air supérieur et ses grosses lunettes noires de *hipster*. Sa bouche pincée laisse sous-entendre que nous n'avons rien à faire dans sa boutique de luxe. Même si Austin et moi avons assez sur nos comptes en banque pour faire partie de la population aisée, nous n'avons pas pour habitude de l'afficher en sortant. Nous nous habillons de façon simple et décontractée quand nous faisons nos courses. Aussi, l'attitude de cette femme m'agace.

– Vous auriez ceci en 45 ? demande mon ami.

Elle me regarde des pieds à la tête, semblant se demander comment je peux chausser du 45. Eh bien peut-être parce que ce n'est pas le cas.

Elle revient un peu après avec une paire jaune à la taille demandée. Austin s'assied, enlève ses chaussettes et enfile les chaussures en soupirant.

– Je pourrais tuer pour me promener avec ça dans la rue.

– Pourquoi tu ne le fais pas ?

– Je t'en prie, je suis le meilleur avocat de cette ville. Je ne peux pas laisser mes passions prendre le pas de cette façon.

Il se lève et me rejoint devant le miroir.

– Qu'est-ce que ça me va bien. Ça me fait des jambes de princesse ! Et je ne veux pas te faire de la peine, Autumn, mais mes jambes sont bien plus galbées par ces chaussures que les tiennes.

– T'es pas gêné quand même, bougonné-je.

– Ce n'est pas pour te vexer, tes jambes sont très bien et si j'aimais les femmes, peut-être que je baverai un peu.

– C'est ça, n'essaie pas de te rattraper. Tes petites cuisses de mouche ne sont pas si terribles que ça.

– Tu n’y connais rien...

Je lève les yeux au ciel puis je vais payer mes escarpins.

J’aime ça, quand Austin est lui-même à cent pour cent. Qu’il se trouve sexy, qu’il s’admire ou qu’il essaie des chaussures de femmes, ça me met en joie. Ses parents l’ont renié à cause de son homosexualité, et je trouve cela ignoble. Alors qu’il se lâche sans problème quand il est à mes côtés me montre à quel point il a confiance en lui, en moi, et à quel point il m’aime. Je suis tellement touchée que j’en ai un peu les larmes aux yeux.

J’ai un petit cœur d’artichaut.

Le retour à la maison est difficile tant je suis excitée pour lundi, avec la présentation de notre nouveau patron ; et terrifiée pour mardi quand je devrai appeler Clarence.

Heureusement, Austin fait passer le week-end un peu plus vite et en un rien de temps, c’est l’heure de la réception.

# Chapitre 7

## Autumn

La plaque dorée portant le nom de Spencer & Co. a déjà été enlevée quand j'arrive devant le haut building luxueux et intimidant qui s'élève dans le ciel rosé d'Odessa. Cela me fait mal. J'ai passé tant d'années ici, à côtoyer cet homme froid, mais devenu une part importante de ma vie, que j'en viens à regretter son absence. Qui va me postillonner dessus, désormais ? Qui me fera trembler de peur pour Halloween ? Oui, M. Spencer est encore plus terrible quand il est énervé à cause des enfants entrant dans le bâtiment pour des bonbons. Vraiment, je vais le regretter.

Jusqu'à ce que je me souvienne qu'il est en prison pour avoir volé sa propre boîte.

D'humeur soudain incertaine, j'en viens à espérer qu'il y ait assez de champagne à la réception pour que je me noie dedans.

Dehors, il fait chaud et lourd. L'air est sec, balayant à peine les feuillages sombres des palmiers qui se prélassent sur les trottoirs propres.

Mes yeux se portent sur la nouvelle plaque dorée et gigantesque qui orne l'entrée de mon lieu de travail. Reid and Associates a pris officiellement la relève. J'en suis un peu excitée, même si je me demande encore à quelle sauce nous allons être mangés, après les malversations de Spencer. Va-t-il y avoir des restructurations ? Des licenciements ?

Je pénètre dans le grand hall de l'immeuble où le carrelage noir assombrit les lieux, et je me relaxe en sentant la fraîcheur de la climatisation apaiser ma peau brûlante.

Quelques-uns de mes collègues sont déjà là, en jolis costumes pour les hommes et en robes noires pour les femmes. Je suis la seule à avoir opté pour le

beige, une couleur claire qui tranche avec la décoration du cabinet. Je vais probablement me faire remarquer, et je déteste cela !

Je me dirige vers l'ascenseur en faisant un coucou de la main à tous ces gens déjà présents, puisque je n'ai franchement pas envie de leur dire bonjour un à un. Ils sont bien sympas, mais les relations humaines ne sont pas mon truc. J'ai mon Austin et ça me suffit bien.

Au vingtième étage, une belle foule est déjà rassemblée. Je m'avance dans la grande salle de réception à la recherche de mon ami que je trouve juste devant l'estrade. Haute d'une cinquantaine de centimètres, un micro sur pied trône en son centre. Derrière, des rideaux noirs masquent un bureau et une arrière-scène, de ce que j'en sais. Nous ne sommes pas autorisés à y accéder et à chaque fois que nous venons dans cette pièce, Austin me tanne pour qu'on s'y faufile. « Juste pour voir. » Mais comme je ne veux pas être « juste virée, juste pour ça », je le bride de toutes mes forces.

Un serveur passe près de nous et nous propose une coupe de champagne.

Ha ! Mon rêve se réalise.

Je prends deux coupes glacées et en donne une à Austin. Mon regard parcourt la salle avec lenteur. Je repère quelques belles tables drapées de blanc, autour desquelles quelques avocats bavardent. Des bouquets somptueux décorent les appuis de fenêtres derrière lesquelles la ville se calme peu à peu.

– Décidément, ce nouveau patron marque des points, déclare joyeusement mon meilleur ami en goûtant son breuvage.

J'approuve en sirotant une gorgée à la saveur fraîche et subtile qui provient probablement d'un prestigieux domaine français, quand je vois ma collègue Holly arriver avec son petit bébé dans les bras. Aussitôt, mon cœur se met à battre plus fort et des bruits bizarres s'échappent de ma bouche. Ainsi qu'une tendance à rallonger les voyelles.

– Ohooo coooooomme il est beauuuuu !

Le bébé, prénommé Imaan, me sourit et babille en agitant les bras. Il est magnifique, avec une peau d'ébène et de grands yeux verts. Ses minuscules

boucles de cheveux noirs sont déjà épaisses et son rire, lorsque je l'embrasse sur la joue, me met en joie.

– Autumn, dit doucement Holly, je ne te remercierai jamais assez de me remplacer au secrétariat. Tu me sauves la vie, et...

– Ah, ce n'est rien ! la coupé-je.

– Tu plaisantes ? Qui d'autre dans ce cabinet en aurait fait de même ?

– Austin.

– C'est vrai qu'il nous aide aussi. Vous êtes tous les deux des gens merveilleux, mes amis. Dès que j'aurai repris le rythme, je vous inviterai à manger à la maison.

– Merci.

Imaan attrape mon doigt et j'en oublie complètement où je me trouve. Ses yeux pétillants se fixent sur moi et je ris doucement en le chatouillant. Il me relâche, gazouille avant d'enfourer la tête sous les longs cheveux bouclés de sa maman.

Autour de moi, le calme se fait mais je n'y prête pas attention. Je parle à bébé, et rien ne peut m'en empêcher.

– Autumn, le nouveau patron vient d'arriver, me murmure soudain Austin à l'oreille.

Je dépose un bisou sur la main potelée d'Imaan et il rit de plus belle.

– Autumn, le nouveau patron, regarde !

Bébé attrape encore mon index et le serre entre ses petits doigts. Ses grands yeux verts tranchent avec la couleur cacaotée de sa peau. C'est le bout de chou le plus beau que j'aie jamais vu.

Quelqu'un toussote au micro. Austin soupire bruyamment.

– Bordel, Autumn, le boss est là !

Il prend ma tête entre ses mains et me force à la tourner.

– Oh bon sang ! lâché-je, abasourdie.

Je me fige, le souffle coupé, puis je laisse Imaan tranquille avant de me tourner vers l'estrade.

– Ouais, comme tu dis ! Bon sang... Tu t'es tapé notre nouveau patron.

Clarence est là et se présente, planté près du micro et visiblement à l'aise. Dans son costume cintré, il ressemble à un dieu de l'élégance. Son calme et son sourire me fascinent, ravivant des souvenirs torrides d'une certaine nuit.

Il me regarde, me sourit même mais j'en reste figée. Figée par son charme et sa prestance alors qu'il débite un discours auquel je n'écoute rien du tout.

Cet homme est terriblement charismatique. Mon poulx bat fort dans ma poitrine, tandis que je bois sa présence, émerveillée par son sourire.

Il est entouré de plusieurs personnes, et mon esprit ne capte pas vraiment ce qu'il se passe.

Oh si, je comprends un mot... Un mot qui me donne soudain envie de vomir. De mourir, même.

Le givre semble recouvrir tout mon corps et mes mains tremblent.

Je suis mal à l'aise, tendue. Dégoûtée. Dévastée. Et blessée au plus profond de mon être.

Blablabla *épouse* blablabla.

Mal.

Je suis mal. J'ai mal.

Mon verre tombe au sol et se fracasse, me faisant sursauter.

Oh non, je sens que je suis toute rouge et tout le monde me regarde. Le silence s'est fait dans la salle et Clarence en a arrêté son discours.

Je me baisse en vitesse pour échapper aux regards braqués sur moi et pour ramasser les morceaux brisés mais cet enfoiré saute au sol et me force à me

redresser en me prenant délicatement la main.

Si je le giflais devant tout le monde, est-ce que je serais renvoyée ?

– Il ne faudrait pas que vous vous coupiez, dit-il de cette même voix forte et grave qui m’a fait vibrer une nuit entière, merveilleuse et brûlante.

Et à mon oreille, discrètement, il ajoute :

– Ces mains sont trop douces pour être abîmées.

Il fait un signe à deux hommes qui arrivent sur-le-champ et nettoient les bris de verre, puis il retourne à son discours.

Il fait quelques blagues. Autour de nous, les gens rient puis se taisent pour écouter toutes ces belles paroles qu’il débite sans s’arrêter.

Moi, je dévisage, choquée, la femme de mon coup d’un soir qui se tient droite à son côté. Grande, dans le mètre soixante-quinze, elle est blonde avec un carré sévère, des jambes interminables et un corps de mannequin qui me fait grimacer. Elle est tout mon contraire. Splendide, élégante, mariée à Clarence. Et elle me regarde comme si elle voulait me tuer. Comme si elle *savait* ! C’est forcément le cas.

– Oh mon Dieu, je suis en train de paniquer ! Austin, je suis en train de paniquer ! soufflé-je en reculant, prête à courir pour rentrer chez moi.

– Calme-toi chérie, tout va bien.

J’ai du mal à respirer et les larmes me montent aux yeux à cause de la colère. J’étouffe difficilement le cri de frustration qui me serre la gorge et je foudroie Clarence d’un regard noir.

Austin m’enlace tendrement, à la manière d’un amant, pour me soutenir. Sa chaleur me réconforte et je m’agrippe à ses bras pour ne pas tomber. Il m’apporte la paix de corps et d’esprit dont j’ai besoin car l’ami qu’il est a trouvé les mots justes pour m’apaiser et il me les murmure à l’oreille.

Le regard de Clarence se fait plus sombre et torturé en nous fixant mais hé, de quel droit se permet-il d’être jaloux, cet enfoiré de menteur de trompeur !? Je lui

retourne sa grimace colérique puis j'attends la fin de son discours – qui semble toujours aussi drôle puisque tout le monde rit – avant de m'éloigner de cet endroit dès qu'il termine. Il faut que je sorte d'ici. L'atmosphère me semble étouffante et l'air plus frais du début de soirée me fera le plus grand bien.

Je me débarrasse d'Austin d'un geste sec et je m'en veux de le repousser si brutalement mais je suis tellement dégoûtée ! Tellement en colère et je me sens si bête d'avoir fait confiance à un parfait inconnu. Un inconnu qui a un mannequin à la maison, en plus ! Je n'aurais pas pu être plus humiliée.

Bien sûr, en plein milieu de la salle, alors que je fuis enfin, David m'agrippe le bras et je me retourne vers lui. David est mon collègue le plus bavard et le plus ennuyant. Il ne parle que boulot, boulot et... boulot ! Il commence à ouvrir la bouche et moi, tout ce que je vois, c'est l'ascenseur à quelques mètres de là, qui m'attend avec impatience. Je sens mon cœur battre dans ma gorge et mon estomac noué fait des triples axels jusque dans mes talons.

Dire que j'ai pensé un instant que Clarence et moi avions partagé quelque chose d'exceptionnel. Il a bien dû se marrer en me sortant ses mensonges minables les uns après les autres. Et vas-y que je suis célibataire, et vas-y que je te trouve belle. J'en ai les larmes aux yeux... Je me sens humiliée et trahie par tous ces bobards. J'aurais dû m'y attendre, pourtant. Nous ne sommes montés à nos chambres que pour coucher ensemble. À quoi est-ce que j'aurais pu m'attendre d'autre ? De l'honnêteté ? Mais bien sûr...

Mes yeux me picotent de plus en plus. Bon sang, il est hors de question que je pleure à cause d'un tel imbécile.

David me sourit et boit une gorgée de champagne.

- Alors ?
- Alors quoi ? bégayé-je.
- Qu'est-ce que tu penses de la peine retenue ? J'aurais préféré plus, mais c'est déjà bien.

Il veut parler du procès que nous venons de gagner tous les deux et honnêtement, je ne suis même pas d'humeur à fêter cette victoire, encore moins à en parler avec Clarence qui se trouve quelque part près de moi.

– Oh... Euh... Tu sais ce qu'on dit, les juges n'ont jamais tort, même quand ils ont tort !

David éclate de rire et j'en profite pour m'éloigner. Mais à peine ai-je fait quelques mètres que je remarque deux choses.

D'une, Clarence se dirige vers moi, juste à ma droite. D'un pas raide et rapide malgré son immense sourire charmeur que je déteste en ce moment même.

De deux, sa femme se dirige aussi vers moi, à ma gauche. Elle porte des talons rouges immenses et pourtant, elle marche comme si elle dominait le monde. Moi, au-delà des dix centimètres, je ressemble à un manchot sur la banquise.

Je les regarde arriver tour à tour, incapable de bouger. Je me sens prise au piège. Bon sang, on dirait les vélociraptors de *Jurassic Park* en train de m'encercler. Je suis complètement fichue !

Ils arrivent sur moi à la même seconde. Je force un sourire de façade avant de croiser les bras et de les décroiser tout de suite après. Moi ? Nerveuse ? Non, pourquoi ?

– Monsieur Reid, madame Reid, dis-je calmement même si à l'intérieur, je hurle.

Je ne peux pas leur tendre la main puisqu'elle est aussi moite qu'une vieille chaussette oubliée dans la machine à laver.

– Et vous êtes ? demande la femme la plus élégante que j'aie jamais vue de ma vie.

Elle porte une robe noire cintrée sur son corps mince. Entre ses seins et jusqu'à son nombril, la robe est faite de tulle transparent. Le tissu fluide traîne au sol comme un voile ténébreux qui flotterait à ses pieds et son maquillage *smoky* met en valeur des yeux bleu foncé pour un regard froid.

– Autumn. Je suis au secrétariat du patron, bafouillé-je.

Son nez se plisse mais le sourire de Clarence s'étire davantage. C'est moi ou

ma vie est en train de tourner au vinaigre ?

– Autumn. Quel prénom étrange. Je suppose que c'est dû à la couleur fade de vos cheveux.

M<sup>me</sup> Reid prend une de mes mèches entre ses doigts et tire dessus. Vraiment très fort. Je récupère ma mèche le plus doucement possible, de peur qu'elle ne me morde puis je recule d'un pas.

– Je... euh... dois partir. J'ai du boulot, à la maison.

– Du boulot ? dit-elle en haussant l'un de ses parfaits sourcils blonds.

– Oui, des affaires en cours que je dois encore traiter.

– Est-ce que vous voulez dire que vous ne faites pas votre travail en temps et en heure, Autumn ? Parce que je ne tolérerais aucun retard de la part de la secrétaire générale de cette boîte. Mon mari et moi comptons remettre ce cabinet sur pied et la médiocrité n'a pas sa place ici.

– Je comprends, madame Reid et ne vous en faites pas, mon travail est impeccable et très bien fait, la rassuré-je d'une voix inégale.

– Parfait.

Clarence suit notre échange avec humour. J'ai carrément envie de lui en coller une.

Sa femme me regarde alors de haut en bas et penche la tête sur le côté. J'ai l'impression d'être un oiseau blessé sous le regard d'un tigre du Bengale. Pas bon du tout !

– Cette robe est vraiment très jolie, ma chère. Je ne savais pas qu'ils la faisaient dans votre taille.

J'écarquille les yeux.

– Ivy, ce n'est pas une façon de parler à nos employés ! grogne Clarence qui serre soudain les poings.

Euh, je suis un peu d'accord.

Son attitude amusée semble s'écrouler à nos pieds, et il se tend. Je le vois à son regard plus dur, plus sombre et à la façon dont sa mâchoire est serrée. J'ai

l'impression d'être face à un tout autre homme. Le beau brun ténébreux a disparu, pour laisser place à un dangereux inconnu qui semble vouloir me toucher. M'enlacer. Me protéger.

J'en frissonne, mal à l'aise.

– Quoi ? Je n'ai rien dit de mal. Et puis elle doit bien être au courant qu'elle est grosse, ça se voit quand même, rétorque Ivy.

Humiliée ? Totalement.

En colère ? Complètement.

Parce que je ne peux quand même pas répondre à ma nouvelle patronne...

– Ivy ! gronde Clarence d'un ton menaçant.

Il l'approche d'un pas, fulminant, mais elle fait comme si elle ne remarquait ni mon malaise ni sa colère. Elle est maîtresse de cette situation qu'elle gère et crée sans aucune difficulté. On la croirait née pour briser les autres.

Mon souffle se coupe tant elle m'intimide. Ses yeux de rapace fixés sur moi me donnent l'impression que des serres me transpercent la gorge pour m'étouffer.

– Au passage, Autumn, vous devriez éviter les robes aussi moulantes. Les femmes comme vous ne sont pas supposées porter des tenues noires et fluides ? Pour cacher un peu tout ça, termine-t-elle en pointant son index sur tout mon corps.

– Ivy, tu dépasses les bornes.

Clarence l'attrape finalement par le poignet pour l'éloigner. Son visage est contrit de colère tandis que sur celui d'Ivy se dessine un sourire mesquin.

J'en profite pour me précipiter vers l'ascenseur, abasourdie. En temps normal, ce genre de réflexion ne m'aurait pas touchée. Mais combiné au mensonge de Clarence et au fait que sa femme soit si canon, je suis mortifiée et très vexée. Quel salaud. Non mais quel enfoiré !

Je m'engouffre dans ce qui se rapproche le plus de mon salut. Puis j'attends les portes de l'ascenseur qui ne se referment pas ! J'appuie sur le bouton comme une enragée avant d'abandonner. De toute façon, dans trente secondes je serai sortie de cet immeuble stupide et je pourrai rentrer chez moi, enfiler mon pyjama en pilou le plus confortable et passer la soirée avec du chocolat et un film à l'eau de rose.

Je fouille dans mon minuscule sac à main à la recherche d'un mouchoir en papier et je le fais tomber au sol. Pour un objet aussi petit, il contient une quantité impressionnante d'affaires qui se renversent par terre. J'essuie mes larmes d'un revers de main quand Clarence se faufile dans l'ascenseur juste avant que les portes ne se referment.

J'ai une impression douloureuse de déjà-vu.

Quelle merde !

C'est quoi, son truc avec les ascenseurs ?

– Autumn, ne pleure pas, lance-t-il tout de suite d'une voix douce et pleine de regret.

Il s'approche de moi et passe les doigts sur mes joues. Je suis trop faible et je le laisse faire, profitant de son toucher qui me rappelle les moments d'extase incandescents que nous avons partagés.

– Ça te va bien de dire ça, alors que c'est en partie ta faute si je suis dans cet état.

Voilà, ma fougue revient au grand galop. Je le repousse à l'autre bout de la cabine, qui n'est franchement pas assez grande. On étouffe ici ou c'est moi qui ai trop chaud ?

Clarence se cale contre la paroi, et enfonce les mains dans ses poches.

– Pourquoi as-tu dit à Ivy que tu étais secrétaire ? J'ai vu dans ton dossier que tu étais avocate et pas des moindres ! Tu es la star de ce cabinet, déclare-t-il probablement pour me faire penser à autre chose que cette colère grondante que je ressens envers lui.

– N'exagère pas... En ce moment, je fais du secrétariat pour une collègue en congé maternité. Notre ancien patron l'aurait virée, sinon.

– Je ne suis pas lui. Tu peux reprendre ton poste officiel. J'engagerai quelqu'un d'autre.

– Non ça va, ce n'est plus que l'histoire de quelques semaines et ensuite, elle reviendra.

– Comme tu veux.

En fait, j'ai surtout envie de profiter de ce poste pour espionner un peu le nouveau patron et sa femme. C'est mal et un peu honteux mais je m'en fous comme de l'an quarante.

Je me baisse pour ramasser mes affaires sur le sol et Clarence m'imite.

Oh non, non, non ! Il ramasse un petit bout de papier jaune, le retourne et ouvre la bouche. Aucun son n'en sort. Je fourre toutes mes affaires dans mon sac à main puis j'appuie frénétiquement sur le bouton du rez-de-chaussée. Il faut que je parte d'ici le plus vite possible.

– C'est mon numéro de téléphone ? s'étonne-t-il.

– Hum, possible.

– Tu... tu voulais m'appeler ?

Je ricane et détourne le regard de ses yeux magnifiques et orageux.

– Oui.

– Alors ce n'était pas mon imagination ? Ç'a vraiment bien collé entre nous ?

Je le fixe en bouillonnant de colère. Quel sale con ! Me parler de cette nuit-là alors que sa femme est à quelques mètres d'ici ! Je le déteste !

Il me tend le bout de papier mais je croise les bras sur ma poitrine.

– Tu peux le garder. Je n'en ai plus besoin.

– Autumn, écoute, ma situation est vraiment compliquée. Avec ma femme, nous ne sommes pas vraiment heureux et...

– Et ça te donnait le droit de me mentir et de la tromper ?

– Si je dis oui, qu'est-ce que ça fait de moi ?

– Un profiteur. Un lâche. Un salaud.

– Je ne suis pas tout ça, répond-il calmement.

– Tu es sûr ? m'emporté-je. Parce que ce n'est pas l'impression que j'ai, moi ! Bon sang, Clarence, explique-moi ce qu'il se passe, là, parce que je nage en pleine confusion ! C'est un cauchemar, c'est ça ?

– Non, murmure-t-il en baissant les yeux une seconde. Je t'ai menti et je m'en suis voulu, crois-moi. Mais tu es tellement belle et attirante, j'avais envie de cette nuit avec toi. J'en avais besoin. Tu m'as donné la force de continuer dans cette vie que je n'apprécie pas et je sais que ce n'est pas correct mais j'ai aimé chaque seconde de ton corps contre le mien, de mon corps à l'intérieur du tien et si je pouvais revenir en arrière, je ne changerais absolument rien à ce que j'ai fait.

Bon sang, pourquoi est-ce que je ne peux pas rester en colère contre lui ? Ce serait tellement plus simple. À la place, je me sens fondre totalement devant son air désolé mais toujours tellement craquant.

Pourquoi était-il aussi désespéré, cette fameuse nuit ? Qu'est-ce qui a bien pu le rendre aussi amer ? Je peux ressentir sa tristesse et son dépit s'échapper de lui par vagues.

Je ferme les yeux un instant, permettant à ma colère de se calmer pour ne laisser place qu'à la déception qui m'accompagne depuis près d'une heure. Tous ces sentiments que je ressentais pour lui avant de découvrir son mensonge se mêlent et m'envahissent.

C'est douloureux.

Je me sens tellement horrible d'être encore attirée par lui alors qu'il est marié. Je me déteste pour cela. En temps normal, la simple vue d'une alliance rend les hommes invisibles à mes yeux. Mais il n'en avait pas, cette nuit-là. N'en a jamais porté, en fait.

Je pince les lèvres, troublée par la façon si naturelle qu'il a de mentir et je fixe mon regard sur le sol. Je veux le traiter de tous les noms d'oiseaux qui me passent par la tête, mais je n'y arrive pas.

– En parlant de ce que tu as fait... dis-je avec la voix chevrotante.

Je baisse l'une de mes manches et je lui montre le bleu que j'ai à l'épaule. Il m'a mordue un peu fort et j'ai adoré ça. Je suis vraiment cinglée.

– Non ! Je suis tellement désolé ! Dans le feu de l'action, je n'ai pas réfléchi et je t'ai mordue et... Merde, je suis misérable !

D'un seul coup, il est tout contre moi. Je ne l'ai pas vu approcher. Désormais, je sens sa chaleur et son parfum emplir mes sens tandis que ses doigts caressent doucement le bleu qui orne ma peau pâle.

– Mais tu sais ce qui est le pire ? demande-t-il dans un murmure si rauque que les vibrations de sa voix se répercutent dans tout mon corps.

– Non.

– Le pire, c'est que j'ai encore envie de te mordre. C'est une pulsion. Je veux ta peau sous mes dents, ta chair sur ma langue. Ma bouche partout sur toi.

Il dépose un baiser léger sur la marque à mon épaule et durant une seconde, je suis transportée ailleurs, dans cette fameuse chambre d'hôtel et j'en profite. Pour la toute dernière fois.

Puis je le repousse brutalement et je plante un doigt dans son torse. Avant de le frapper.

– À partir de maintenant, monsieur Reid, je vous interdis de me toucher. De m'embrasser. Vous êtes un connard de première ! Un minable ! Et vous avez fait de moi une personne que j'exècre ! Une... une... une salope ! crié-je pour me défouler.

– Autumn ! Ne dis pas ça ! Tu n'y es pour rien. Je prends toute la responsabilité de cette situation.

– Évidemment ! hurlé-je, encore plus énervée par son ton calme et serein.

J'ai envie de l'étrangler !

– Mais tu n'es pas cette femme. Tu es quelqu'un de bien. Et la preuve est ta façon de réagir. Tu es honnête, et je t'apprécie encore plus pour cela.

– Bon sang, monsieur Reid, ne me parlez pas de cette façon ! Vous ne m'appréciez pas, je vous le défends ! Et je vous interdis aussi de m'observer avec ce regard-là, couiné-je.

Il me déshabille des yeux !

Le vouvoyer met une certaine distance entre nous que je trouve salubre, même si je ne suis pas sûre de m'y tenir à l'avenir. J'ai besoin de le voir comme mon patron et non plus comme l'homme avec qui j'ai passé la meilleure nuit de ma vie. Et que j'ai voulu rappeler pour continuer notre début d'histoire. Non. Il doit être mon enfoiré de patron sexy, mais horrible. Ignoble. Très moche. Il faut que je fasse en sorte de le trouver moche.

Mouais, comme si c'était possible.

- Quel regard ? demande-t-il en souriant en coin.
- Celui qui hurle de désir et qui ferait fuir la petite culotte d'une nonne !
- Je n'y peux rien, tu as vu comment tu es habillée ?
- Oui, je sais, comme une grosse qui a mal choisi ses vêtements, raillé-je.

Son regard tombe sur ma poitrine, et se perd sur le reste de mon corps. Je me sens crépiter à l'intérieur, ma température corporelle monte en flèche et, bon sang !, j'ai envie de lui, dans cet ascenseur et partout ailleurs.

Les portes s'ouvrent après une éternité et je m'évade de cette prison minuscule. Clarence me rattrape au milieu du hall d'entrée et me bloque la sortie en faisant barrière de son corps. Mince, collision dans 3 ... 2 ... 1 ...

Ce qu'il est grand, cet idiot !

Il m'enlace délicatement, mais je le repousse malgré la douleur terrible que cela me provoque et qui me déchire le ventre.

Clarence déglutit.

– Autumn, ce soir, tu étais la femme la plus belle et la plus lumineuse de cette assemblée. Et cette robe, je te l'aurais arrachée s'il n'y avait pas eu autant de monde autour de nous.

– Ne dis pas de choses pareilles, Clarence ! Tu es marié ! Tu devrais avoir plus de respect pour celle qui partage ta vie. Quand on a passé cette soirée tous les deux, j'ai pensé que tu étais un homme bien. Reste-le. Fais ça pour moi. Sois un homme bien, Clarence, parce que je sais que tu n'es pas ce salaud infidèle que j'ai devant les yeux.

– Je ne suis pas comme ça. Je t’assure que ma situation est plus complexe que tu ne le penses.

– Laisse-moi passer, maintenant. J’aimerais rentrer chez moi. J’ai eu ma dose d’humiliations pour la journée.

Il se décale d’un pas, me laissant libre de sortir.

– Tu es belle, Autumn. Et si tu en doutes, pense au nombre de fois où je te l’ai prouvé en une seule nuit.

Et c’est avec un sourire jusqu’aux oreilles que je prends un taxi pour rentrer, que je me prépare un repas peu diététique et que je me couche le soir venu.

# Chapitre 8

## Autumn

Le cabinet fourmille de gens, résonne de bavardages et de rires. Tout le monde est de bonne humeur car on a tous conservé notre emploi, et Spencer est désormais en prison. Il pense en sortir rapidement grâce à ses avocats surpayés mais il y a trop de preuves contre lui et je crois aussi que le juge ne l'a pas dans ses petits papiers. Notre ancien patron aurait pu être assigné à résidence. Au lieu de cela, il est passé directement par la case prison. Une prison de haute sécurité où il est isolé. Il ne pourra plus se déchaîner sur d'autres êtres humains. Pire, il n'est plus au sommet de la chaîne alimentaire et cela me fait bien rire.

Du coup, je suis moi aussi d'excellente humeur.

Après des heures passées au téléphone avec Austin, j'ai l'impression que le bal de l'horreur d'hier soir est loin derrière moi.

Ce matin, j'ai décidé de me faire belle pour pouvoir regarder Ivy de haut, si jamais je la croise. Elle m'a traitée comme une moins que rien, ce que je ne suis pas. Et si elle pense pouvoir me traîner dans la boue comme bon lui semble, elle se fourre le doigt dans l'œil.

Une nouvelle séance d'épilation à la cire m'a rendue plus forte que jamais. Même si j'ai pleuré comme un bébé en arrachant les bandelettes.

Je me suis également parée d'un rouge à lèvres grenat, d'un trait d'eye-liner noir. Mes cheveux sont coiffés en deux tresses bohèmes et j'ai sorti ma panoplie de secrétaire sexy. Une jupe fendue à l'arrière, un chemisier blanc ouvert sur la poitrine et le tout, moulant mes formes généreuses de manière osée mais tout en restant respectable. Je vais lui montrer, à cette pimbeche, qu'une femme avec des formes peut porter tout ce qu'elle aime. Si elle veut la guerre, elle va souffrir. Déjà qu'elle a Clarence, je ne vais pas non plus lui lâcher ma fierté !

Je prends l'ascenseur jusqu'au vingt-cinquième étage, le plus haut et celui qui n'abrite que mon accueil, le bureau du boss et des espaces de stockage. La moquette grise étouffe le bruit de mes talons aiguilles et c'est ainsi que je surprends la conversation entre Ivy et son mari dans leur bureau. Madame n'est pas franchement heureuse.

Je m'avance doucement vers la porte entrouverte et je tends l'oreille. J'ai un petit peu honte bien sûr, mais pas assez pour aller m'asseoir sur mon siège et me boucher les oreilles.

– Tu es rentré en plein milieu de la nuit, dit Ivy d'un ton accusateur avec un claquement de langue agacé.

– J'avais du travail. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais je viens d'être parachuté à la tête d'une entreprise et les employés comptent sur moi pour les sortir de la merde dans laquelle Spencer les a foutus.

Ils semblent tous les deux en colère. Je les imagine parfaitement bien s'affronter d'un regard noir, tendus et énervés.

– Ce n'est pas ton boulot d'aider ces gens. Toi, tu es là pour faire bonne figure. C'est à ça que ça sert d'être patron, non ? Les autres bossent pour toi, et toi, tu récoltes le fruit de leur dur labeur. Tu penses vraiment que ton père ou Spencer passent leurs nuits à travailler ? Non. Ils sortent à bord de leur voiture de luxe, vont au country club et se moquent de tous ces idiots qui suivent leurs ordres à la lettre pour des salaires ridicules.

– Tu es tellement philanthrope, Ivy, que parfois je me demande comment tu fais pour sortir ton sourire de piranha à tes amis. Est-ce que ce n'est pas trop douloureux d'être obligée d'étirer tes lèvres et de faire semblant d'apprécier les gens que tu méprises ?

– Si seulement ton avis sur moi m'intéressait un peu, mon cher. N'oublie pas que seul ton argent et la position sociale que tu m'offres font que je suis là. Les petites discussions de couple, tu peux te les mettre où je pense. Maintenant, dis-moi où tu as rangé ta carte bancaire. Je ne retrouve plus rien dans ce minable appartement que tu nous as choisi.

– Cherche, tu finiras bien par trouver. Et comme ça, tu passeras un peu plus de temps à la maison que dans les magasins.

– Non, merci. Ce taudis me dégoûte.

– C'est l'un des appartements les plus luxueux de cette ville.

– Oui. « Appartement », Clarence. Tu aurais quand même pu acheter une maison.

– En quatre jours, je n'en ai pas eu le temps.

– Ton père aurait pu...

– Laisse mon père en dehors de ça, grogne Clarence, enragé. Il en a bien assez fait.

– C'est vrai, mon pauvre chéri. Il t'a mis dans une si mauvaise situation, avec tout son vilain argent. On ne sait jamais, s'il t'avait trouvé une maison, il aurait pu te demander de me faire un héritier, en échange, se moque Ivy.

Bon sang, je la déteste déjà.

– Je te laisse une semaine pour nous trouver un endroit convenable où loger, sinon, je l'appelle.

– Ivy...

– Non, Clarence. Tu sais très bien ce qu'il me faut pour être heureuse. Une grande maison. Très très chère. Qui fera pâlir de jalousie les nouvelles copines que je me ferai cet après-midi au club. Et si possible, fais en sorte que ma chambre soit la plus éloignée possible de la tienne. Ta mauvaise humeur commence sérieusement à me casser les pieds.

Eh bien, ce n'est pas tout rose chez les Reid. Je comprends mieux pourquoi il a qualifié sa relation maritale de « compliquée ». Ivy est avec lui juste pour son argent ? Et il tolère ça ? Mais elle ne l'a pas regardé ou quoi ? Cet homme est tellement sexy que savoir son bureau si proche du mien me donne des palpitations.

Le téléphone sonne et je sursaute en courant jusqu'à mon standard. Je prends l'appel, le redirigeant vers le bureau d'Austin quand son client le demande.

Je secoue la tête en allumant mon ordinateur. M. Joss, charmeur presque centenaire, appelle toujours ma réception quand il veut parler à mon ami. Il aime flirter avec moi et si ça lui fait plaisir, ma foi, il n'est pas méchant. Et puis il faut dire aussi que M. Joss fait partie de ces grands patrons de multinationales qui ont encore une éthique. Il nous a aidés, Austin et moi, à faire fermer un grand groupe responsable de pollution environnementale. Certains pensent que nos forêts sont des poubelles. Nous leur avons prouvé le contraire.

Quand je relève la tête, Ivy se tient juste devant moi, les mains à plat sur mon bureau. Son carré blond parfait retombe sur sa mâchoire anguleuse et volontaire et ses yeux de glace me regardent avec mépris. Je déglutis, consciente de ne pas en imposer à cet instant, alors je redresse les épaules et je lui retourne son regard.

– Bonjour, madame Reid. Je peux vous aider ?

Clarence arrive juste derrière elle et me fait un grand sourire qui anime mon cœur.

Les requins sont de sortie. Il ne fait pas bon être un petit poisson dans les parages.

– Mademoiselle... euh... c'est quoi votre nom déjà ? Désolée, le petit personnel insignifiant, vous savez ce que c'est. Toujours invisible.

– Autumn Fells, madame.

– Ah. Autumn, c'est vrai, pour la fadeur de votre personnalité.

– Ma personnalité est parfaite comme elle est. C'est peut-être la vôtre qui est... excessive.

– Comment osez-vous ? couine-t-elle, outrée. Vous n'êtes qu'une misérable secrétaire et...

Sa façon de rabaisser les autres est grossière et tellement choquante que je ne trouve pas à répliquer. Je n'imagine pas à quel point Holly aurait souffert si elle avait été à ma place, elle qui est si sensible et adorable !

– En fait, la coupe Clarence, Autumn est notre meilleure avocate.

– Avocate ?

Ses yeux s'étrécissent et sa voix se fait plus rauque.

– Oui, madame. Je suis au secrétariat pour aider puisque, comme vous le savez, la société est en mauvaise condition.

Ivy semble se rendre compte que je peux lui causer pas mal d'ennuis, puisque je ne suis pas aussi insignifiante qu'elle le pense. Son visage au faux bronzage semble d'un seul coup si blanc que je crois qu'elle va tomber dans les pommes. Mais elle se ressaisit bien vite.

– Bon, Autumn Fells, amusez-vous bien derrière votre bureau aujourd’hui. J’ai des gens plus intéressants à aller voir.

Elle disparaît en moins de cinq secondes et il m’en faut le double pour que mon cœur se remette à battre normalement. Cette femme me donne la chair de poule.

– Salut.

Je sursaute. Clarence est juste à côté de moi, de mon côté du bureau. Il a envahi mon espace personnel !

– Salut. Ça va ? demandé-je la voix tremblante.

– Mieux depuis quelques secondes. Écoute, Autumn, Ivy est tout autant patronne que moi ici. Alors, n’entre pas dans ses petits jeux mesquins. Je ne voudrais pas qu’elle te fasse renvoyer par jalousie.

– Jalousie ? Ne me dis pas que tu lui as dit pour nous ! murmuré-je en panique.

– Non, jamais de la vie. En fait, elle croit que nous n’avons pas encore couché ensemble mais que j’en ai envie.

– Pourquoi est-ce qu’elle croirait une chose pareille ?

– Parce que c’est la vérité.

– Oh, non. Non, non, non ! Pas question. Ça n’arrivera jamais. D’ailleurs, tu n’as plus le droit de me toucher, souviens-t’en. Et si tu me veux à nouveau un jour, il faudra divorcer et me présenter tous les papiers signés avant que ça n’aille plus loin.

Je suis catégorique. C’est ma condition, et il a intérêt à la respecter. Aucun passe-droit ne lui sera accordé, peu importe la mesquinerie dont sa femme fait preuve envers lui, moi ou la planète entière !

– Malheureusement, ce ne sera pas possible. Je ne peux pas divorcer. Mais ce n’est pas une raison pour nous priver.

– Si, c’est une raison. Et même la plus grande des raisons ! La raison numéro un au classement des raisons. Et pourquoi tu ne peux pas divorcer ? Elle te fait chanter ou quoi ?

Clarence rit sans humour et quelque chose en moi se fige. Se serre. Puis se brise. J'ai mis le doigt sur le mauvais dossier, j'en suis certaine.

– Non, elle ne me fait pas chanter. Mais notre situation est compliquée et inextricable.

– Je vous ai entendus parler tout à l'heure, tu sais. Elle a dit qu'elle n'était avec toi que pour l'argent. Comment peux-tu accepter ça, Clarence ? Tu as tout pour toi ! Une situation, l'intelligence, la gentillesse. Pourquoi tu la laisses te traiter comme ça ?

– Parce que je n'ai pas le choix. Et c'est pour ça que notre nuit ensemble était aussi merveilleuse. C'est parce que toi, Autumn Fells, tu as su rallumer l'étincelle de vie et de bonheur en moi.

– Clarence, bon sang, si tu n'étais pas marié, je te ferais l'amour sur ce bureau en ce moment.

– Je croyais que je n'avais plus le droit de te toucher.

– Toi tu n'as plus le droit, en effet. Mais je ne m'interdis pas de te toucher. Enfin si, je me l'interdis. Mais pas en rêve !

Je coince mes mains sous mes fesses pour les garder à distance de cet être de charme et de feu.

– Tu es consciente de la tension sexuelle qu'il y a entre nous, n'est-ce pas ?

– Un peu trop, oui.

– Et tu es consciente que tu ne tiendras plus très longtemps avant de me sauter dessus ?

– Un peu trop, oui.

– Autumn, ne te gêne surtout pas.

– Je vais me contenter de l'imaginer.

Je ferme les yeux et m'adosse à mon siège, la respiration rapide et mon imagination bien trop torride.

– Mince, c'est pire ! m'exclamé-je. Retourne dans ton bureau ! Je ne peux plus te voir pour le moment, c'est trop dangereux, ordonné-je.

Il éclate de rire, un rire empli de joie cette fois, puis il retourne à ses affaires.

J'en fais de même, naviguant entre mes dossiers d'avocate et mon devoir de

secrétaire.

En remplaçant Holly, je lui ai permis de garder son poste et son salaire durant son congé maternité. Cependant, je me retrouve avec une somme de travail colossale et qui me tient régulièrement éveillée toute la nuit. Austin s'occupe de plusieurs de mes dossiers, et heureusement, sinon, je n'aurais pas eu la possibilité de faire du secrétariat. Le soutien de mon ami me va droit au cœur.

Comme nous sommes un cabinet d'avocats spécialisé, notre devoir consiste à aider les gens qui en ont besoin et qui se retrouvent piétinés par les riches entreprises. M. Spencer n'en a jamais rien eu à faire, cependant. Il se contentait d'encaisser sa paie et il laissait ses employés tout gérer. Aussi, lorsqu'il a été injuste envers Holly pendant sa grossesse, c'est tout naturellement que j'ai voulu l'aider. Son contrat ne lui permettait pas de porter plainte contre Spencer pour son possible renvoi à cause du bébé alors nous nous sommes arrangés avec Austin et nous avons convenu de cette nouvelle réorganisation dans nos boulots respectifs.

Mes nouvelles fonctions sont effectives depuis trois semaines, à peine. Holly a voulu travailler presque jusqu'à arriver à son terme. Et elle compte bien revenir dans les trois semaines. Je lui ai dit que je pouvais gérer encore plus longtemps, mais elle aime bien trop son travail. Et donner des ordres.

Je suis en train de taper le nouveau rapport d'activité pour la société sur le site lorsqu'on toussote devant moi.

Je lève les yeux pour découvrir l'ami avec lequel Clarence est sorti en boîte jeudi soir. Les cheveux blonds, parfaitement décoiffés, un regard noisette perçant, le nez légèrement épaté et bosselé, et deux fossettes qui saupoudrent son sourire d'une pincée de charme. Cet homme est sans conteste un spécimen attirant. Sans parler de sa musculature de sportif mise en valeur par des vêtements décontractés bien que très classes. Un pull noir avec col en V sous lequel une chemise blanche doit faire la fête contre ses abdos et un jean bleu très moulant, c'est le ticket gagnant.

- Bonjour, je viens voir Clarence, m'annonce-t-il.
- Qui dois-je annoncer ?
- Dites que c'est le Père Noël, il comprendra.

Je glousse puis je me lève pour aller taper à la porte du patron. J'aurais pu l'appeler tout simplement mais j'ai envie de le voir. C'est mal. Très très mal. Mais tant pis.

– Oui ?

J'entre dans son bureau et mon cœur se met à tambouriner dans ma poitrine.

– Monsieur Reid, le... Père Noël souhaiterait vous parler.

– Cinq minutes s'il vous plaît, mademoiselle Fells.

Nous avons repris notre relation patron/employée. J'en suis soulagée.

Clarence est assis sur le canapé de cuir noir où Spencer a reçu de nombreux amis. Les coudes sur les genoux, les mains sur les tempes, il ne semble pas au mieux de sa forme. Son téléphone est posé à côté de lui et, toutes les trois secondes, Ivy envoie un message instantané. J'essaie de lire ce qu'elle écrit mais c'est trop petit d'ici. Je referme la porte derrière moi puis je marche vers Clarence avant de m'agenouiller devant lui.

Je regarde sur le côté. Il reçoit insulte après insulte. Critique après critique.

– Est-ce que ça va ? Tu as mal quelque part ? J'ai un kit de premier secours dans mon bureau, il doit y avoir de quoi soigner une migraine carabinée en cinq minutes.

Mince, je suis en train de le tutoyer. Il faut que je me ressaisisse.

– Non, ça va, merci. J'ai juste besoin d'être un peu seul. Maintenant.

Comprenant que je suis mise à la porte, je me relève et rejoins mon bureau. Je suis vexée. Il m'a fait un sale coup que j'ai pardonné bien trop rapidement pour mon propre bien et voilà qu'il me fiche dehors alors que je veux l'aider ? Ces hommes !

– Père Noël, M. Reid vous recevra dans quelques minutes. Vous pouvez prendre un siège et patienter dans la pièce d'à côté si vous le souhaitez. Des boissons sont à votre disposition.

D'un signe de main, je lui montre la salle d'attente ultraluxueuse à ma droite, derrière les baies vitrées. Avec des fauteuils en cuir, de la nourriture et même une bouteille en cristal remplie du meilleur bourbon de la planète, cette pièce fait passer ma maison pour un taudis.

- Non, merci. Je vais rester ici. Et vous pouvez m'appeler James.
- C'est bon à savoir. Si je vous avais appelé « Père », les gens se seraient posés des questions.

James s'accoude sur le comptoir qui surplombe mon bureau et me regarde fixement. Je lève les yeux de mon ordinateur, curieuse.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.
- Votre tête me dit quelque chose.
- Normal, on s'est vu en boîte jeudi soir.
- Ah oui, c'est vrai. Vous avez... Oh...

Je déglutis avec difficulté. Mince, il est au courant ! Évidemment, il sait que j'ai été la conquête de son meilleur ami ! Une nouvelle vague de culpabilité et de dégoût me percute avec force. J'ai désormais l'étiquette « maîtresse » collée sur le front et je déteste cela.

- Ne soyez pas si gênée, dit-il d'une voix douce, ce n'est pas la première fois que je rencontre une de ses copines.
- Je ne suis pas sa copine ! Je ne suis rien du tout. À part son employée, rien de plus.

Mon ton est amer, aigri mais James ne s'en formalise pas.

- Vous savez pourquoi il me fait attendre ici ?
- Il a besoin d'être seul quelques minutes. Il... travaille sur un truc, mens-je.
- Je sais que c'est faux. Il a besoin d'être seul parce qu'Ivy lui fait vivre un enfer depuis dix ans. Je l'ai croisée, dehors. Elle avait encore l'air d'être d'une humeur massacrant. Je ne juge pas Clarence d'aller voir ailleurs, vous savez. Son mariage est une catastrophe qui le ronge et lui noircit les idées. Mais ce week-end, on est sorti à nouveau dans cette boîte. Il n'arrêtait pas de parler de vous. Il voulait vous revoir. Il nous a fait rester jusqu'à six heures du matin pour ça ! Vous l'avez remis sur pied. Il a été heureux à nouveau, et ce n'était pas

arrivé depuis tellement longtemps que j'avais peur qu'il ne puisse plus jamais ressentir cette sensation. Alors, ne rougissez pas. Vous n'avez pas à avoir honte de vous. Moi, je vous remercie de ce que vous lui avez fait.

Je m'adosse à mon fauteuil, les yeux au plafond.

Ma culpabilité n'est pas amoindrie par ces révélations, mais je ne peux m'empêcher de me sentir moins mal pour Clarence.

– Je ne peux pas continuer. Pas avec un homme marié. C'est tout simplement impossible. Et de toute façon, je suis bien trop effrayée par le Cerbère qui lui sert de femme pour m'enfoncer dans une relation pareille.

– Si vous voulez, je suis libre.

Il me sourit et ses deux fossettes incendient la pièce tout entière. Elles lui donnent un air enfantin adorable et ses yeux pétillent d'amusement.

– James, arrête de draguer ma secrétaire. Va t'installer, j'arrive tout de suite, gronde Clarence qui vient d'arriver vers nous, en lui lançant un regard mauvais.

James me fait un clin d'œil qui n'arrange pas l'humeur de son ami et disparaît derrière la porte. Clarence vient me rejoindre dans mon sanctuaire, de mon côté du bureau, et il s'accroupit comme je l'ai fait un peu plus tôt pour lui. Il fait pivoter mon fauteuil si bien que mes jambes nues se trouvent bien trop proches de son visage.

– Je suis désolé de t'avoir expédiée comme je l'ai fait.

Grand dieu, son souffle caresse ma peau comme un voile de soie chaude l'aurait fait.

– Pas de souci. C'est toi le patron, dis-je en m'étranglant à peine.

– Pas une raison pour être un con.

– J'approuve à cent pour cent.

Je souris et il lève les yeux vers moi.

– Autumn, ta tenue d'aujourd'hui... Plus jamais.

Si lui aussi s'y met ! Mon expression offusquée le gêne et il se redresse pour se pencher sur moi. Mon fauteuil part vers l'arrière, lui vers l'avant et nous nous retrouvons dans une position plutôt intéressante.

– C'est beaucoup trop sexy. Aie pitié de moi, Autumn. Aie pitié.

Son front se presse contre le mien et ses yeux se ferment. Clarence me donne l'impression d'être plein de fractures en train de se résorber doucement à mon contact. Je suis bouleversée.

– C'est noté, murmuré-je, mon index glissant sur la manche de sa chemise blanche sans que je ne m'en rende compte.

– Autumn...

– Oui ?

– Demain, viens en jogging. Et si possible, fais deux heures de sport avant mais ne te lave pas. J'ai besoin que tu pues, que tu ne sois pas aussi bien moulée. Et aussi, si tu pouvais te rouler dans la poussière, ça arrangerait bien mes affaires.

Sur ces paroles étranges bien qu'attendrissantes, il rejoint James au bureau et je passe le reste de la journée dans la lune.

À dix-huit heures, alors que je m'appête à quitter mon accueil, Cerbère apparaît dans mon champ de vision. Je fais comme si je ne l'avais pas vue, époussetant des peluches fictives sur mon écran d'ordinateur, et quand elle arrive à la porte du bureau et qu'elle me tourne le dos, j'en profite pour déguerpir. J'attrape ma veste et mon sac à main d'une seule brassée et je bénis la moquette qui étouffe le bruit de ma fuite.

– Mademoiselle Fells ?

Mince !

– Oui ?

Je me retourne lentement, sans faire le moindre geste brusque, les ongles plantés dans le cuir de mon sac sous mes doigts, mes nerfs tendus à m'en faire mal. Son carré blond est impeccable, même à cette heure-ci. Ses yeux bleus sont glacials et elle agite nonchalamment la main sous mon nez, me montrant son

alliance surmontée d'un diamant de la taille d'un œuf d'autruche.

– Vous venez souvent travailler dans des tenues aussi vulgaires ?

J'étrécis les yeux et la dévisage avec le même regard hautain qu'elle sert à tout le monde.

– Non. D'habitude, c'est pire, répliqué-je avec un sourire perfide.

Je tourne les talons. Trente mètres avant l'ascenseur. Vingt-neuf mètres et cinquante centimètres. Vingt...

– Mademoiselle Fells ? répète-t-elle sur un ton plus sec.

– Madame Reid ?

– Votre petit ton condescendant commence vraiment à...

À ce moment-là, Clarence et James sortent du bureau et se postent derrière Ivy. Elle sourit d'un air triomphant puis croise les bras sur sa poitrine, faisant étinceler un énorme bracelet en or.

Super, maintenant, ils sont à trois contre moi. Mon nœud à l'estomac se serre si fort que je baisse la tête pour masquer ma grimace de douleur. Lorsque je reviens vers Ivy, elle semble si fière, si hautaine que j'en suis dégoûtée.

– Clarence, chéri, je disais justement à notre secrétaire que sa tenue est vulgaire et peu appropriée pour ce bureau. Tu approuves, n'est-ce pas ?

– En fait, je la trouve plutôt jolie, cette jupe, déclare Clarence.

J'écarquille les yeux.

– Moi aussi, j'aime beaucoup, appuie James.

Derrière Ivy, les deux hommes masquent leur fou rire. Mais Cerbère semble plus enragée que jamais. Une veine palpite furieusement sur sa tempe et si j'avais été seule avec elle, elle m'aurait probablement défenestrée.

– Mettre des vêtements aussi moulants sur un corps aussi volumineux ne vous met pas du tout à votre avantage, mademoiselle. Encore une fois, je ne saurais que vous conseiller de porter des tenues plus larges, adaptées à votre gabarit.

J'inspire profondément et je leur sors mon plus beau sourire. J'ai beau être mortifiée et humiliée, ma fierté est encore intacte.

– Votre petit topo sur mes vêtements étant terminé, j'aimerais rentrer chez moi, maintenant. Si vous avez autre chose à me dire, collez un Post-it sur mon ordinateur, je le lirai demain. Ou pas. En attendant, mon gros cul taille 46 emmerde votre absence totale de fesses, madame. Quant à vous, messieurs, je vous déconseille fortement de vous amuser à donner votre avis sur mes vêtements, quels qu'ils soient. Je mets ce que je veux, quand je le veux, et ce n'est certainement pas votre jugement qui me fera changer d'avis.

Cette fois, je pars pour de bon. Non mais pour qui ils se prennent, tous ? Entre ces deux idiots qui viennent de définitivement signer mon arrêt de mort auprès de Cerbère, et cette dernière qui commence à m'agacer bien profond, mon niveau d'anxiété atteint des sommets en cette fin de journée. Mes épaules sont nouées, mon humeur sombre et je n'ai qu'une envie, c'est d'enlever mes vêtements et de m'affaler devant la télé en culotte et tee-shirt.

Sur le chemin du retour, dans le taxi, j'appelle Austin pour lui raconter ce qui m'est arrivé.

– Pourquoi est-ce qu'il ne se passe jamais rien quand je suis là ? se morfond-il.

– Si tu venais me rendre visite plus souvent, tu verrais peut-être des trucs intéressants.

– Je crois que je vais commencer à passer, oui. Surtout si James reste dans le coin. En plus, tu me manques. Ton bureau est tout vide et j'ai hâte que tu reviennes.

Nos bureaux se trouvent dans la même pièce et avant, nous passions des heures à papoter tout en travaillant. Aujourd'hui, nous sommes seuls tous les deux. Et même si j'aime le fait que le secrétariat soit juste en face du bureau de Clarence, mon travail d'avocate me manque affreusement. Me battre pour faire payer les entreprises qui polluent, c'est ce pour quoi j'étais faite.

– Tu reviens quand ?

– Dans trois semaines.

– Hâte ?

- Très.
- Tu fais quoi, ce soir ? Je peux passer si tu veux, me propose Austin.
- Non, je dois rattraper mon retard sur de gros dossiers.
- Pas juste. Je t'en ai avancé pas mal, au fait. Avec ça, si je ne passe pas meilleur avocat de la boîte, c'est qu'il y a un problème !
- Peut-être que tu ne passeras pas meilleur avocat, mais en tout cas, meilleur ami, ça c'est certain.
- Oh ! C'est trop mignon. Tu sais que je t'aime, toi ?
- Moi aussi je t'aime. Et n'oublie pas, dimanche midi, c'est repas chez mes parents.
- C'est noté !

Mes parents ont plus ou moins adopté Austin comme leur cinquième fils. En même temps, quand j'étais à la fac, je leur parlais tout le temps de lui et quand je rentrais pour les vacances, il venait toujours avec moi. Avant de le rencontrer, mes parents s'étaient fait des milliers de films comme quoi il était mon petit copain secret et que je serai bientôt mariée, pour leur plus grand plaisir. Leur rêve a volé en éclats à la seconde où ils ont vu Austin débarquer une semaine avant Noël, dans des collants rayés blanc et rouge de lutin, une tunique verte et des grelots à des endroits farfelus.

Mais mes parents ont adoré découvrir Austin et quand il leur a dit qu'il avait été mis à la porte, le côté maman poule de ma mère avait fait le reste.

Quant à mes quatre frères, ils ont été heureux d'avoir un nouveau membre pour leur équipe bancaire de basket-ball.

Maintenant que nous avons tous un travail et que nous sommes éparpillés en ville, maman nous fait revenir tous les dimanches midi pour un grand repas familial et aucune excuse n'est valable pour y échapper. D'ailleurs, un jour de grippe, elle est venue me traîner hors de mon lit pour me faire venir chez elle où elle m'a enfermée dans ma chambre de jeune fille avec un bol de bouillon et des linges humides sur le front. Est-ce que j'y ai vu un intérêt ? Non, aucun. À part montrer mon pyjama à tous les voisins, évidemment. Et vomir sur leur pelouse plutôt que dans mes toilettes.

En attendant, il ne me reste plus qu'à terminer la soirée seule, avec mes rêves pour seule compagnie. Mon seul moyen de passer un peu de temps avec

Clarence sans culpabiliser à propos de sa femme.

Ma vie est vraiment désastreuse.

# Chapitre 9

## Autumn

Le jeudi matin se déroule de façon tout à fait normale. J'ai ma tasse de café entre les mains, après tout. Ivy ne s'est pas montrée. Et Clarence a rendez-vous sur rendez-vous.

Sur le coup de midi, après la dernière conférence téléphonique de mon patron, j'appuie sur la petite touche pause de mon téléphone pour lui signifier que je vais déjeuner.

Évidemment, dans le monde des Bisounours, j'aurais rejoint Austin dans notre bureau puis nous serions sortis manger des sushis.

Dans mon monde, Ivy sort de l'ascenseur juste quand je m'apprête à y entrer.

– Mademoiselle Fells, où allez-vous ? s'enquiert-elle avec dédain.

– Je sors déjeuner.

– Désolée, mais j'ai du travail pour vous.

Un vieil homme l'accompagne. Avec le crâne dégarni, de grosses lunettes et un air mauvais, il me colle un carton énorme entre les bras et je vacille en arrière.

– Triez-moi toutes ces vieilles affaires.

– Madame, je...

– Écoutez-moi bien, mademoiselle Fells. Je suis votre patronne. Ici, c'est moi qui commande. Vous vous sentez peut-être protégée parce que vous êtes avocate, mais pour moi, vous n'êtes rien. Rien du tout. Une simple saleté dans l'engrenage de cette entreprise. Et si vous me contrariez, je me débarrasserai de vous avec le plus grand des plaisirs. Vous allez donc suivre mes ordres sans discuter. Et de toute façon, cela vous fera le plus grand bien de sauter un repas.

Sur ces paroles sympathiques à mort – et j’insiste sur le à mort – elle me bouscule et va s’enfermer dans le bureau de Clarence tandis que son homme de main repart.

Je dépose le carton sur mon bureau et j’en vide le contenu. Il y a dix pochettes beiges tellement vieilles qu’elles puent la poussière et que des insectes morts sont carrément fossilisés dessus.

Sous les pochettes, des centaines de feuilles dispersées, pliées, jaunies, tachées se disputent la place. Les dossiers sont ceux de vieilles affaires prestigieuses que M. Spencer, ou plutôt ses avocats, a gagnées. Quelque chose me dit que Cerbère veut y trouver des erreurs ou des incohérences. Et c’est moi qui vais devoir ranger chaque stupide feuille dans le dossier correspondant.

Après un SMS d’excuse à Austin, je commence à disposer les pochettes à plat sur la table à ma gauche, dans le prolongement de mon bureau, et à lire chacune des feuilles que je sors du carton. Je les pose sur les dossiers correspondants mais je suis distraite. Je me demande ce qu’il peut bien se passer dans le bureau de Clarence. Ce qu’ils font, tous les deux, enfermés avec ce fichu sofa à disposition.

Jalouse, moi ? Jamaaaaais.

Perdue dans ma lecture, je suis surprise de voir Austin débarquer à côté de moi et prendre une chaise.

– Mais qu’est-ce que tu fabriques ? C’est répugnant ! Tu as une araignée crevée dans les cheveux, bougonne-t-il.

Il enlève la bestiole qu’il jette au sol et je m’adosse à ma chaise en soupirant.

– Cerbère m’a donné ces vieilleries à trier. Et elle m’a bien fait comprendre que je n’avais pas intérêt à refuser.

– Quelle pétasse, celle-là ! Bon, je vais t’aider un peu. Ce sera l’occasion de passer un peu de temps ensemble. Après tout, les insectes morts, c’est presque aussi sympa que des sushis dans un restaurant de luxe.

– Oh merci ! J’en aurais eu pour des heures.

Dans un mouvement de bras très théâtral, je me retrouve à appuyer sur des

boutons au hasard du téléphone. Et c'est ainsi qu'Austin et moi hoquetons de surprise en entendant la conversation très privée de Clarence et Ivy.

Mince, il va falloir que j'arrête de les espionner, volontairement ou non.

– Je te préviens, Clarence, j'ai toléré tes écarts jusqu'à maintenant, mais c'est terminé ! Si tu me trompes encore une seule fois, je préviens ton père.

– Arrête de te comporter comme une adolescente, rétorque-t-il, sévère.

– Pas question. Nous avons un accord. Et je ne compte pas te laisser me ridiculiser. Encore moins avec cette grosse vache de la réception.

– Je t'interdis de parler d'elle de cette façon.

– Sinon quoi ?

– Sinon je te vire, Ivy. Imagine un peu les articles de presse qui vont paraître dans tout le pays, c'est ça que tu veux ?

– Tu ne peux pas me virer ! Tu...

– Oh si, je le peux ! Je suis le seul patron, ici. Tu te crois peut-être maîtresse en ces lieux, mais seul mon nom se trouve en bas du bail et de tous les papiers de la société. S'il y a un problème, c'est sur moi que ça retombe. Si nous réussissons, c'est moi qui serais félicité. Si tu insultes encore une fois cette femme devant moi ou dans mon dos, je me débarrasserai de toi plus vite que tu dégages ma carte bleue chez Tiffany. Je sais que tu es dans les petits papiers de mon père, mais ce cabinet, il m'appartient. Et je veux en faire quelque chose de bien, avec ou sans toi.

– Jamais tu ne te débarrasseras de moi complètement, Clarence. Le contrat...

– Je sais ce que j'ai à gagner ou à perdre avec ce contrat. Père me le rappelle bien assez souvent. Mais ce n'est pas une raison pour que je te laisse insulter mes employés.

– Employée, hein ? Elle a intérêt à le rester. Je te jure que si tu te la tapes, je te pourrirais la vie. Je te le ferais regretter, Clarence.

Quand des pas se dirigent vers nous, je panique et j'éteins le téléphone juste au moment où Ivy sort du bureau.

– Monsieur Green, grogne-t-elle, puis-je savoir ce que vous faites ici ?

– J'aide à trier de vieux dossiers poussiéreux, pourquoi ?

Il la toise de son air supérieur et ennuyé. Mon ami n'a pas peur de la patronne. Il se sait intouchable, dans ce cabinet, car il est en train de remporter

une victoire contre une multinationale aux actions inhumaines. Une histoire d'esclavage moderne qui fait la une de tous les journaux.

– Votre salaire ne prend pas en compte les tâches comme celle-ci. Vous pensez vraiment que je vous paie à assister cette... *femme* ?

Ivy me sourit. Elle ressemble à un carnassier devant un repas faisandé. Bizarrement, je n'apprécie pas du tout la chose. Et dire que ça lui coûte de me traiter comme un être humain... J'en ai mal au ventre.

– Eh bien en fait, je suis en pause en ce moment. Voulez-vous, moi aussi, me priver de ce droit, madame Reid ? Parce que je ne pense pas que ce soit très légal d'interdire à ses employés de sortir manger.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demande Clarence en émergeant du bureau.

Il a les cheveux décoiffés, les joues rougies et le regard fatigué. Un élan de compassion m'envahit et me donne envie de le prendre dans mes bras.

– Madame Reid a décidé qu'Autumn serait privée de pause déjeuner pour trier ces vieilleries, alors je suis venu l'aider.

– Mademoiselle Fells, monsieur Green, veuillez prendre votre pause immédiatement. Ivy, dans mon bureau.

Clarence soupire et passe une main lasse sur son visage.

Austin et moi nous levons en vitesse. Même si j'ai les doigts tout sales et pleins de poussière, en passant près de Clarence, je lui serre discrètement la main. Ce contact, je l'ai interdit. Mais il semble en avoir tellement besoin. Et bien que bref, mais intime, il paraît ranimer la vie dans ses yeux orageux. Il me sourit et dans ma tête, des images de baisers torrides et de sexe débridé me coupent le souffle.

*Marié, marié... Et avec Satan en personne, ce qui n'arrange rien...*

Sortir est finalement une véritable bénédiction. En présence d'Ivy, je me retrouve toujours à bout de souffle, comme si l'oxygène de chaque pièce était aspiré par cette femme. Oh, j'ai toujours confiance en moi, et je sais que je ne mérite pas les insultes qu'elle me lance sans arrêt. Mais plus le temps passe, plus

elles laissent leurs empreintes sur moi. Et j'ai beau m'en laver, ne pas y penser, je me sens de plus en plus vampirisée.

Aussi, chaque pas qui m'éloigne de Reid & Associates m'aide à revivre, dans tous les sens du terme.

Pendant notre repas, Austin ne cesse de me jeter des petits regards discrets. Enfin, ce que lui pense discret, mais il ressemble à un scientifique penché sur son microscope.

- Quoi ? finis-je par demander.
- Il t'aime bien. Il t'aime beaucoup, même.

Il parle de Clarence. Chose que je ne veux pas faire.

Mais je suis tout de même curieuse de savoir pourquoi il croit cela.

- Tu n'en sais rien.
- Tu as vu comme il a pris ta défense ? Je veux dire, sa femme est un vrai monstre ! Elle l'a menacé. Je ne sais pas quel genre de contrat malsain les lie, mais apparemment, le fait qu'il lui parle de cette façon et qu'il te défende peut lui valoir de sacrés ennuis avec papa Reid.

Hum, c'est également ce que j'ai cru comprendre.

Mes émotions sont dans un foutoir aussi monstrueux que les nouveaux dossiers que j'ai à traiter. J'aurais tellement aimé détester Clarence. Après tout, il nous a trompées toutes les deux, Ivy et moi. Et il nous a menti. Mais c'est impossible. Il est adorable, et torturé. À la fois doux avec moi, mais acharné dans son travail.

La façon dont il reprend les rênes de l'entreprise est magistrale. Il ne compte pas ses heures de travail et semble prêt à conquérir le monde. Et je sais également qu'il passe ses nuits à rassurer nos clients les plus paniqués, restant dans son bureau au téléphone avec tous ceux qui en ont besoin.

Il n'a pas une relation conventionnelle avec son épouse. Celle qu'il a avec moi est encore plus absurde. Cependant, je ne peux m'empêcher d'admirer sa volonté et sa motivation à refaire de ce cabinet un endroit de prestige, tourné

vers autrui.

Eh oui, il y a d'autres choses que j'admire, chez lui, mais je les garde pour mes fantasmes personnels, le soir venu. Non mais, je ne vais quand même pas me priver des visions magiques de son corps d'athlète !

– Austin, je ne sais pas ce que je vais faire de tout ça. Quand je le vois entrer dans son bureau tous les matins, mon petit cœur saute dans tous les sens. Femme ou pas, mes pensées n'en ont rien à secouer.

– En même temps, il est vraiment canon. Si tu n'étais pas sur l'affaire, moi, je me chargerais de lui.

– Je ne suis sur aucune affaire.

– Lui, il est sur toi, en tout cas. Au sens figuré. Même s'il crève d'envie que ce soit au sens propre. Je ne sais pas comment tu fais pour ne pas lui sauter dessus.

– Merci, tu m'aides beaucoup. Et certaines personnes ont une éthique, je te signale.

– Et tu as vu où ça te mène ? Te faire insulter par la pouffe de ton boss pour lequel tu craques depuis des jours. D'ailleurs, ce soir, ce sera votre premier anniversaire. Une semaine après votre nuit de folie.

– Tais-toi !

Je n'ai pas besoin de me rappeler cette nuit. Pas besoin du tout. Du tout, du tout, du tout.

– En quelque sorte, ça fait une semaine que M. Reid nous a sauvés, déclare Austin.

– C'est vrai. Je me demande ce qu'il lui a pris de racheter une entreprise en faillite.

– Le goût du risque ?

– C'est pour ça qu'il serait marié avec Cerbère, alors.

Sur ces éclats de rire, nous rentrons au bureau.

Austin m'accompagne jusqu'au dernier étage et comme nous ne sommes pas d'humeur à travailler, on passe directement à la salle d'attente qui, il faut l'avouer, a tout d'un salon cosy. Un café arrosé d'une goutte de liqueur de vanille et deux biscuits plus tard, nous sommes déjà ravagés. D'autant que la

goutte en question est en fait une lampée. Ou deux mignonnettes, je ne sais plus trop. Je ne bois jamais au bureau habituellement, mais j'ai besoin de me calmer un peu les nerfs.

– J'ai les fesses trop plates. Pourquoi j'ai les fesses plates ? demandé-je soudain.

– La plupart des femmes rêveraient d'avoir les fondements aussi plats que les tiens, Autumn. Arrête d'essayer de te faire mousser.

– Ce n'est pas mon intention. Elles sont plates.

– Un peu tombantes peut-être, mais pas plates.

Il passe derrière moi et se met à genoux avant de les soulever.

– Comme ça, c'est mieux. Tu devrais peut-être te faire opérer. Si on peut remonter des nénés, on peut peut-être remonter des fesses.

– Tu crois que j'ai envie de mettre mon argent dans un remontage de fessier ?

– J'en sais rien, peut-être que tu arrêteras de te plaindre, après.

– Je ne me plains jamais de rien.

– Et là, tu fais quoi ?

– Je me fais tripoter les miches par un meilleur ami qui vient de les qualifier de tombantes ! Tu ne mérites pas de les toucher.

– Et mes fesses à moi, tu les trouves comment ?

– Ton petit cul rebondi fait baver tous les gays des États voisins. Je pense qu'on peut dire qu'il est parfait même si ça me fait mal de l'admettre.

– Les tiennes aussi sont pas mal, pour des fesses de femmes, s'entend, pointe Austin.

– Les deux plus grands avocats de cette ville, résonne une voix grave derrière nous.

Nous nous retournons en sursautant et, tels des écoliers pris en flagrant délit devant le directeur, nous mettons à rougir et à passer nos mains dans notre dos. Clarence se tient dans l'encadrement de la porte, l'air... intrigué.

– Ils sont beaux, mes employés. Vraiment. C'est comme ça que vous gagnez vos affaires ? En vous tripotant ?

Aucun de nous ne trouve à répliquer.

– Voulez-vous que je vous inscrive tous les deux à un séminaire sur le harcèlement sexuel ?

– Oh non, pas encore ! se plaint Austin.

Notre relation étant ce qu'elle est, on a dû assister à de très nombreux séminaires, durant nos congés, sur le harcèlement au travail. Cela ne nous a jamais stoppés. Après tout, qu'Austin me touche les fesses ou que je le traite de pétasse, c'est naturel pour nous. Mais je suis sûre que les menaces de Clarence montrent surtout sa jalousie envers notre relation fusionnelle et tactile.

– Allez, au boulot, ordonne-t-il.

Austin s'élançe plus vite que jamais et retourne à son étage. Quand je veux passer à mon tour, Clarence me barre le passage de son bras à la dernière seconde et je me retrouve collée à lui.

– Depuis combien de temps es-tu là ? murmuré-je, comme si ça changeait quelque chose.

– Assez longtemps pour te dire que tes fesses ne sont ni plates ni tombantes.

– C'est de cette façon que tu parles à tes employés ? C'est peut-être toi qui devrais assister à cette fameuse conférence sur le harcèlement, non ?

– C'est toi qui as demandé.

– C'est vrai. Et je suis heureuse que tu apprécies cette partie de ma... personnalité.

– J'apprécie tout chez toi, Autumn. Et je l'apprécie très fort.

Sa façon de me coller au mur, lui contre moi, moi contre lui, a quelque chose d'animal qui réveille mes plus bas instincts. Mais il est marié. Marié, situation compliquée et par-dessus le marché, je suis son employée. Rien n'aurait pu aller plus mal pour nous.

La vie m'a parfois mis des bâtons dans les roues, mais c'est la première fois qu'elle met le tronc complet. Et qu'elle saute dessus à pieds joints.

Je me sens alors seule. Seule et triste et désemparée comme jamais je ne l'ai été car cet homme, il a osé me mentir. Il m'a trahie en me disant être libre et moi, j'ai commencé à développer des sentiments, forts, puissants, dévastateurs que je ne peux à présent plus contrôler. La machine est en marche et je ne serai capable

de l'arrêter qu'en mettant fin à mes jours parce que je sais que mon cœur, ce stupide appendice ridicule, battra toute sa vie pour Clarence Reid, homme compliqué, marié au diable et qui me regarde avec désir et joie. Et ma vie me plaisant comme elle est – du moins en partie –, je vais devoir me contenter de souffrir en le voyant tous les jours avec sa femme. En le regardant sans plus pouvoir le toucher. À le rêver, tout simplement.

Je le repousse et je vais me poster à la fenêtre derrière mon bureau. D'ici, la vue sur la ville est incroyable. Le parc à l'ouest, le béton et les rues qui l'entourent. Comme une bulle de pureté enfermée dans un écrin de grisaille.

Clarence me rejoint et son regard se perd à l'horizon.

– Tu es une femme de la ville ou de la campagne ?

– Je suis une femme qui sait s'adapter, peu importe l'environnement.

Et c'est vrai. Je vais m'adapter au fait de voir cet homme rester inaccessible. Je vais m'adapter à Ivy, quelles que soient ses insultes et ses remarques acerbes. J'en fais le serment. J'ai les épaules assez solides pour cela, je le sais.

– Et toi ?

– Moi, j'aime la campagne. Quand j'étais petit, je passais mes vacances dans une ferme du Nouveau-Mexique chez mes grands-parents. Et j'adorais ça parce que je pouvais m'éloigner de mon père et de son emprise sur ma mère et moi. Je pouvais faire ce que je voulais sans être critiqué ou... corrigé.

– Corrigé ? hoqueté-je.

Il hoche la tête.

– Qu'est-ce que tu faisais de si terrible ? Tu ne levais pas le petit doigt en buvant ton thé ?

Clarence se tourne vers moi et il sourit. Sa beauté brute prend une tout autre dimension dans ces moments. Il devient chaleureux comme un ami proche, attirant comme un amant doué.

– Oh, tu sais, j'aimais bien le foot mais c'était un sport de minables alors je n'avais pas le droit de regarder les matchs. Quand mon père rentrait plus tôt d'une réunion le week-end et qu'il me surprenait devant la télévision, il se

mettait dans des colères monstrueuses. Je prenais aussi des cours de russe et de japonais avec un tuteur et lorsque je ne progressais pas assez, c'était la catastrophe.

– Mais tu avais quel âge ?

– Dix ans.

Mon estomac se noue en pensant à ce petit bout de chou giflé parce qu'il a regardé un match de foot. J'ai envie de prendre Clarence dans mes bras en voyant la douleur et la nostalgie briller au fond de ses yeux gris-vert. Mince, j'ai du mal à lutter contre mon envie d'aller vers lui, mais je ne peux pas faire ce pas en avant. Ce n'est pas juste envers mon cœur, envers moi-même. Ni même envers Ivy.

– Ton père n'est pas un homme bien, n'est-ce pas ?

– Il a des valeurs. Et il reste mon père.

– Il n'a pas à gouverner ta vie. Il n'a pas à implanter ses idéaux en toi comme il le fait. Tu as le droit d'avoir ta personnalité, tes goûts, tes propres désirs.

– Tu es très belle quand tu t'emportes de cette façon, déclare-t-il alors.

– Clarence...

– Non, c'est vrai. Tu viens de dire que j'avais le droit d'avoir mes propres désirs et ce que je désire, c'est toi, Autumn.

Il s'approche. Si près. Si parfait.

– Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas. Tu connais mes conditions. Montre-moi les papiers de ton divorce et alors, ce désir pourra être nourri. Mais en attendant, je ne peux pas m'engager sur cette voie.

– Tu es encore plus belle quand tu te bats pour tes propres idéaux.

Sur un sourire énigmatique, il retourne dans son bureau.

Je soupire de soulagement quand il s'éloigne. Sa présence est un tel bouleversement émotionnel qu'il met à mal toutes mes terminaisons nerveuses, de même que ma volonté de m'éloigner de lui.

Je termine ma journée en triant les vieux dossiers pour M<sup>me</sup> Reid. À dix-huit heures, je vais me laver les mains. La meilleure sensation de la journée. Après des heures à farfouiller dans la poussière et les résidus d'insectes, le savon et

l'eau chaude sur ma peau sont délicieux.

Au moment où je retourne éteindre mon ordinateur, le téléphone sonne à mon bureau. Je me précipite vers lui et je décroche pour entendre un homme fulminer.

– Où est Reid ?

– Bonjour, qui le demande ? demandé-je d'une voix guillerette pour désamorcer sa mauvaise humeur.

– Svenson. Je n'arrive pas à joindre Reid à son bureau et j'ai appelé une bonne dizaine de fois. J'ai besoin de lui parler sur-le-champ.

Mon estomac se noue. Svenson est un riche entrepreneur de la région, accusé de malversations et de fraude ; ses employés n'ont reçu aucun salaire durant des mois. Le dossier est épineux car cet homme au caractère volcanique est en train de perdre le contrôle et de faire disparaître les preuves ou témoins qui l'accusent. Une enquête de police est en cours, et je croise les doigts pour que tout soit réglé le plus vite possible. Il me donne la chair de poule. Et tant que la police enquête, nous n'avons aucun regard sur cette affaire.

– Je peux aller le chercher si vous le souhaitez.

– Eh bien qu'est-ce que vous attendez ! Dites-lui de me rappeler dans quinze minutes.

Il me donne son numéro de téléphone puis me raccroche au nez. Je pose le Post-it sur le bureau du patron. Sans plus tarder, je prends l'ascenseur direction le sous-sol. Clarence est parti faire un peu de sport dans une salle dédiée à cet effet.

Lorsque j'émerge de la cabine, mes talons cliquettent sur le sol carrelé de blanc. L'endroit est lugubre, empli par le son grondant des chaudières. Je me dirige vers le fond, longeant le vaste couloir dénudé. Les gros tuyaux qui courent le long du mur ne me rassurent pas, pas plus que l'absence de toute fenêtre et de sortie de secours.

Je pousse la porte coupe-feu de la salle de sport et je tombe directement sur un Clarence en jogging gris, torse nu, couvert de sueur et grognant en se soulevant sur l'une des barres fixes. Sainte Marie Mère de Dieu, ce corps est la meilleure des douceurs pour les yeux. Et pour la langue aussi mais je n'ai pas le

droit d'y penser.

Ses abdos luisants se contractent à chaque traction et ses biceps se gonflent et se meuvent de façon sensuelle. Sa peau bronzée est parfaite et je me rappelle la sensation sous mes doigts, sous moi. Ses cheveux sombres sont humides, dressés dans tous les sens comme s'il y avait passé la main un nombre incalculable de fois. Les yeux fermés, il semble détendu. Concentré. Et très beau.

Depuis notre nuit ensemble, je l'ai très rarement vu aussi calme et serein. C'est agréable. Je me sens moi-même un peu mieux. La tension dans son couple est contagieuse, de même que la hargne d'Ivy. Mais ce soir, nous ne sommes que tous les deux, et c'est suffisant pour que je me sente bien.

– Monsieur Reid ?

Il ouvre les paupières, et me fixe. Se laisse tomber au sol puis s'approche, le sourire aux lèvres, comme s'il pensait que j'étais là pour... Oh...

Peut-être que je devrais fermer la bouche et le regarder dans les yeux.

– Autumn, quelle jolie surprise, lâche-t-il d'une voix rauque, comme s'il n'arrivait pas à croire que je sois juste là devant lui.

– Je... J'ai... un message pour vous.

– Quel message ?

– C'est...

Mince, qu'est-ce que je suis censée dire déjà ?

Je recule en voyant qu'il va me rentrer dedans, puis je me heurte au mur du fond. Clarence pose les deux bras de chaque côté de ma tête et se penche si près que son souffle chaud caresse mes lèvres.

– M. Svenson. Il veut vous parler. Tout de suite. Son numéro est sur votre bureau.

– Il attendra que j'en aie fini ici.

Nouveau sourire. C'est si rare de lui en voir un aussi parfait sur le visage. Encore moins quand sa femme est dans les parages. Il a l'air si déprimé quand elle est près de lui.

– Clarence... murmuré-je.

Il pulvérise avec une facilité déconcertante chaque barrière que j'érige entre nous. Un mot, un sourire, un regard, et j'oublie tous nos problèmes.

Mais je ne le laisserai pas m'avoir si facilement.

Je baisse les yeux pour qu'il cesse de chercher, dans mon regard, un quelconque signe de capitulation.

– Oui ?

– Je peux te poser une question ?

– Oui.

– Pourquoi est-ce que tu as racheté le cabinet ?

– J'avais besoin de changer d'air. Et c'est la meilleure idée que j'aie eue de ma vie.

– Pourquoi ?

– Pour toi.

Ma chaleur corporelle augmente de quelques milliards de degrés. Je déglutis puis je me mets à fixer ses lèvres avec envie. Clarence s'approche tout doucement. Je ferme les yeux. Oh comme j'ai envie qu'il m'embrasse. Comme j'ai envie qu'il plaque son corps contre le mien et qu'il me goûte avec autant de passion qu'il en a mis la semaine dernière.

Il lève une main qu'il approche de ma joue.

– Ne me touche pas, lui dis-je. Ne me touche pas. Ce ne serait pas correct.

Mon corps et mon esprit se livrent une bataille sanglante. L'un luttant contre des pulsions qui ne demandent qu'à être satisfaites ; l'autre bataillant pour faire ce qui est juste.

– Je ne vais pas te toucher. Mais ça ne m'empêche pas de te vouloir. Juste ici. Maintenant.

Son regard se pose sur ma poitrine. Je porte une robe cache-cœur noire avec une fine ceinture rouge et mes talons Louboutin mais d'un seul coup, tous mes vêtements me semblent superflus et bien trop chauds.

- Tu sais ce que j’aimerais, Autumn ?
- Je pense en avoir une vague idée, gloussé-je.

Son pantalon commence à souffrir d’un manque de place conséquent.

– J’aimerais ôter ces deux manches qui recouvrent tes épaules pour pouvoir admirer ta magnifique poitrine. Poitrine qu’ensuite je cajolerais avant de la lécher jusqu’à te faire perdre pied.

Clarence s’est encore rapproché et je sens sa chaleur à travers le tissu fin de ma tenue. Ma poitrine, gonflée et douloureuse tant elle veut de ses caresses, me trahit complètement.

Puis il s’agenouille devant moi et je baisse la tête pour le regarder.

– Ensuite, j’écarterais les pans de cette jolie robe, tes cuisses aussi et je te ferais haleter de longues minutes, Autumn Fells. De très, très longues minutes. Avant de te délivrer.

Je serre les jambes du plus fort que je le peux. Je suis tendue à l’extrême. Mon corps me fait mal tant j’ai envie de lui. Tant j’ai besoin qu’il me prenne.

Non, non, non, pas alors qu’il est marié. Je ne suis pas ce genre de femme.

Ma tête tourne de toutes ces émotions qui m’égratignent le cœur.

Il se relève et s’appuie d’un bras contre le mur.

- Autumn ?
- Oui ?
- Tu en as envie.
- Oui, réponds-je d’un murmure rauque qui assombrit son regard.
- Alors... Caresse-toi. Fais-toi plaisir. Je vois que tu en as besoin. Je le vois et je n’aime pas que tu souffres. Caresse-toi. Tout de suite. En pensant à ce que tu aimerais que je te fasse.

Je viens de perdre pied. D’un seul coup, ma volonté est à bout et ma bienséance a explosé en une myriade de particules insignifiantes. Mes mains tremblantes de désir dénudent mes épaules, puis ma poitrine que je malaxe avec

force avant d'y planter les ongles. J'aurais voulu sentir ses lèvres dessus, ses dents contre ma chair. Mon souffle est fort, mais celui de Clarence est presque erratique. Sa bouche entrouverte laisse échapper un râle de temps à autre et la sueur qui perle sur son corps magnifique me renvoie à notre nuit où les mêmes gouttes ont échoué sur mon propre corps.

Peu à peu, l'une de mes mains ondoie sur mon ventre avant de se perdre sous l'échancrure de ma culotte de soie.

– C'est comment ? demande Clarence si bas que je l'entends à peine.

– Bon, réponds-je en glissant mes doigts sur la chair chaude et humide et tendre et prête. Touche-toi aussi, Clarence.

Son visage est torturé entre son désir, sa faiblesse et sa propre douleur. Sans attendre une seconde de plus, il plonge la main dans son pantalon et ferme les yeux en gémissant. Ce qu'il est beau. Putain, ce qu'il est beau ! Et il me dévisage comme s'il voulait m'embrasser, me faire l'amour et me déclamer des poèmes tout en même temps.

– À quoi tu penses ? murmuré-je tout près de sa bouche.

– À toi. À la façon dont j'ai envie de te prendre sans aucune douceur. Parce que, j'ai envie de toi comme jamais je n'ai eu envie d'une autre femme.

– Quoi d'autre ?

– Te mordre. J'ai envie de te mordiller partout. Mais surtout la poitrine.

Mon gémissement s'étire entre nous et se perd dans les airs.

– Quoi d'autre ?

– Te prendre encore plus fort, maintenant. Par-derrière. Tes fesses me manquent. Ta façon de te cambrer rien que pour moi réchauffe chacune de mes nuits depuis une semaine.

J'ouvre grand les yeux et je jouis si fort que mes soubresauts me collent contre son torse musclé. Clarence m'accompagne et je reste contre lui quelques secondes avant de le dépasser et de lui tourner le dos pour couvrir ma poitrine.

Je suis rouge de honte ; tremblante de froid. J'aurais voulu être dans un lit bien chaud avec lui, libre et détendu, pour me câliner des heures durant. Mais je

viens simplement de faire une grosse erreur.

Maintenant que mon esprit est à nouveau clair, je me dis que je ne veux pas grand-chose, à chauffer un homme marié dans le sous-sol d'un immeuble. Je me dégoûte.

– Alors, tu vas mieux ? me taquine Clarence qui est resté derrière moi.

Physiquement, seulement. Et c'est peu de le dire mais tout de même, il me manque l'essentiel dans cet orgasme. Le sentir glisser en moi juste après. Et merde, est-ce vraiment comme ça que je veux que notre relation se poursuive ? À se faire du bien dans les coins sombres en fin de journée, quand tout le monde est parti ?

– Oui, mens-je pour ne pas effacer le peu de bonheur qu'il est le seul à ressentir. Je devrais rentrer, maintenant.

Je me tourne vers lui et le découvre complètement nu, en train de mettre son pantalon dans la petite machine à laver sur ma gauche. Ne pouvant m'en empêcher, je le dévore des yeux. De haut en bas, de bas en haut. Au milieu. Parfait.

– Je vais prendre une douche. Tu peux venir aussi, si tu veux.

Je soupire. Mes jambes se sont mises en route toutes seules et mon esprit entre en contradiction avec elles, si bien que je titube en direction de la sortie.

– Au fait, Autumn, je ne t'avais pas dit de te rouler dans la poussière avant de venir au boulot ?

Je ris. Le lendemain, je porte un col roulé à manches courtes, noir, et un pantalon de tailleur gris clair. Ça ne change absolument rien à sa façon de me regarder.

# Chapitre 10

## Clarence

J'en suis venu à détester les samedis. Cela fait désormais quinze jours que j'ai racheté et investi le plus grand cabinet d'Odessa et j'en suis heureux. Mon bébé porte désormais le nom de Reid and Associates, et avec les deux meilleurs avocats de la ville à mes côtés, il ne peut que retrouver la prestance qu'il avait autrefois, avant que les agissements de Spencer n'en ternissent la réputation.

Mais le samedi, c'est aussi le jour où personne ne travaille, du moins au bureau. Et je ne peux m'empêcher d'en être profondément déçu.

Je me retourne dans mon lit immense, où je dors seul depuis des années, et je passe la main sur la place froide et vide. Il y a deux semaines, il y a eu de la chaleur dans le lit où je me suis couché. Une chaleur torride que je brûle de retrouver. Il y a deux semaines, j'ai été heureux et j'ai aimé ma vie.

Aujourd'hui, j'en suis revenu à mes vieilles habitudes. Souffrir de la solitude imposée par le contrat qui me lie à Ivy. Ce contrat stupide que j'ai de plus en plus de mal à gérer. Comment en suis-je arrivé là ? Comment ai-je pu me laisser enfermer dans ce simulacre de vie par mon père et ma femme ? Je le regrette depuis longtemps et pourtant, cela me pèse davantage chaque jour depuis que j'ai rencontré Autumn. Elle seule parvient à me faire sourire. À me faire oublier que, parfois, je n'ai plus envie de vivre.

Elle a fait repartir mon cœur dans une cavalcade bruyante et apaisante. La musique de ces battements me permet de remettre les pieds sur terre.

Au moins, désormais, je me couche en pensant à elle et j'en suis heureux. Et je me lève en pensant à elle et j'en suis heureux. Je peux me rejouer le film de notre nuit, me rappeler la moindre sensation de ses longs cheveux bruns glissant sur mon torse, sur mes cuisses. Ses mains douces et légères qui me découvrent avec plaisir. Sa langue sur moi. Absolument partout.

Je peux aussi repenser à cette sensation de merveilleux chaos symphonique quand nos cris ont accompagné nos orgasmes. Et cette chaleur, cette douceur d'être en elle ou simplement près d'elle, bon sang...

Mon bras s'échoue sur mes yeux tandis que mes lèvres s'incurvent en un sourire satisfait. Mes souvenirs d'Autumn sont vivaces, si bien qu'il ne m'est pas difficile de me rappeler son goût merveilleux et la texture de sa chair moelleuse, délicate et d'une finesse royale.

La journée va être difficile si je commence par la frustration de ne pas l'avoir près de moi.

Je soupire bruyamment et me lève à cinq heures. Il fait encore noir mais j'y suis habitué. Je me lève à cette heure depuis des années et je n'ai même plus besoin de réveil. Je passe devant la chambre d'Ivy et mon estomac se noue directement. Elle doit dormir profondément à cette heure-ci, avec un filet sur les cheveux, un masque sur les yeux et ses sales griffes aiguisées et prêtes à m'éventrer à la moindre incartade. Je m'engouffre dans la salle de bains où je prends une douche, puis je me rends au bureau.

Monter au dernier étage fait palpiter mon cœur. Pas à cause de la vue incroyable ni même parce que mon nouveau bureau est synonyme de liberté, loin de mon père et de mes obligations envers lui. Mais parce que cinq jours par semaine, quand je franchis les portes de l'ascenseur, Autumn tourne la tête vers moi, sourit, rougit, et retourne à son travail.

Je le sais, elle relève les yeux de son ordinateur dès que j'ai le dos tourné et elle me regarde avec un sourire rêveur. C'est James qui me l'a dit et il me le répète à chaque fois qu'il vient me rendre visite et que nous montons ici ensemble. « Elle te regarde », « elle mate tes fesses » ou même « elle te dévore du regard en se mordillant l'index ». Ce dernier est franchement mon préféré parce que je l'imagine faire et bordel, ces doigts, ces lèvres, cette langue, j'en rêve toutes les nuits.

Quand j'arrive à mon étage et que je passe les portes de l'ascenseur, cependant, la vision idyllique que j'ai en semaine s'est évanouie. Et c'est pour cela que je déteste autant les samedis.

Avant, ce jour était synonyme de fête. De sortie. Je m'embarquais tous les week-ends avec James pour des virées en boîte de nuit où je ramenaï une fille différente à l'hôtel à chaque fois, et que je mettais à la porte aussitôt mes besoins satisfaits.

Je ne suis pas un goujat, non. Je les préviens toutes que je suis marié, que je ne vais pas m'engager, et même si cela m'a aidé à me rassurer quant au fait que je suis un homme bien, tout a changé en deux semaines. Deux semaines sans que je n'aie une seule fois regardé une autre femme qu'Autumn. Ni même désiré. Ni même dragué.

D'ailleurs, cela semble ravir Ivy qui me pense désormais impuissant. Oh non, je suis loin de l'être. Seulement, l'unique femme avec qui j'ai envie de faire l'amour, plusieurs fois par jour, me repousse sans arrêt. J'en souffre physiquement comme moralement.

Je commence même à penser réellement au divorce.

Comme si cela pourrait un jour arriver. Comme si...

Je ne sais pas ce qui rend cette femme différente à mes yeux. Je ne comprends même pas pourquoi je lui ai menti lors de notre première rencontre. Peut-être parce que je savais, au fond de moi, qu'elle m'abandonnerait si je lui avouais être marié. Je l'ai senti dans sa question, dans son air affolé lorsqu'elle me l'a demandé.

Autumn, c'est la première femme vers qui j'allais depuis une éternité. En général, un regard, un clin d'œil et elles fondent à mes pieds sans se soucier de ma vie. Mais quand elle a surpris mon regard, et qu'elle a été étonnée de constater que je l'appréciais, c'est moi qui ai craqué. Je l'ai voulue. Immédiatement. Parce qu'elle était belle et insouciant. Parce qu'elle se moquait bien de qui j'étais.

Le téléphone sonne au moment même où je m'installe dans ma chaise et je décroche bêtement rapidement en voyant le nom de mon père s'afficher.

Toute ma bonne humeur se craquelle avant même que je ne sache ce qu'il me veut. Cet homme a ce don sur moi. Celui de parvenir à me rabaisser plus bas que

terre d'un simple mot. J'espère qu'il s'en abstiendra, aujourd'hui. Je ne suis pas d'humeur à écouter ses jérémiades et ses sermons.

- Bonjour, père.
- La situation ?

Comme d'habitude avec lui, il n'y a aucune amabilité, aucune sympathie. Mon propre père ! Quand Autumn m'appelle pour me parler de mes rendez-vous clientèle de la journée, j'arrive à sentir sa fébrilité, son attirance pour moi. Je peux détecter à certains de ses tremblements de voix qu'elle n'aime pas que je déjeune avec des femmes de ma connaissance. Je peux même sentir sa jalousie lorsqu'Ivy m'embrasse juste devant elle, me prenant au dépourvu. C'est d'ailleurs les seules fois où elle se permet de poser les lèvres sur les miennes. Quand Autumn est là, dans le bureau.

Mais avec mon père, rien. Il n'éprouve rien pour moi, et je reste ce gosse stupide qui se blesse contre la lame tranchante de son hostilité alors que tout ce que j'aimerais, c'est un simple mot d'encouragement. Une petite preuve que je représente quelque chose, pour lui.

Lorsque j'étais jeune, cela me détruisait plus que tout au monde, cette distance qu'il mettait entre nous. Plus que les gifles. Plus que les insultes. Aujourd'hui, seule importe l'opinion des gens que j'aime. James. Et Autumn. Un ami d'enfance et une femme qui m'a offert une nuit d'amour irréfléchie mais salvatrice. Pourtant, je ne peux empêcher mon cœur de se serrer en constatant que la seule raison de cet appel est professionnelle.

– L'entreprise se porte bien. Nous avons pu garder 96% des clients du cabinet. Je les ai tous personnellement rencontrés pour me présenter. Les 4% qui nous ont quittés sont malheureusement allés en prison avec M. Spencer à cause de fraudes diverses.

– C'est correct, fils. Mais j'attends de toi que tu nous ramènes plus de clients. Et je veux aussi que tu changes l'optique de ce cabinet dans un avenir proche sans pour autant que ce soit flagrant. Je ne veux pas que nous restions dans la défense de tous ces gens lésés. Nous allons nous tourner vers les grosses entreprises, celles qui rapportent. Celles qui nous garantiront des fonds conséquents.

- Père, je vais y réfléchir.

– Réfléchir ? Nous...  
– Non. Ici, c'est moi qui gère.  
– Je te signale que c'est mon argent qui t'a aidé à récupérer cette société.  
– Argent que j'ai gagné en travaillant pour vous et sans compter mes heures !  
– Mais sans moi, tu serais en prison. Alors, ne discute pas. J'ose espérer que tu préféreras m'écouter, plutôt que de risquer quelques années au fond d'une cellule sombre. Un seul coup de téléphone, Clarence, et ton avenir sera tout tracé.

Mon père raccroche pour me couper l'envie d'argumenter et je fulmine en le maudissant. Je me lève alors d'un bond avant de balancer un presse-papiers en cristal à travers la pièce.

Bon sang, même loin de moi, il me pourrit la vie. Et je lui serai redevable jusqu'à ma mort pour une simple erreur que j'ai commise ! Il aurait mieux valu pour moi que j'aie en prison ; une fois ma peine purgée, j'aurais été un homme libre.

Et je vais maintenant devoir changer la politique de la maison ! C'est presque ridicule ! J'ai justement racheté cette société parce que je trouvais admirable qu'elle soit tournée vers les particuliers plutôt que vers les multinationales et maintenant, je vais devoir en faire une fraude. Un peu comme moi, en gros.

Je ne suis que le pâle reflet d'un père qui contrôle mes moindres faits et gestes grâce à un moyen de pression parfait.

Le téléphone sonne à nouveau.

– Père, autre chose, peut-être ? grondé-je en me calmant pour ne pas lui faire comprendre que je suis en rage. Cela lui ferait trop plaisir.

– Oui, j'ai oublié de te dire qu'Ivy m'avait contacté. Elle m'a laissé entendre que tu fricotais avec une secrétaire ! Une secrétaire, fils, alors que ta femme est riche ?

– Je ne *fricote* avec personne, pour commencer. Ensuite, en dix ans de vie commune, Ivy a dilapidé l'entièreté de son compte en banque en robes, chaussures et bijoux. Aujourd'hui, c'est *mon* argent qu'elle sème. Et pour terminer, mes relations avec mes employés ne concernent aucun de vous. J'ai un contrat que je respecte...

– Tu as intérêt, me coupe-t-il.

– Je le respecte. J’ai épousé Ivy. Je reste avec elle. Je subis son caractère infect et je lui donne de l’argent dès qu’elle me le demande. Mais il n’est pas question que je la laisse maltraiter mes employés, que cela vous plaise ou non.

– Tu as raison. Un nouveau scandale serait malvenu, que cela vienne de toi ou de ta femme. Mais je te fais confiance, tu as toujours su y faire avec les autres. N’oublie simplement pas de respecter le contrat. C’est important.

Important. C’est simplement une question de pognon, et ce monde de fric et d’apparences commence à me taper sur le système.

# Chapitre 11

## Autumn

Le réveil sonne sur ma chanson préférée du moment, « Well Absolutely » de Body Language. Bonne humeur garantie dès le matin. Je me lève en chantant avant de me préparer et d'enfiler mon tailleur jupe bleu marine avec une ligne blanche sur les côtés et sur le décolleté. J'enfile mes talons à brides de la même couleur foncée que mon vêtement, un serre-tête avec un nœud blanc pour domestiquer ma crinière puis je me mets en route pour le boulot.

Après un week-end à entendre Austin parler de son nouveau copain, j'en ai ras le bol. J'ai hâte de retrouver ma tasse de café, le calme de mon étage et surtout, de revoir Clarence.

Je m'installe sur ma chaise quand il émerge justement de l'ascenseur. Avec Ivy.

Mon esprit plein de contradictions est à la fois enchanté et en pleine panique. Clarence est canon dans son costume moulant. Sa femme est terrifiante avec ce regard perçant braqué sur moi.

- Mademoiselle Fells, dans mon bureau, m'ordonne la mégère.
- C'est *mon* bureau, la corrige Clarence d'un ton las.

Et le bonheur de ce début de journée est gâché. Qu'est-ce qu'elle me veut, encore ? Et puis c'est quoi, cette tenue qu'elle porte ? On dirait qu'elle sort de son club de tennis pour gosses de riches. Une jupette blanche plissée, un polo rose bonbon et des talons blancs qui clochent avec le reste de la tenue.

Clarence s'installe sur sa chaise et Ivy se place debout à côté de lui, une main sur son épaule comme pour me montrer qu'il lui appartient. De ce que j'en sais, c'est bel et bien le cas.

*Morue.*

– Mon mari et moi-même avons décidé de changer un peu l’orientation du cabinet, déclare-t-elle alors de son air supérieur.

J’ai envie de lui sauter dessus et de lui faire avaler la moquette du couloir jusqu’à effacer son petit sourire prétentieux.

– Spencer & Co. rapportait beaucoup. Reid and Associates rapportera davantage. Vous allez personnellement mettre fin à tous nos contrats avec les clients dits « sans intérêt ». Nous allons désormais nous tourner vers les gros bonnets.

– Pardon ? dis-je d’une voix rauque.

Mon estomac vient de se révolter et d’un seul coup, j’ai l’impression que l’atmosphère est glaciale dans ce bureau surchauffé par un soleil éclatant traversant les vitres impeccables.

Je me tourne vers Clarence qui est plus pâle que jamais. Il n’ose même plus me regarder dans les yeux.

– Je crois que je ne comprends pas.

– Vous êtes décidément plus stupide que la moyenne. C’est pourtant clair. Le cabinet va arrêter de protéger les petites gens qui ne nous rapportent pas grand-chose. Vous mettrez personnellement fin à tous nos contrats, ma chère.

Je tente de ravalier toutes mes insultes, et avec un calme effrayant, je réplique :

– Nous gagnons des dizaines de millions en faisant cracher les grosses entreprises. Madame Reid, tout ceci est complètement irréel.

– Nous gagnerions plus en travaillant avec des gens qui en ont les moyens. Ils couvriraient les frais engagés, contrairement à la population que nous représentons actuellement. Ces profiteurs, crache-t-elle en grimaçant.

Profiteurs ? Non, mais elle plaisante, là ?

La fureur qui se répand dans mes veines me fait perdre mes moyens.

– Mais... tenté-je.

– Ce n’est pas la peine de discuter. Notre décision est prise, me coupe-t-elle.

J’agrippe les bras de mon fauteuil pour me forcer à rester assise et ne pas lui sauter à la gorge. Ma rage est telle que je pourrais la massacrer en à peine deux coups. Pourtant, ce qui me dérange le plus, c’est la sensation d’être à nouveau trahie par Clarence. Il m’a trompée une fois et j’en ai honte. Il me trompe à nouveau et j’en suis haineuse.

Ivy affiche un masque d’ennui qui me donne encore plus envie de la tuer. Elle me fait un vague signe de la main pour me congédier, mais je n’ai pas dit mon dernier mot, alors je me tourne vers son mari. Il semble mal à l’aise, dégoûté, et là, je comprends. Ces deux salauds, son père et sa femme, ont fait tout cela contre sa volonté.

Mais le temps de l’apitoiement est révolu. Ici, on ne se bat pas pour soi mais pour les autres, alors il est grand temps de réagir ! Et j’ai encore quelques atouts dans les manches.

– Monsieur Reid, vous ne pouvez pas faire ça ! Si nous sommes tous ici, c’est justement pour aider ces gens ! Et contrairement à ce que vous pensez, ils ne sont pas insignifiants. Qui êtes-vous pour les juger ainsi ? Pour les dénigrer ? Juste parce qu’ils n’ont pas autant d’argent que vous ?

Je suis tellement choquée que je sens mes joues virer à l’écarlate.

– Mademoiselle Fells, je comprends votre point de vue et croyez-moi, ce changement ne me plaît pas du tout...

– Dans ce cas, ne le faites pas ! C’est vous le patron, non ? C’est vous ! Vous ne pouvez pas nous faire ça. Vous ne pouvez pas balayer des années d’engagement moral juste à cause de quelques billets !

J’ai les larmes aux yeux ! C’est lamentable, mais je ne peux pas m’en empêcher. Je pense à tous ces gens que nous avons aidés, des gens qui ont été traînés dans la boue par des multinationales, qui n’ont aucun moyen de s’en sortir et qui sont au bord du gouffre. Ces parents qui ont failli tout perdre, ces hommes et ces femmes qui croyaient avoir le monde entier contre eux et qui nous ont trouvés ! Spencer & Co. leur a permis de souffler, d’y croire à nouveau ; je ne compte même plus nos victoires, mais je retiens le prénom de

chaque personne qui a pu sourire à nouveau à la vie parce que c'est cela qui m'importe. Pas l'argent. Pas le succès. Mais les gens.

Quand Spencer nous a tout pris, l'espoir s'est envolé. Puis Reid and Associates a été créé et avec lui, la confiance est réparée. Et je suis bien déterminée à ne pas les laisser nous marcher sur les pieds.

– Malheureusement, je ne suis pas le seul à prendre ce genre de décisions, m'apprend Clarence.

– Je t'en prie, chéri, ce n'est pas la peine de t'étaler. La décision est prise. Ton père et moi nous sommes mis d'accord.

– Ivy, combien de fois devrais-je te répéter que tu n'as aucun poids dans ce genre de décision ! s'emporte-t-il.

– Et pourtant... sourit-elle, fière de sa victoire.

C'en est trop ! Cette pétasse a décidé de me faire suer, eh bien elle va s'en mordre les doigts.

Je me lève de ma chaise et me penche sur le bureau de Clarence, lui en mettant plein les yeux au passage. Mon décolleté est plutôt ardent, aujourd'hui. Mes mains s'abattent sur le revêtement de verre noir du bureau, et le froid glacial qui picote mes paumes m'aide à rester forte.

Je prends bien soin de ne pas porter la moindre attention à Ivy. Cela la met dans une rage folle. Je vois ses poings se serrer et se desserrer. Je souris.

– Si jamais vous changez l'orientation de ce cabinet, je pars.

Voilà, c'est dit. Ma décision est prise, et elle est irrévocable, quand bien même je suis terrorisée à l'idée de quitter cet établissement.

– Très bien, partez. Nous n'avons pas besoin de vous, couine Cerbère.

Mais Clarence écoute bien. Lui, qui sait tout de ce cabinet, connaît ma valeur, ici.

– Je m'en vais, et j'emmène mes alliés. C'est simple, si Austin et moi partons, vous perdrez une fortune. Quand j'aurai persuadé Larry et Marla, qui sont sur un dossier à plusieurs millions, de vous quitter, ce sera la ruine pour vous. Et quand

j'aurai convaincu tout le reste de mes collègues, vous vous retrouverez à dormir dans la rue comme ces pauvres gens que vous semblez mépriser.

– Mademoiselle Fells, asseyez-vous s'il vous plaît, ordonne Clarence d'un ton soudain froid qui me fait sursauter. Et sachez que je ne vous autorise pas à dire que je méprise les gens. C'est tout le contraire. Je ne suis pas un homme au cœur de pierre et c'est d'ailleurs pour cela que ce cabinet me plaisait tant.

Il soupire et ferme les yeux une seconde. Les plis soucieux de son front m'indiquent que j'ai été trop loin, mais je ne m'excuse pas pour autant. Il est hors de question que j'arrête de me battre pour ces personnes qui ont besoin de nous.

– Je vais contacter mon père, finit par dire Clarence.

Je prends place sur le siège face à lui. Ivy fulmine et je croise les jambes dans une posture sulfureuse. Ma jupe remonte sur mes cuisses. Mon décolleté s'ouvre à chacune de mes profondes inspirations.

Le regard de cet homme sur moi a toujours eu quelque chose de saisissant. Qu'il me sourie simplement ou qu'il me dévore des yeux comme maintenant, j'ai l'impression que mon sang fourmille de vie.

Il se passe la langue sur les lèvres, pose les coudes sur le bois foncé de son sous-main, et se masse les tempes. J'ai honte de le faire chanter ainsi, honte de la façon dont je pourris sa vie déjà pas franchement joyeuse, mais personne ne salira mon emploi ! C'est inconcevable. Et traiter nos clients de la sorte ? Inqualifiable.

Il saisit le combiné du téléphone noir, met le haut-parleur et tape sur quelques touches avec une lenteur qui me gèle. J'ai l'impression qu'il exècre cet homme qui est son père et que le moindre contact avec ce personnage lui donne la nausée.

Pourtant, il est notre seule chance de survie.

– Père.

– Clarence.

Il a mis le haut-parleur. Ni Ivy ni moi n'osons bouger, comme si cette

conversation pouvait nous coûter la vie. Tout ce qui va se dérouler à présent est d'une importance capitale à mes yeux, parce que je me bats pour d'autres. Pour Ivy, en revanche, il s'agit d'une victoire personnelle et d'un moyen pour elle de mettre Clarence à genoux, et de l'humilier en lui prouvant qu'il n'est rien. J'espère de tout mon cœur qu'il saura se battre pour ce en quoi il croit, parce que cette victoire sera aussi importante pour lui que pour moi.

– J'ai en face de moi Autumn Fells qui, comme vous le savez, est notre meilleure avocate.

– Oui, la petite Fells. J'ai vu qu'elle avait un taux de réussite incroyable dans ses dossiers. Une chance que nous l'ayons parmi nous.

– Une chance, oui. Mais père, M<sup>lle</sup> Fells aimerait démissionner.

Je déglutis avec difficulté. La boule dans ma gorge ne fait que grossir. Et si M. Reid n'en avait rien à faire de mon plaidoyer ? Et si je me retrouvais à la porte et que personne ne me suivait ? Qu'est-ce qu'il adviendrait de tous mes dossiers ? De tous ces gens ? Il faut que Clarence arrive à le convaincre.

Heureusement, j'ai de mon côté l'attitude sûre et déterminée de tout bon avocat. Je sais cacher mes peurs et mes doutes avec autant de facilité dans mon travail, que j'ai du mal à les faire taire dans la vie de tous les jours.

– Pardon ? Mais pourquoi ? Fais tout ce qu'il faut pour la retenir, fils. Nous ne pouvons pas prendre le risque qu'elle rejoigne un cabinet rival.

– Justement, elle aimerait rester mais seulement si nous ne perdons pas de vue sa ligne de direction. Elle refuse que nous nous tournions vers les grosses entreprises au détriment des particuliers que nous défendons.

– C'est n'importe quoi. Ces gens nous font perdre de l'argent.

– Ces gens, comme vous dites, ont bâti la réputation de ce cabinet. Ce n'est pas grâce aux entreprises et à leurs méfaits que les comptes en banques de Spencer & Co. se sont remplis, mais grâce à ces honnêtes personnes qui ont voulu se battre pour que justice leur soit rendue. Père, nous brassons déjà des millions en faisant ce qui est bien. Si le cabinet est aussi prospère, c'est parce que nos avocats aiment leur travail et qu'ils font justice auprès de ces gens lésés. Et j'appuie la décision de M<sup>lle</sup> Fells. Je vous ai déjà dit que je refusais de me tourner vers ce genre de politique, mais si en plus nous perdons nos meilleurs éléments, alors moi aussi je quitte le bateau.

– Fils, le contrat...

Clarence est tout rouge. C'est apparemment la première fois qu'il tient tête à son père et je l'en respecte un peu plus pour cela. Parce qu'il le fait pour moi, pour lui, et pour tous nos clients, également.

Mais la voix de papa Reid est un peu moins tranchante, à ce moment. Peut-être que notre coup de bluff fonctionnera, au final.

Je serre les bras du fauteuil un peu plus fort.

– Je me fiche de ce contrat, père. Si la politique de *ma* société me donne envie de vomir, alors à quoi bon continuer ? Je ne peux plus supporter tout ce que vous m'infligez. Ivy, c'est une chose. Et je sais que je risque de tout perdre si je m'éloigne trop de vos attentes. Mais le fait que vous empiétiez sans arrêt dans mes affaires, cela ne peut plus durer. Je pense que vous gagnerez bien assez grâce à mon contrat. Alors, laissez-moi gérer ma société comme je l'entends.

Un silence gênant s'étire dans la pièce avant que Reid Senior ne reprenne.

– Clarence...

Le vieil homme soupire, résigné.

Je sens l'excitation du verdict fourmiller dans ma poitrine, comme à chaque fois qu'un juge est sur le point de prononcer sa sentence. Je vacille entre la joie et la terreur, car je n'ai aucune idée, aucune certitude quant à ce qui va arriver.

Je prends une profonde inspiration, puis je bloque tout l'air dans mes poumons. Mes ongles griffent le cuir du fauteuil tant je suis crispée. Mes nerfs vont lâcher. C'est douloureux. L'attente est douloureuse.

– Monsieur Reid, s'emporte alors Ivy, vous ne pouvez pas le laisser vous parler sur ce ton ! Après tout ce que vous avez fait pour lui !

– Non, il a raison, Ivy. Clarence, à partir d'aujourd'hui, je te laisserai seul décider de ce que tu vas faire de cette société. Mais attention, fils, le contrat ! Je ne te permettrai pas d'y mettre fin. Les choses sont claires entre nous. Je ne tolérerai pas le moindre écart de ta part.

– Très bien, père.

Clarence raccroche, mi-soulagé, mi-déprimé.

Qu'est-ce qu'il vient de se passer, là ? Bon sang, on garde Reid & Associates tel quel ?

Je bondis de ma chaise, une montée d'adrénaline courant à toute vitesse dans mes veines.

– Alors... C'est bon ? demandé-je en mordillant mon pouce.

Clarence suit mon mouvement des yeux puis hoche la tête.

– C'est bon !

Je hurle en sautant tandis qu'Ivy fulmine. Je suis excitée et exaltée. En joie. De bonne humeur. Clarence vient de nous sauver une deuxième fois et j'ai tellement envie de lui sauter au cou !

De son côté, il sourit et tourne sur sa chaise de bureau comme un enfant amusé. J'ai l'impression qu'il se sent fier de lui et que ce sentiment lui est étranger. Et moi aussi, je suis fière. Et plus éprise que jamais. Nos regards sont accrochés l'un à l'autre et sans même un mot, nous savons que si nous étions seuls, nous scellerions ce succès par un baiser.

– Donne-moi de l'argent. Donne-moi mon putain d'argent, Clarence, j'ai besoin d'aller dépenser, fulmine sa femme. Je n'arrive pas à croire ce que tu viens de faire ! Tu n'es vraiment qu'un sale enfoiré ! Tu sais combien on aurait pu gagner en se tournant vers les bonnes personnes ?

– Si tu parles de criminels qui se croient les rois du monde, tu es libre d'aller les rejoindre. Tu as vu où Spencer se trouve à présent ? Tu penses que la couleur orange siérait à ton teint déjà trop ensoleillé, Ivy ?

– Je...

La pauvre a les yeux qui lui sortent des orbites. Je comprends la colère de Clarence à son égard. Quand je pense qu'elle a comploté avec son père pour faire de ce cabinet un déchet bon uniquement à brasser de l'argent, quand bien même elle savait que son mari ne le souhaitait pas... J'ai envie de la secouer et de lui hurler de le respecter un peu plus !

– Mademoiselle Fells, mon portefeuille, s'il vous plaît, ordonne Clarence.

– Oui, monsieur.

Je me dirige au fond de la pièce puis je pousse la porte blanche coulissante de la penderie. Ivy a fait le tour du bureau et me tourne le dos pour fusiller son mari du regard.

Je fouille dans la poche intérieure de la veste de costume noire de Clarence sans rien trouver. La poche avant droite... Un truc bizarre s'y trouve et je sors la main en vitesse en me demandant ce que c'est. Pas besoin d'attendre la réponse plus longtemps. Le tissu se coince dans la citrine de ma bague et tombe sur le sol.

Le rouge me monte aux joues quand je vois ma petite culotte de dentelle rose fluo sur le parquet de luxe. Je lève les yeux vers Clarence qui me regarde avec amusement. D'un geste rapide, je cache la culotte dans la poche de mon tailleur puis je récupère le portefeuille. Je le lui apporte et il tend près de mille dollars à Ivy qui les lui arrache avant de sortir en trombe.

Je m'apprête à rejoindre mon propre bureau quand Clarence me rattrape et enfouit la main dans ma poche. Ce contact est aussi déplacé qu'excitant.

– Ceci m'appartient, déclare-t-il en récupérant mon sous-vêtement. Tu sais ce qu'on dit, donner c'est donner.

– Reprendre c'est voler.

– Exactement.

– Qu'est-ce que tu fais avec ça ? demandé-je, le sourire aux lèvres.

Je m'adosse au mur près de la porte ouverte, les mains dans mon dos et je le regarde. Il semble soulagé et détendu depuis qu'Ivy est sortie. Quand elle est près de lui, Clarence est éteint, comme si la joie quittait chaque cellule de son corps. Mais quand elle disparaît, alors il reprend vie. Cela me brise le cœur de le voir si malheureux et embourbé dans cette relation malsaine. Pour autant, savoir que je le rends heureux, même un tout petit peu, m'empêche de le repousser complètement.

– Ça me rappelle des choses. Des moments vraiment très intéressants, sourit-il.

– C'est mignon. Elle est propre, au fait, si tu veux savoir !

– Je le sais.

- Comment ?
- Elle sent le savon.

Je glousse avant de fixer le sol. En s’approchant un peu, Clarence se penche vers moi et ses lèvres effleurent la courbe de mon cou à mon épaule. Seul son souffle chaud me touche réellement. Il connaît les règles. Oh comme j’ai envie qu’il les brise et me plie à ce désir qui écorche ma volonté !

- Tu es très belle avec ce petit nœud dans tes cheveux, dit-il en se redressant.
- Merci.
- Tu devrais mettre du bleu plus souvent, ça met tes yeux en valeur.
- Clarence.

Je soupire. Mes doigts me picotent du désir de le toucher, de caresser la courbe de sa mâchoire et de glisser sur la soie de sa cravate noire.

- Merci d’avoir réussi à garder le cabinet comme il est.
- Tu n’as pas à me remercier pour avoir fait ce qui est juste.
- Si. Parce que tu as tenu tête à ton père, à ta femme, et quelque chose me dit que ces deux-là aiment être sur ton dos. Tu sais, j’ai vu à quel point tu étais mal dans ta peau quand Ivy est près de toi. Et à quel point tu as l’air soucieux quand ton père t’appelle. Je sais que tu dois supporter beaucoup de choses et je m’excuse de t’avoir fait cet horrible chantage. Mais ce cabinet représente tellement pour moi ! C’est le boulot que je rêve de faire depuis que je suis petite. Aider les autres. Aider ceux qui n’ont pas la possibilité de s’élever seuls devant les gens fortunés et pleins de ressources. C’est mon tout premier emploi et ce sera le dernier, je le sais. C’est ce que je veux. Je ne pouvais pas le perdre.

– Je comprends. Et j’admire cela chez toi. J’admire la façon dont tu te bats pour ce en quoi tu crois. J’ai lu beaucoup d’articles sur tes procès et je suis tellement impressionné ! Si tu ne m’avais pas poussé, si j’avais été seul contre eux, je n’aurais pas pu les faire changer d’avis, alors je suis content que tu te sois emportée. Et d’ailleurs, c’était vraiment sexy. Ce truc que tu as fait à mon bureau... Il faudrait que je t’énerve un peu plus souvent.

- C’était juste pour embêter Ivy, me justifié-je.
- Tu es sûre ? J’avais plutôt l’impression que c’était un spectacle rien que pour moi.
- HUUUUUUM non.
- Oh, je suis profondément déçu. La prochaine fois, peut-être ?

– Je ne sais pas, je dois en garder un peu pour les autres.

Et sur ces bonnes paroles qui lui coupent la chique, je retourne à mon bureau. Clarence me suit et se plante devant moi sans cesser de me regarder. J'ai l'impression que depuis tout à l'heure, il n'a qu'une seule pensée, c'est de m'embrasser. Ses yeux sont rivés à ma bouche et la façon dont ils me supplient de faire cet écart me rend nerveuse.

Je ne peux pas craquer.

Je ne dois pas craquer.

– Clarence, dis-je soudain, c'est quoi, ce contrat dont ton père a parlé.

Soudain, il se braque et la façon dont ses épaules se tendent semble douloureuse.

– Rien d'intéressant.

Ces trois mots sont à peine intelligibles. Un grognement. Un horrible avertissement qui me signifie qu'il ne veut plus en entendre parler.

Il se retourne alors, et je m'en veux d'avoir gâché son plaisir.

– Clarence, dis-je lorsqu'il est sur le point de s'enfermer dans son bureau.

Il se retourne une dernière fois, et lève les yeux vers moi, la bouche pincée. Je n'aime pas le voir si abattu.

– Je suis fière de toi.

Aussitôt, la surprise se peint sur son visage, comme s'il n'arrivait pas à y croire.

– C'est vrai ? demande-t-il dans un filet de voix.

– Oui.

Je souris. Lui aussi.

Quand il disparaît enfin, je sais qu'il n'y a plus de place pour l'amertume dans

son cœur.

Au boulot, c'est l'un de ces jours où tous les clients se décident à appeler en même temps et après trois bonnes heures de bavardages inutiles et de redirections d'appels, ma tête va exploser. Alors à la fin de la journée, je suis épuisée.

Heureusement, le dimanche et le repas chez mes parents arrivent à une vitesse affolante. Tout ça parce que Clarence passe plus de temps devant mon bureau que dans le sien, pour de petites conversations toujours sur le travail, mais qui dévient automatiquement vers des sujets plus personnels, du style :

– Mademoiselle Fells, où en sont les choses avec l'affaire Miller contre Hillington Industries ?

– M. Green a préparé son plaidoyer, il a sept témoins à faire passer à la barre et qui peuvent attester avoir vu un groupe d'hommes sortir d'une fourgonnette Hillington et jeter les barils de déchets toxiques dans le lac.

– Très bien. Et pourquoi ces hommes ont-ils fait ça devant témoins ? Se savaient-ils observés ?

– Des photographes amateurs étaient à l'affût, cachés dans ces petites cages recouvertes de feuillages, comme les militaires, vous voyez ce que je veux dire ?

Quand on parle à découvert, on se vouvoie toujours et ça rend les choses vraiment étranges.

– Oui, je vois. Des photographes... Et vous, vous aimez la photographie, mademoiselle Fells ?

– Pas particulièrement. J'ai bien un appareil photo quelque part chez moi. Il est tellement vieux ; je suis sûre que c'est un Polaroid.

– De toute façon, vous seriez mieux devant l'objectif. Devant mon objectif, en fait.

Et c'est tout le temps comme ça. À chaque sujet qu'on aborde, il trouve le moyen de me faire parler soit de mes passions, soit des siennes. Ou de rendre les choses ambiguës et chaudes.

– Mademoiselle Fells, nous avons eu droit à un article dans le journal, ce matin.

– Oh, vraiment ?

Il me tend le journal en question.

– Oui, juste ici, à côté des sorties cinéma.

L'article parle du nouvel homme en ville qui a sauvé des centaines d'emplois et su garder l'âme du cabinet.

– Vous aimez aller au cinéma, mademoiselle Fells ? Ou vous préférez regarder des films chez vous, dans *l'intimité* ?

Est-ce que c'est discret ? Non. Est-ce que c'est subtil ? Pas le moins du monde. Est-ce que j'aime ? Non.

J'adore !

C'est tellement mignon de le voir arriver avec ses grands sabots, et puis je peux apprendre plein de choses sur lui sans qu'on soit dans une sorte de bulle romantique qui me donne envie de lui refaire son nœud de cravate avant de l'attirer à moi ; ou de passer la main dans ses cheveux avant de l'embrasser.

Et bien sûr, le jour du repas de famille, maman voit que j'ai la tête ailleurs dès que j'ai passé le seuil de la porte.

– Autumn, est-ce que tu vas bien ? me demande-t-elle, inquiète.

– Oui, Kat, elle va très bien même, répond Austin à ma place en m'aidant à enlever ma veste.

– Ah bon ? *Très bien* ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau dans ta vie et dont tu aimerais nous parler ?

D'un seul coup, papa et mes quatre frères sont tous dans le minuscule couloir. Avec leurs instincts protecteurs, ils ont dû sentir qu'il se passait quelque chose et ils ont rappliqué. Quand cinq armoires à glace se retrouvent au même endroit, l'air est toujours suffocant.

Je ne suis pas petite, comme femme. En fait, je suis même plutôt grande par rapport aux autres. Mais ma fratrie est si imposante que je me suis toujours considérée comme minuscule.

- Alors Autumn, tu as un petit ami, c'est ça ? demande Adam, l'aîné.
- Non, je n'ai pas de petit ami.

Étrangement, seule maman est déçue. Tous mes hommes, eux, semblent soulagés. Papa frappe son poing dans sa main et hoche la tête.

- C'est bien, ma fille ! Tu n'as pas besoin d'un imbécile à tes côtés, tu te débrouilles très bien toute seule.
- Merci de ton soutien, p'pa.

Les hommes retournent au salon où la table est déjà dressée. Moi je m'installe à l'une des extrémités, maman à l'autre.

À ma gauche, il y a mon père puis mes deux frères les plus âgés. Adam, qui travaille dans la construction, et Amel, qui est paysagiste. Tous les deux approchent le mètre quatre-vingt-quinze et sont célibataires. Étrange ? Non pas du tout. Parce que ces deux-là suivent comme des moutons les conseils séduction d'Austin qui les fait draguer comme lui drague les mecs.

Avec des phrases du genre « on va chez toi ou chez moi ? » ou encore, le très classe « les toilettes sont juste derrière si tu veux... ». Je leur ai dit des milliers de fois de ne pas écouter Austin. Qu'en règle générale draguer un homme requiert peu de mots et beaucoup d'images, mais que, pour une femme, il faut beaucoup de mots et peu d'images. Mais ces idiots vénèrent mon ami comme un dieu de la drague et pour cause, il emballe plus vite qu'un livreur de pizzas payé à la pièce.

Adam et Amel ne sont pas de mauvais bougres. Ils ont un caractère doux et même s'ils sont un peu bruts sur les bords, quand ils ont une femme dans leur vie, elle devient la reine de leur univers.

Et avec leurs yeux bleu-vert et leur sourire à fossettes, s'ils souriaient au lieu de parler, ils seraient déjà mariés depuis longtemps.

À ma droite se trouve Austin, qui me lance des boulettes de pain, puis Arno et Avner, les deux plus jeunes. Un peu plus petits que mes aînés, ils n'en sont pas moins immenses. Et là où mes grands frères sont de vrais nounours, eux sont tout en muscles.

Arno joue dans l'équipe de football de deuxième division de la ville, en plus d'être videur dans un bar irlandais et Avner, lui, est coach sportif même s'il n'a jamais réussi à me coacher plus de trente secondes. À ce jour, je reste sa plus lamentable défaite.

Et aussi, Avner est raide dingue d'Austin qui ne s'en aperçoit pas. J'ai souvent demandé à mon frère s'il voulait que j'en parle plus ouvertement à mon ami mais il est bien trop timide et refuse à chaque fois.

Arno et Avner ont hérité des cheveux blonds de mon père et des yeux verts de maman, ce qui en fait des bombes, mais Arno est tout aussi timide qu'Avner et donc, toute la fratrie au grand complet est célibataire.

La table est une véritable table de fête, avec des bougies, des fleurs et des plats en quantité industrielle. Purée de pommes de terre, salade de haricots, salade verte, poulet rôti, frites et même des quartiers de pastèque bien rouges. Le tout accompagné d'eau car maman ne veut plus que ses nappes soient tachées de vin. Nous parlons un long moment de tout et de rien dans un brouhaha typique et agréable avant que je n'aide maman à débarrasser la table.

La cuisine est conviviale, avec une petite fenêtre drapée d'un rideau blanc, de nombreuses plantes et assez de plans de travail pour disposer toute la nourriture en attente de boîtes Tupperware.

Je vide les assiettes dans le broyeur puis je remplis un évier d'eau chaude et de savon.

- Laisse, je m'occuperai de la vaisselle cet après-midi.
- Non, maman, je ne vais pas te laisser nettoyer tout ça toute seule.
- Autumn... J'aimerais te poser une question.

Je contourne la table ronde au milieu de la pièce pour la nettoyer.

- Je t'écoute.
- Est-ce que tout va bien au travail ?
- Oui, pourquoi ?
- Je sais toujours quand tu mens. Et tu n'as pas arrêté de mentir, aujourd'hui. Je n'aime pas ça du tout, ma fille.

- Maman...
- Non, je veux savoir ce qu’il se passe, je m’inquiète !
- C’est juste qu’on a de nouveaux patrons et c’est difficile.
- Qu’est-ce qui est difficile ? Il te harcèle ou quelque chose comme ça ?
- Non, maman, c’est avec ma patronne que j’ai des soucis. Elle ne m’apprécie pas franchement.
- On ne peut pas plaire à tout le monde. Tu ne devrais pas te faire de mouron pour ça.
- Je sais, mais c’est plus compliqué qu’il n’y paraît.
- Dis-moi pourquoi.
- Parce qu’elle me rabaisse sans arrêt. Elle m’humilie et j’essaie de ne pas y prêter attention mais à force, ça commence à percer mes barrières et tu sais ce qu’il se passe quand les barrières sont percées ?
- Non.
- Tout s’effondre, maman. Je pensais avoir les épaules assez solides pour supporter toute cette situation, mais je commence à en douter.
- On peut t’aider si tu veux !

La voix d’Arno me fait sursauter. Je me retourne et vois les six hommes juste derrière moi, alignés le long du mur. Comment des gens aussi massifs peuvent être aussi discrets ? Et silencieux ?

- Austin, est-ce que c’est vrai ? demande maman en le regardant tristement.

Je ne lui en veux pas de chercher confirmation auprès de lui parce que je sais que ce qu’elle veut surtout, c’est qu’il lui dise que ce n’est pas si grave. Que tout ira bien.

- Oui, Kat. C’est la vérité.
- On peut aller la trouver, sœurlette. Et lui faire payer de t’avoir insultée !
- Et comment ? demandé-je, sceptique.
- Je peux remplir sa voiture de purin, déclare Amel, fier de lui.
- Et moi, je peux faire couler du béton dans son sac à main.
- Vous êtes gentils, les gars, mais je pense que ça risquerait d’empirer la situation.
- Et pourquoi tu ne portes pas plainte ? demande maman, les larmes aux yeux. Tu es avocate, et la meilleure de cette planète.

Exagération ? Pas du tout.

– Je ne veux pas traîner en justice la boîte qui m’emploie. Mais ne vous inquiétez pas pour moi, je vais m’en sortir. Bientôt, je ne serai plus au secrétariat et je n’aurai plus besoin de croiser cette mégère.

Je glousse et mon rire se transforme en pleurs. Papa vient me serrer dans ses bras, suivi immédiatement par tout le reste de la famille et je me retrouve écrabouillée entre tous ces fous que j’aime.

– Oh mon bébé, ne pleure pas.

– J’essaie, p’pa. Et j’essaie aussi de respirer, si tu vois ce que je veux dire.

Ils se dégagent tous de moi, puis forment un cercle autour de ma petite personne. Ils semblent si soucieux qu’une nouvelle crise de larmes menace de m’emporter, mais je les garde bien en moi, de peur d’accabler ces montagnes de muscles aussi tendres que des oursons à la guimauve.

– Je vais m’en sortir toute seule, comme une grande, je vous l’assure. Je suis avocate, non ?

Ils grommellent tous et ne discutent pas davantage. Je n’ai vraiment aucune envie de confronter Ivy. Déjà, cela risquerait de retomber sur Clarence et je ne veux pas qu’il soit plus malheureux encore. Et si cela s’ébruitait, le cabinet risquerait d’en souffrir et c’est une chose que je refuse de faire.

Mes frères retournent au salon en insultant Cerbère qui est vraiment bien servie puis maman se met à faire la vaisselle, me tournant le dos mais je sais qu’elle pleure, elle aussi.

Je vais l’aider à la tâche avant de tenter de la rassurer.

– Maman, tout va bien, je t’assure. J’ai juste eu un petit passage à vide et je me suis laissée entraîner dans ses jeux stupides, mais ça va aller, d’accord ?

En réalité, à chaque nouvelle insulte d’Ivy, je me sens un peu plus mal dans mon corps, dans ma tête, au point que j’ai des difficultés à me lever le matin, du mal à m’endormir le soir. Même Clarence a remarqué que je suis moins bien ces derniers jours. Il va falloir que je reprenne du poil de la bête. Dès maintenant.

Je termine la vaisselle avant d’embrasser maman sur la joue puis je passe dans mon ancienne chambre où j’enfile un pantalon de jogging trop grand et un tee-shirt trop petit. Je descends au salon afin d’interpeller mon petit frère.

– Av, on a du boulot si tu es prêt.

En me voyant habillée de la sorte, il se lève d’un bond du canapé et se précipite vers moi. Il est habillé dans son costume de travail : un long short noir, des baskets neuves et un tee-shirt blanc.

– Toujours, petite sœur. Qu’est-ce que tu veux qu’on fasse ?

– Je veux faire des exercices pour me relaxer, principalement. Pour me sentir mieux, et plus forte mentalement.

Et être prête à bouffer du Cerbère dès lundi matin.

Avner me sourit et m’embrasse avant de me serrer contre lui. J’ai une relation privilégiée avec chacun de mes frères. Les plus grands veillent sur moi, les plus jeunes me demandent conseil sur tout et n’importe quoi. Mais ce que j’aime le plus, c’est de les rendre fiers comme moi je suis fière d’eux. Et à ce moment-là, alors que je tente de mettre de côté chaque insulte d’Ivy, je vois le regard d’Avner sur moi se faire doux et s’emplir de cette fierté.

– Tu t’en sortiras toujours, petite sœur, tu t’en rends compte, j’espère ?

– Non.

– Et tu sais pourquoi ? Parce que tu n’as pas peur d’aller de l’avant et d’affronter les problèmes. Ça doit être dû à ta hargne d’avocate, puisque dans la famille, on est plutôt du genre à fuir.

– Et vous fuyez quoi, au juste ? dis-je en plaçant les mains sur mes hanches.

– Absolument tout ce qui demanderait un peu trop de matière grise pour être résolu. Ou tout ce qui entraînerait un conflit quelconque. Tu savais qu’Adam et Amel étaient sortis avec la même fille la semaine dernière ?

– Non !

– Quand ils s’en sont rendu compte, au lieu d’aller la voir pour demander une explication, ils ont tout simplement effacé cette nana de leurs pensées, bloqué son numéro et maintenant, ils font comme si elle n’avait jamais existé.

– Mince, alors. Et ils ne sont pas fâchés l’un avec l’autre ?

– Pas du tout. Ils n’en parlent pas, n’y pensent même plus. Comme si rien

n'était jamais arrivé.

– Les mecs...

– À qui le dis-tu.

Alors que nous allons partir, Austin veut se joindre à nous et il va lui aussi se changer à l'étage. Il opte pour l'un de mes tee-shirts roses et passe un short court et noir qu'il utilisait au lycée et qu'il a traîné durant toutes ses années universitaires. Ses baskets sont orange et très fluo mais c'est comme ça que je l'aime, fou et coloré.

Le regard d'Avner sur lui est plein de malice. Si mon frère est du genre discret et habillé toujours de façon classique, il approuve le style voyant d'Austin. Peut-être parce que mon petit frère adoré est posé et classique et que voir notre ami le met en joie. Moi-même, je ne peux m'empêcher de sourire en le voyant si haut en couleur et plein de peps.

Tous les trois finalement prêts, nous sortons dans le jardin devant la maison. Avner est beau dans ses vêtements de sport luxueux tandis qu'Austin et moi avons l'air tout droit sortis des années 1980.

On commence par les Pilates et des exercices d'étirement pendant près de trente minutes.

Pour quelqu'un qui, comme moi, n'est pas très sportif, la torture n'en est que plus cruelle.

Au bout de la deuxième minute, je transpire comme un petit cochon sous une lampe UV. À la troisième, je suis essoufflée. Et à la cinquième, j'ai des muscles qui ont poussé de je ne sais où.

Mais honnêtement, ce n'est pas si mal. Je suis si concentrée sur toutes les brûlures de mon corps que je ne pense plus à Cerbère et ses remarques, à Clarence et son corps de rêve... Bon en fait si, je pense toujours à Clarence, mais plus à Cerbère.

Et qui aurait cru que mon frère, sous sa carapace timide et adorable, pouvait être un tel tyran ?

Je suis choquée.

Terrifiée.

Je ne le verrais plus jamais de la même façon.

D'abord, il nous fait nous pencher en avant, sur la pointe des pieds, les mains à plat sur le sol et les fesses relevées.

– Autumn, c'est quoi cette position, franchement ?

Il se baisse près de moi et me tapote le ventre.

– Je veux sentir tes abdos. Où sont-ils, hein ? Allez, contracte-moi tout ça !

Après une tape sur les fesses, il ajoute :

– Et contracte aussi ce petit cul, jeune fille ! Je veux te voir transpirer par chaque pore de ce corps de rêve, sœurette ! Fais-moi voir que tu en as !

Que j'ai quoi ? Aucune idée, mais je contracte quand même le tout.

Bizarrement, j'ai l'impression que mon meilleur ami a droit à un traitement de faveur. Mais c'est juste une impression.

– Austin, c'est pas mal. La position est bonne, fais juste attention de bien aligner ta nuque avec ton dos pour ne pas avoir mal.

Il lui redresse la tête et compte jusqu'à trente avant que nous ne soyons autorisés à nous aplatir au sol comme de vieilles loques.

– Ce n'est pas fini. Je veux vous voir souffrir et grimacer de douleur. C'est ma plus belle récompense.

Avner nous fait nous asseoir. Je rassemble mes quelques forces pour garder le dos droit et ne pas ressembler à une épave. Nous faisons quelques exercices pour délier les muscles de nos épaules et de nos cous avant que nous puissions nous allonger. Je regarde un instant le ciel magnifique alors que de nouveaux ordres claquent dans l'air.

– Relevez les jambes.

On s'exécute. Cette position est plutôt simple, j'en suis ravie.

- Plus haut, Autumn. Austin, c'est parfait.
- Comme par hasard, grommelé-je.
- Bien. Maintenant, relevez le buste en gardant votre colonne vertébrale bien droite, et pour que votre corps forme un V parfait.
- Quoi ? C'est possible, ça ?
- Bien sûr, sœurette. Si tu arrêtes de parler et que tu te concentres, tu y arriveras.

*Non mais je rêve !*, continué-je en pensée. *Il me dit de me taire ! Et en plus il nous fait faire des trucs impossibles !*

Je tourne la tête vers Austin. Mince, lui a réussi ! Avner lui prend délicatement les bras et les positionne à l'horizontale dans une posture étrange bien que visiblement douloureuse. Austin respire doucement, mais fort, et la sueur coule sur ses tempes. Moi, je suis toujours au sol avec les pieds en l'air.

Avner arrive devant moi, me surplombant de son mètre quatre-vingt-treize de férocité.

– Qu'est-ce que tu fabriques, Autumn ? Nous ne sommes pas là pour regarder les nuages. Au boulot !

Je grogne et relève doucement le buste pour faire son stupide V avant de lever les bras.

C'est incroyablement difficile ! Mon corps commence à trembler et comment suis-je censée respirer avec la poitrine collée aux cuisses ?

- Bien, ne bougez plus, maintenant.
- Quoi ? Pas possible ! Pendant combien de temps ? m'emporté-je.
- Tu vas te taire, oui ?
- Mais ça brûûûûûle, crié-je en sentant mes muscles me tirailler et prendre feu.
- C'est normal. Allez, relâchez tout.

Dans un cri féroce, Austin et moi nous aplatissons dans l'herbe.

– Un, deux, trois, quatre, cinq, compte doucement mon frère.

Pourquoi ? Oh, pour ça...

– On y retourne ! En place !

– Noooooon, lance Austin dans un long murmure d'agonie.

Un nouveau V nous apprend qu'Avner ne lâche jamais rien, et que chaque nouvelle plainte nous apportera cinq secondes supplémentaires à tenir.

Il nous laisse nous affaler et son sourire me donne envie de le frapper.

– Une toute petite dernière, allez.

Cette fois, je dois fermer les yeux pour ne pas pleurer de désespoir. C'est tellement dur, et je n'en peux plus. Est-ce que c'est possible d'avoir mal à des muscles invisibles ? Parce que je suis certaine de ne pas en avoir autant.

– Relâchez.

– Austin, grogné-je en tendant la main vers lui.

Il l'attrape du bout des doigts.

– Est-ce qu'on est en enfer ? lui demandé-je.

– Je crois. Qu'avons-nous fait pour mériter ça, Autumn ?

– Arrêtez de vous plaindre. Un dernier V pour la route !

– Tu as déjà dit que c'était le dernier juste avant !

– J'ai menti.

– Et là, qu'est-ce qui nous dit que tu ne mens pas ?

– Rien. Au boulot, les mauviettes !

Nous nous exécutons mais c'est bien pour ne pas avoir l'air de mauviettes, justement ! Non mais !

Après une courte pause qui ne nous fait pas de bien, puisque nous sommes à bout, Avner nous oblige à essayer quelques autres positions. Heureusement, elles sont plus faciles et je remarque alors que je me sens nettement mieux.

Je suis paisible, comme si tout le venin d'Ivy s'évacuait en même temps que

ma transpiration.

Je commence à penser que j'aime le sport.

Puis on part pour un footing, et tous mes espoirs se brisent.

J'ai les jambes en coton et autant de motivation qu'une feuille morte.

Cependant, les rues sont calmes en ce dimanche midi et cela me fait du bien. Mes parents habitent une immense rue, avec les maisons voisines très espacées et une végétation fournie. Des palmiers immenses bordent les routes et ombrent les trottoirs tandis que les jardins que nous dépassons sont garnis de multiples fleurs, cactées et arbustes. Je souris en entendant le chant sonore d'une tourterelle à ailes blanches qui s'envole lorsqu'un cardinal prend place à son côté sur la branche d'un jeune chêne.

Quand j'arrive au parc municipal, Austin et Avner sont loin devant moi et j'ai l'impression d'être une pestiférée.

En même temps, ils sont encore fringants alors que je suis en sueur de la tête aux pieds, que je cours comme une éclopée et que le bruit de ma respiration doit s'entendre jusqu'à la maison. Et plus ils s'éloignent, plus je ralentis. Bon sang, je déteste courir. Et faire du Pilates. Et tout le sport en général. J'ai les cheveux trempés et en pagaille, qui me collent au visage, les mains moites et je meurs de chaud. Je suis certaine d'être aussi rouge qu'Austin après deux martinis.

Mais quand je les vois tous les deux s'arrêter et trois hommes les entourer, mon cœur, déjà affolé, se met à remonter dans ma gorge. J'accélère le pas, troublée mais confiante. Ils discutent simplement, non ? Pas besoin de stresser. Pas besoin d'angoisser. Pas besoin...

Pourquoi est-ce qu'Austin est au sol ?

Oh mon Dieu !

Avner se jette sur l'un des hommes mais les deux autres l'attrapent chacun par un bras avant que le plus grand ne se mette à le frapper. Il est impuissant. Seul contre tous. Mon meilleur ami, toujours allongé, semble souffrir et malgré ses efforts pour se redresser, il en est incapable. Mon frère fait une tête de plus que

ses agresseurs et se débat comme un diable, malgré tout il a un peu moins de force à chaque nouveau coup qu'on lui inflige.

En me rapprochant, j'entends les gémissements d'Austin, les cris étouffés d'Avner et le rire répugnant des trois ordures.

Je suis enragée.

Complètement dévastée.

Je hurle comme une furie et je me jette sur le connard qui s'occupe de mon frère, les faisant tous tomber comme des quilles. L'homme sous moi s'est cogné la tête et je profite de son étourdissement pour le rouer de coups. Je n'en mène pas large. Et bon sang, ce que ça fait mal ! Je poursuis en le giflant, il a les os trop durs pour mes pauvres doigts. Mais le fait de me défouler sur lui me permet de ne pas être effrayée par ce qu'il vient de se passer.

Entre-temps, Austin s'est relevé et tous deux s'occupent de faire déguerpir les autres.

Quand mon adversaire se ressaisit enfin, ses yeux bruns se posent sur moi et un rictus affreux enlaidit davantage son visage couvert d'une barbe sombre.

Je déglutis, choquée par la férocité qui se dégage de lui. Il me fait peur. Je suis figée par sa façon de me détailler.

Quand il semble avoir gravé mes traits dans sa mémoire, il me bouscule violemment, me faisant tomber sur le côté. Il part en courant. J'aurais été incapable de le rattraper, car je suis figée par la terreur qui s'abat soudain sur moi.

– Vous allez bien ? demandé-je, le souffle court en cherchant du regard mes deux hommes.

Ils sont déjà près de moi et m'aident à me relever et à m'épousseter tandis que j'essaie de reprendre mon souffle.

– On va bien, répond Austin. Et toi ?

Son regard est assombri par la terreur, dans l'attente de ma réponse.

– Oui.

Je ne dois pas avoir l'air convaincante car le malaise persiste. Nous reprenons nos esprits. Je tremble. Austin halète. Et Avner grimace.

Pour détendre l'atmosphère, mon frère nous tapote dans le dos et me demande :

– Autumn, d'où tu sors des prises de catch pareilles ?

– Grandir avec cinq hommes, ça aide !

J'attrape mon téléphone dans ma poche et je commence à appeler les secours. J'aurais dû le faire tout de suite après l'agression, mais j'étais trop bouleversée. Quelle idiote ! Les trois agresseurs doivent être loin désormais.

Avner m'arrête tout de suite et secoue la tête.

– Pas la peine, il n'y a pas eu de mal.

Je le dévisage, abasourdie, tandis que mon ventre se noue.

– Tu plaisantes, j'espère ?

– Autumn, tu ne comprends pas...

– Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

– Que ce n'est pas la peine de nous faire encore plus voir ! Pas de police. On va bien.

Je regarde Austin qui semble déboussolé. Son menton est écorché et son regard fuyant. Je ne l'ai jamais vu ainsi, aussi fragile et apeuré. Je m'approche de lui et lui prends la main qu'il serre de ses doigts gelés.

– Tu as vu la tête d'Austin ? Tu trouves qu'il va bien ? Tu fais ce que tu veux mais moi je vais au poste de police tout de suite. Ces imbéciles n'auront plus qu'à se mettre la queue entre les jambes quand je les enverrai en taule pour les dix prochaines années.

– Autumn !

Mon frère est peut-être trop timide pour porter plainte ; à moins que ses préférences sexuelles soient toujours un tabou pour lui et je le comprends, vraiment. Je le soutiens, même. Mais je ne laisserai pas ces hommes s'en tirer, c'est certain.

– Ce n'est pas la peine de discuter.

J'attrape Austin par le bras et finalement Avner nous suit.

Le chemin semble durer une éternité. Je m'en veux de forcer mon petit frère à s'exposer alors qu'il n'en a pas envie. Cependant, je vois bien que c'est important pour Austin de se retrouver au poste de police. Sa prise sur ma main s'est relâchée depuis que nous sommes assis et que nous racontons notre version des faits à l'agent de police. Il se sent plus en sécurité. Et plus rassuré par l'enquête qui va être lancée.

Nous passons ensuite près de deux heures avec l'inspectrice Hyson, une jeune femme aux longs cheveux noirs et aux yeux bleu clair. Elle est grande et on devine un corps musclé sous son tailleur souple. Son visage est rond et a les traits poupins, avec ses joues roses et sa peau claire. Elle ne porte aucun maquillage, pourtant ses longs cils noirs et ses petites lèvres rouges ressortent de façon incroyable. C'est une femme très belle, tellement naturelle et posée qu'elle nous a tout de suite mis à l'aise. Nous sommes arrivés presque en crise de nerfs et à peine assis face à son bureau, nous nous sentons mieux.

Elle nous offre des boissons chaudes tandis qu'Austin soupire entre Avner et moi. Nous avons chacun un bras dans son dos et mon frère et moi avons entrelacé nos doigts.

Avec Austin, j'ai tout de suite deviné son penchant pour les hommes. Il a une personnalité exubérante et l'une des premières choses qu'il m'a dites une fois assis dans l'amphithéâtre pour notre cours de droit pénal et criminologie, c'est qu'il trouvait le prof « ultrasexy ». Il a également enchaîné avec des images très parlantes de ce qu'il aurait pu faire à ce pauvre homme s'il n'avait pas eu l'air aussi hétéro.

Pour mon frère, je le sais depuis le collège. Il m'en a parlé tôt et j'ai été la première à qui il s'est confié, ce qui me rend très fière. Avner a toujours voulu

garder le secret jusqu'à ce que tout le monde à la maison ait deviné. Pour autant, il ne passe pas son temps à le crier sur tous les toits puisqu'il est dans le milieu du sport et que c'est un univers dur et percutant.

Je sais que mon frère s'est fait discret au lycée, puis à l'université par rapport à son homosexualité. Mais lorsqu'il m'a dit ne pas vouloir appeler la police un peu plus tôt, mon pouls s'est accéléré. J'ai deviné, à sa façon de baisser les épaules, que ce n'était pas la première fois qu'il se faisait agresser, et cela a allumé en moi un brasier de rage qui brûle de justice.

Le métier d'avocat a toujours été celui vers lequel je me dirigeais. Il m'a collé à la peau, en quelque sorte, et jamais je n'ai été aussi heureuse d'avoir réussi ma carrière qu'aujourd'hui. Alors je me jure mentalement de tout faire pour que les agresseurs de mes deux chéris soient arrêtés.

L'inspectrice Hyson prend nos trois dépositions et c'est Avner qui relate les faits. Austin est trop secoué pour parler.

– On courait en riant quand l'un des hommes est arrivé devant nous et nous a insultés.

– Pouvez-vous préciser ? demande-t-elle en tapant son rapport.

– Des insultes homophobes. Plutôt vulgaires, grimace Avner.

– Continuez.

– Nous nous sommes arrêtés d'abord, en pensant qu'il s'agissait d'un sans domicile fixe ivre qui voulait parler. Mais quand il a commencé à ouvrir la bouche pour sortir ses insanités, on a fait comme si nous n'avions pas entendu et on a voulu le contourner, sauf que deux autres hommes sont arrivés. Des insultes, ils sont passés à la violence et ils ont jeté Austin au sol avant de lui donner des coups de pied au visage. C'était... affreux. J'ai stoppé l'un d'eux, mais les deux autres m'ont attrapé. J'ai encaissé pas mal, puis Wonder Woman est arrivée. Wonder Woman, c'est ma sœur Autumn, précise Avner en souriant. Elle a carrément fait un vol plané en sautant sur mon agresseur.

Avner raconte tout cela sur le ton de la plaisanterie mais au fond, il semble simplement reconnaissant que je sois arrivée à temps. Et même s'il fait comme si tout était normal, je le connais. Sa voix est légèrement tremblante. Seule une personne qui le comprend bien aurait pu détecter ces trémolos presque imperceptibles. Son regard est tombant et son front plissé alors qu'il a toujours

été joueur et taquin.

Je suis persuadée que cette agression l'a retourné bien plus qu'il ne nous le laisse croire et c'est pour nous protéger, Austin et moi. Pour que nous ne paniquions pas.

Pourtant, personnellement, je ne suis pas en état de choc. Juste dégoûtée par autant de haine et de mépris. Je n'ai jamais été témoin d'une agression à caractère homophobe avant et je prends la mesure de la bêtise des gens. J'ai dû vivre dans une bulle pour ne pas l'avoir remarquée avant. À présent, c'est comme si le monde avait changé. Et je me demande alors de combien d'attaques de ce genre mes deux hommes ont été victimes. Je serre un peu plus fort la main d'Avner entre mes doigts et je soupire.

Avec mon boulot d'avocate, j'ai souvent assisté à des violences, que ce soit dans le tribunal ou en dehors. J'ai aussi reçu des lettres de menaces de la part de grands groupes mais savoir que mes proches, des gens que j'aime par-dessus tout, sont visés, c'est intolérable. Je vais me battre pour eux.

On passe quelques heures à regarder des photos de suspects et on reconnaît tout de suite qui sont nos agresseurs. Apparemment, ils sont tous de la même famille et coutumiers des incitations à la haine. Ils vont payer très cher ! L'avocate hargneuse en moi sort les griffes ; pour protéger ma famille, je suis prête à tout.

Les frères Gamlin. Je grave leurs visages dans ma tête. Leo est un homme grand et mince, au visage émacié et dont le sourire fourbe ne faiblit pas, même sur les photos de son arrestation. Jack est le plus petit de la fratrie. Mais c'est Tom qui retient mon attention. L'aîné. Il est le plus robuste des trois et dans ses yeux vides de sentiments, la noirceur semble se disputer à la haine. Les trois hommes ont les traits identiques. Des cheveux noirs, des yeux sombres, une peau bronzée par le soleil d'Odessa. Et leurs casiers judiciaires battent des records de pages.

Il faut que je m'occupe d'eux le plus vite possible avant qu'ils ne s'en prennent à quelqu'un d'autre.

– Il est rare que des victimes portent plainte contre leurs agresseurs et c'est

pour ça que ces hommes sont toujours en liberté, nous avoue Hyson. Mais avec votre aide, je suis sûre que nous pourrons les envoyer passer un long séjour en prison.

L'inspectrice esquisse un faible sourire.

– Merci, lui dis-je.

– Ce n'est que mon boulot. Je peux vous mettre en contact avec une psychologue qui a l'habitude de travailler avec les victimes, si vous le souhaitez.

– Non, merci, répond Austin. Nous allons simplement rentrer maintenant, je suis fatigué.

– Vous êtes sûr, monsieur Green ?

– Oui.

– Très bien. Je ne veux pas vous alarmer, mais faites attention à vous, tous les trois. Ces hommes sont dangereux et ils n'ont pas de domicile fixe. D'ici à ce que nous les arrêtions, il pourrait se passer quelques jours. La seule adresse que nous avons est celle de leurs parents et j'ai bon espoir de pouvoir mettre la main sur eux rapidement. Mais on ne sait jamais.

– Nous serons prudents, réponds-je pour nous trois.

Même si au fond de moi, je commence à me sentir nerveuse.

– Avant que je ne vous laisse rentrer, j'aimerais qu'un de nos experts photographie vos blessures, si vous le permettez. Nous aurons ainsi un dossier plus riche à fournir en cas de procès.

– Je ne sais pas... dit Austin, mal à l'aise. Je ne pense pas vouloir aller jusque-là.

– Austin, dis-je en posant une main sur son épaule. Tu as la chance de pouvoir faire la différence. Pense à toutes les personnes qu'ils pourraient agresser s'ils restaient en liberté. Je sais que tu as plus l'habitude d'être de l'autre côté de la barre, mais c'est important, tu ne penses pas ?

– Oui, bien sûr, soupire-t-il.

– Avner, toi aussi tu es d'accord, n'est-ce pas ?

– Oui, Autumn. Tu as raison de nous pousser à faire ce qui est le mieux.

Mon petit frère baisse les yeux, et pour la première, je vois chez lui une fragilité que je n'avais jamais remarquée jusqu'à présent.

– Parfait, dit l’inspectrice.

Elle nous fait traverser le poste fourmillant de bruit et d’agents passablement énervés. Contre le mur du fond, quelques criminels, menottés à un banc de fer fixé au sol, regardent autour d’eux dans une tentative veine d’intimider leur monde. Je suis habituée à ce genre de regard et ne m’en formalise plus. Austin est dans le même cas que moi mais Avner semble mal à l’aise. Il est pâle, anxieux et est soulagé lorsque je le prends par la taille pour le coller à moi.

– Comment fais-tu pour ne pas craquer lorsque les gens semblent vouloir te tuer, à la barre ?

– On s’habitue, réponds-je tout bas. Au début, j’en faisais des cauchemars mais maintenant, j’en rirais presque.

– Tu n’as jamais songé à te reconverter dans le domaine paysagiste ? C’est moins violent, tu sais. Et Amel aimerait beaucoup t’apprendre à être plus soigneuse avec les plantes.

– Je ne suis pas faite pour tailler des bambous.

Il s’esclaffe, puis son rire meurt dans sa gorge lorsque nous pénétrons dans une pièce étroite, aux murs gris et très éclairée. Une table métallisée se trouve dans un coin et un homme y est assis, les mains sur ses longues jambes. Il se lève à notre arrivée et hoche la tête en signe de bonjour.

– Officier Howling, voici nos témoins. M<sup>lle</sup> Fells n’a pas reçu de coups, mais ces MM. Fells et Green sont amochés.

L’inspectrice Hyson se tourne vers les deux hommes.

– Vous pouvez présenter vos blessures.

Austin est le premier à avancer vers Howling. Ce dernier est vêtu d’un uniforme strict, bleu foncé, et dans lequel il flotte. Son visage est marqué par les années, même s’il ne dépasse pas les 50 ans. On voit qu’il a bien vécu. Qu’il a vu toute la misère du monde dans son métier, mais il reste d’un professionnalisme froid.

Pour autant, sa délicatesse lorsqu’il attrape le menton d’Austin entre ses doigts est rassurante. Il lui fait tourner la tête dans tous les sens et prend une

petite dizaine de photos. La blessure rougeoyante a bleui sur le contour et fait la taille d'un poing.

Austin présente ensuite ses mains et ses avant-bras, couverts d'égratignures et d'autres bleus un peu moins foncés. Ils démontrent qu'il s'est protégé le visage pendant qu'on le rouait de coups.

J'en ai mal au ventre.

Voilà ce qu'a récolté mon ami pour être différent. Pour aimer, pour désirer qui il veut.

J'ai beau plonger le nez dans le boulot pour tenter de jouer les femmes fortes, je suis traumatisée, tout au fond de moi. Je comble le trou béant dans mon estomac en pensant à ce moment où la grille de la prison se refermera sur les agresseurs. C'est tout ce qui peut me rassurer, à cet instant.

– Avez-vous d'autres blessures à nous montrer ? demande Howling.

Austin secoue la tête et recule à mes côtés. Avner avance à son tour et hésite.

– Tout va bien se passer, monsieur Fells.

Mon frère hoche la tête puis enlève son tee-shirt d'un geste lent, comme s'il souffrait. Il le jette nonchalamment au sol et fixe son regard sur ses pieds. Son dos est musclé et bronzé. Il témoigne de ses nombreuses heures à faire du sport, à moitié nu et au soleil.

Mais lorsqu'il se tourne vers nous, je hurle sous le choc et Austin se prend la tête entre les mains. Avner a le torse complètement noir, témoignant de la violence des coups reçus. Bon sang, je n'avais pas compris à quel point il avait été amoché ! Il n'a rien dit !

– Avner, sangloté-je.

– Tout va bien, sœurte. Ça ne fait pas aussi mal que ça en a l'air.

– menteur ! Bon sang, je te jure que tu mériterais des baffes pour m'avoir caché ça ! Je t'aurais emmené directement à l'hôpital si j'avais su !

– Je crois que j'ai reçu assez de coups pour aujourd'hui.

– Oh non, je ne pense pas. Tu en mérites un de plus pour tout ça, mon grand !

– Autumn, s’il te plaît, calme-toi. Je vais bien. Je sais que tu te fais du souci, tu es ma grande sœur chérie, après tout. Mais ça va aller.

Je grommelle dans mon coin, accompagnée d’Austin, pendant que le photographe saisit toutes les nuances de couleurs de la peau de mon frère.

Quand Howling termine, j’aide Avner à ramasser son tee-shirt et à l’enfiler. Austin est incroyablement silencieux et n’ose même plus relever la tête.

– Vous devriez rentrer vous reposer, nous dit Hyson quand plus personne ne parle durant cinq longues minutes.

– Vous avez raison.

– Je vais demander à un officier de vous raccompagner chez vous.

C’est ainsi que nous nous retrouvons à l’arrière d’une voiture de police un dimanche après-midi ensoleillé. Je tente de convaincre Avner d’aller à l’hôpital mais il refuse catégoriquement. Il envoie un message aux parents pour les prévenir que nous ne repasserons pas et il nous enjoint de ne pas leur parler de ce qui s’est passé. De toute façon, je ne veux pas les inquiéter avec ça.

On dépose Avner le premier et il nous sourit. Mon frère a un moral d’acier et une volonté de fer.

– On se revoit bientôt, nous dit-il avec un clin d’œil. Il va falloir que j’entretienne régulièrement vos petits corps chétifs. Vous avez eu beaucoup trop de mal avec les exercices aujourd’hui, c’était vraiment mauvais.

– Tu abuses ! lui crié-je par la fenêtre ouverte alors qu’il remonte son allée.

Mais sa réplique nous a remonté le moral. Austin sourit aussi, amusé par sa façon de nous traiter comme des moins que rien. Et quand Austin sourit, je souris.

Lorsqu’il quitte la voiture à son tour, il m’embrasse sur la joue et me dit d’un ton calme :

– On les aura.

Il repart. Je sais alors avec certitude que mon ami, deuxième meilleur avocat de cette ville, va s’en tirer sans aucune séquelle, et avec une rage de vaincre à

toute épreuve.

# Chapitre 12

## Autumn

Le lundi matin, je suis d'une humeur merveilleuse. J'ai réglé mon réveil sur « Say Aha » de Santigold et j'ai passé une bonne partie de la nuit à travailler mon dossier Green/Fells contre les frères Gamlin, les pauvres criminels qui m'ont à leurs trousses. Ils ne vont rien voir arriver, c'est sûr. Ils se sont frottés aux mauvaises personnes et je n'ai pas peur de les faire tomber pour s'en être pris aux gens que j'aime.

Pour aller travailler, j'ai opté pour les transports en commun ce matin, puisque je suis à l'heure. Assise dans le bus à moitié vide, je regarde Odessa défiler devant mes yeux. En arrivant au boulevard qui mène au bureau, je tourne la tête et, de l'autre côté de la rue, au milieu du flot de passants, une silhouette se tient immobile.

Le bus s'arrête dans un bruit criant qui heurte mes nerfs.

Les yeux rivés sur moi, l'aîné des frères Gamlin m'observe, l'air déterminé à me faire du mal. Je sens mon souffle se couper et je saute hors du véhicule dès que les portes s'ouvrent. Je le contourne puis m'apprête à traverser au passage piéton pour rejoindre cet homme quand je remarque qu'il a disparu.

Je cherche partout dans la foule cette grande silhouette drapée de noir, mais il n'est pas là.

Bon... Peut-être que la fatigue me rattrape et que j'ai rêvé debout. C'est la solution la plus logique. Et la moins effrayante. Après tout, je n'ai dormi que cinq heures, cette nuit.

Et Tom Gamlin ne peut pas être en train d'épier mon bureau, c'est impossible.

Je me retourne et pénètre dans le grand bâtiment portant la plaque dorée de

Reid and Associates. Je souris. Tout ira bien, tant que je ne me laisserai pas abattre par tout ce qui se passe autour de moi.

Après tout, les choses s'arrangent toujours.

Je frotte mes yeux fatigués avant de me diriger vers l'ascenseur. J'ai beaucoup parlé avec mon frère au téléphone cette nuit, et j'ai appris qu'il avait déjà subi ce genre d'attaque. Austin, quant à lui, a vécu là sa première agression. Je l'ai rassuré comme je le pouvais et il a fini la soirée chez Avner.

Au moins, cette agression a eu un effet positif. J'ai croisé les doigts si souvent pour qu'ils arrivent enfin à se construire un petit bout d'histoire... À voir le sourire d'Austin quand je suis passée lui dire bonjour ce matin, il y a enfin de l'amour dans l'air. Et il a rougi quand je lui ai demandé comment s'était passée sa soirée ! Rougi ! Une première.

Si ma bonne humeur n'a pas été ternie par cet épisode étrange à la sortie du bus, en revanche, elle en prend un sacré coup lorsque j'arrive à mon poste. Clarence est déjà là. Je n'aurais donc pas droit à mon petit spectacle habituel et pour lequel je me lève plus tôt tous les matins : ouverture des portes de l'ascenseur, son regard rivé au sol se relève et il enfonce les mains dans ses poches à la recherche de ses clefs. Il avance, fier et droit tel un dieu en costume de luxe puis jette un œil discret vers moi. Regard qui se termine en grand sourire, petit signe de tête et en « Bonjour, mademoiselle Fells » grave et sensuel. Quel plaisir. Puis il me tourne le dos le temps d'ouvrir la porte et je bave devant ses petites fesses musclées. Il entre dans son bureau en faisant un tour complet sur lui-même pour me surprendre à le regarder et finalement, la porte se ferme.

Je soupire puis j'installe mes affaires avant d'allumer l'ordinateur. Je vais toquer à son bureau mais la porte est entrouverte et je laisse ma main en suspens, sans frapper. Je me fige en entendant Ivy se plaindre de moi. Encore.

Mon estomac se révolte. Rien que le fait de la savoir là, avec lui, me donne la nausée. Je suis physiquement malade à cause d'elle. Mon pouls bourdonne à mes oreilles, et je ferme les yeux en l'écoutant me dénigrer. Le Pilates n'a pas fonctionné aussi bien que je l'espérais.

- On devrait la renvoyer !
- C’est notre meilleure avocate.
- Et elle ne fait pas son travail ! Elle reste là à son bureau parce qu’elle est fainéante ! Sinon, pourquoi est-ce qu’elle ne retournerait pas à ses occupations, celles qui vont de pair avec son diplôme ?
- Pour aider sa collègue et j’approuve son geste. Je n’ai absolument pas eu le temps de trouver une autre secrétaire depuis que je travaille ici. Ce n’est plus qu’une question de jours, de toute façon. À la fin de la semaine, Autumn retournera dans son bureau.
- Et tu l’appelles par son prénom, maintenant ? C’est nouveau ?
- Arrête tes histoires, Ivy.
- Non, je n’arrêtera pas. Je ne comprends pas pourquoi tu t’es entichée de cette gro...
- Ta gueule !

J’entends Clarence se lever et Ivy hoqueter. Je suis moi-même choquée qu’il prenne ma défense avec une telle virulence. Il vient de dire à sa femme de la fermer ? Waouh ! Je me sens comme une princesse devant son prince, épée brandie droit devant lui à vouloir écarter la sorcière de notre passage.

- Je t’interdis de me parler de cette façon, couine-t-elle.
- Si tu veux que je te parle avec déférence, commence par avoir un peu d’égard pour les gens qui t’entourent.
- Pour toi, par exemple ? demande-t-elle, narquoise.
- Pour tout le monde, Ivy ! Bon sang, tu ne comprends pas que tu dois respecter tout le monde ?
- Pourquoi est-ce que j’aurais la moindre estime pour des gens qui ne sont que de simples subalternes ? Ou pour un homme qui m’a trompée des dizaines de fois ?
- Tu sais très bien que notre mariage n’est qu’une vaste mascarade ! On ne s’est jamais aimé et ça, ça ne te gênait pas, avant. En fait, je pense même que cela ne te gêne que parce que tu te sens inférieure à Autumn alors qu’en général les gens se plient en quatre pour toi et se font écraser sur ton passage.
- Pourquoi est-ce que je me sentirais inférieure à cette vache ? Non mais tu l’as vue ?
- Oui, je l’ai vue. Elle est belle, intelligente, douée et elle a un cœur en or. Et toi, qu’est-ce que tu as, Ivy ?

– De l’argent...

– Non, c’est le mien.

– Nous sommes mariés, c’est le nôtre ! Et j’ai une classe qu’elle n’aura jamais, quand bien même elle se taperait tous les milliardaires de cette ville et qu’ils l’habillaient en Lagerfeld. Oh non, ce ne serait pas possible, jamais il n’aurait sa taille.

Bon là, je dois vraiment retourner à mon bureau mais je suis incapable de bouger.

– Tu dépasses les bornes, Ivy.

– Quoi ? Depuis quand tu les aimes aussi rondes ? Sérieusement ? Je sais quel genre de femme t’attire.

– Je n’ai jamais eu de « genre » de femme.

– Pas même moi ? Tu m’aimais bien au lycée.

– Je t’aimais bien quand tu avais encore un cœur. Quand tu n’étais pas obsédée par ton rang social et l’argent. Mais ça, c’était bien avant le lycée. En primaire, je dirais.

– Salaud.

– Non, Ivy, c’est toi qui es aigrie. Et c’est toi qui as voulu de cette vie, pas moi. Moi, je dois subir toute cette connerie et j’assume. Fais pareil.

– La faute à qui, si tu es coincé avec ce contrat, Clarence ?

Mince, la sonnette de l’ascenseur retentit. Je suis piégée ! Soit je cours jusqu’à mon bureau et j’ai l’air suspecte, soit je toque et avec un peu de chance, ces deux-là ne sauront pas que je les espionnais.

Plus le temps de réfléchir, je frappe à la porte au moment où l’ascenseur s’ouvre sur James.

– Oui ?

J’entre, mal à l’aise, et je n’ose pas regarder Ivy. Si je voyais son sale air prétentieux, je lui sauterais dessus avant de tirer ses cheveux impeccables et soyeux. Pétasse.

– Monsieur Reid, euh, le Père Noël pour vous.

J'avais autre chose à lui dire mais je ne me souviens plus de ce que c'est.

– Qu'est-ce qu'elle raconte ? crache Ivy.

– Laisse-nous, ordonne-t-il.

Je ne sais pas s'il s'adresse à moi ou à elle, quoi qu'il en soit, nous sortons toutes les deux.

– Mesdames, dit James en souriant.

J'ai l'impression que toute cette tension dans l'air l'amuse. Il se délecte beaucoup de voir Ivy en colère. Ce n'est pas mon cas, car lorsqu'elle est dans cet état, Clarence souffre, et cela me rend triste.

Il ignore Ivy, la contourne et me fait la bise comme s'il me connaissait depuis dix ans.

J'en reste pantoise, les yeux écarquillés jusqu'à ce que son clin d'œil me fasse sourire à mon tour. Cet homme déteste Ivy et il fait tout pour la mettre en rogne. D'un sens, je l'apprécie davantage pour cela. D'un autre, qu'il se serve de moi pour attiser la colère de Cerbère me fait un peu peur.

– Autumn, toujours un plaisir ! Et comme d'habitude, vous êtes à croquer dans ces vêtements.

Je serre les poings, prête à lui en mettre un en pleine figure.

– James, grogne Clarence, arrête de draguer mes employées. Surtout quand il s'agit d'avocats qui pourraient te faire cracher des millions pour harcèlement sexuel.

– Oh, elle ne me ferait jamais une chose pareille, n'est-ce pas Autumn ?

– Vous avez tort, monsieur. Je le ferais et je trinquerais une fois votre peine prononcée.

Ivy éclate de rire puis va se tenir près de mon bureau.

Je me tourne vers Clarence, angoissée.

– Qu'est-ce qu'elle me veut ? murmuré-je.

Il hausse les épaules et m'abandonne lâchement, me laissant seule avec elle.

Je vais m'installer sur ma chaise confortable en prenant mon temps, puis je m'y adosse et je croise les bras sur ma poitrine.

– Madame Reid, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

– Vous savez, je n'aime pas que mon mari traîne trop souvent avec James. Il n'a pas une bonne influence sur lui. Il aime sortir et boire et il entraîne Clarence dans ses délires sordides.

J'étrécis les yeux. Elle caresse les contours de mon téléphone de réception puis me fait son sourire carnassier.

– J'imagine qu'il y a une touche à enfoncer pour entendre ce qui se dit là-dedans, non ?

– En effet, c'est la touche 2 suivie d'étoile mais je vous déconseille de le faire.

– Pourquoi ?

– Parce que si vous espionnez mon patron durant ses rendez-vous, je le lui dirais.

Il n'y a que moi qui aie le droit de le faire ! Non mais. C'est l'apanage de la secrétaire curieuse, et puisqu'elle méprise cet emploi et la personne qui le fait, elle peut toujours courir.

– Espèce de garce ! me lance-t-elle.

Ses petits yeux bleus semblent vouloir me faire rôtir.

– C'est bien possible, souris-je, loin d'être atteinte par cette insulte.

– Vous savez quoi, mademoiselle Fells ?

– Non mais je suppose que je ne vais pas tarder à l'apprendre.

– J'ai d'autres dossiers à vous faire trier. Et je veux qu'ils soient prêts pour demain matin. Avec Clarence, nous essayons de trouver des failles dans de vieilles affaires et qui pourraient nous aider à accabler Spencer pour qu'il reste en prison très longtemps. Plus nous trouverons d'éléments compromettants, plus les assurances nous rembourseront ce qu'il a volé. Je compte sur vous pour bien trier chaque feuille de chaque dossier. Je vous les fais livrer tout de suite.

Et par tout de suite, elle entend deux heures de l'après-midi.

Je passe les six heures suivantes à lire, épousseter, et mettre des insectes morts à la poubelle.

Dans le couloir, les lumières de nuit se sont allumées, me laissant seule avec ma lampe de bureau et la désagréable impression d'être la toute dernière personne de cet immeuble. Heureusement, je sais que Clarence est toujours là. Il a eu plusieurs rendez-vous dont le dernier s'est plutôt mal passé avec un client mécontent. Son procès a été perdu et avec lui, l'indemnisation qu'il aurait voulue pour soigner ses deux enfants tombés malades suite à des pesticides versés par voie aérienne sur les champs autour de sa maison. La perte d'un document dans cette affaire a fait que nous avons échoué mais surtout, que ce père de famille n'aura pas les moyens de payer les soins pour lui et ses enfants.

Je ne vois pas ce qui a pu se passer pour qu'un document soit égaré, et je n'aime pas cette histoire. Il faudra que j'en touche un mot à Fred, l'avocat qui s'occupait du dossier. Quelque chose cloche. Mon instinct de fouineuse est en alerte. Et j'adore fouiner.

Quand je suis sur une affaire, il m'arrive souvent de disparaître du bureau pour me rendre sur les lieux des accidents, parler au voisinage et même récolter quelques indices et prendre des photos avec mon téléphone ridiculement petit, discret mais d'une qualité redoutable. Mon vieux Polaroid a l'air d'un cake à côté.

Il est fréquent que certaines personnes se laissent corrompre, surtout à cause d'entreprises capables de vous faire chanter ou de vous payer des milliers pour garantir leur sécurité.

Mais avant de me lancer dans cette histoire, j'ai d'autres affaires à régler. Notamment ce vieux tas malodorant de feuilles humides et jaunies.

Quand j'ai trié la toute dernière page du dossier, je passe aux toilettes avant de venir récupérer ma veste et mon sac à main. Clarence sort de son bureau à ce moment-là et nous sursautons tous les deux.

– Autumn ! Qu'est-ce que tu fais encore là ? s'étonne-t-il.

– Ivy m’a demandé de trier de vieilles affaires de Spencer pour demain matin et je viens seulement de terminer.

– Tu aurais dû me prévenir ! Et rentrer chez toi plus tôt. Je m’en serai occupé, tu sais.

– Pour avoir encore plus de problèmes avec elle ? Je t’en prie, il ne me reste que quatre jours à la supporter, ensuite, je retourne à mon vrai bureau.

– Ai-je le droit de te dire que je n’ai pas envie que ce moment arrive ?

– Pour être honnête, je n’en ai pas franchement envie non plus.

– Ça te plaît, la réception ?

– Pas vraiment et mon boulot me manque. Mais toi, tu vas me manquer encore plus, avoué-je en hésitant.

Je pose la tête sur son épaule et il m’enlace. Satisfait. Soulagé.

– Hé, on n’a pas le droit de se toucher ! Avec les mains.

– Désolé. Mais je te signale qu’avec la tête c’est quand même toucher.

– Ah bon ? Trouve-moi un dictionnaire qui le prouve et je validerai.

Il rit puis soupire avant de poser le menton sur le sommet de mon crâne, les mains en l’air. Sa proximité me réchauffe et me reconforte mais ce qui me plaît le plus, ce sont toutes les sensations folles qu’il fait naître en moi, comme si sa simple présence m’aidait à vivre plus fort.

– Sortons d’ici, tu veux. On a bien mérité d’avoir notre soirée, je pense, me dit-il.

– Tu as raison. Je suis lessivée et j’aurais bien besoin d’un verre. Ou de chocolat. Ou des deux.

– Quel bon programme. Je rajouterai une part de pizza entre les deux et un peu de musique.

– Oh oui, de la musique douce et calme pour se détendre.

– Du Massive Attack.

– Ou Enya.

– Ou du Marvin Gay.

– J’ai dit des chansons douces, pas des chansons sexy. C’est le meilleur moyen pour terminer déprimée dans mon canapé.

– Tu n’as pas de petit ami ?

Je lui lance un regard tel qu’il recule d’un pas.

– Peut-être que j’en aurais un, si tu n’étais pas marié. Ou peut-être que j’en aurais un, si tu n’occupais pas toutes mes pensées après m’avoir attirée dans tes filets empoisonnés.

Il a l’air un peu abattu avant que son regard ne s’illumine.

- Je suis dans toutes tes pensées ?
- Quoi ? demandé-je d’une voix aiguë.
- C’est ce que tu viens de dire.
- M’en souviens pas.

Mince, il faut que je fasse attention à mes paroles.

- Toi aussi, tu es dans toutes les miennes. D’ailleurs, en ce moment, dans ma tête, tu es loin d’être habillée. Mais tu es toujours aussi impertinente.
- Comment oses-tu ? l’accusé-je.

Si la situation avait été différente, je l’aurais attrapé délicatement par la cravate pour le coller à moi. Mais si la moindre parcelle de mon corps entre en contact avec le moindre millimètre du sien, je n’aurais pas la force de lui résister très longtemps.

- Oh oui, vas-y, énerve-toi, Autumn !

Il sourit. Se moque. Je n’ai pas l’intention d’entrer dans son jeu. Chaque échange entre nous, chaque rire, chaque partage renforce un peu plus mes sentiments et ils commencent à me faire atrocement souffrir. D’abord, parce qu’il est toujours marié et donc inaccessible. Et surtout parce que je vois bien qu’il n’a pas l’intention, ou la possibilité, de se débarrasser d’Ivy.

- Tu es un véritable gamin, tu le sais au moins ?
- On m’a toujours dit que j’étais trop mature pour mon âge quand j’étais jeune. Je suppose qu’il était temps que je fasse ma crise d’adolescence.

Je ris en appuyant discrètement sur le bouton de l’ascenseur. Je ne peux pas continuer à être près de lui. Si près. Tellement proche que son parfum capiteux me fait tourner la tête et que ses yeux balayant mon corps me donnent des envies plus torrides les unes que les autres.

Mais prendre l'ascenseur avec Clarence, sur des milliers d'étages, est une expérience ultrasensorielle à elle toute seule. Sa personne délicieuse est un régal pour mes yeux, son odeur me rappelle la connexion charnelle qui nous a unis à de nombreuses reprises. À chaque fois que je frôle sa main dans le minuscule espace, un feu de joie s'allume à un endroit différent à l'intérieur de mon corps.

Voilà pourquoi je lui ai interdit de me toucher, entre autres. Parce que nous deux, nous créons des étincelles qui brûlent des heures durant.

Nous émergeons dans le hall dans un silence pesant et je ferme les boutons de ma veste en voyant qu'il pleut à verse. J'ai hâte de m'éloigner de lui, du magnétisme qui me force à le désirer plus que tout alors que je souhaite le haïr de tout mon cœur.

– Bonne soirée, Clarence.

Je me précipite à l'extérieur où la pluie s'abat sur moi et m'aide à me délivrer de son emprise diabolique et sensuelle. Dehors, je hèle un taxi qui passe près de moi à cet instant. Le bougre ne prend même pas la peine de me regarder alors qu'il est vide ! Deuxième taxi, loupé.

Une drôle de sensation me noue l'estomac et je tourne la tête vers ma droite, près de la ruelle à quelques mètres de Reid & Associates. Là, un homme se tient à l'abri de la pluie, sous le store rayé d'un magasin abandonné. Il est entièrement vêtu de noir et je sais que, cette fois, il n'est pas une illusion. Dès que je pose les yeux sur lui, il se redresse du mur où il est appuyé puis il disparaît. La pluie a forcé les gens à rentrer chez eux le plus vite possible. Si la foule de ce matin m'a incitée à prendre des risques, il est hors de question que je coure après Tom Gamlin alors que la ville est déserte.

Angoissée à l'idée d'être espionnée par ces malfaiteurs, je décide d'appeler l'inspectrice Hyson mais son téléphone est occupé. Et aucun taxi ne répond à mes signes furieux.

Je suis trempée de la tête aux pieds quand soudain, plus rien. Plus une goutte ne m'atteint.

Je me tourne pour voir Clarence penché au-dessus de moi avec sa veste qui

nous sert de parapluie. Lui aussi est trempé et ses cheveux ondulent allégrement. Si je n'étais pas déjà amoureuse de lui, je serais tombée sous son charme dans la seconde. Quel homme, au vingt et unième siècle, se sert encore de sa veste de luxe pour abriter une femme des intempéries ? Sans compter que ce petit abri de fortune crée une proximité presque intime.

Ses yeux baissés vers moi, de l'eau ruisselle sur son visage et jusqu'à ses lèvres que j'ai envie de goûter. Mon cœur tempête dans ma poitrine et ma respiration est incontrôlable.

Clarence tout sec est terriblement attirant. Mais mouillé ? Bon sang, il est né pour marcher sous la pluie ! L'eau assombrit ses cheveux, ce qui lui donne un air encore plus ténébreux. Sur ses longs cils noirs, des perles de pluie forment comme de petits diamants illuminant son regard et bien sûr, sa chemise lui colle au torse, moulant ses muscles finement ciselés et extraordinaires.

– Je te ramène, si tu veux, déclare-t-il d'un ton calme mais qui sonne faux, comme s'il tentait, lui aussi, de dompter la tempête en lui.

Sa voix grave fait vibrer en moi la corde de mon amour pour lui.

Je tâte les différentes possibilités qui s'offrent à moi. Taxi : aucun d'eux ne veut de moi, apparemment. J'aurais sali leur précieux véhicule avec mes vêtements détrempés. Bus : ce qui signifie marcher près de cinq cents mètres sous cette averse diluvienne et avec mes talons aiguilles. Austin : s'il vient me chercher, je vais en entendre parler pendant des années. Je rejette toutes ces options. Ce sera Clarence.

– D'accord, dis-je d'une toute petite voix.

Il me conduit un peu plus loin où une Ferrari noire aux vitres teintées l'attend bien sagement.

– C'est ta voiture ?

– En personne. Je te présente Marylin.

Je tourne vivement la tête vers lui, abasourdie.

– Je plaisante. C'est bien ma voiture mais elle n'a pas de prénom. Enfin, peut-

être que je vais l'appeler Autumn parce que j'aime assez être à l'intérieur et que quand j'y serai, elle sera toute mouillée.

J'éclate d'un rire franc et j'en ai les larmes aux yeux. La pluie redouble d'intensité, nous allons inonder sa voiture à trois milliards de dollars et tout ce qui lui passe par la tête, ce sont des plaisanteries graveleuses ?

– Tu es fou.

– Complètement.

– Tu n'as pas peur qu'on abîme tes sièges ? m'inquiété-je.

– Monte dans cette fichue voiture, Autumn ! La seule chose qui m'inquiète, c'est que tu tombes malade à cause du temps. Je n'en ai rien à faire de cette caisse.

Il m'ouvre la porte et je m'engouffre dans l'habitacle étroit et intimidant. Clarence fait le tour avant de me rejoindre et de faire ronfler le moteur.

– Entre ton adresse dans le GPS. On va faire un petit tour avant, si ça te tente.

– Ça me va.

En fait, ça ne me va pas du tout.

Clarence roule comme s'il avait le diable aux trousses et aucun respect pour la vie. Le paysage défile si vite qu'il est complètement flou et avec la nuit qui tombe, on ne voit presque plus rien autour de nous.

Je suis collée à mon siège et, entre deux hurlements, je m'agrippe à la ceinture qui maintient fermement ma poitrine. Je vais mourir dans cette voiture, c'est certain ! Je ferme les yeux. Mais c'est encore pire.

Dans les virages, il roule carrément à gauche de la route. Je suis angoissée de voir quelqu'un arriver dans le sens inverse ; lui ne semble pas aussi pessimiste. Je dois l'avouer, il maîtrise cette voiture avec une aisance époustouflante. Mais bon sang, il va si vite que je vois un instant ma vie défiler devant mes yeux.

– Clarence, ralentis ! Je vais mourir ! couiné-je.

Il sourit puis la voiture se met à ralentir jusqu'à s'arrêter complètement.

Je reste une ou dix minutes essoufflée, les mains serrées autour de ma ceinture de sécurité, en me demandant si les lumières face à moi sont le paradis.

Ça ne l'est pas. Ou presque pas.

Le spectacle où Clarence nous a conduits est tout simplement magique.

Nous nous trouvons sur les hauteurs d'Odessa, sur une falaise nue et derrière laquelle s'étend une végétation luxuriante. Et en face de nous, la ville en contrebas nous offre une multitude d'étincelles multicolores.

J'en oublie presque ma descente d'organes.

Je sors de la voiture, accompagnée du fou du volant et nous nous abritons sous un sapin dont les branches hautes et bien garnies nous procurent un abri contre la pluie désormais fine et éparse. Je me colle contre Clarence pour que notre chaleur reste, prenant bien soin de garder les mains dans mes poches.

– C'est magnifique !

Je suis éblouie par la beauté du spectacle. Toutes ces lumières, toute cette vie qui flambe là-bas, sans se soucier de nous ou de qui que ce soit, me donnent le vertige et l'envie de vivre tous les jours un peu plus fort.

– Je trouve aussi.

Il pose un bras sur mon épaule et je le laisse faire. Ce soir, j'ai besoin d'un ami pour me détendre. Et c'est lui.

– Pourquoi est-ce que tu roules aussi vite ? demandé-je après une éternité de calme.

Nous ne sommes pas pressés par le temps. Je n'ai personne qui m'attend à la maison, et lui ne veut pas retourner voir Ivy. Sa façon de conduire m'a donc semblé étrange. Je ne le pense pas fou de vitesse ou accro à l'adrénaline, car lors de notre nuit ensemble, il a su prendre son temps comme il le fallait. C'est donc intrigant de voir qu'il roule de façon insensée.

– Parce que... commence-t-il, toute ma vie j'ai fait selon les choix des autres.

Sans jamais pouvoir donner libre cours à mes passions, mes envies. Ce que tu dois comprendre, Autumn, c'est que même aujourd'hui, à 33 ans, je ne suis que la marionnette de mon père et d'Ivy. Ils font de moi ce qu'ils veulent parce qu'ils ont les moyens d'appuyer là où ça fait très mal. Je n'ai pas la possibilité d'aimer qui je veux, de gérer mes affaires comme je l'entends. Rouler me permet d'être libre. La vitesse est l'un de mes seuls moyens de ressentir des choses. De comprendre que j'existe encore, même si j'ai de plus en plus de doutes. Avec cette voiture, j'ai l'impression de retrouver une liberté que je n'ai pu goûter qu'une seule fois de toute ma vie.

– C'était quand ?

– C'était avec toi, dans cet hôtel.

Les souvenirs affluent et je pose la tête contre son épaule. J'ai envie de sa chaleur et de sa tendresse. Envie d'entendre sa voix et de voir son regard se poser sur moi avec la douceur dont je le sais capable. Et surtout, je veux en apprendre plus sur lui. Je veux connaître le véritable Clarence. Pas celui qui côtoie Ivy. Pas celui qui est mon patron. Mais l'homme avec qui j'ai passé une nuit et qui m'a avoué avoir été grunge. Je veux connaître tout, absolument tout, car c'est la façon la plus simple de me rapprocher de lui.

– Pourquoi tu dois faire selon le bon vouloir des autres ?

– Parce que je suis obligé.

– Pourquoi ? insisté-je.

– J'ai fait des conneries dans ma jeunesse et je dois les assumer maintenant.

De très grosses conneries, Autumn.

– Et si tu n'y étais pas obligé, qu'est-ce que tu voudrais faire ? Quelles sont tes passions ?

– Tu vas rire mais j'aurais aimé être chauffeur de taxi. Parler à des gens toute la journée, les conseiller et surtout, rouler. J'adore la route. J'ai l'impression de m'évader quand je viens ici. Je laisse de côté tous mes soucis, toutes mes tensions et j'admire ce qu'il reste du monde.

– Ce n'est pas drôle. En fait, je trouve ça même plutôt génial.

– Ouais, mais tu vois, avec ce nouveau cabinet, je crois que je commence enfin à apprécier ce que je fais de ma vie.

– Ça, c'est parce que tu me vois tous les matins, décrété-je avec un sourire amical.

– Exactement.

Clarence éclate de rire et resserre les bras autour de mon corps. J'aimerais que nous restions là pour toujours, dans la simplicité de ce moment.

– Ce que j'aime te sentir contre moi ! avoue-t-il d'une voix fébrile.

Ses mains parcourent mon dos, de haut en bas, rallumant ma fièvre et mon désir. J'aurais voulu lui dire d'arrêter de me toucher, être assez forte pour lui interdire cette étreinte, sauf que j'en ai autant besoin que lui à cet instant.

Je frotte ma joue contre son torse dur et je m'agrippe à sa chemise.

– J'aimerais ne jamais t'avoir rencontré, Clarence. J'aimerais ne pas souffrir tous les jours de te savoir avec une autre. Que mon cœur cesse de s'emballer quand je te vois et qu'il cesse de se briser quand tu me souris.

– Je suis désolé de t'avoir menti la première fois. Et désolé de t'infliger une telle situation. Pourtant, Autumn, je suis tellement heureux que tu sois dans ma vie, même si j'en veux plus, tellement plus. Tu illumines mes journées et tu ne sais pas à quel point ça me fait du bien. Je sais que c'est terriblement égoïste et dégueulasse envers toi, mais je ne regrette rien de la façon dont les choses se sont enclenchées entre nous. Et je ne le regretterai jamais parce que tu es là, avec moi, contre moi, et que ça n'a pas de prix.

Mince, il faut à tout prix que j'éteigne les étoiles dans ses yeux, comme dans les miens. Et sans être cruelle. Pas alors que sa vie semble vide et triste et que notre relation, bien qu'étrange, lui donne des ailes. Je me décolle de lui au bout de quelques minutes et je retourne à la voiture. Sans un mot.

Dehors, la nuit est tombée et l'averse revenue. Il me conduit à la maison sous une pluie diluvienne qui rend sa conduite trop rapide encore plus effrayante, mais cette fois, je ne dis rien. Je ne me plains pas. Je veux lui laisser ce contrôle, ce petit moment de pouvoir qu'il a sur sa propre vie, et les rues étant désertes, j'ai bon espoir qu'il n'écrase personne.

Arrivé devant chez moi, il descend, fait le tour de la voiture et se sert de sa veste pour m'épargner les gouttes jusqu'au porche.

Je déverrouille la porte.

– Tu me fais entrer ?

Ses mots sont une supplique, une prière.

J'ouvre la bouche, aucun son n'en sort. C'est une mauvaise idée. Et ce, sur des milliards de niveaux différents.

– D'accord, m'étranglé-je.

Mince.

Je le laisse passer puis je le débarrasse de sa veste que je pose sur une chaise avant d'allumer un radiateur.

– Tu veux te sécher ?

– Ce serait bien, oui.

Je lui indique la salle de bains du bas avant d'aller lui chercher des vêtements d'Austin, et de moi-même passer un pull noir et un pantalon de pyjama en pilou rose pâle. Quand je retourne au salon, Clarence est debout devant le buffet du salon, et regarde les photos disposées précieusement dans des cadres.

Sa mine renfrognée fait écho à sa grimace agacée.

– J'ai passé plusieurs étés comme bénévole pour nettoyer les parcs de la ville, dis-je en commentant la photo qu'il regarde.

Je suis avec Amel, bras dessus, bras dessous, dans une combinaison blanche, une pince à déchets à la main et le sourire aux lèvres.

Son regard passe à un autre cliché. Avec Arno, cette fois. Nous sirotions nos chocolats chauds fumants devant le bonhomme de neige que nous avons fabriqué, il y a deux ans. Encore une fois, la gaieté se dégage de cette image.

– Tes goûts en matière d'hommes sont vraiment agaçants. Qu'est-ce qu'ils ont tous à être aussi immenses ? bougonne Clarence.

Je me retiens de rire et lui tapote le dos quand il saisit le cadre avec Avner et moi. Lui est en caleçon, et moi en maillot de bain plutôt sexy. On se tient la main en sortant de l'océan, et en riant aux éclats. C'est maman qui a pris ce cliché,

l'année dernière lors de nos vacances en famille.

– Et aussi musclés ! continue-t-il en soupirant. Je suis sûr qu'il n'est même pas intelligent. Ce genre de type doit être idiot. Tout dans l'apparence.

– Vraiment ? demandé-je en haussant les sourcils et en croisant les bras. Tu penses qu'il est stupide ?

– Oui. Et tu mérites beaucoup mieux, je t'assure.

– Tu te fais des idées. Il est très bon dans tout ce qu'il fait.

– Il n'est même pas beau.

C'est carrément de la mauvaise foi.

Je souris de toutes mes dents, et me tourne vers lui.

– Alors tu trouves vraiment mon petit frère moche et bête, c'est ça que tu es en train de me dire ?

– Euh... rougit-il, non, pas du tout ! Tu as mal entendu, je t'assure.

– Ah bon ?

– Oui. Bon sang... Merde... Ce sont tous tes frères, c'est ça ? Je reconnais l'air de famille, désormais. Ils sont très...

– Très forts, très grands, très musclés, déclaré-je.

– J'ai compris le message, ricane-t-il. J'espère ne jamais faire de boulette devant eux si nous nous croisons un jour.

– Tu n'aurais pas intérêt.

Il secoue la tête et va s'asseoir sur le canapé, les yeux dans le vague. Cette situation est étrange mais j'aime le voir ici et j'aime le voir détendu, sans cette inquiétude au fond des yeux.

– Tu veux boire quelque chose ?

– Une bière, si tu as.

J'apporte le pack complet. Un pack de douze...

– Autumn, commence-t-il à sa troisième bouteille, pourquoi est-ce que tu ne portes pas plainte contre Ivy ? Elle le mérite. Tu es bien trop laxiste avec elle. Elle te *harcèle*.

– Je ne peux pas.

Et j'en ai marre qu'on me pose la question.

– Pourquoi ?

– Parce que j'aimais Spencer & Co. et désormais, j'aime Reid & Associates et je ne veux pas lui faire de tort. Ce travail compte trop pour que je le traîne dans la boue avec une sordide histoire de harcèlement.

– Mais...

– Et je ne veux pas qu'il y ait de répercussions sur toi, Clarence, le coupé-je quand il ne comprend pas le fin fond de ma pensée.

– Tu me protèges ?

– Oui.

– Tu ne devrais pas. C'est à l'homme de protéger la femme.

– C'est archaïque.

– Tu es exceptionnelle, Autumn.

– J'approuve ce choix de mots.

Il nous décapsule une nouvelle bière et déjà, les effluves de l'alcool m'aident à me libérer de mes doutes.

– Parle-moi de ce contrat qui te lie à Ivy, l'interrogé-je, inquiète pour lui.

– Non, je ne veux pas en parler.

– Cela te ferait du bien. Tu gardes beaucoup de choses pour toi et j'ai l'impression que tu as de plus en plus de mal à faire face.

– C'est compliqué.

– On a toute la nuit.

– Tu veux que je reste ici ce soir ? demande-t-il plein d'espoir.

Je rougis.

– Eh bien, disons que tu es trop ivre pour reprendre le volant alors il y a de fortes chances pour que tu dormes chez moi.

– Dans ton lit ?

Il s'approche si près que ses lèvres auraient pu frôler les miennes si je ne m'étais pas reculée.

– Non, Clarence. Pas tant que tu seras marié, je suis désolée.

– Mais je ne pourrais jamais divorcer, tu le sais, non ?

– Non. Je ne comprends pas pourquoi !

– Parce que j’ai merdé. J’ai déconné, s’emporte-t-il. Et aujourd’hui, je le paie chaque jour en te regardant rentrer chez toi seule sans que je puisse t’accompagner. À chaque fois que je retourne chez moi et que je tombe sur Ivy. Et à chaque putain de fois où je dois me soulager seul sous la douche en pensant à toi.

Il boit sa bière d’une longue gorgée avant de s’affaler dans le canapé. Il est au milieu et moi je suis tournée vers lui de sorte que ses bras touchent mes jambes.

– Il y a dix ans, quand j’avais 23 ans, ma vie était... vide de sens. J’étais à l’université, et en parallèle, je travaillais pour mon père. Je faisais des journées de folie, parfois jusqu’à quatorze heures par jour, entre lui et mes études. Je n’en pouvais plus. Un jour, je ne suis plus arrivé à supporter la pression. J’ai voulu partir pour faire mes propres expériences. J’en avais marre de mon père, marre qu’il me force à tout faire comme lui le voulait et comme tu peux t’en douter, ce voyage ne m’aurait pas été autorisé si je lui en avais parlé. Je me suis enfui. Quand je suis arrivé en Australie, je me sentais libre. J’avais l’impression d’être un homme, et plus un gosse insignifiant. Je lui ai téléphoné pour lui dire que je prenais un congé sabbatique.

– Il a dû apprécier.

– Il était ravi. Tu vois, toutes les heures prestées pour lui ne m’ont jamais été payées parce que je les lui devais à cause des frais d’inscription qu’il avait avancés pour la fac. Je n’avais rien à moi. Seulement une carte bancaire avec son argent dessus. Alors, j’avais ma revanche, en quelque sorte. J’ai pris le voyage le plus loin et le plus cher que j’aie trouvé. C’était bon. J’ai vécu dans l’Outback un mois. J’étais dans une petite communauté où je louais une chambre chez une vieille dame. J’ai vadrouillé à mon gré. Tu n’imagines pas à quel point ce pays est immense, Autumn. J’étais là, au milieu du désert, à réfléchir à ma vie sans que rien ni personne ne me dérange durant des jours, parfois. Puis un soir, j’entre dans ce bar. J’avais passé la journée à randonner au milieu de la poussière rouge. Il faisait nuit et tout le monde était déjà bien alcoolisé, y compris ce couple de jeunes qui parlaient fort et se disputaient. Ils s’insultaient, et petit à petit, la tension enflait entre eux. Jusqu’à ce moment fatidique. Le type a voulu frapper sa copine et je l’en ai empêché. J’ai agrippé son poing avant qu’il ne s’écrase sur le visage de sa compagne. Je ne comprends pas ce genre de comportement, et je ne le cautionne pas du tout. Il s’est retourné et c’est moi qui l’ai pris en pleine

mâchoire. Comme j'étais jeune et con, au lieu de me tirer, je lui ai rendu la monnaie de sa pièce.

Sans m'en rendre compte, j'ai pris sa main et je la serre dans la mienne. Elle est froide, quand mes doigts sont brûlants. Happée par son histoire, je ressens un mélange d'angoisse et de tristesse m'envahir en imaginant Clarence perdre le contrôle pour protéger une jeune fille ivre.

– Je ne pouvais plus m'arrêter. Il avait failli envoyer sa copine à l'hôpital, c'était impensable. Il est tombé au sol et il a fallu deux hommes pour m'arrêter. Sauf que le gosse ne bougeait plus. J'ai commencé à paniquer et je suis tombé à genoux pour voir s'il respirait encore. Son visage était tellement amoché et sa copine hurlait sans s'arrêter. Je ne suis pas médecin et quand j'ai compris qu'il était mort, j'ai appelé la police. Il s'est avéré que le type était toujours en vie mais il est resté une semaine dans le coma. Moi, je suis allé directement en prison. La femme a porté plainte contre moi et aucun des mecs du bar n'a pu témoigner que j'avais juste voulu la protéger. Ce qui m'a valu la peine maximum, puisque j'étais censé lui avoir sauté dessus sans raison. Mon père a dû intervenir et il a fait invalider toutes les charges, il a payé les frais hospitaliers du jeune et il m'a ramené à la maison. En contrepartie, il a organisé un mariage entre moi et Ivy. Un mariage blanc, Autumn.

Il ferme les yeux, blessé et incapable de faire face à sa propre vie.

– Pourquoi ?

– Parce que mon père possède plus de la moitié de Seattle et que le père d'Ivy possède la partie qu'il rêve de conquérir depuis des années. Ivy, elle, a toujours vécu pour la gloire et le prestige mais elle ne souhaite pas travailler ni s'impliquer. Mon père lui a promis une bonne situation en échange de ses parts dans les entreprises de son vieux. Le truc, c'est que le père d'Ivy compte bientôt prendre sa retraite et elle est sa seule héritière. Dès ce jour-là, tout Seattle appartiendra à mon père sans que l'autre ne se doute de rien. Ces deux enfoirés ont vraiment tout fait en douce. Père est fou de contrôle et avoir les rênes de la ville le rend euphorique d'avance. Ivy ne veut que l'argent. Elle est contente que papa veuille s'occuper des entreprises et lui verse de l'argent sans qu'elle ne bouge le petit doigt. Moi, je suis la contrepartie d'Ivy. Elle n'acceptait le marché que si elle m'épousait, car cela lui faisait bénéficier d'un statut plus élevé. Si j'avais refusé, je serais resté croupir en prison en Australie.

Je suis abasourdie par ces révélations. Mariage blanc, chantage, le pauvre vit dans cette situation malsaine depuis des années ! Bon sang, je le trouve encore plus admirable maintenant. Et la violence dont il a fait preuve ce jour-là dans le bar n'entache en rien mes sentiments pour lui. Certes, il a été trop loin en s'acharnant sur ce garçon qu'il a envoyé à l'hôpital, mais il a évité à une jeune femme de se faire frapper, et cela mérite d'être souligné.

Pour autant, je suis indignée et l'avocate en moi enrage.

– Mais il ne peut légalement faire une chose pareille ! Je peux t'aider, si tu veux. Je monterais un dossier solide, je ferais tout ce qu'il faut pour que tu t'en sortes ! Je ne te laisserai pas vivre une telle injustice, c'est inacceptable.

– C'est ça qui est beau, Autumn. La légalité, il n'en a rien à faire. Il a l'argent, il aurait acheté n'importe qui dans ce bar pour une plainte tordue et fausse et je me retrouvais en prison jusqu'à la fin de ma vie.

Dans mon monde, l'argent ne fait pas le bonheur. J'aide des gens pauvres à se sortir de mauvaises passes. Je les vois, heureux, lorsqu'ils gagnent leurs procès et le chèque que je reçois en bouclant mes dossiers ne m'intéresse pas. Mais jamais je n'avais envisagé que l'argent sale pouvait entacher le porte-monnaie de n'importe qui si facilement, sans qu'il n'y ait de réel moyen de pression derrière. Oh, je n'ai aucun doute sur le fait que M. Reid Senior aurait payé le premier imbécile pour une plainte infondée. Et j'en suis dévastée. Mais quel genre de monstre peut avoir des idées aussi tordues ?

– Clarence, je suis tellement désolée d'apprendre tout ça !

– Je me moque de cette vie, tu sais. Enfin, je m'en moquais. Depuis que je t'ai rencontrée, cependant, c'est comme si tout n'était pas si mal, finalement. Je ne me lève plus déprimé et las, mais impatient de me rendre au cabinet. Le soir, je me couche en pensant à toi et le vide dans mes entrailles se comble. Je suis heureux. Je m'endors paisible. Je me réveille émerveillé par les rêves qui ont pris la place de mes cauchemars. Je pourrais être davantage heureux, si nous pouvions être ensemble, mais c'est déjà un grand pas que j'ai franchi dans ma vie.

Je l'attire à moi, sa tête reposant sur ma poitrine et j'embrasse le haut de son crâne.

- Ça veut dire que j’ai le droit de te toucher ? demande-t-il.
- Pas du tout. Mais tu as apparemment besoin d’un câlin et comme j’ai bu trop de bières pour réussir à me retenir, je te l’offre.
- Et si je trouve que ta poitrine est bien plus confortable que tous les oreillers que j’ai testés de ma vie, je pourrais dormir dessus pour toujours ?
- Absolument pas.

Il glousse et frotte sa joue contre mes seins. Je le laisse faire, heureuse de ce manquement aux règles.

- J’aimerais rester comme ça toute la nuit, soupiré-je.
- J’aimerais rester comme ça toute la vie, répond-il.

Puis il s’endort. Je m’extirpe du canapé et dépose une couverture sur lui. Sa chemise et son pantalon désormais secs, je les repasse en vitesse avant de les mettre sur un cintre et de les accrocher à la porte du salon.

- Autumn ?
- Oui ?

Je reviens vers lui et je m’accroupis pour lui faire face.

- Je crois que j’ai rêvé de toi. Sauf si tu étais nue il y a deux minutes ?
- Hum non, c’était bien un rêve. Il y a une chambre d’ami à l’étage si tu veux dormir plus confortablement.
- Non, je vais rester ici. Je ne veux pas te déranger davantage.
- Tu ne me déranges pas. Bonne nuit, Clarence. Fais de beaux rêves.
- Si j’arrive à rattraper celui que je viens de lâcher, ma nuit sera parfaite.

# Chapitre 13

## Clarence

Lorsque je me réveille, je suis totalement perdu. Il fait encore noir puisqu'il n'est que cinq heures, mais une chose est sûre, je suis de bonne humeur. Parce que la couverture qui me réchauffe le corps porte la douce odeur d'Autumn. Un parfum capiteux et entêtant, doux et enivrant. Il me rappelle à quel point il est bon d'être près d'elle.

Je me redresse dans le canapé et attrape mon téléphone dans la poche de mon pantalon pour éclairer la pièce autour de moi.

Je suis dans le salon. Un endroit de petite taille, très cosy où je me serai bien vu avec Autumn sur les genoux et deux enfants en train de jouer par terre. Plus généralement, la maison entière est assez modeste et de taille suffisante pour une personne seule. Le salon, la salle à manger et la cuisine équipée ne forment qu'une seule pièce et la presque entièreté du rez-de-chaussée. Pour autant, l'intérieur est confortable et chaleureux. Les murs, de couleur crème, sont ornés de tableaux colorés et joyeux. J'ai reconnu les reproductions de *L'Arbre de vie* et du *Baiser* de Gustav Klimt, trônant majestueusement au-dessus des radiateurs du salon. Pour le reste, je ne me souviens que du canapé beige dans lequel je suis installé, et du corps confortable de la jeune femme contre le mien.

Quand la veilleuse de mon téléphone s'éteint, je trouve une lampe que j'allume puis je m'étire.

Ivy a tenté de me joindre près de cinquante fois. La douleur acide dans mon estomac est déchirante. Mais rien ne pourrait assombrir mon humeur, aujourd'hui. Pas quand je me sens aussi soulagé d'avoir parlé, d'avoir crevé l'abcès qui gangrène mon âme.

Qu'Ivy passe ses nerfs sur moi si elle le veut. Mon esprit est rempli par la seule femme au monde qui compte à mes yeux.

Je trouve mon costume sans un pli et tout sec accroché sur un cintre à la porte et je l'enfile. Je porte encore le jogging trop serré qu'Autumn m'a prêté et savoir qu'un homme a passé assez de temps ici pour qu'il y laisse ses vêtements ne me plaît pas, mais bon, moi je suis marié, je n'ai pas mon mot à dire. Et puis je suis presque certain que ce pantalon vient de M. Green. Les bandelettes fluo cousues de tous côtés sont assez... typiques de lui.

Une fois prêt, je vais à la petite salle de bains et je me passe de l'eau sur le visage. Sur le côté, un soutien-gorge jaune poussin pend à un miroir sur pied et je n'ose pas le regarder. Cela me donnerait des idées encore plus chaudes. J'ai déjà tellement rêvé d'Autumn cette nuit que j'ai l'impression d'être le pervers du coin.

L'eau glacée me fait du bien, mais cela ne suffit pas à faire taire mon esprit.

Je dois la voir.

Je dois lui dire au revoir avant d'aller au travail. C'est une pulsion que je n'arrive pas à étouffer et qui me fait mal.

Je sors dans le couloir et m'arrête au bas de l'escalier. Sur le mur, un tableau étrange est accroché. Il représente un arbre sombre, aux branches nues et envoûtantes qui s'étirent vers les côtés. L'arbre est légèrement voûté, comme s'il devait supporter le poids du ciel sur son tronc. La mélancolie qui se dégage de cette toile me rappelle son propre désarroi. Pour autant, le tableau, de style résolument moderne, est splendide. Intrigué, je me rapproche de la reproduction et lis les références : *Arbre rouge*, de Piet Mondrian.

Je monte ensuite, en silence, les marches du petit escalier pour déboucher sur un palier sombre. Avec la lampe de mon téléphone, je repère trois portes. Deux sont ouvertes, une salle de bains et une chambre au lit fait sur lequel une brosse à dents encore emballée et une petite bouteille d'eau sont posées à même une couette blanche. Je souris de ces petites attentions adorables.

Et je me tourne vers la dernière porte.

Mon rythme cardiaque accélère de façon irréaliste. Le simple fait de savoir qui se trouve derrière ce mur me rend heureux et... excité. Je tourne la poignée

ronde et ouvre, avant d'éclairer la pièce de mon téléphone le temps de repérer les lieux. Je le range ensuite dans ma poche. Je ne veux pas éblouir Autumn avec cette lumière vive et crue.

Sept pas en avant, deux vers la gauche.

Je marche jusqu'au lit, m'assieds sur le bord et dans le noir, je cherche la main d'Autumn que je trouve en quelques secondes durant lesquelles mon cœur semble vouloir sortir de ma poitrine.

Je lui caresse le bras en prononçant son prénom tout doucement et elle commence à bouger. À bouger, puis à hurler.

Son cri perçant me surprend et je suis incapable de couvrir sa voix. J'ai beau tenter de la rassurer, elle ne m'entend pas. Je veux alors la calmer en lui attrapant les épaules pour qu'elle arrête de se débattre mais c'est encore pire. Bon sang, la police va finir par débarquer !

– Autumn, c'est moi ! C'est moi !

Ma voix couvre à peine la sienne et quand elle plante les ongles dans mes bras, affolée, je la lâche et entreprends d'allumer la lampe de chevet que j'ai repérée. La lumière dorée éclaire la pièce et des deux mains je plaque Autumn sur le matelas pour éviter qu'elle ne se blesse en se débattant.

Ses yeux sont serrés et quand elle les ouvre l'un après l'autre, je suis subjugué. Cette beauté, cette profondeur, j'en suis raide dingue.

– Clarence ? halète-t-elle.

– Oui. Je suis désolé de t'avoir effrayée !

Elle attrape ma main et la colle sur sa poitrine recouverte d'un sweat-shirt rouge et fin et dont de nombreux boutons sont ouverts. Son pouls est si fort que je crains qu'elle ne s'évanouisse.

– Tu m'as fait une de ces peurs ! Tu es complètement fou ! me gronde-t-elle.

– Ce n'était pas mon intention, je t'assure. Je n'ai pas pensé que... je ne sais pas, que tu me prendrais pour un tueur fou prêt à te découper en morceaux.

– Je m'en doute. Tu as dû avoir tout aussi peur que moi.

– Un peu. J’ai bien cru que j’allais te provoquer une attaque cardiaque.

Je souris. La voir toute paniquée, puis reprendre peu à peu ses esprits est un spectacle sublime. Le visage d’Autumn est un véritable miroir pour ses sentiments. Ils se reflètent au fond de ses yeux, sur ses traits délicats.

– Est-ce qu’il y a un problème ? demande-t-elle d’une voix ensommeillée.

Ses cheveux foncés sont répandus, éparpillés sur un oreiller blanc mais ce qui me fait vibrer le plus, c’est d’avoir à nouveau une partie de mon corps si près de ces seins que je rêve de masser et d’embrasser.

– Ton cœur bat trop fort.

C’est le seul problème que j’ai à cet instant.

– C’est normal ! J’ai cru que j’étais en train de me faire agresser ! Bon sang, je n’ai jamais eu aussi peur de toute ma vie.

Je regarde nos doigts entremêlés, mon index se trouve à peine à un centimètre d’une vallée ronde, pleine et qui me fait saliver.

– Excuse-moi, dis-je à nouveau.

Je ne me sens pas fier. Qu’est-ce qui m’a pris de la réveiller par surprise à cinq heures du matin ? Oh, je le sais, je ne pouvais pas quitter cette maison sans avoir revu son visage.

– Je voulais simplement te dire au revoir avant de partir, lui annoncé-je.

– Oh. Tu t’en vas déjà ? Tu ne veux pas rester encore un peu ? On pourrait prendre le petit déjeuner ensemble.

J’en ai envie. Dieu seul sait à quel point j’ai envie de me recoucher près d’elle et de lui faire l’amour lentement, jusqu’aux premières lueurs de l’aube. Ensuite, je lui aurais préparé moi-même le petit déjeuner. Avant ou après la douche ensemble ? Je ne le saurais jamais.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

– Pourquoi ?

La déception qui fait briller ses yeux me blesse. Me croit-elle donc si fort ? Fort au point de me maîtriser en sa présence, dans l'intimité de cette chambre, de cette maison ?

Le regard triste, elle attrape ma cravate entre ses doigts délicats et les fait glisser sur toute la longueur. La sensation est érotique.

– J'ai très envie de te toucher. Et pas seulement parce que ça m'est interdit. Je te veux, Autumn, je te désire tellement, si tu savais. Mais je respecte trop tes choix et ton intégrité pour me permettre de rester. Je sais que ta volonté est forte mais je sais également que tu as envie de moi, aussi. Je ne souhaite pas te faire flancher.

Autumn rit, le mouvement fait glisser ma main sur sa poitrine. Mes doigts s'y crispent un instant, délicatement, alors que j'imagine la brutalité de cette étreinte que je désire tant. Envie. Passion. Besoin. Elle est tout pour moi, même inaccessible comme elle l'est.

Je me penche vers Autumn et dépose sur ses lèvres le plus léger des baisers, la laissant le souffle coupé.

– Tu es un homme remarquable, tu le sais, j'espère.

– À tout à l'heure, dis-je simplement.

– À tout à l'heure, répond-elle en me regardant me lever et rejoindre la porte.

Je reste dans l'encadrement quelques secondes, trois mots lourds de sens coincés au fond de la gorge. Bon sang, ce que je suis heureux, ce que j'aime être ici, près d'elle. Dans cette maison et dans cette chambre. J'ai l'impression que ma vie serait tellement plus belle si je plaquais tout pour m'installer avec Autumn.

Ma maison immense est impersonnelle, mon mariage de rêve est un désastre et mon compte en banque rempli ne me sert à rien si je ne peux pas dépenser d'argent pour la personne que j'aime.

Et pourtant, je n'arrive pas à prononcer ces mots. Je les pense, je les vénère, mais je sais aussi qu'Autumn souffre de cette situation et je ne veux pas l'accabler davantage. Aussi, je ferme la bouche et me contente de la regarder

avec émerveillement.

– Moi aussi, murmure-t-elle en souriant.

Je hoquette de surprise et disparaiss dans la nuit comme un voleur. Sur le chemin, je roule plus vite que je ne l'ai jamais fait, avalant les kilomètres sur les routes désertées et baignées d'obscurité à l'extérieur de la ville.

J'ai besoin de ressentir des émotions plus fortes que celles que je viens d'expérimenter dans cette chambre. Plus fort que d'être assis sur le lit d'Autumn, la main sur sa poitrine. Plus fort que de l'embrasser pour lui dire au revoir avant d'aller au boulot.

Rien n'arrive à surpasser cette sensation.

Alors je vais plus vite. Encore et encore. Le paysage n'est plus qu'un flou énigmatique dans la nuit qui s'éteint. J'ai l'impression que la voiture ne touche plus la route. Que le moindre coup de volant me ferait perdre le contrôle.

Si toute ma vie je n'ai souhaité que cela, cet instant fatidique où, perdant toute maîtrise, je me tuerais dans un accident, aujourd'hui, je ne souhaite que sentir. Ressentir. Et je sais désormais que rien ne sera aussi bon pour moi que la présence de la jeune femme que j'aime.

Je freine, d'abord doucement puis brusquement, lorsque la voiture commence à zigzaguer sans que je ne la contrôle plus. Un pic d'adrénaline monte en moi, tandis que je serre le volant de toutes mes forces entre mes doigts. Il vibre.

*Bon sang...*

Ce n'est plus le genre de sensations que je cherche à présent.

Mes mains glissent, humides de sueur, sur le cuir sous mes doigts.

La voiture fait un tour complet sur elle-même, puis un deuxième.

Elle perd en vitesse, c'est salvateur.

Lorsqu'elle refait face à la route, je pile enfin et la Ferrari s'arrête net. Ma

ceinture qui me barre le torse me plaque si fort contre mon siège que je grimace de douleur. Je reste en plein milieu de la route un long moment et soupire. C'est désert, ici. Et cela me rappelle ces semaines de solitude en Australie. Sauf qu'aujourd'hui, je ne souhaite qu'une seule chose : retrouver mon lieu de travail.

Le ciel se colore doucement d'orange et de rose sur le paysage pur. La seule silhouette à l'horizon, noire comme un cauchemar, est la foreuse à pétrole qui travaille sans relâche, s'abattant sur la terre telle un marteau gigantesque.

Je l'observe, le temps de reprendre mon calme devant ce métronome industriel. Ce n'est pas le moment de se tuer. Il y a trop de choses qui me plaisent dans ma vie ces jours-ci pour que je la gâche bêtement. Je repars donc à un rythme plus calme puis je pense à Autumn.

Sa réponse me poursuit tout le reste de la journée, comme si elle avait lu le fond de mes pensées. Est-ce qu'elle a vraiment compris ce que je voulais lui avouer ? Est-ce qu'elle savait que je mourais d'envie de lui dire que je l'aime ? À quelle autre question la réponse « moi aussi » peut-elle se référer ? Il était cinq heures, nous étions seuls tous les deux... « Je suis fatigué. Moi aussi. » Ça collerait. C'est peut-être simplement cela. Peut-être que je me prends la tête pour rien. Après tout, cela fait à peine un mois que nous nous connaissons. Et que nous avons passé la nuit la plus magique qui soit.

Je tente de mettre tout cela de côté et je me concentre sur mon travail une fois que je suis arrivé dans mes locaux en ville.

Après une longue conversation avec mon père à midi et qui m'énerve pour les heures à venir, je sors du bureau pour aller rejoindre la jeune femme à la réception. Sa simple vue me rend toujours paisible.

Aujourd'hui, elle porte un pantalon slim noir qui moule ses fesses avec tant de fougue qu'il aurait dû être interdit, et un chemisier boutonné jusqu'en haut avec une petite cravate jaune, de la même couleur que le nœud dans ses cheveux. Elle est pétillante et excitante. Belle et sexy. Un parfait mélange de charme et de tendresse qui fait battre mon cœur un peu plus vite.

J'aurais bien aimé faire comme dans tous ces films et débarrasser son bureau d'un revers de la main avant de l'allonger dessus. Je ne lui aurais laissé que sa

cravate, serrée dans mon poing fermé. Ou nouée autour de ses poignets, dans son dos.

Bon sang, il faut que j'arrête d'y penser tout de suite si je ne veux pas tomber dans les pommes.

Je soupire et jette un œil par la fenêtre pour voir les buildings au loin éclairés de vie.

– Mademoiselle Fells, il me semble avoir un rendez-vous sous peu.

Je m'accoude au comptoir surélevé du bureau et je la regarde. Elle consulte l'agenda noir et volumineux ; ses doigts agiles qui ont parcouru tout mon corps volettent sur les pages.

– À quinze heures avec Greyhound.  
– Zut, je n'aurais pas le temps de déjeuner.

Il est déjà treize heures cinquante.

– Voulez-vous que je décale ce rendez-vous ?  
– Non, merci. Mais vous, mademoiselle Fells, est-ce que vous avez des rendez-vous ?

Elle me sourit et s'adosse à sa chaise.

– Pas pour le moment. Disons que je suis dans une situation compliquée.

Elle parle de moi, pas vrai ?

Je me redresse, décidé à jouer avec elle encore un peu.

– Vraiment ? J'espère que cela s'arrangera vite, alors. Une jolie femme comme vous... C'est un crime qu'elle soit encore célibataire.

– Ma mère serait tellement d'accord. Mais mon père vous collerait son poing dans la figure, rien que pour l'avoir dit tout haut.

– C'est parce qu'il connaît la valeur de son petit diamant de fille.

– Votre flatterie me ferait presque rougir, monsieur Reid. Cependant, je ne suis pas femme à se laisser avoir par quelques mots délicats.

– Qu’est-ce qui pourrait me laisser vous avoir, alors ? murmuré-je en me penchant sur le bureau.

Elle se redresse sur sa chaise, nos visages désormais proches et je vois au fond de ses yeux le trouble qu’elle m’a masqué si longtemps.

– Je...

Les portes de l’ascenseur s’ouvrent soudain et nous nous écartons l’un de l’autre à une vitesse affolante.

J’aurais voulu lui poser une dernière question avant mon rendez-vous : qu’est-ce que tu entendais par « moi aussi » ce matin ? J’ai eu mille fois envie de reporter mon meeting pour avoir un peu de temps avec Autumn, pour parler, ou aller manger, mais je ne peux pas me permettre de congédier n’importe qui. Du moins, pas les premiers mois de mon nouvel emploi. Plus tard, je le ferai sans remords, c’est sûr. Mais là, je dois prouver au monde, et à moi-même, que je suis capable de redorer le blason de ce cabinet.

Autumn et moi tournons la tête en même temps vers Mindy Greyhound qui s’avance vers nous, le sourire sur ses lèvres trop maquillées. Elle roule des fesses si bien qu’on la croirait ivre, et comme d’habitude, elle est habillée comme si elle sortait d’une maison de passe.

Finalement, je n’aurais pas besoin de poser ma question à la jeune femme à mon côté. L’air affiché sur son visage veut tout dire et je suis presque heureux d’avoir un rendez-vous avec Greyhound, finalement.

– Clarence, quel plaisir de te revoir ! glousse-t-elle en se dandinant jusqu’à moi.

Autumn a les lèvres pincées, le poing serré sur son crayon de bois et elle dévisage Mindy avec une rage que je ne lui ai que rarement vue.

– Également, Mindy.

Elle m’enlace et dépose un baiser sur ma joue avant que nous allions dans mon bureau. Je me tourne une dernière fois vers ma secrétaire pour savourer le fruit de sa jalousie et la jeune femme semble désormais si triste que cela

m'emplit de remords.

Je ne veux pas qu'elle pense que je suis un homme à femmes. Un moins que rien qui se tape tout ce qui bouge sans vergogne. Aussi, je décide de laisser la porte ouverte pour qu'elle entende tout de notre conversation et surtout, qu'elle ne s'imagine rien de compromettant. De toute façon, nous allons discuter de sujets ridicules, comme le passé, nos pères, et pour finir, Mindy me demandera une faveur parce qu'elle se sera encore fourrée dans un merdier pas possible, comme toujours.

– Ah tu n'as pas changé, Clar ! minaude-t-elle.

Si, j'ai beaucoup changé.

– Toujours aussi séduisant.

C'est parti pour les flatteries.

– Tu as toujours été mon préféré, au lycée.

Non, c'était James, et ces deux-là ont fait des trucs pas très nets ensemble, en plus.

– Alors, comment tu vas depuis le temps ?

Mindy s'assied face à moi. Elle croise et décroise les jambes. Elle aurait pu montrer au monde entier la couleur de ses dessous, ou même son absence de sous-vêtements, je ne m'y intéresserai pas. D'ailleurs, la seule petite culotte que j'aie envie de voir se trouve à quelques mètres.

Bon, ce rendez-vous commence très mal. Si je ne pense qu'à Autumn sans le moindre vêtement, je ne serai jamais capable de terminer la journée en vie.

– Je vais très bien, Mindy, me forcé-je à dire. Le cabinet a repris ses activités sur de bonnes bases et les clients affluent, puisque les industriels sont de plus en plus inconscients.

Elle glousse fort et place une main devant sa bouche, de façon aguicheuse. Rien chez elle ne peut rivaliser avec la femme de mes rêves. Rien.

– Et avec ta compagne ? J’ai entendu dire que vous ne dormiez plus ensemble...

Jambes décroisées, poitrine bombée. Je soupire. Je n’ai pas été fier de ma relation avec Ivy durant longtemps, la vivant comme un échec personnel.

Aujourd’hui, je ne ressens plus rien à ce propos. D’ailleurs, en m’en rendant compte, un éclat de joie me traverse de long en large. Non, cette relation, je n’en ai vraiment plus rien à faire. J’en ai trop souffert, et à présent, la cicatrice a même disparu.

Et si je pouvais convaincre Autumn d’en faire de même ? Si je pouvais rester marié, avec le contrat intact, et l’avoir à mes côtés en même temps ? Bon sang, je me sens tiraillé entre un rêve que je veux voir se réaliser, et laisser la jeune femme tranquille pour ne pas la blesser et la forcer à être une personne qu’elle détesterait.

– Clar ?

– Écoute, Mindy, tu n’es clairement pas ici pour me parler de ma femme alors viens-en aux faits, s’il te plaît.

– Un imbécile de paparazzi a pris des photos de moi en mauvaise posture. On doit les faire disparaître.

– « On » ?

– Toi et ton cabinet. Vous êtes avocats, non ?

– Nous ne sommes pas spécialisés dans les paparazzades. Je ne peux rien pour toi.

Le monde pailleté des élites n’a jamais été le mien. Bien que j’aime sortir avec James en boîte de nuit, je n’ai jamais pas été plus loin. Cocaïne, alcool à outrance, tabloïdes, cela ne m’intéresse pas.

– Allez, s’il te plaît ! En souvenir du bon vieux temps ! Tu peux bien faire ça pour moi ?

– Je ne te dois rien, Mindy. Ce cabinet, je veux en faire quelque chose de bien, je veux pouvoir aider les gens qui en ont réellement besoin, et pas m’amuser à menacer des photographes.

– Dans ce cas, fais-le en dehors du boulot... En gage d’amitié ! S’il te plaît, ce sont des photos vraiment dégradantes et il me les a envoyées en avant-

première...

Mindy fait une grimace de dégoût et pour la première fois, je vois en elle la femme fragile et effrayée plutôt que la tigresse prête à tout pour oublier sa vie trop brillante et trop lisse. Elle a beau vivre dans l'excès, elle n'en reste pas moins un être humain, et elle a besoin d'aide.

Qu'est-ce que cela ferait de moi si je la laissais tomber quand elle est au pied du mur ? Oh, je le sais. Une déception. Et ce n'est pas tolérable. Je vais essayer d'être un homme meilleur, quelqu'un de bien pour une fois dans ma vie.

Elle pose une pochette cartonnée sur le bureau et la pousse vers moi. Les yeux baissés comme si elle avait honte. Et le front plissé par sa gêne. Je ne l'ai jamais vue si perdue et pourtant, je l'ai côtoyée de nombreuses années.

Mindy, Ivy, James et moi formions une petite bande de potes dans un lycée privé à Seattle. Je suppose que Mindy est venue ici pour rendre visite à Ivy, d'ailleurs, puisqu'elles sont assez proches, quand bien même le terme « amie » semble un peu trop fort pour leur relation. Il y a de la jalousie, des disputes mais elles finissent toujours par retourner l'une vers l'autre.

– Bon, d'accord, je m'en occuperai, soupiré-je, incapable de lui dire non alors qu'elle a l'air si torturée.

– Merci Clar !

Elle se lève et se tortille pour baisser sa robe minuscule avant d'attraper son sac à main argenté.

D'un signe de la main, je lui indique la porte et la raccompagne jusqu'à l'ascenseur.

– Je t'appelle en fin de semaine pour te dire où j'en suis dans ton dossier.

– OK. À bientôt, Clar, ronronne-t-elle tandis que les portes se referment.

Quand je me dirige vers le bureau d'Autumn, celle-ci se lève en secouant la tête.

– Tu veux nous faire tuer par Ivy ou quoi ? grogne la jeune femme.

– Pardon ?

Elle attrape un mouchoir blanc et me frotte la joue. Le contact de sa main sur ma peau est salvateur et doux. Nos corps sont pressés l'un contre l'autre et oh, Dieu, je me sens déjà durcir à un point que je n'imaginai pas possible.

– La prochaine fois qu'une femme avec autant de rouge à lèvres t'embrassera, essaie d'être un grand garçon et de te nettoyer tout seul.

– Et si je préfère que ce soit toi qui le fasses ?

– Clarence, tu sais que si Ivy avait vu ça, c'est à moi qu'elle aurait pensé tout de suite ?

– Oui, soupire-je. Je ferai attention, promis.

La façon dont ma femme traite Autumn est tellement dégradante et mesquine que j'en viens à détester plus que tout de la voir débarquer à mon bureau.

– Merci. Mais tu pourrais aussi bien ne plus te laisser embrasser, ce serait plus simple, rétorque Autumn.

– Même par toi ?

– Moi, je ne t'embrasse pas.

– Tu l'as déjà fait, susurre-je.

– Tu es sûr ? Je n'en ai pas le moindre souvenir, me taquine-t-elle.

– Dans ce cas, je te suggère de recommencer. Tu verras, il est très sain de faire en sorte que nos souvenirs restent bien ancrés en nous.

– Je n'embrasserai pas les lèvres qu'une autre femme a goûtées juste avant moi.

Je m'esclaffe et secoue la tête. N'a-t-elle pas encore compris ?

– Je n'ai pas embrassé Ivy depuis notre mariage et c'était uniquement pour la photo, lui apprend-je.

– Quoi ? Tu ne l'as jamais aimée, alors ? Même pas un tout petit peu ? s'étonne Autumn.

– J'ai essayé. Mais tu as vu comment elle est ?

Je suis certain qu'en Ivy se cache une petite fille effrayée et adorable, mais c'est la femme cruelle qui tient les rênes. Et elle n'est pas quelqu'un de bien, que ce soit avec moi ou le reste du monde.

– ... Magnifique ?

– Il n’y a pas que le physique qui compte, Autumn. Et si tu la connaissais comme moi je la connais, tu serais loin de la trouver belle. C’est une femme qui aime dénigrer les autres, les juger. Elle considère toute personne moins riche qu’elle comme inférieure. Alors oui, elle a un physique de mannequin et tu peux la trouver belle, mais au fond, elle est horrible. Et ça la rend moche à mes yeux parce que je préfère les gens qui ont un grand cœur.

– Et moi, tu me trouves comment, alors ? rougit-elle.

– Belle. Et avec un grand cœur qui te fait une énorme poitrine.

– Mais quel crétin !

Elle glousse et baisse les yeux, ses yeux de jade qui me font frémir des pieds à la tête.

– Tu as pris la bonne décision, tu sais.

– À quel propos ?

– En aidant Mindy.

Je ne m’attendais pas à cela et soudain, le nœud dans son estomac disparaît. Je ne m’étais même pas rendu compte que j’avais peur de blesser Autumn en acceptant d’aider Mindy. Et elle me surprend en approuvant mon choix. Comme je l’avais prévu – non, espéré – elle semble fière de moi. Ce sentiment d’autosatisfaction, je ne l’avais jamais expérimenté. Mon père, tout comme ma femme, n’est pas du genre à vanter les exploits d’autrui. Aussi, ma propre fierté me fait rougir et emplir ma poitrine d’un bonheur au parfum de douceur. Je sais qu’Autumn est une femme bien. J’en ai désormais la confirmation.

– Pourquoi ? demandé-je pour la faire parler.

Sa voix, j’aime la graver en moi et la faire chanter en boucle dans ma tête toutes les nuits.

– Parce que c’était la bonne chose à faire. Parfois, même si les gens ne semblent pas vraiment en valoir la peine, on se rend compte que ce qu’ils veulent montrer aux autres, c’est juste une façon de se protéger et c’était son cas. Je suis sûre que c’est une fille bien malgré...

– Malgré quoi ?

– Malgré tout ce qu’elle montre, bougonne Autumn.

– Peut-être. Est-ce que tu sais à qui je pourrais confier ce dossier ?

J'ouvre la pochette que Mindy m'a donnée. Elle comporte une lettre avec écrit « Surprise » dessus et signée par un certain Pohl. Sous l'enveloppe, quelques feuilles en vrac se battent la place.

– Pohl. Avec un « o » et un « h ».

Rien que le nom me donne envie de frapper ce crétin.

– Je vais m'en occuper.

Autumn attrape le dossier, en tourne les pages et devient plus rouge qu'une tomate.

– Ça va ?

– Oui... Tu as vu les photos ? s'enquiert-elle d'une voix aiguë.

– Non, pourquoi ?

– C'est très... très... hum...

– Montre.

– Tu rêves ! Je ne vais pas partager les photos porno de ma cliente avec toi.

Voilà, la fougue et la jalousie sont de retour. Ce qu'elle est belle, avec le petit pli soucieux de son front, ses lèvres faisant une moue diabolique et ses yeux tout pétillants. Magnifique comme un lever de soleil sur l'océan. Sublime comme la rosée embrassant les fleurs sauvages.

– Pas grave. Je me contenterai de m'imaginer ce contenu. Avec toi en vedette, bien sûr.

– Pas question ! Je t'interdis de m'imaginer nue !

– Trop tard, réponds-je en fermant les yeux.

– Non !

Autumn me frappe au bras.

– Arrête ça !

– Impossible.

Je ris et la fixe avec intensité. Mon imagination est fertile, mais en ce moment, la seule chose à laquelle je pense en réalité, c'est au plaisir que je prends à la taquiner.

- Clarence ! couine-t-elle.
- Quoi ? Je n’y peux rien si mes pensées sont tournées vers toi.
- Ce que tu es agaçant.

Mais elle sourit. Et le sourire d’Autumn me fait tomber un peu plus amoureux à chaque fois qu’elle me l’offre.

Je retourne à mon bureau et me remets au travail. L’après-midi passe rapidement. Ivy n’est pas venue. Je n’aurais pas pu passer une meilleure fin de journée.

Elle n’est même pas ombragée par James qui vient me rendre visite en début de soirée. Nous nous installons sur le divan, un verre de scotch à la main et nous trinquons comme nous l’avons fait si souvent en boîte.

James est mon ami le plus proche et le plus ancien. Nous nous sommes connus au collège et je lui ai toujours envié sa vie. Il joue dans l’équipe de football locale, en deuxième division, et il est issu d’un milieu aisé mais ses parents le laissent faire ce qu’il veut.

Je n’ai jamais été autorisé à jouer à ce sport que j’adore, pour ma part, et un jour, James s’est mis à m’apprendre les rudiments et à m’entraîner tôt le matin, avant le début des cours. Cela n’a pas duré longtemps car mon père s’est douté de quelque chose et les réprimandes n’ont pas tardé. Malgré tout, il est resté mon ami, au grand dam de Reid Senior.

Nous avons ensuite fait des études supérieures ensemble et sommes restés en contact quand je suis parti en Australie. James m’a également soutenu pendant la période sombre de mon mariage forcé, quand j’étais en dépression, et il ne m’a jamais jugé une seule fois.

Je peux tout lui dire, tout lui avouer, mon ami est là pour moi. Son seul défaut est peut-être d’être un peu trop ironique dans ces cas-là.

– Alors, comment ça se passe avec ta secrétaire ? Toujours à lui tourner autour ? déclare-t-il en posant les pieds sur la table basse en verre noir.

– Je ne tourne autour de personne. Et de toute façon, elle refuse que nous allions plus loin tant que je reste marié, bougonné-je en sirotant mon verre.

James éclate d'un rire franc, creusant les fossettes qui mettent toutes les femmes à ses pieds. Ses cheveux châtain clair sont en pagaille, balayés par le vent fort qui souffle en ce moment dehors. Dans ses yeux noisette, je peux lire de l'amusement et autant de respect pour Autumn.

– Cette femme est folle. Comment peut-elle résister à ton charme magnétique ?

– Arrête de me draguer.

– C'est parce que ton scotch est trop bon. Il me monte déjà à la tête. Mais sérieusement, elle t'admire avec ce regard qu'ont toutes les nanas devant George Clooney. Comment est-ce qu'elle arrive à ne pas te sauter dessus ?

– Peut-être parce que, contrairement à moi, elle a une éthique ?

– Arrête tes conneries. Tu es quelqu'un de bien mais qui a fait les mauvais choix. Tu n'as rien à te reprocher.

– J'ai failli tuer un homme.

– Non, tu as assommé un type qui voulait cogner sa copine. J'aurais fait pareil. Tu te souviens à la fac, quand on a croisé ce couple avec la nana bourrée ?

– Oui. Il faisait noir et ils étaient dans le parc, mais on les entendait jusqu'à la voiture.

– La semaine d'après, j'ai été à une fête de fraternité et le type était là. Il se vantait de ce qu'il avait fait et tout le monde riait. Mais ils ne riaient pas parce qu'il s'était tapé sa copine, ils riaient parce qu'il l'avait forcée. Quand il a quitté la fête, je l'ai suivi et je lui ai pété toutes les dents les unes après les autres. Je l'ai menacé de recommencer s'il n'allait pas voir les flics pour se dénoncer. Le type est toujours en prison. Et tu veux savoir quoi ?

– Je suppose que tu me le diras même si je dis non.

– Je ne regrette absolument pas la décision que j'ai prise ce jour-là. Et je peux te dire que ça n'avait rien d'un coup de tête. J'ai attendu près de cinq heures en l'observant. Il était tellement bourré qu'il ne tenait plus debout et je n'en avais rien à cirer. Et toi, est-ce que tu regrettes ce que tu as fait, Clarence ?

– Oui. Je me dis qu'il y avait d'autres façons de réagir. Je n'étais pas obligé de m'acharner sur lui, de l'envoyer à l'hôpital.

– Et si tu pouvais revenir en arrière ?

– Alors je ne le cognerais qu'une seule fois. Ou deux. James, est-ce que je t'ai déjà dit que tu étais mon meilleur pote ?

– À chaque fois que tu bois. Mais je ne t'en veux pas, je sais que je suis irrésistible, même pour la gent masculine. D'ailleurs, un de tes avocats m'a fait

du rentre-dedans. Houston ? Ou Austin ? Un truc comme ça.

– C’est le deuxième meilleur avocat de cette ville et meilleur ami attiré d’Autumn.

– Et tu n’es pas jaloux ?

– Pourquoi est-ce que je le serais ?

– Je ne sais pas, moi... Parce qu’il la voit plus souvent nue que toi ?

– Tu dis n’importe quoi. Et bonjour les clichés, par ailleurs.

Je retire son verre à James qui n’a même pas la force de protester. Cela fait deux heures que nous nous détendons dans mon bureau, et nous devons en être à trois verres chacun, d’un breuvage si fort qu’il a fait monter ma température corporelle de quelques degrés.

James s’affale davantage dans le canapé et croise les bras sur son torse. Je l’imite, les mains derrière la tête.

– Mais c’est vrai qu’ils ont une drôle de relation, continué-je. L’autre jour, je les ai surpris dans une position compromettante. C’était à la fois marrant, bizarre, déplacé et... bon c’est vrai, je suis un peu jaloux qu’il ait le droit de passer du temps avec elle. Beaucoup de temps.

– Divorce.

– Tu sais bien que c’est impossible. Pas sans que je ne retourne en prison en Australie ! Je préfère être coincé ici près d’Autumn que d’être là-bas. Loin.

– Je déteste Ivy, grogne James en serrant les poings. Je la déteste depuis la première fois que je l’ai vue, avec son air prétentieux et ses cheveux de poupée stupide. Je la déteste.

James grimace de dégoût et je le comprends tout à fait. Ivy est à l’origine de la dépression de sa sœur, Christina. Elle l’a tellement insultée, blessée et harcelée au lycée que la jeune fille a développé une phobie scolaire et s’est enfoncée dans une dépression qui a failli lui être fatale.

C’est aussi un peu pour cette raison que James m’a poussé à sortir tous les week-ends et à enchaîner les conquêtes. Pas que je me sois beaucoup fait prier, j’ai eu besoin de cette distraction à l’époque. Mais mon ami pensait blesser Ivy en envoyant son mari dans le bras d’autres femmes. Sauf qu’elle se moquait totalement de ce que je faisais, et avec qui. Enfin, avant Autumn. Elle doit sentir que je me suis attaché à elle. Elle doit sentir que la jeune femme représente plus

pour moi que n'importe quelle autre conquête avec laquelle j'ai passé la nuit.

J'ai toujours eu du respect pour ma femme et la tromper avec des amantes de passage m'a donné des remords que j'enfouissais loin dans mon esprit. Nous ne formons certes pas un couple idéal, nous ne communiquons pas, et ne nous aimons pas, mais il y avait une certaine considération. Seulement de mon côté.

Pourtant, depuis Autumn, ce que j'éprouve pour Ivy n'est plus que du mépris et de la haine. Et à chaque nouvelle insulte envers Autumn, à chaque nouvelle pique contre l'avocate, ma femme baisse davantage dans mon estime. Je ne supporte plus de la voir débarquer ici, de regarder Autumn se tendre et se crispier dans l'attente d'un mot blessant. Si je pouvais renvoyer Ivy, je l'aurais fait depuis longtemps.

Pitié, pourvu qu'Autumn ne finisse pas par se replier sur elle-même comme Christina. Depuis quelque temps, je vois bien qu'elle semble plus lasse et abattue. Et je ne laisserai pas Ivy avoir raison d'elle, ce n'est tout simplement pas possible.

Ce soir-là, je ne rentre pas trop tard. Il est un peu plus de vingt et une heures, et l'appartement, immense et impersonnel, est vide. Quelques cartons traînent encore dans la chambre que j'occupe, mis à part cela, Ivy a voulu racheter tout ce que nous pouvons utiliser. La vaisselle, le mobilier, la décoration : neufs.

Je passe directement à la cuisine tandis que mon estomac crie famine. Le frigo est plein. La gouvernante que j'ai embauchée s'assure toujours que j'aie de quoi manger. Elle n'aime pas que je rentre tard et savoir qu'Ivy passe ses journées au club privé et qu'elle ne me cuisine rien en rentrant énerve toujours Mary. J'ai beau lui dire que le temps où les femmes devaient s'occuper du foyer est révolu, la vieille dame ne peut pas se l'imaginer.

Je souris en voyant le bac à légumes déborder et j'en sors tomates, poivrons et courgettes. J'allume la radio en allant au cellier prendre des oignons et de l'ail, puis j'attrape la planche à découper et mon couteau d'office. Durant près d'une heure, mon humeur s'allège tandis que je chante, émince et fais mijoter ma poêlée de légumes.

Je m'imagine un instant Autumn là, près de moi, à me regarder faire. Elle

aurait un verre de vin rouge entre ses doigts, et nous parlerions de tout et de rien. Dans mon esprit, nous serions rentrés du travail ensemble, main dans la main, ses talons cliquetant sur le carrelage froid, avant qu'elle ne les enlève. Ses belles jambes me font fantasmer.

Lorsque j'entends la porte d'entrée s'ouvrir, Autumn s'efface de mes pensées. Je sors les filets de veau du frigo que je pose sur le plan de travail avant de mettre une poêle à chauffer.

Je vais rejoindre Ivy dans l'entrée.

– Salut, lancé-je.

Elle ne me répond pas. Pas plus qu'elle ne me regarde.

Gêné, je l'aide à enlever sa veste que j'accroche à la patère, puis je pose une main sur son épaule. J'ai l'impression d'être un étranger pour elle. Et cela me fait étrangement mal. J'aurais tellement aimé que les choses soient différentes entre nous.

– Hum, le dîner est presque prêt, lui annoncé-je.

Elle farfouille dans son sac à la recherche de son étui à lunettes de soleil, et je comprends qu'elle n'a pas envie de me parler. Je hausse les épaules et retourne en cuisine où je fais griller la viande, avant de servir les portions dans deux assiettes. Je les dispose ensuite l'une à côté de l'autre à la grande table de la salle à manger, et sers un verre de vin blanc frais à ma femme. La journée a été très chaude, aujourd'hui.

Je m'installe et attends qu'elle arrive.

Ivy attrape son assiette, ses couverts et son vin, puis va s'installer à l'autre bout de la table, comme si mon contact la répugnait.

Je ravale difficilement la boule dans ma gorge. Ivy ne veut même pas de mon amitié.

– Ta journée s'est bien passée ? demandé-je en fouillant dans mon assiette, l'appétit coupé.

– Nous devrions virer la bonne. Ce repas est répugnant.

Elle sait très bien que je l'ai préparé moi-même.

– Tu veux que je te fasse autre chose en vitesse ?

– Comme essayer d'être un mari convenable ?

La pique me transperce la poitrine.

– J'essaie. Mais c'est difficile. Nous ne sommes pas vraiment en phase, tous les deux, déclaré-je d'un air penaud.

– Essaie plus fort, Clarence. Ou je serai dans l'obligation de prévenir ton père. Et tu sais très bien ce qui t'attend, dans ce cas-là.

Elle termine son verre de vin, puis monte dans sa chambre sans un regard en arrière.

Je termine mon repas seul, au milieu de l'immense salle à manger. Les légumes sont froids. La viande a un goût de cendres. Et dans ma poitrine, à chaque martèlement de mon cœur, le mot solitude semble se graver dans ma chair. Ces maux en deviennent insupportables.

Je me lève, vide les restes d'Ivy dans la poubelle puis je m'occupe de la vaisselle.

Quand je me couche enfin, la douleur est désormais sourde et diffuse dans ma poitrine. Pourquoi la vie s'acharne-t-elle contre moi ?

Je n'en peux simplement plus.

# Chapitre 14

## Autumn

Ce jeudi est pluvieux et orageux mais ce qui me file le plus le bourdon, c'est qu'il ne me reste que deux jours en tant que secrétaire de Clarence Reid, alias, « l'homme de mes rêves totalement englué dans une relation inextricable et qui le tue à petit feu ».

Bref, je passe une robe moulante et décolletée jaune poussin cintrée de noir, pour égayer un peu mon humeur. Cela ne marche pas du tout. J'enfile une paire de talons aiguilles noirs tout simples, j'attache mes cheveux en chignon fouillis et attrape mon sac à main.

Il n'est que six heures du matin, mais j'ai une petite course à faire. Je me rends dans un quartier légèrement à l'abandon. Des déchets jonchent le sol et ma peur d'être suivie par l'un des frères Gamlin fait battre mon pouls avec fracas.

Je me retourne de nombreuses fois mais je reste seule dans cette rue effrayante. C'est presque rassurant.

Autour de moi, des immeubles bas aux façades décrépies se battent la place. La verdure autrefois luxuriante est désormais jaunie et les arbres espacés sont rachitiques.

Çà et là, les lumières allumées chez les habitants m'offrent des scènes de vie incroyables. Un couple se lance des objets à la figure, en s'insultant si fort que j'entends tout de leur dispute. Plus loin, une maman se prépare pour aller travailler. Un homme âgé dort devant la télé, la tête penchée en arrière.

J'arrive finalement au studio de plain-pied qui m'intéresse. Je m'attends à trouver les lieux plongés dans le noir et à réveiller Pohl, mais la lueur de quelques ampoules filtre des vitres poussiéreuses. Je sais, pour avoir utilisé cette astuce de nombreuses fois, que frapper chez les gens au petit matin est plus

impressionnant. Ils ne s'attendent pas à ce qu'on les dérange aussi tôt, et ont tendance à ne pas prendre les choses à la légère.

Pohl vient m'ouvrir près de cinq minutes plus tard. Il est uniquement vêtu d'un caleçon blanc, taché et répugnant. Son torse et ses épaules sont couverts de poils, tandis que son crâne est dégarni. Une vision pareille de si bon matin ne sert pas à égayer mon humeur.

- Pohl ? demandé-je, mal à l'aise.
- Salut chérie. Tu es en avance.
- En avance ? répété-je.

Derrière lui, une quantité industrielle de gobelets rouges et de canettes de bière se côtoient sur le sol tout sale.

- Je te paie maintenant ou après t'avoir fait grimper aux rideaux ?

Il hausse de façon suggestive ses sourcils fournis puis tend la main vers moi pour me peloter ! Non mais j'hallucine grave, là !

J'attrape son poignet et le tords juste assez pour lui faire très mal, sans le blesser.

- Aïe chérie, tu sais déjà ce que j'aime, en plus !

Ma patience n'est même pas entamée. Je secoue lentement la tête, prends une profonde inspiration.

- Monsieur Pohl, je ne suis pas une prostituée.
- Ah bon ? Tu es sûre, parce que franchement, tu me plais beaucoup. Il y a peut-être moyen de s'arranger ?
- En tant qu'avocate, je vous conseille de ne plus prononcer la moindre parole susceptible de vous causer des ennuis.

Je tords un peu plus son poignet, le forçant à s'agenouiller devant moi. La douleur déforme ses traits, mais son sourire est béat. Alors je le lâche. Ce type a vraiment des problèmes psychologiques.

- Chérie...

– C’est M<sup>e</sup> Fells, réponds-je d’un ton qui le laisse sans voix.

Je peux être très persuasive. Fréquenter des criminels de tous horizons m’a aidée à être froide et incisive à la barre.

– Je suis ici pour ma cliente, Mindy Greyhound. Elle accepte de ne pas porter plainte contre vous si vous lui donnez la carte SD qui contient les photos que vous avez prises d’elle.

Pohl pâlit et se relève doucement.

– Je ne vois pas de quoi tu parles. Et je n’ai pris aucune photo de personne. Je suis innocent.

Il s’est renfermé. À présent sur ses gardes, je vais devoir sortir le grand jeu pour le convaincre. En gros, je vais mentir allégrement.

Je sors le dossier de mon sac à main. Je l’ai mis dans une pochette plastique pour le cas où ce monsieur serait plus dur à convaincre que ce que j’attendais.

– Vous avez signé de votre prénom sur l’enveloppe, et donné le numéro de votre compte bancaire pour le virement. Sachez que l’extorsion est un délit puni par la loi. Vous risquez jusqu’à cinq ans de prison ferme, pour cent cinquante mille dollars d’amende.

Je dis tout ce qui me passe par la tête, car je n’en ai pas la moindre idée.

– Rien ne prouve que ce soit moi qui aie fait cet ignoble chantage.

– J’ai fait analyser le papier. Vos empreintes sont partout dessus. Savez-vous que ma cliente est bouleversée par vos agissements ? Et de ce fait, elle est dans son droit en déposant un recours contre vous, car il est interdit de diffuser intentionnellement des photographies à caractère sexuel d’une autre personne sans son consentement. Étant donné que vous avez clairement eu l’intention d’infliger une détresse émotionnelle à M<sup>lle</sup> Greyhound, les charges qui pèsent contre vous ne font que s’alourdir.

Pohl est soudain tout transpirant, et son malaise devient évident quand ses joues creuses pâlissent peu à peu.

– Où en sommes-nous, déjà ? Ah oui, cinq ans de prison et deux cent mille dollars supplémentaires. Si nous vous poursuivons, je prendrai un plaisir certain à vous détruire sans vous laisser la moindre seconde pour reprendre votre souffle. Je continue à réciter les infractions que vous avez commises en prenant ces photos, ou vous allez faire preuve d'intelligence et me rendre ce que je suis venue chercher ?

Pohl est désormais blanc comme un linge. J'espère l'avoir convaincu car je n'ai plus rien en stock pour l'accabler, à part peut-être le fait de réellement le traîner en justice s'il ne me donne pas les photos de Mindy.

Soudain, il se met à pleurnicher et à m'approcher. À la vue de cette montagne de poils maigrelette et humide de larmes, je recule, horrifiée.

– Je le jure, je n'allais pas les diffuser. Je voulais juste me faire un peu d'argent facile.

– Donnez-moi la carte SD, ordonné-je.

– Je ne l'ai plus !

Je lui attrape à nouveau le poignet, l'arrêtant net dans ses pleurnicheries. Je sais reconnaître les menteurs, et ses petits yeux de fouines ne me cachent rien.

– Tout de suite, grogné-je tout bas.

– D'accord, d'accord.

Il disparaît et revient rapidement, avant de me tendre la carte noire d'un appareil photo numérique.

– J'espère pour vous que plus aucune preuve que ces photos ont existé ne subsiste. Ou j'alourdirai tellement votre peine que les barreaux de votre cellule seront imprimés sur votre tête.

– Je le jure, halète-t-il en se massant le poignet.

– Et je ne précise pas que les paparazzades sont terminées pour vous.

– Oui, plus jamais !

Je le laisse rentrer chez lui, contente de ce début de journée.

Quand je me retourne, une jeune femme arrive près de moi. C'est sans contester la prostituée à laquelle Pohl a fait appel. Je sors de mon porte-monnaie

de quoi couvrir les frais puis je lui fais mon sourire le plus désolé.

– Il n’arrive pas à la lever, ce matin. Tu peux rentrer chez toi.

Elle me fait un clin d’œil, fourre les billets dans son soutien-gorge avant de repartir de son pas tranquille dans l’autre direction.

Je rejoins l’immeuble et le dernier étage de Reid and Associates le mal au cœur. Savoir qu’il ne me reste que deux jours si près de Clarence me donne la nausée.

Le vigile m’ouvre la porte d’entrée et je le remercie. Dans l’ascenseur, je fais un rapide calcul mental de ce que j’ai fait et de ce qu’il me reste à faire aujourd’hui.

J’ai passé la nuit à travailler sur le dossier Green/Fells dans le but de mettre les agresseurs de mon frère et d’Austin entre les murs gris d’une prison le plus vite possible. Dans la journée, ils vont recevoir par coursier la citation à comparaître effective pour demain matin, à la première heure. J’ai eu confirmation qu’ils logeaient chez leur mère en ce moment et je viens donc de signer les dernières heures de liberté des frères Gamlin, homophobes, racistes et êtres humains d’une stupidité affligeante.

Je suis fière et j’ai appelé Austin et Avner pour les prévenir que demain matin ils devraient aller au tribunal. Il s’est avéré que ces deux-là se trouvaient chez mon meilleur ami et je les ai taquinés tout doucement alors qu’au fond de moi, je hurlais ma joie et mon enthousiasme. Mon Dieu, mon frère et mon meilleur ami ensemble, j’ai sauté partout chez moi en faisant un câlin de l’amitié avec un de mes oreillers. Bien sûr, je ne voulais pas leur faire peur ou leur mettre la pression alors j’ai fait comme si de rien n’était mais MON DIEU ! Mon frère et mon meilleur ami ensemble !

Sauf que voilà, rien de ce que j’ai fait pour eux ne me rend d’humeur à la célébration, ce matin.

Je veux simplement me terrer dans un coin avec une bouteille de vin et pleurer. D’ailleurs, je l’aurais bien fait sous mon bureau s’il n’avait pas été juste en face de celui de Clarence. Cet homme qui me met en ébullition sans que je

puisse me lâcher.

Je m'installe sur ma chaise avant d'allumer mon ordinateur. Même le fond d'écran avec un chaton mignon me fait grimacer.

Et quand Cerbère arrive près de moi, je crains de sombrer dans le fond de ma chaise.

Clarence la suit de loin, presque réticent à marcher près d'elle et cela la met dans une rage noire.

Il la dépasse et va s'enfermer dans son bureau sans même un regard vers moi et Ivy s'approche et plante ses ongles manucurés, orange, dans son tailleur noir.

– Mademoiselle Fells, j'attends un coup de fil très important aujourd'hui. Malheureusement, mon téléphone n'a presque plus de batterie et je serai en ville toute la journée. J'ai donc pris la liberté de donner les coordonnées de votre réception à M. Lay et il vous appellera pour vous donner des instructions précises quant à la suite des événements concernant les dossiers de Spencer.

– Bien, madame.

– Je ne vous précise pas que ce coup de téléphone est d'une importance capitale. Vous n'aurez en aucun cas le droit de quitter ce poste tant que vous n'aurez pas reçu cet appel, suis-je claire ?

– Tout à fait, madame.

Crève, morue ! Non mais c'est quoi, son nouveau petit jeu ? Me faire prisonnière de mon propre bureau ?

– Dès que vous aurez reçu les instructions, je veux que vous veniez me trouver directement au club privé où je serai pour les heures à venir.

– Madame, je ne suis pas coursière...

– Qu'est-ce qui est le plus important pour vous, mademoiselle Fells ? Que ce cabinet retrouve sa prestance d'antan aidé par toutes les preuves des erreurs de Spencer, ou votre petite fierté personnelle ?

Je retiens mon souffle et avec lui, les insultes qui dansent dans ma bouche. Elle m'a bien eue !

– C'est bien ce que je me disais.

Elle tourne ses talons vertigineux et me regarde par-dessus son épaule drapée de haute couture.

– Maintenant, je vais aller montrer à mon mari ce que signifie le mariage, si vous voyez ce que je veux dire. Que personne ne nous dérange.

Elle entre dans le bureau de Clarence et ferme la porte tout doucement en me souriant.

Je suis totalement en panique, dégoûtée et nauséuse. Qu'est-ce qu'elle va faire à Clarence ? Est-ce qu'ils vont finalement recoller les morceaux ? Signer un nouveau contrat ? Oh mon Dieu, est-ce qu'elle va le dévorer tout cru comme une mante religieuse ou le faire griller à petit feu au centre des enfers, là d'où elle vient ? Ou pire... Est-ce qu'elle va le séduire ?

Je me baisse sous mon bureau pour ne pas être entendue puis j'appelle Austin. Lui saura quoi faire.

- Autumn ?
- Austin, j'ai un problème.
- Pourquoi tu murmures ? murmure-t-il en retour.
- Parce que je ne veux pas qu'on m'entende. Mais toi, tu n'as pas besoin de chuchoter, tu es tout seul dans ton bureau.
- C'est vrai. Qu'est-ce qui se passe Autumn, tu me fais flipper là !
- C'est Ivy ! Elle s'est enfermée avec Clarence et elle m'a laissé entendre qu'ils allaient... Enfin tu vois, quoi !
- Non. Qu'est-ce qu'ils vont faire ?
- Copuler, crétin ! Je ne sais pas quoi faire ! Est-ce que je dois courir dans ce bureau et les gêner ? Ou je ne sais pas moi, hurler au feu ? Déclencher l'alarme incendie ?
- Pas de panique, Autumn. Un homme ne se tape pas une femme juste parce qu'elle le chauffe...
- Euh, si !
- Laisse-moi reformuler. Un homme ne se tape pas sa femme, pour qui il ne ressent plus rien, juste parce qu'elle le chauffe. Fais ce truc avec ton téléphone pour les espionner et tu verras bien.
- Quoi ? Ça ne va pas la tête ! Je ne vais pas les écouter !

Sauf que l'idée est désormais ancrée dans ma tête. Je me relève, m'assieds sur ma chaise et je survole les touches. Mon angoisse à découvrir ce qu'il se passe n'a d'égale que mon dégoût d'espionner Clarence. Je ne veux pas être ce genre de femme. Mais d'un autre côté, s'il se passe quoi que ce soit avec Ivy, alors cela tuera tous les sentiments que j'éprouve pour lui. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux pour moi.

- Vas-y, appuie dessus, ordonne Austin.
- Comment tu sais ce que je fais ?
- Je te connais.
- Bordel de merde.

J'enfonce les deux touches, le cœur au bord des lèvres et je n'entends rien. Absolument rien.

- Alors ?
- Mauvais signe, il n'y a pas de bruit là-dedans, dis-je.
- Je suis désolé Autumn...
- Non, pas grave.

Je raccroche avec Austin, incapable de prononcer un mot de plus quand j'entends une chaise grincer dans le bureau. Je ferme les yeux tant mes larmes me brûlent et je tente d'oublier la douleur poignante qui martèle ma poitrine. Mon cœur sombre, ma douleur se diffuse dans tout mon corps.

Mais la voix de Clarence vient briser le silence qui me baigne.

- Ivy, qu'est-ce que tu fais ?
- Quoi ? Tu n'aimes pas ? l'interroge-t-elle d'une voix aguicheuse.
- C'est perturbant.
- Détends-toi, Clarence. Ça ira mieux, ensuite.
- Je ne pense pas. Si tu me disais plutôt ce que tu me veux ?

Ce n'est pas assez clair pour lui ? Bon sang, j'ai envie de balancer le téléphone à travers la pièce mais je n'arrive pas à quitter cette conversation. Je dois me faire du mal pour me soigner de lui.

- Toi. Je veux te récupérer.

– Ce n’est pas en restant plantée devant moi, à me dévisager pendant que je travaille, que tu changeras quoi que ce soit entre nous.

Oh, ils n’ont encore rien fait !

Mes larmes coulent sur mes joues, de soulagement, et je les essuie à l’aide d’un petit mouchoir en papier.

– Et si j’enlevais ceci ? continue Ivy.

J’entends distinctement le bruit des vêtements tomber au sol et mon malaise redouble. Ma joie n’a été que de courte durée. Si rien ne s’est passé juste avant, à présent...

Clarence se lève de sa chaise, la faisant grincer et moi, me faisant très mal.

– Ivy, je t’en prie, rhabille-toi.

– Tu ne veux pas de moi ? Nous sommes mariés, après tout. J’ai envie de recoller les morceaux, Clarence, j’ai envie que notre couple fonctionne. Tu as fait des efforts, hier, en préparant le repas. À mon tour d’en faire.

– Je voulais simplement être ton ami. Ce n’est pas en te mettant nue que tu pourras faire en sorte que je t’aime. Toi non plus, d’ailleurs, tu n’es pas amoureuse de moi. Tu ne penses pas qu’il est temps que nous réagissions ? Tu ne penses pas avoir le droit de t’épanouir avec un homme qui t’aimerait et qui se soucierait de toi et toi de lui ?

– Mais c’est toi que je veux, Clarence.

– Tu sais très bien que c’est faux. Allez, rhabille-toi, ma belle. Pas la peine d’attraper froid.

Durant de longues minutes, je n’entends que les bruits des bracelets d’Ivy cliquetant puis elle reprend la parole.

– Ça va marcher entre nous, Clarence. Je te le jure.

– Pourquoi est-ce que ça te préoccupe tellement maintenant ?

La voix de Clarence est toujours aussi douce, comme s’il parlait à une petite fille blessée et cet homme, mon Dieu, cet homme qui a été manipulé par sa propre femme aussi souvent est en train de chercher à la rassurer et à la faire se sentir mieux !

Je suis folle amoureuse de lui.

– Pourquoi ? Parce que tu es mon mari, tiens !

– Je le suis depuis près de dix ans et pas une fois tu ne m’as demandé comment j’allais. Tu ne te soucies pas de moi. J’irais même jusqu’à dire que je te dégoûte, la plupart du temps. Alors pourquoi *maintenant* ça changerait ?

– Parce que.

Je ne sais pas ce qu’il se passe entre eux à ce moment-là, cependant j’ai l’impression de sentir d’ici la tension monter.

Clarence rit de façon démente et il se rassied sur sa chaise.

– Alors c’est ça, hein ? Tu veux me récupérer juste parce que je suis attiré par une autre femme ? Juste parce qu’elle passe avant toi ?

– Tu l’avoues enfin.

– Je ne peux plus jouer à cela, Ivy. Toi et moi, nous ne serons jamais heureux. Nous sommes trop différents. Tu mérites mieux que moi.

– Tu es *mon* mari. Et je ne supporterai pas d’être humiliée de la sorte, Clarence ! Non mais tu imagines le scandale quand les journaux apprendront que tu te tapes cette grosse vache alors que tu m’as *moi* ?

– Tais-toi.

– Tu sais comment on va me regarder au club quand ils sauront que j’ai été traînée dans la boue par un mari infidèle qui se tape un...

– La ferme, Ivy.

– Tu penses un peu à la façon dont je vais être montrée du doigt comme la femme moins bien qu’une...

– Ta gueule !

Clarence hurle si fort que je crie moi-même tant j’ai eu peur. Je coupe ma séance d’espionnage sur-le-champ et je me lève de ma chaise pour courir chez Austin. Quand Ivy sortira de ce bureau, je ne veux pas être dans sa ligne de mire. En une seconde, j’ai fait rediriger les appels du standard sur mon téléphone personnel, chose qui est totalement interdite, mais je n’ai pas vraiment le choix.

Quand Austin me voit arriver, il me rejoint au milieu de notre bureau et me prend dans ses bras.

- Je suis désolé, Autumn.
- Non, non, ce n'est pas ce que tu crois !

Je prends place sur le fauteuil face à lui et je lui explique tout ce qui vient de se passer. Le pauvre est mort de rire et n'ose pas se lâcher de peur de me vexer. Il a raison. Je l'aurais frappé là où ça fait mal s'il s'était moqué de moi. Mais le côté complexe de la situation ne lui échappe pas. Je suis terrifiée à l'idée de retourner à mon accueil. Et une heure se passe sans que j'arrive à bouger. En dehors des insultes d'Ivy qui m'ont fait bien plus mal que ce que je veux l'avouer, l'entendre parler de moi comme elle l'a fait est traumatisant. J'ai vraiment l'impression qu'elle a eu envie de me tuer et Austin est tout aussi inquiet.

– Allez, ça ne peut pas durer, Autumn. Je te ramène moi-même en haut et j'y reste jusqu'à ce qu'elle dégage dans son club débile.

Austin m'accompagne et chaque étage qui défile m'angoisse un peu plus.

Arrivée au sommet du bâtiment, je me décide à aller voir Clarence dans son bureau. Si Cerbère est encore là, Austin pourra être considéré comme témoin si elle me défenestre. Ça me rassure, de façon tout à fait déplacée.

Je toque à la porte de bois foncé, l'estomac en train de danser la java dans mes talons.

– Oui ? résonne cette voix dure, symbole que Clarence est mal en point.

J'entrouvre la porte et le soulagement allume des dizaines de points lumineux devant mes yeux.

D'un hochement de tête, je signifie à Austin qu'il peut partir, puisque Ivy a quitté les lieux. Je vais rejoindre Clarence avant de me baisser à son côté. Il est seul. Je n'ai jamais franchi ce pas, cette limite entre secrétaire et « indéterminée » mais il a l'air mal et je suis mal moi aussi. Je lève les yeux pour que nos regards soient au même niveau et je pose les deux mains sur les accoudoirs de sa chaise. Notre proximité me fait du bien, mais ce n'est pas suffisant pour panser mon cœur blessé de cet amour interdit que l'on s'inflige.

– Tu vas bien ? demandé-je doucement.

- J’ai connu des jours meilleurs, et toi ?
- J’ai connu des règles très douloureuses qui étaient bien meilleures !

Clarence éclate de rire et ses yeux orageux prennent une teinte plus estivale. Il caresse mes cheveux. Je le laisse faire, et de lui-même, il s’arrête.

- Tu veux que j’aie te chercher un café ? Un thé ?
- Ce n’est pas ton boulot, Autumn.
- Non, ce n’est pas mon travail. Mais je suis là pour toi et si tu as besoin d’un chocolat fourré au sushi, je retournerais toute cette ville pour t’en trouver un.
- Tu es...
- Je sais. Tu veux un chocolat fourré au sushi ?
- Pas vraiment. Est-ce que tu aimes les chocolats, Autumn ?
- Ça va. Ce n’est pas ma sucrerie préférée.
- Et les sushis ?
- J’adore ça.
- Alors je suppose que si je commande japonais pour deux ce midi, ça te conviendrait ?
- Je ne sais pas... Si Ivy passe et qu’elle nous voit...
- Tu as raison, excuse-moi. Excuse-moi de vouloir être heureux, Autumn.

Je me redresse, surprise par son ton cassant.

- Tu devrais retourner travailler.
- Clarence...
- Non. S’il te plaît, laisse-moi seul.
- D’accord. Mais si tu as besoin, je serai juste là.

Je fais un signe de pouce derrière moi en marchant à reculons.

– J’attends un coup de fil important alors je ne bougerai pas de ma chaise pendant ce temps.

Temps qui est vraiment très long. Et ennuyant puisque je n’ai pas envie de bosser. Je suis plusieurs fois tentée de faire rediriger l’appel sur mon portable, comme tout à l’heure, mais si Ivy le devine, elle aura les moyens de me faire renvoyer et je préfère nettement la subir plutôt que de quitter mon travail de rêve.

J'ai profité de mon temps libre pour relire les déclarations d'Austin et Avner à propos de leur agression jusqu'à les connaître par cœur et mes yeux en sont tout bousillés. J'espère que les frères Gamlin seront présents demain, pour leur assignation. Après tout, ils peuvent avoir décidé de s'enfuir. Quelque chose me dit même qu'ils sont assez stupides pour le faire. J'aurai bientôt ma réponse.

Vers vingt-deux heures, je finis par m'endormir, la tête sur ma main, à la lumière de ma lampe de bureau. Mon ordinateur s'est mis en veille à dix-neuf heures et fait défiler un paysage des fonds marins, avec des poissons multicolores traversant l'écran au ralenti et un bruit de bulles relaxant. Je n'y ai pas résisté. Je suis même sûre de m'être mise à ronfler quand le téléphone sonne enfin.

Je sursaute et sursaute une deuxième fois en voyant la silhouette d'un homme juste devant moi.

Je crie, déboussolée et effrayée.

Clarence, qui se trouve juste devant moi, se met à rire.

Mais bien sûr, tout endormie comme je le suis, je perds l'équilibre – en étant assise, c'est un exploit – et ma chaise roule en arrière quand je veux me relever. Mes talons glissent sur le sol, moi sur le cuir du fauteuil et tout se passe si lentement pour moi que mon humiliation s'est faite à rallonge. Avant même que je ne comprenne ce qu'il s'est passé, je suis allongée par terre, face contre moquette et je sens bien que j'ai les fesses à l'air.

J'ai un instant l'impression d'entendre une annonce de cirque, avec une voix dans le microphone qui annoncerait : « Mesdames et messieurs, je vous présente *la fille qui arrive à tomber de sa chaise en étant assise*. Applaudissez-la bien fort. Le spectacle est exceptionnel et d'une rareté incroyable ! »

– Autumn ? Autumn, ça va ?

Sauf que c'est Clarence qui parle, là.

– Je suis désolé, c'est moi qui ai bipé ta réception. Je voulais te taquiner et je ne pensais pas que tu sursauterais de cette façon.

Je grogne quelque chose entre « mal » et « je pète la forme ». Mon fauteuil se trouve à dix mètres sur le côté et Clarence est si proche de moi que j'en oublie la douleur. Mais lorsqu'il commence à me retourner, je couine de douleur.

– Dis-moi où tu as mal !

Je prends appui sur un bras puis je me contorsionne pour observer les dégâts. J'ai effectivement les fesses à l'air et dans mon shorty noir, elles donnent plutôt pas mal. Sauf pour le bleu qui est en train de se former, et les éraflures.

Clarence est lui aussi en train de regarder mon séant et semble osciller entre inquiétude et ravissement.

– Je crois que je me suis cassé une fesse.  
– Ne bouge pas, je reviens dans deux secondes.

Comme si j'avais envie de bouger. La moquette est moelleuse, je suis crevée et la position dans laquelle je suis a tout de confortable.

Il revient tout de suite et pose quelque chose de glacial sur ma blessure de guerre.

– Oh ! Mon ! Dieu ! Tu veux me cryogéniser ou quoi ?  
– Non, je veux juste éviter que tu souffres trop demain quand ton hématome aura triplé de volume.  
– Mouais, tu veux surtout me palper les miches en me faisant croire que tu t'inquiètes pour elles.  
– C'est vrai. Je n'y peux rien si elles sont exquises, tendres et juteuses...  
– Arrête de parler d'elles comme si elles n'étaient pas là.  
– Oh je peux t'assurer que je suis très conscient de leur présence.

Je grogne avant d'entreprendre de me mettre à quatre pattes pour me relever. J'ai les membres engourdis, ensommeillés et c'est plus difficile qu'il n'y paraît, de se relever en étant à moitié endormie.

– Autumn !

Je me retourne pour voir Clarence agenouillé juste derrière moi, une main tenant le paquet de glace sur ma fesse, l'autre figée dans les airs. Si nous

n'avions pas eu nos vêtements sur le dos, on aurait pu penser qu'il se passe des choses ici...

Je me relève en vitesse, honteuse. Je m'appuie sur mon bureau nonchalamment, tentant de lui faire croire que notre proximité ne me met pas en émoi. Clarence avance tout près de moi, remonte ma jupe sur ma taille et repose le sachet de légumes congelés sur moi, son autre main agrippée très fort au tissu de ma robe.

– Pourquoi est-ce que tu as des petits pois surgelés dans ton bureau ? demandé-je pour briser cette ambiance charnelle et chaude.

– Je fais souvent du sport au sous-sol et parfois, j'ai des crampes.

Je hoche la tête.

– Et parfois, ma secrétaire tombe de sa chaise comme une feuille tombe d'un arbre. Avec une élégance tout à fait exceptionnelle.

– Je sais que c'est faux mais merci de me rassurer. Et merci pour la glace, ça fait vraiment du bien.

La douleur est endormie, pourtant le froid crée d'autres réactions dans mon corps et le fait que mon patron ait les yeux rivés sur mes seins me le confirme bien vite.

– Clarence ?

– Oui ?

– Mon visage se trouve juste un peu plus haut.

Je me hisse sur le bureau et je récupère moi-même la glace, laissant sa main se coincer sous mon genou. J'écarte les jambes quand il se rapproche, offrant à sa vue le trouble qu'il provoque en moi à même ma dentelle noire.

– S'il te plaît, enlève ta main. On n'a pas le droit de se toucher, soufflé-je alors d'une voix où mes troubles et mes doutes percent sans peine.

– D'accord... D'accord... murmure-t-il. On ne peut pas se toucher de façon déplacée mais on peut se toucher comme des amis...

Son souffle erratique effleure ma peau en une caresse brûlante et je coince mes propres mains sous mes cuisses pour les empêcher de s'approcher de lui.

– Tu sais, en France, ils s’embrassent sur la joue pour se dire bonjour et on ne s’est pas dit bonjour ce matin.

– OK, réponds-je, plus fébrile que jamais.

Il avance le visage vers moi, lentement, puis m’embrasse sur la joue droite. Ses lèvres s’attardent sur ma peau gelée, envoyant une onde de choc partout en moi. Il se décolle avec la même lenteur que pour venir puis embrasse mon autre joue.

– Bonjour, soufflé-je.

– Bonjour.

À mon tour de m’avancer vers lui. Je frôle sa joue parfaitement bien rasée avant d’y plaquer les lèvres. Je les entrouvre légèrement, donnant à sa peau le baiser que je rêve de plaquer sur ses lèvres. Au bout d’un long moment, je recule.

– C’était bien ?

– C’était parfait, Autumn. Et tu sais, avant, les hommes pratiquaient le baisemain pour saluer une dame. Ou pour leur montrer leur dévouement.

Il s’agenouille devant moi et cette position me rappelle l’une de celles que nous avons pratiquées un certain jeudi soir torride où il avait joué de sa langue sur différentes parties de mon anatomie, certaines plus sensibles que d’autres.

– Oui.

Il prend ma main, dépose un baiser dessus puis il la retourne pour embrasser mon poignet. Il remonte sans se presser, sans jamais réussir à s’arrêter. Ses lèvres glissent sur mon avant-bras, mes bras, mes épaules et mon cou et avant même que je ne le réalise, j’entoure sa taille de mes jambes, pressant ma féminité enflammée contre la bosse sensuelle dans son pantalon de costume noir. Je sursaute au moment où il va retrouver mes lèvres et je le repousse.

– Clarence, on ne peut pas faire ça... Je suis désolée mais... Tu es marié !

– Un mariage blanc. Sans amour.

– Mais un mariage quand même ! Je ne veux pas que tu aies de problèmes à cause de moi parce que je sais que tu en auras, avec Ivy et avec ton père. Et

nous, qu'est-ce qu'on va devenir, tous les deux, dans cette relation bancale ? Tu devras retourner chez ta femme tous les soirs ? Et si je te présente à ma famille, Clarence, qu'est-ce que je vais leur dire ? « Voici mon patron, il est marié mais on est amoureux alors on a le droit. » Je suis vraiment navrée, mais je ne peux pas. Pas comme ça. Pas dans ces conditions. C'est au-dessus de mes forces.

Je saute de mon bureau et je rajuste ma jupe. Le paquet de petits pois reste en plan près de mon agenda, ainsi que ma veste et ma dignité que je compte bien récupérer en allant boire chez Austin. Je me dirige vers l'ascenseur, attrapant mon sac à main au passage.

Je n'en peux plus. Je me sens dévastée et déboussolée par ces émotions qui me tranchent la poitrine.

– Autumn ? souffle Clarence.

– Oui ?

Je m'arrête et me retourne vers lui. Il s'est affalé dans ma chaise et joue avec le châle noir que je portais ce matin.

– Tu m'aimes ?

– N'est-ce pas évident ? réponds-je avant de me détourner de lui.

# Chapitre 15

## Autumn

Dans l'ascenseur, je sors mon téléphone pour appeler mon meilleur ami mais bien sûr, il n'y a aucun réseau. Je coince alors mon petit appareil dans mon soutien-gorge pour le dégainer plus facilement sur la route du retour puis je sors de l'immeuble.

Il fait très sombre, c'est intimidant.

La première chose qui me frappe est le gros van noir juste face aux portes coulissantes. La nuit est sans lune, les réverbères épars et aucun piéton à l'horizon. Pas même une petite voiture ne passe par là. Je vais devoir attendre une éternité pour trouver un taxi, puisque les bus ne roulent plus à cette heure.

Je m'avance sur le trottoir. L'air frais effleure ma peau et je frissonne en gardant à l'œil le véhicule étrange quand deux hommes arrivent de chaque côté de la rue. Je ne les vois pas, mais j'entends distinctement leurs pas lourds arriver vers moi. Le cœur battant, je tourne la tête à droite, paniquée. À gauche, effrayée. Je les reconnais tout de suite. Ce sont les criminels qui ont agressé mon frère et Austin.

Je veux reculer pour rentrer dans l'immeuble, sauf qu'ils sont plus rapides et ils se jettent sur moi au même moment. L'un me prend par-derrière et me bâillonne de la main avant de me pousser vers le fourgon. Le second met la clef dans la serrure du van pour ouvrir la porte coulissante et je crois que mon heure vient de sonner.

Combative, je me débats avec tant de vigueur que Leo, le plus grand, demande de l'aide. Je ne vais pas les laisser m'emmener sans protester ! J'envoie un premier coup de pied dans le ventre du plus petit qui se jette à nouveau sur moi, un autre dans le vide et le troisième brise la clef à l'intérieur de la serrure du van. Le reste du trousseau tombe au sol, et disparaît dans la bouche d'égout

sans un bruit.

– Oh non, non, non, grogne Leo en me serrant plus fort. Tu vas arrêter de te débattre, bon sang !

Il resserre la prise sur mes côtes et la douleur cinglante que cela m'inflige me fait monter les larmes aux yeux.

Je commence à sentir leur angoisse, et moi-même, je suis en train de paniquer. Mon souffle est coupé par l'énorme main que j'ai sur la bouche et la force avec laquelle ses doigts pénètrent ma chair.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demande Leo à son frère.

– Merde, merde, merde, traîne-la dans l'immeuble ! Vite, avant qu'on nous voie.

Mon ravisseur se met à reculer. Je veux le stopper, faire en sorte de rester sur ce trottoir le temps que quelqu'un passe par là mais mes pieds ne touchent même pas le sol. Et ainsi, nous disparaissions tous les trois à l'abri des regards sur mon lieu de travail.

Une fois dans le grand hall de chez Reid and Associates, mon assaillant me repose par terre tout en gardant une main sur ma bouche et l'autre autour de mon cou, serrant juste assez pour me gêner. Ses mains sont immenses, calleuses et elles irritent ma peau tendre. Mon rythme cardiaque est déchaîné.

Au moment où Jack, face à moi, sort un immense couteau et le pointe sur ma poitrine, les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un Clarence en colère.

Et mon cœur cesse de battre.

Une peur primale, intense envahit mon corps et se répand dans mes veines quand le couteau se pointe vers lui ; qu'il avance, d'un pas rapide et déterminé, vers nous. Ses poings sont serrés et son regard me balaie comme pour voir si j'ai la moindre égratignure. Il est menaçant, vibrant de rage. Sa démarche gracieuse et fluide rend son regard léthal encore plus intimidant. Mes agresseurs paniquent davantage. Le plus petit m'agrippe les cheveux avant de m'arracher aux bras de son frère.

– Bouge pas ! Ou je lui tranche la gorge.

Pour appuyer ses paroles, Jack presse la lame sur mon cou et je plante les ongles fort dans son bras tant je suis terrorisée.

– Qu'est-ce que vous voulez ? Je suis sûr qu'on peut trouver un arrangement. Si vous lâchez cette femme, je suis prêt à vous donner tout l'argent que vous voudrez.

– La ferme ! Je dois réfléchir ! Leo, il faut qu'on réfléchisse !

– Je sais, frangin ! Mais on ne peut pas rester ici ! N'importe qui pourrait nous voir !

L'entrée du hall est faite de vitres et de portes à tourniquet. Ces dernières sont fermées lorsque la sécurité quitte l'immeuble, laissant place à une petite porte coulissante sur le côté. Les lumières ici ne sont pas allumées, mais si quelqu'un regardait à l'intérieur, il verrait ce qu'il se passe. D'un sens, j'ai envie que la police soit prévenue et les frères Gamlin arrêtés. D'un autre côté, je ne veux mettre la vie de personne en danger à cause de ces fous furieux.

– T'as raison.

Leo se dirige vers l'ascenseur en sortant une corde de sa poche.

– Toi, tends les mains, ordonne-t-il à mon homme.

Clarence tend les bras devant lui et je reste interloquée une seconde.

– Qu'est-ce que tu fais ? couiné-je. Ne te laisse pas faire, bon sang !

– Je ne vais pas risquer ta vie, Autumn.

D'un simple regard, je comprends que rien ne le fera changer d'avis. Sa décision est prise.

Leo attache les mains de Clarence sur le devant puis les miennes dans mon dos pendant que son frère me colle contre lui en gloussant. Agrippée à mon sac à main, je sens qu'on me l'arrache avant qu'il ne soit balancé au sol. Ils fouillent pour y trouver quelque chose d'intéressant. Rien n'attire leur attention. Alors l'aîné commence à explorer mon corps, puis mes poches.

Je suis pétrifiée, traumatisée. Mais Clarence ne le laisse pas continuer. Il se jette sur lui. Leo littéralement sur le dos et dans l'ascenseur minuscule, ses mouvements sont difficiles. Pour autant, le regard colérique de mon patron adorable effraie mon agresseur qui repose les doigts sur mon cou et se met à serrer.

– T'approche plus, ou je l'étrangle.

– Et toi, ne la touche plus jamais de cette façon. Je ne te le dirai pas deux fois. Parce qu'à la seconde où ton attention sera détournée, où elle sera assez loin de toi pour être en sécurité, je m'occuperai de ton cas. Et je n'en ai rien à foutre que tu sois armé ou pas, que tu me blesses, me tues, je te ferai payer la façon dont tu l'as traitée.

Dans le miroir, je vois à quel point Jack est pâle. Il prend les menaces de Clarence très au sérieux et il a raison, car cet homme porte sur son visage l'expression même de la mise à mort.

Leo reprend la situation en main et bouscule Clarence.

– Toi, donne-moi ton portable, lui ordonne-t-il.

Clarence sort son téléphone de sa poche et le donne avec réticence. Leo l'écrase de sa chaussure trouée.

Les deux frères se ressemblent beaucoup. Le plus petit est brun, à la peau hâlée et il a un visage aux traits bruts et grossiers. Il fait peur à voir parce que son regard n'a rien de tendre ni d'agréable. Ses yeux sont si sombres que je ne distingue pas leur couleur. Il affiche une telle haine que cela me glace le sang.

– On monte. Choisis un étage, lance-t-il à Clarence.

Par réflexe, je suppose, il lance le dernier étage et le temps de monter, la sueur se met à perler sur mon front et dans mon dos. J'ai toujours le couteau sur la gorge et les ongles de Jack s'enfoncent dans mon crâne. Personne ne parle, personne ne bouge. Clarence dévisage mon assaillant comme s'il allait le tuer et plus les secondes passent, plus la lame se presse contre ma chair.

L'aîné a peur de mon patron. Il est effrayé. Et je suis son assurance-vie, la sécurité qui lui garantit qu'il ne fera pas de bêtise.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un son de cloche qui me fait sursauter et je sens ma peau entaillée légèrement ; une goutte de sang roule dans mon décolleté. La piqûre de la blessure me permet de me recentrer et d'analyser la situation.

Nos agresseurs sont paniqués. Nous aussi. Ils ne savent pas quoi faire de nous alors nous avons une petite chance de rester en vie quelques minutes supplémentaires. Il nous faudra employer ce temps à bon escient.

La porte du bureau de Clarence est ouverte et les deux hommes nous poussent dedans sans ménagement. Je chute au sol, incapable de me relever avec les mains attachées dans le dos et je ravale mes insultes pour ne pas aggraver la situation. Ces deux idiots vont me le payer cher. Si seulement je savais ce qu'ils me veulent *précisément*... Ils ne peuvent pas être là à cause de l'assignation, tout de même. C'est le juge qui a leur dossier entre les mains, tout cela n'est plus de mon ressort.

– Ne bougez pas d'ici, c'est compris ? Et restez bien en vue, ordonne le minable.

Ils reculent jusqu'à mon accueil et se mettent à discuter avec virulence en nous jetant des coups d'œil sans arrêt.

Clarence m'aide à me relever et il fait passer ses bras autour de moi pour me serrer contre lui. Nos mains immobilisées se joignent et je me sens un peu plus rassurée de l'avoir près de moi.

– Autumn, tu vas bien ? Tu as mal ? Ils t'ont fait du mal ?

Je secoue la tête.

– Qui sont ces types ? Tu les connais ?

Je sens d'un seul coup toute ma culpabilité me tomber dessus.

– Malheureusement, oui. Ce sont deux des frères Gamlin. Des imbéciles qui ont attaqué mon frère et Austin dimanche et contre qui j'ai porté plainte. Ce sont deux homophobes et j'ai mis sa raclée à leur frère Tom qui n'est pas ici. Je

suppose que maintenant ils veulent me faire payer.

Clarence me serre plus fort, pour m'emprisonner près de lui et il dépose un baiser sur mon front. Pourquoi ses lèvres me rendent-elles aussi heureuse alors que nous sommes les otages de dangereux criminels ?

– Le plus grand s'appelle Leo, et le plus petit, c'est Jack. Je suis désolée, c'est de ma faute s'ils sont ici.

– Non, c'est normal d'avoir porté plainte contre eux ! Et ils devraient déjà être en prison !

– Ce sont des électrons libres, ils n'avaient pas vraiment de domicile fixe mais en ce moment, ils étaient souvent chez leur mère. Je suppose qu'ils ont reçu la convocation et qu'ils ont décidé de se présenter ici plutôt qu'au tribunal.

Il enfouit son visage dans mon cou, dans mes cheveux et il inspire mon odeur. J'ai l'impression qu'il profite au maximum de ce que cette aventure lui apporte. À savoir, la possibilité d'être aussi proche de moi alors qu'en temps normal je lui interdirai de m'approcher. Trop près, du moins. Et quand j'en ai la force.

– Mais tu saignes ! Je vais leur faire regretter d'avoir posé les mains sur toi, Autumn ! gronde-t-il soudain.

Je commence à reprendre du poil de la bête et à croire en nos chances de nous en sortir jusqu'à ce qu'on entende la conversation près de nous. Jack est au téléphone, et il n'est pas ravi de la situation.

– Le plan a merdé, Tom. On est dans les bureaux avec la fille et son patron. Merde, qu'est-ce qu'on va faire ?... Nan... Nan... On était censé la buter dans la forêt et balancer son corps dans le lac avant de s'occuper des deux types et maintenant, on se retrouve ici avec un autre mec ! Qu'est-ce qu'on va faire ?... Il nous faut une autre bagnole, avec des vitres teintées ou une connerie du genre sinon on ne pourra pas les transporter... Nan... Les tuer ici ? On ne peut pas, on va se retrouver couverts de sang dans les rues, c'est ça ton super plan ?

Les deux hommes nous lancent des regards anxieux mais celui que j'offre à Clarence le terrifie.

– Ne panique pas, Autumn, on va s'en sortir, je te le jure !

– Ça craint ! Je crois que je vais tomber dans les pommes !  
– Reste calme. Respire. Je te jure qu'ils ne te toucheront pas. Et je te le jure sur ma vie, Autumn... Mon amour. Ma chérie, conclut-il sur un ton brisé et profond.

Ses lèvres caressent mes joues et je sens à sa voix vacillante qu'il ne plaisante pas.

Je prends une longue inspiration quand une révélation éclaire mon esprit de génie. Esprit de génie certes un peu lent mais top quand même.

– Clarence, touche mes seins !  
– Quoi ? C'est ta dernière volonté, c'est ça ? Un peu de réconfort au milieu de mon bureau ? glousse-t-il.  
– Non, idiot ! Mon téléphone est coincé dans mon soutien-gorge entre mes seins. Attrape-le et envoie un SMS à tout le répertoire pour demander de l'aide.

Ses joues s'empourprent mais son sourire se fait éclatant.

Il me libère de son étreinte brutale, me laissant glacée et mal à l'aise puis il enfouit les mains dans mon décolleté. Je suis gênée. Très gênée. Pas parce qu'il me pelote allégrement mais parce qu'on est prisonniers de deux fous qui veulent nous tuer et que j'adore sentir ses mains sur mon corps. Je pince les lèvres en tentant de ne pas rougir ou gémir et bon sang, ce qu'il est long à farfouiller là-dedans.

– Je sais qu'on est pris en otage et tout mais j'apprécie énormément la situation, ma chère.

Et moi donc... Je laisse échapper un petit rire. J'adore savoir que nous sommes sur la même longueur d'onde.

Il attrape mon téléphone et le met tout de suite sur silencieux.

– Qu'est-ce que j'écris ?  
– Je ne sais pas moi ! « SOS, on est au bureau, deux hommes armés nous retiennent en otage. Appelez la police. Venez nous sauver. Pitié, pitié, pitié, sauvez-nous ! »  
– OK, va pour « SOS bureau otage armes, appelez police » et j'envoie.

En quelques secondes, le message est délivré, le téléphone éteint et remis à sa place et Clarence me serre entre ses bras de nouveau. La chaleur qui s'élève de son corps m'enlace comme une couverture chaude et réconfortante. Et j'aurais voulu m'y prélasser, dans cette couverture. M'y enrouler.

Clarence me regarde soudain avec gravité, et j'ai l'impression qu'il vient de prendre une décision lourde de conséquences. Ses yeux orageux me contemplant avec passion et tristesse. Je déteste ce mélange. Il me fait peur.

– Autumn, chez toi, quand je t'ai embrassée avant de partir, qu'est-ce que tu voulais dire par « moi aussi » ? me demande-t-il soudain.

– Clarence...

– S'il te plaît, dis-le-moi. Si je dois mourir aujourd'hui, j'ai besoin de l'entendre. Une première et dernière fois.

– Il n'est pas question qu'on meure ! Mais tu as raison, la situation est compliquée et je vais être honnête avec toi. J'ai adoré te voir dans ma chambre. C'était comme si ma maison était faite pour t'accueillir. Ainsi que mon lit. Ainsi que mon corps. Et j'aurais voulu que tu restes et que tu te couches avec moi. Et j'aurais aussi voulu que nous allions au travail ensemble. Mais surtout, j'aurais aimé que tu ne sois pas marié pour que je puisse te dire en tous mots que je t'aime.

Il resserre les bras autour de moi et ses lèvres se posent sur la courbe de mon cou.

– Je crois que j'ai peur, avoué-je quand il se redresse et croise mon regard.

– Ne t'en fais pas. S'ils t'approchent, je les retiendrai même si je dois y passer.

– Je crois que j'ai encore plus peur, désormais.

– Hé !

Jack s'avance dans la pièce et nous toise avec véhémence.

– Dans trente minutes, on vous redescend et on vous emmène en voyage. Tenez-vous prêts. Si l'un de vous me fait chier, crie ou se pisse dessus, je prendrais plus de temps pour tuer les deux tapettes, c'est compris ?

Rien que pour avoir employé ce terme, j'ai envie de lui arracher la langue, les yeux et la gorge. Je ne suis pas particulièrement violente de nature, sauf quand on aborde certains sujets qui me tiennent plus qu'à cœur.

Pourtant, conscients de la dangerosité de ces hommes, aucun de nous ne répond et notre ravisseur nous pousse vers le canapé de cuir où je me retrouve affalée sur Clarence.

– Restez tranquilles.

Il ressort et ma panique reflue aux confins de mon esprit. Cet homme me met tellement mal à l'aise. Le regarder me donne l'impression d'être déjà morte tant sa froideur est saisissante. Ses yeux sont deux abîmes profonds et ténébreux qui aspirent toute la joie sur leur passage, pour la transformer en crainte. Quand il s'éloigne de moi, je me sens vivre à nouveau.

– Raconte-moi exactement ce qu'il s'est passé avec eux, demande Clarence.

Je sais qu'il veut me faire parler pour que je pense à autre chose. Autre chose que le fait que dans trente minutes leur troisième frère va arriver avec un véhicule et qu'ils nous emmèneront dans un coin tranquille pour nous tuer.

Mes frissons piquent ma peau.

– J'étais partie faire un jogging avec Austin et Avner... commencé-je.

– Un jogging ? C'est drôle, je ne te vois pas tellement avec un survêtement. Ni même en train de courir !

– Hé, je suis une grande sportive ! Je fais du sport toute la semaine. Sauf le week-end et les jours qui se terminent en -i. Il m'arrive parfois même de courir pour aller chercher de quoi grignoter à la cuisine !

– Tu entretiens tes courbes, j'adore ça.

Je secoue la tête, un air amusé sur le visage.

– Bref, on courait et ils m'ont distancée en moins de deux. Je suis nulle en sport, en fait. J'avoue. Et quand je dis nulle, ça me fatigue même d'en regarder à la télé. Mais je suis presque sûre qu'ils se sont isolés d'eux-mêmes, tu sais, pour flirter. Pour la première fois depuis des années, Austin a enfin vu Avner comme le beau gosse qu'il est.

J'ai le sourire aux lèvres, à présent, tandis que je repense à l'air béat d'Austin après sa première nuit chez mon frère. Je suis d'ailleurs encore tout excitée en pensant au futur mariage d'Avner et de mon meilleur ami. Bon, je m'avance peut-être un peu.

– Ton frère et Austin sont en couple, alors ?

– Ça n'a rien d'officiel mais c'est ce que je pense, oui. Ils se cherchent un peu, tous les deux. Ils essaient de ne pas en faire tout un plat sauf que je suis certaine qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Il faut juste qu'Austin ouvre les yeux. Avner n'est pas riche, mais il a un cœur en or. Et il est amoureux d'Austin depuis si longtemps que je ne suis même pas sûre qu'il ait pu faire tenir l'un de ses couples plus de trois mois.

Je remarque alors que le but du petit jeu de Clarence pour que je me détende marche à merveille.

Sauf que la suite de l'histoire est nettement moins tendre.

– Puis ces trois idiots sont arrivés. Les frères Gamlin, craché-je. Ils ont frappé Austin qui est tombé au sol. Quand Avner a voulu l'aider, ils se sont mis à trois contre lui. J'étais hors de moi ! J'ai couru plus vite, j'ai sauté sur le premier type à ma portée. Ils sont partis en vitesse quand ils ont compris qu'ils n'étaient plus en supériorité numérique mais j'ai réussi à convaincre mon frère et Austin de porter plainte.

Ma poitrine se serre et j'ai un instant l'impression que le monde s'écroule juste sous mes pieds pour m'entraîner vers le néant et ma propre fin.

– Clarence, j'ai fait la pire connerie de ma vie ! S'ils arrivent à nous faire sortir d'ici, ils nous tueront. Et ensuite ils s'en prendront à mes deux hommes ! Qu'est-ce que j'ai fait ? bégayé-je, la gorge nouée.

– Tu as eu raison de les traîner en justice, Autumn, me rassure-t-il. Ce sont des criminels, tu ne dois pas te sentir coupable. On va s'en sortir. Et eux, ils doivent payer pour ce qu'ils ont fait.

– Oh je peux te dire qu'ils ont payé ! Si tu avais vu la façon dont je leur ai sauté dessus !

Je glousse entre deux sanglots et il sourit comme je l'ai rarement vu sourire.

Notre position sur le canapé est inconfortable et étrange puisque je suis allongée sur lui. Il a les bras autour de moi et les miens sont attachés dans mon dos. Mais rien que le fait d'être près de lui rend tout mieux. Enfin, autant que possible.

– Je crois que je n'ai jamais vécu un jeudi aussi pourri de toute ma vie. Pas même le jour où la police a débarqué ici pour emmener M. Spencer.

Je pose la tête sur son torse et me calme en entendant son cœur battre fort, mais doucement.

– Moi, si. Un jour, avec James, nous sommes sortis dans cette boîte de nuit et on a ramené deux femmes à la maison. Il s'est avéré que c'étaient des hommes. Et qu'ils nous aimaient bien. Ça a été mon premier *french kiss* avec un travesti même si, pour ma défense, je n'étais pas au courant.

– C'est quoi, au fait, cette histoire de Père Noël entre vous ? m'enquiers-je.

Il toussote, gêné.

– Hum, nous étions donc légèrement ivres. Ces hommes étaient déguisés en lutins assez cochons et à un moment, ils ont demandé à James d'être leur Papa Noël. C'est quand leur barbe nous a piqué le visage qu'on s'est rendu compte qu'ils feraient, eux aussi, de sacrés Pères Noël.

Je suis à moitié hilare, à moitié paniquée.

– Je dois t'avouer que cette anecdote est tellement croustillante que je vais devoir la raconter à Austin.

Il fait la moue. Mais il a l'air inquiet pour moi.

– Tu vas bien ?

Je ne veux pas lui avouer que ma panique ne cesse de croître.

– Je ne sens plus mes mains... dis-je soudain.

Son visage pâlit sensiblement.

– Tu veux que j’essaie de te détacher ? murmure Clarence. Ces idiots m’ont noué les mains sur le devant. Il faut vraiment être con.

– Non. Je préfère qu’on ne les énerve pas. Ce sont eux qui ont les armes. À moins que tu aies une mitraillette quelque part dans ton bureau ?

– Malheureusement. J’y songerais peut-être à l’avenir. Écoute, tu n’as pas à t’inquiéter. Tes jolies mains seront libres dans très peu de temps.

– Clarence... qu’est-ce qui va se passer si personne ne prévient la police ?

– Si la police ne débarque pas, quand ils nous feront sortir, j’attaquerais l’homme au poignard. Toi tu partiras en courant le plus vite possible et en hurlant.

Je me redresse tant bien que mal pour lui faire face, et je comprends que c’est le plan qu’il met en place depuis tout à l’heure.

– Il n’est pas question que je t’abandonne, Clarence. Je ne te laisserai pas seul avec ces deux fous. Tu ne joueras pas les héros sans moi !

– Il ne s’agit pas de jouer les héros, Autumn. Il s’agit de sauver la femme qui a fait de ces dernières semaines de ma vie un véritable rêve.

– Je ne veux pas que tu me sauves, je peux me sauver toute seule ! Et toi, tu t’occupes de toi et tu fuis avec moi ! On peut s’en sortir tous les deux.

– Ils sont armés. Je ne prendrai pas le moindre risque, je ne jouerai pas avec ta vie, Autumn.

– Tu...

Des coups de feu retentissent dans le couloir et je hurle lorsque les deux hommes entrent dans le bureau avant de claquer la porte. L’un d’eux est blessé et se tient l’épaule en gémissant. Une quantité de sang surnaturelle s’écoule de sa blessure et honnêtement, je n’en avais jamais vu autant de toute ma vie. Je commence à voir trouble autour de moi quand il vient m’attraper par le bras et m’arracher à l’étreinte de Clarence. Il proteste jusqu’à ce que le fameux couteau se retrouve à nouveau contre ma gorge.

– Bordel, qu’est-ce qu’on va faire, Jack ?

Je me demande si les renforts sont arrivés. Est-ce que quelqu’un a reçu notre message et appelé la police ? Pitié, il faut que ce soit ça. Et pas le troisième frère

venu tout nettoyer derrière lui.

– On doit sortir. Il faut qu'on se tire d'ici au plus vite et qu'on se barre au Mexique, annonce Leo à son frère. En quatre heures on peut atteindre la frontière et disparaître pour toujours. C'était une mauvaise idée de se venger de cette nana et de ces deux mecs. Je le savais. On n'aurait jamais dû écouter Tom. Tout ça parce qu'elle lui a mis la pâtée. Merde. On va crever ici !

– Tais-toi ! On doit se concentrer. Réfléchir. Comment est-ce qu'on pourrait s'en sortir ?

– On se sert de ces deux-là comme otages ? propose l'autre frère.

– Ils vont nous tuer dès qu'on aura un pied dehors.

– Sauf si...

Mon agresseur me traîne jusqu'à la porte qu'il ouvre à la volée. Dehors, il n'y a pas le moindre bruit, pas même de lumière à part celle des minuscules veilleuses dans le plafond. Jack se sert alors de moi comme d'un bouclier et l'autre utilise Clarence comme rempart contre la police qui vient de débarquer.

Je suis choquée par tout ce qui se passe.

Jamais scène ne m'a paru aussi surréaliste. Malgré la tension, malgré nos respirations à tous qui sont rauques et bruyantes, personne ne parle. Clarence et moi sommes abasourdis ; nos deux assaillants sont en train de paniquer et les deux douzaines d'hommes face à nous qui ont investi le long couloir sont tellement stables, concentrés, posés qu'ils me terrifient.

Plusieurs d'entre eux sont agenouillés au sol, un bouclier de Plexiglas les protégeant des frères Gamlin. Les autres sont debout derrière leurs collègues et pointent des armes immenses vers nous. Ils sont tous vêtus de noir de la tête aux pieds, que ce soit leurs chaussures ou leurs casques. Les armes. Leurs gilets pare-balles.

Je ne sais pas si les frères ont une arme à feu sur eux, mais que ce soit le cas ou non, ils n'ont aucune chance. Pas à deux contre tous ces hommes. Pas même avec Clarence et moi comme monnaie d'échange.

Si j'avais eu les mains libres, j'aurais cherché celle de mon homme pour me reconforter, pour me rassurer. Mais je n'ai rien à quoi me raccrocher et le silence

tendu qui s'étire malmène mon cœur en train de dérapier.

Puis un bruit grondant nous surprend. Nous tournons tous les quatre la tête vers la fenêtre derrière mon bureau. Un hélicoptère se met à tourner autour du bâtiment et à éclairer le couloir sombre tandis que le barrage d'hommes en noir attend. Ils chargent leurs armes de concert, dans un bruit métallique assourdissant.

J'ai tellement peur, à cet instant, que mon corps menace de s'effondrer. Je retiens déjà mes larmes, mes cris, je ne peux pas être assez forte pour en plus gérer le conflit d'émotions qui se bousculent en moi.

Je regarde, anxieuse, le gros appareil virevolter aux fenêtres et ce bruit soudain et lourd me pèse davantage que le silence auquel nous avions eu droit auparavant.

Je sens Jack tirer mes cheveux en arrière et je couine de douleur quand il se met à trembler et que sa lame m'écorche davantage la peau. Clarence se débat à côté de moi et Leo sort enfin son propre Glock. Qu'il pointe sur la tête de mon homme.

Je me fige dans l'instant.

Mon Dieu, toute cette histoire prend des proportions délirantes. Et je sens bien que je ne vais plus tenir très longtemps si mes genoux continuent à s'entrechoquer de cette manière.

Nous allons tous mourir, c'est clair. Net. Et sans ambiguïté.

– Laissez-nous passer où on les bute tous les deux ! hurle Leo derrière Clarence

– Monsieur, veuillez baisser votre arme. Personne n'a besoin de mourir aujourd'hui. Nous avons déjà intercepté votre frère devant le bâtiment et il nous a avoué tout ce qu'il planifiait. La partie est terminée.

– Quoi ? Il a tout balancé au premier flic venu ? hurle Jack.

Il recule de quelques pas, sa main empoignant mes cheveux et son couteau toujours contre ma gorge. Il est énervé, acculé et il commence à perdre tout espoir de fuite.

Jamais de toute ma vie je n'avais été aussi angoissée, effrayée. Je tourne la tête pour voir Clarence me dévisager. Le canon du Glock s'enfonce dans sa nuque.

Dans son regard passent tous les sentiments qu'il éprouve pour moi et qu'il m'aurait dits mille fois si je l'avais laissé entrer dans ma vie. Ai-je fait une erreur ? Si je meurs aujourd'hui, je regretterai toute ma vie de ne pas lui avoir dit que je l'aime, de but en blanc. Mais maintenant qu'il me reste une dernière chance, je suis incapable d'ouvrir la bouche, immobilisée par ma peur.

– Monsieur, baissez votre arme, répète un homme de haute taille et assez âgé pour être mon père.

Il semble être le supérieur direct de toute l'unité d'élite face à nous. Tant mieux. Son ton catégorique, franc et froid, a assez de puissance pour nous calmer tous les quatre.

Il est autoritaire et fort, quoique rassurant. Mais les frères Gamlin sont vraiment très stupides. Là où n'importe qui aurait abandonné, ils préfèrent tenter de retourner dans le bureau de Clarence.

Soudain, deux coups de feu retentissent, tandis que les fenêtres à ma gauche volent en éclats. Je hurle en m'affalant au sol sous le poids de mon assaillant et je sens un liquide chaud et nauséabond couler sur mon visage.

Je suis perdue. Je ne comprends pas ce qu'il vient de se passer. Tout ce que je sais, c'est que quelqu'un a tiré et que mon Clarence a eu une arme collée sur la nuque. Je continue à hurler, mais plus de surprise cette fois. De peur. De peur pour l'homme que j'aime.

Je veux regarder autour de moi pour le trouver. Le poids de Jack sur mon dos m'empêche de bouger et ma panique implose en moi.

– Clarence !!! crié-je.

Aucune réponse.

Je suis en nage, en pleine panique, du sang chaud continue à s'écouler sur

mon visage et son odeur métallique me donne la nausée.

Autour de moi, tout le monde hurle et il y a soudain beaucoup de mouvement et de lumière.

– Clarence ? tenté-je à nouveau avec un sanglot coincé au fond de la gorge. Je t'en prie, réponds-moi ! Clarence !

Je pousse sur mes genoux pour me relever et apercevoir mon homme. Mes membres tremblent de partout et ma peur me fait perdre mes moyens.

Ce qui suit ensuite se passe si vite que je ne comprends rien. Un homme masqué de noir vient dégager le corps qui m'aplatit au sol, m'attraper, me relever. Il fait cela de manière brusque et ma tête en tourne et je peux enfin regarder autour de moi. Mon regard part dans tous les sens pour apercevoir mon patron mais on me tire en avant pour me faire traverser le mur de fusils et de boucliers de Plexiglas.

Alors je refuse de faire un pas supplémentaire.

Je me retourne et regarde Jack, mort, allongé par terre. Là où les deux autres hommes auraient dû se trouver, une autre tache de sang macule la moquette claire. Eux ne sont plus là. Ni mon homme, ni son assillant. Ma terreur est bouleversante. Je cherche Clarence du regard, incapable de me faire à cette idée. À l'idée qu'il se soit pris une balle. Et je hurle son prénom parce que je veux qu'il soit là. Parce que je veux qu'il soit en vie. Et je hurle encore parce que je le veux près de moi.

Le policier me tire un peu plus fort vers lui, vers l'ascenseur quand deux de ses collègues sortent du bureau. Je m'attends à ce qu'ils soient seuls... Clarence sort à leur suite.

Je suis dans un tourbillon émotionnel douloureux, qui vient de me faire passer de la mort à petit feu à l'explosion de vie.

Mon Dieu, il est debout, en pleine forme !

Chaque point de tension dans mon corps se libère, de même que mes larmes de soulagement, de bonheur, de gratitude. Il est sain et sauf. Et ses beaux yeux

gris-vert me regardent avec une adoration que je lui rends bien.

Il se précipite vers moi en courant, quand le policier qui me retient fait se fermer les portes de l'ascenseur alors que je vire hystérique. Je me débats, plus désireuse que jamais de sortir d'ici. Il m'attrape et me plaque contre son torse pour me calmer.

– Mademoiselle, nous allons redescendre et vous serez à l'abri. Calmez-vous maintenant, tout est terminé. Tout va bien. Je sais que c'est dur, et que c'est beaucoup à digérer, mais la situation est sous contrôle. Il faut juste que nous allions au rez-de-chaussée, vous y serez à l'abri des éclats de verre et la police attend votre déposition.

– Mais Clarence...

Il utilise un couteau à cran d'arrêt pour me débarrasser de mes liens qui tombent mollement au sol. Je regarde mes poignets violacés. Mon soulagement à voir mes doigts bouger efface toute ma crainte.

– Monsieur Reid arrivera dès qu'il en aura fini avec mes hommes, là-haut.

– D'accord.

– Tout s'est bien terminé. Vous n'avez plus rien à craindre.

Je hoche la tête.

Oui, tout est terminé. Ils ont tué les deux hommes qui nous avaient pris en otage et j'ai leur sang dans le cou. Sur le visage. Sur les mains. C'est poisseux et collant et j'ai l'impression que mon esprit s'est détaché volontairement de cette horreur pour m'éviter de m'écrouler.

Au moins, Austin et Avner sont en sécurité, désormais. Il faut simplement que je ne leur avoue jamais qu'ils étaient les suivants sur la liste. Jamais. Je ne veux pas qu'ils en sachent de trop, qu'ils pensent être en danger si jamais ce genre de scénario se répétait. Parce qu'il n'est pas question que, de mon côté, je laisse des homophobes dans les rues juste parce que trois d'entre eux ont planifié de me tuer.

Bon sang, je réalise les faits seulement maintenant ! Ma respiration se coince dans ma gorge.

– Je sais que vous avez peur et que ce qui vient de se passer a été violent et éprouvant, mais vous êtes un sacré brin de femme et vous allez surmonter ça. Allez, mademoiselle, respirez un grand coup.

Je prends une inspiration profonde, les yeux écarquillés.

– C’est bien, me dit-il.

Je dois ressembler à une folle échappée d’un asile, cependant le policier ne fait que m’encourager, me consoler et m’aider à reprendre pied. Il a dû en voir passer dans sa carrière. Peut-être même qu’il a lui-même déjà été dans cet état de délabrement intensif après certaines interventions. Cependant, je suis contente de pouvoir m’appuyer sur lui le temps de retrouver Clarence.

Quand j’émerge de l’ascenseur et que je pénètre dans le hall rempli d’hommes en uniformes, une personne vêtue d’un pyjama en satin orange fluo se jette à mon cou.

– Autumn ! Qu’est-ce qui s’est passé ?

Je me pelotonne contre Austin, perdue et toujours aussi affolée. À mon avis, il doit être dans le même état que moi car je ne l’ai jamais vu comme ça. Même quand je dors parfois chez lui, il est toujours impeccable et parfait. Ce soir, il a les cheveux en pétard – alors que ce n’est pas voulu –, il a des plis sur son pyjama et ses pantoufles ne sont pas accordées avec le reste de sa tenue. Elles consistent en deux gros lapins blancs avec des oreilles en l’air. Je glousse et je le serre un peu plus fort.

– Je n’en sais rien ! Je...

– J’ai eu tellement peur ! Je te jure, je crois que j’ai fait une minicrise cardiaque quand j’ai téléphoné aux secours ! me coupe-t-il.

– Et tu es venu ici tout de suite ? Alors qu’il y avait des fous armés ?

– Oui ! Quand j’ai eu ton SMS si tard, j’ai cru que tu voulais venir à la maison ou qu’il s’était encore passé quelque chose avec Ivy et au début, je n’ai pas compris. Tous ces mots les uns à la suite des autres, sans ordre. Mais mon cœur a commencé à tambouriner parce que, bordel, leur signification me faisait carrément flipper ! J’ai bien dû relire le message trois fois avant de me décider à appeler tellement j’étais perdu. Oh là là ! Je suis encore tout bouleversé ! J’étais

prêt à affronter n'importe quel criminel pour te protéger !

Il sort de sa poche un petit rouleau à pâtisserie et j'éclate de rire... avant de fondre en larmes. Austin pleure lui aussi puis nous faisons notre danse de la joie et de l'amitié sous le regard médusé de tous les hommes autour de nous. Le sourire amusé de l'inspectrice de police qui a pris nos dépositions lors de l'agression d'Austin et Avner nous met cependant du baume au cœur.

Annabel Hyson attend sagement à nos côtés que nous ayons fini de sautiller et de couiner comme deux idiots, mais puisque c'est la danse de l'amitié la plus longue, la plus chaleureuse et la plus folle que nous ayons faite, la pauvre doit prendre son mal en patience.

Après tout, ce n'est pas tous les jours que je survis à une telle agression. Même si j'ai déjà eu mon lot de menaces, c'est la première fois que quelqu'un passe effectivement à l'acte.

– Alors, est-ce qu'ils ont arrêté ces types qui vous ont pris en otage ? Et c'était qui d'ailleurs ? Raconte-moi tout ! demande Austin, désormais recomposé et calme malgré le fait que nous soyons le centre de l'attention.

– C'étaient les hommes qui t'ont agressé.

Je suis incapable de lui mentir, finalement. Il a le droit de savoir. Et de toute façon, quand les journaux paraîtront demain, il apprendra toute la vérité. Autant que ce soit par moi.

– Ils voulaient se venger parce que je leur ai sauté dessus comme un ninja.

– Oh mon Dieu ! Quelle bande d'imbéciles ! Et ils ont été arrêtés ?

– Ils sont morts, maintenant.

– Seul Jack a succombé à ses blessures, rectifie Hyson.

Je déglutis et Austin passe une main sur ma joue. Il se rend compte seulement maintenant que j'ai du sang partout sur moi, que mon cou est entaillé et que mes poignets portent des traces de brûlures dues à la corde.

– Mon Dieu...

Il retourne mes mains dans les siennes, puis me fait pencher la tête dans tous les sens pour examiner ma coupure.

– Ce n’est rien. Je t’assure, plus de peur que de mal. En fait, beaucoup, beaucoup plus de peur que de mal.

– Mademoiselle Fells, je vais vous faire examiner, déclare l’inspectrice qui appelle un ambulancier.

Celui-ci me fait avancer au milieu du hall sous l’immense lustre centenaire et poussiéreux, fait de cristaux et d’ampoules par milliers. Ou peut-être un peu moins. Il passe un produit désinfectant sur ma blessure au cou et ça pique encore plus que l’entaille elle-même ! Quelle chochette je suis. Il met un petit pansement couleur chair dessus, et retourne auprès de ses collègues.

Mes blessures de guerre ne sont pas si graves que je le pensais.

– Autumn ! hurle-t-on soudain au loin.

Ce cri... J’en frissonne.

La voix de Clarence s’élève derrière moi et avant même que j’aie eu le temps de me tourner, il me rentre dedans, me fait pivoter et m’embrasse comme un fou furieux. Ses lèvres se pressent contre les miennes avec une puissance animale et une rage de fin du monde. Ses bras m’enlacent brusquement tandis que ses mains s’accrochent à mes vêtements. Je suis tellement surprise que je reste là, pantelante tout contre lui.

Autour de nous, il n’y a plus aucun bruit, mais il aurait pu y avoir une explosion nucléaire que je ne l’aurais pas entendue. Je n’aurais d’ailleurs pas bougé d’un millimètre tant je suis bien là, contre lui. À sentir sa chaleur s’infiltrer peu à peu sous ma peau et réchauffer mon sang, effacer ma peur.

Non en fait, ça aurait pu être mieux.

Je passe moi-même les bras autour de son cou et lui rends son baiser en profondeur. Ma langue joue avec ses lèvres, juste un instant avant qu’il ne m’accueille. Il vient à ma rencontre mais là où je veux jouer, savourer, lui veut juste ressentir. Son baiser se fait passionné et féroce, et je me laisse faire parce qu’il m’apporte la sécurité et l’amour dont j’ai besoin en cet instant. Je me sens vivante et vibrante et j’ai tout simplement envie de Clarence là, à mes côtés.

Quand il me relâche enfin, je reste agrippée à lui et il me serre, ses mains crispées sur mon corps. Ma respiration est forte parce que je sais que notre étreinte va bientôt cesser. Mourir.

Après quelques minutes la tête posée sur son torse, enlacée, câlinée, bercée, je dois rejoindre l'inspectrice Hyson pour faire ma déposition en vitesse. Tout est tellement confus dans ma tête que j'ai du mal à parler et à lui relater les événements.

Clarence a la main posée sur mon épaule et il la serre entre ses doigts quand il sent que je vais défaillir. Il me donne sa force et je me sens alors mieux. Mais je suis éreintée et Austin, toujours aussi angoissé. Aussi, la jeune femme me permet de rentrer et je lui promets de revenir vers elle pour une déposition un peu moins hésitante.

– Autumn, Austin, demain, ce n'est pas la peine de venir. Les bureaux seront fermés le temps que... tout soit nettoyé, déclare notre patron.

Clarence baisse les yeux, visiblement gêné, et je sens mon estomac se nouer. Bon sang, il y a un mort, là-haut. Deux hommes dangereux et prêts à tuer quatre personnes pour quoi ? Il va falloir que je me renseigne parce que c'est trop fou pour que je le devine moi-même. Cela ne peut tout de même pas avoir un rapport avec le fait que j'aie aidé mes hommes à se défendre ? Ni même parce qu'ils sont homosexuels. Non... Ça ne peut pas être possible.

– Et toi, qu'est-ce que tu vas faire, Clarence ? demandé-je en me tournant vers lui. Tu rentres avec moi ?

Je suis toute rouge. Je ne sais pas pourquoi puisque nous avons déjà couché ensemble une fois. Bon d'accord, une bonne demi-douzaine de fois sur une très longue nuit. Mais je suis gênée. Sûrement parce que cette fois, je sais qu'il est marié. Sauf que je m'en moque et ça ne me ressemble pas. Je ne veux pas être ce genre de femme, mais Ivy est une sale ingratitude et je veux Clarence plus que tout au monde. Surtout ce soir.

Aussi, quand je vois son front se plisser et qu'il prend une profonde inspiration, je me sens si mal que ma gêne se transforme en une honte sans nom.

– Non. J’ai des affaires à régler. On se revoit bientôt, lance-t-il.

Il caresse ma joue, faisant s’enflammer tout mon corps. Mais son refus m’a profondément blessée. Il veut qu’on soit ensemble depuis des semaines et maintenant que je suis consciente de l’amour intense que j’éprouve pour lui, il est réfractaire. Peut-être qu’attendre trop longtemps l’a ennuyé. Peut-être que lui aussi s’est rendu compte que la vie est trop courte et qu’il a envie de retourner avec sa femme. Cela me détruirait très certainement, mais il a tellement raison de remettre de l’ordre dans sa vie après ce qui nous est arrivé.

– Austin, ramenez-la chez elle et restez avec elle demain, elle aura besoin de vous.

Je lui souris. C’est de lui que j’ai besoin, et ce, depuis un bon moment déjà.

– Filez maintenant, avant que je ne puisse plus laisser partir Autumn.

Austin passe un bras autour de mes épaules et après un dernier baiser, je pars pour rejoindre ma petite maison tranquille.

# Chapitre 16

## Autumn

La nuit est bien entamée et les rues, désertes. Le bruit qui m'a assailli pendant l'assaut et les coups de feu résonnant à mes oreilles se tarissent peu à peu. Ils sont remplacés par les cris de mes proches. En effet, ma maison que je pensais être au calme est pleine de toute ma famille.

– Ma chérie ! s'exclame papa.

Tout le monde se précipite vers nous à peine l'entrée franchie et Austin et moi nous retrouvons au milieu d'un câlin géant. Je ris en sentant ma tension se dissiper et en ressentant tout leur amour pour moi. Je les aime. Nous sommes une famille nombreuse et soudée et cela a toujours été le cas mais aujourd'hui, c'est un jour particulier. Et je prends l'ampleur de leur inquiétude quand même mon père verse sa petite larme.

Mes frères, ces quatre immenses montagnes de muscles, se détournent bien vite pour masquer leur émoi et il ne reste que mes parents, Austin et moi. Mon ami est le dernier à rester accroché à mon dos. Je ne lui en veux pas. Il m'aime tout autant, si ce n'est plus, que mes parents. Ce n'est pas tout à fait le même amour. Il est plus inconditionnel, plus fou, plus unique.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-nous tout ! sanglote ma mère. Nous étions si inquiets quand on a reçu ce message. Austin nous a dit qu'il s'occupait de tout et on a décidé de venir ici.

Je suis secouée d'un rire incontrôlable, en imaginant ma mère appeler Austin, puis Arno, Amel, Avner et Adam. Ensuite Adam appeler Avner, ce dernier appeler Arno, et ainsi de suite dans un grand micmac téléphonique.

Je m'installe dans mon canapé, entourée de mes frères et face à mes parents puis je leur explique tout ce qui s'est passé, en commençant par l'agression

d'Avner et Austin. Mes parents sont déjà au courant, mais pas mes autres frères et ceux-ci grognent en découvrant les faits.

Nous sommes tous soudés. Mes aînés pensent qu'ils sont très protecteurs envers moi. Quand j'ai atteint l'adolescence, ils ont poursuivi certains de mes petits amis. Harcelé d'autres qui m'avaient larguée comme une vieille chaussette. Puis à l'université, ils leur ont fait passer de sales quarts d'heures lors du peu de présentations qu'il y a eu. Pourtant, je sais que je suis la plus protectrice de tous. Je veille sur eux de loin, les mettant discrètement en garde contre certaines filles, jouant mon rôle de surveillante dans le noir, sans qu'ils n'en sachent rien, mais toujours pour leur bien.

Une seule chose est sûre, Avner a toujours été le plus protégé de nous tous. Parce qu'il est timide en plus d'être homosexuel, il s'est parfois attiré les moqueries de nos camarades de classe. Moqueries qui n'ont jamais été bien loin car quand un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-quinze vous coince dans une ruelle sombre pour vous menacer, ce moment reste gravé dans votre tête à tout jamais.

Aussi, quand ils découvrent l'agression dont nos grands bébés ont été victimes, l'air se fait électrique dans la pièce. La seule chose qui semble les calmer c'est quand je leur explique que l'un d'entre eux est mort et que les deux autres ont été arrêtés.

Vers une heure du matin, je tombe littéralement de fatigue et je bave même sur Adam, notre aîné.

– P'tite sœur, si j'avais besoin d'une douche, ça se saurait.

C'est vrai, il sent bon le savon et le propre.

– Désolée, je vais aller me coucher, je crois.

Je tremble encore et Austin monte avec moi et se couche dans mon lit.

Quitter mes parents et mes frères a été un vrai supplice pour eux. S'ils avaient pu, ils auraient tous dormi sur mon lit sauf que là, j'ai vraiment besoin de repos. Et chose étrange, aucun cauchemar ne trouble mon sommeil qui dure un très long moment.

Je me réveille le lendemain vers quatorze heures, toute courbaturée et avec les poignets en feu. Je prends une douche rapide et j'applique de la crème sur les marques rouges qui me rappellent à quel point les événements de la veille ont été traumatisants. J'enfile ensuite un pull noir et un short gris et je descends rejoindre Austin. Qui est entouré de toute ma famille, à leur raconter ce qu'il sait et ce qu'il a vu.

– Sœurette !

Avner se précipite vers moi et me serre dans ses bras, imité par tout le monde après ça.

– Vous êtes revenus, gloussé-je, les larmes aux yeux.

– Évidemment ! Tu nous as forcés à partir hier mais tu nous connais, on n'abandonne pas facilement, déclare mon père d'une voix pleine d'émotion.

– Tiens...

Maman se force un chemin entre ces montagnes d'hommes et met dans ma main un gel glacé et désinfectant.

– J'ai vu hier que tu avais les poignets blessés alors je t'ai rapporté ma crème maison.

Elle me tire jusqu'à la petite salle de bains du rez-de-chaussée et m'aide à soulager les brûlures dues aux cordes. Elle enlève ensuite le pansement dans mon cou avant d'y passer de la Betadine. La coupure est fine et nette. Presque plus douloureuse. Il n'en reste qu'une simple marque. Qui fait pleurer ma mère.

– Merci, lui dis-je humblement après qu'elle a nettoyé mes petits bobos.

– Ma chérie... je crois que je suis encore toute chamboulée.

– C'est normal. Moi aussi, je le suis toujours.

Nous gloussons de concert puis je pose le pot de crème sur le lavabo avant de sortir. Tous nos hommes nous attendent à l'entrée de la salle de bains. Mon couloir est littéralement saturé.

– Les gars, pas la peine de me coller aux fesses, je vais bien maintenant ! Il n'y a plus de danger.

– Mais on est là pour ça, petite sœur ! Pour te coller au train, éloigner les méchants – et par méchants, j’entends n’importe quel homme qui te tourne autour – et pour s’assurer que tu vas bien. C’est le cas ?

– Oui.

Bien sûr, en tant qu’aîné, Amel sait repérer les mensonges de tout le monde à des kilomètres à la ronde.

– Ma chérie, on t’attendait pour déjeuner, tu sais. J’ai préparé ton repas préféré, des spaghettis bolognaises.

– Merci maman.

C’était mon repas préféré quand j’avais 10 ans mais je ne trouve pas nécessaire de le préciser à cet instant. D’autant que la quantité industrielle de fromage râpé qu’il y a dedans me propulse directement au paradis.

Dans le salon qui est de taille respectable, j’ai une table immense qui peut accueillir chacun des membres de cette famille, en se serrant. Manger en recevant les coups de coude de mes deux aînés Adam et Amel me ramène à l’enfance et durant près d’une heure, j’ai l’impression que l’ambiance détendue et bon enfant m’a fait oublier le désastre d’hier soir.

Sauf que l’anxiété d’Austin me rappelle sans cesse ce moment où deux hommes se sont fait tirer dessus...

Austin n’y peut rien. Je le connais tellement bien que même s’il fait mine de rien, je sais qu’il a toujours peur pour moi. Au lieu de rire de manière franche, il s’esclaffe. Au lieu de regarder tout le monde dans les yeux, son regard revient invariablement à son assiette. Et au lieu de manger, il farfouille dans ses pâtes. Mais pire que tout, il n’arrête pas de se passer la main dans ses cheveux. Austin est obsédé par ses cheveux. Il se coiffe le matin, fixe le tout avec des gels pleins de vitamines – oui, oui, des vitamines dans du gel ! – puis il ne touche plus à rien. Alors le voir jouer avec ses mèches en pétard me rend moi-même très nerveuse.

Des visions de cauchemar envahissent mon esprit et je lâche ma fourchette pleine qui tache la nappe blanche de sauce tomate comme des milliers de gouttes de sang sur un sol blanc.

– Désolée, bégayé-je alors que tout le monde s’est tu et qu’ils me regardent avec de grands yeux pleins de larmes. Oh allez, c’est juste une fourchette, tenté-je.

– Mon bébé...

– Papa, tout va bien, je t’assure !

– Mon bébé !

– Papa, ne pleure pas, s’il te plaît. Tu vas faire pleurer tout le monde et on va devoir éponger nos spaghettis, ce serait dégoûtant.

– On a vu les infos, tu sais. On a vu tout ce qui s’était passé ! Les caméras du cabinet ont filmé l’attaque sur le trottoir, quand tu t’es débattue comme une diablesse. Tu n’imagines pas comme on est tous fiers de toi !

– Merci.

– On a découvert que ton patron était descendu exprès quand il a compris que tu étais en danger. Il a dit à la police qu’il avait vu les deux hommes sur les vidéosurveillances de son bureau et qu’il s’est précipité sans réfléchir. Et qu’il n’aurait pas fait les choses autrement parce qu’il n’aurait jamais pu laisser ces monstres seuls avec toi.

– Vraiment ?

– Oui.

Cet idiot de Clarence s’est jeté dans la gueule du loup pour me secourir ! Sa femme va vraiment péter un câble. Mais au moins, elle l’a, elle.

– Il a été très courageux, ma chérie, mais pas autant que toi.

– Ouais sœurette ! Ce coup de pied bien placé que tu as donné à ce fils de p...

– Amel ! Surveillance ton langage ! couine maman.

Mon frère soupire et pose un bras sur mes épaules.

– Ce coup de pied bien placé que tu as donné à ce fils de femme de mauvaise vie était tout simplement géant.

– J’ai tout appris avec vous, les gars.

– Tu sais, déclare Adam, je n’ai jamais vraiment pensé à toi comme une fille.

Ça fait vachement plaisir.

– Tu t’habillais comme nous.

– Vous me forciez à m’habiller en garçon pour jouer à vos jeux.

- Tu ne te coiffais jamais.
- Vous passiez votre temps à me tirer les cheveux et à les mettre dans tous les sens.
- Tu ne te maquillais pas.
- Vous utilisiez mon maquillage pour barbouiller le chien !
- Mais avec toute cette histoire, je ne sais pas, j’ai l’impression que tu es notre petite sœur toute fragile et qu’on doit te protéger envers et contre tout.
- Je ne suis pas fragile. Et je n’ai pas besoin de protection.
- Je sais que tu ne l’es pas mais je ne peux pas m’empêcher de me sentir coupable. J’aurais voulu être là pour te protéger.
- Tu ne travailles même pas près de mon bureau.
- Je sais. C’est comme ça. Tu es notre petite sœur et si tu te retrouves avec le moindre bleu, c’est qu’on a tous un peu échoué à te protéger.
- Vous êtes mignons, les gars, mais si vous commencez à me surprotéger, c’est sur vous que je m’entraînerai à l’autodéfense, je vous le garantis.

Craignant pour leurs parties sensibles, mes hommes retrouvent leurs sujets de conversation habituels. Sport, bouffe et bien sûr, on termine l’après-midi par une partie de foot géante dans le jardin. Papa est dans les buts et maman fait office de pom-pom girl. Et les voir rire et se détendre m’aide également à penser à autre chose.

La nuit venue, tout le monde repart et j’en suis à la fois soulagée et attristée.

Ma famille me quitte à contrecœur, Austin doit rentrer nourrir Bernard, et moi je me retrouve seule dans le noir et je suis plus déprimée que jamais.

Même regarder mes films préférés en m’empiffrant de cochonneries sucrées et salées en même temps ne change en rien mon humeur.

J’essaie deux ou trois fois d’appeler Clarence. Je tombe toujours sur sa messagerie. Finalement, je vais me coucher tôt et j’en profite pour rêver un peu de ce que je veux vraiment dans la vie.

# Chapitre 17

## Clarence

Je suis de retour chez moi à l'aube, après des heures d'interrogatoire. Je suis lessivé, j'ai la boule au ventre tant j'ai eu peur pour Autumn, et ses paroles résonnent toujours dans ma tête. « Il n'est pas question que je t'abandonne. » Même face à deux hommes dangereux et armés, elle était prête à rester à mes côtés, prête à tout risquer pour que je m'en sorte, moi aussi. Pourtant, j'étais résolu à me sacrifier pour qu'elle puisse fuir, une fois dehors.

Cette femme est remarquable, et je n'arrive pas à croire à ma chance de l'avoir dans ma vie.

À peine ai-je posé mes clés sur le buffet à l'entrée qu'Ivy me tombe dessus. Je ne suis pas d'humeur. Pour elle, pour nous, pour sa fureur ou ses insultes.

Après avoir entendu les cris d'Autumn, après avoir vu le sang couler, avoir craint pour la vie de la femme que j'aime, je ne peux pas en supporter davantage.

– Où étais-tu ? hurle-t-elle comme une furie. Chez cette pute ? C'est chez elle que tu as passé la nuit ?

Elle m'attend là, au milieu du passage. Bien droite dans sa robe de chambre en satin blanc. Ses bracelets en or, qui brillent à la lumière du plafonnier, n'attendrissent en rien son expression furieuse. Sa mâchoire carrée est contractée. Ses lèvres serrées.

Je pose délicatement les mains sur ses épaules pour la faire pivoter, et je la dépasse sans répondre. Je me sers un verre de whisky à la cuisine. La brûlure de l'alcool réchauffe mon corps transi de froid depuis que j'ai laissé Autumn partir, quittant l'étreinte de ses bras. Ensemble, nos corps créent une chaleur torride qui me fait bouillir tout entier et bon sang, ce que j'aime sentir ses courbes affolantes contre la dureté de mes muscles.

J'ai eu mal de devoir renoncer à rentrer avec elle alors qu'elle me l'a demandé, alors que ses yeux m'ont supplié, mais j'ai des choses à régler avant.

Ivy m'attrape par le poignet et enfonce ses ongles manucurés dans les blessures qui colorent ma chair.

La douleur me fait grincer des dents mais je me contente de boire une nouvelle rasade d'alcool directement au goulot avant de m'arracher à elle. Elle me gifle fort. Je baisse les yeux. Je comprends qu'elle puisse être jalouse. En colère. Je comprends même qu'elle puisse me détester pour tout ce que je lui ai infligé ces dix dernières années. Même si elle se méprend du tout au tout sur la raison de mon retard, je méritais cette gifle. Je ne l'ai pas trompée, cette nuit. En fait, je ne l'ai jamais trompée car nous n'avons jamais été un couple et j'aurais dû mettre les choses au clair entre nous depuis longtemps, car je l'ai fait souffrir, en la laissant rester à mes côtés.

Ivy pointe les traces de corde autour de mes poignets et son corps tremble de colère.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous jouez à des petits jeux répugnants, en plus ? Espèce de salaud ! Je te jure que tu vas me le payer !

– Arrête de te ridiculiser, Ivy, réponds-je.

Elle sursaute au son de ma voix. Moi aussi je suis surpris par la colère et le dégoût que j'exprime pour cette femme que je ne peux plus supporter.

– Ne me parle pas sur ce ton, ordonne-t-elle.

– Je te parle comme tu le mérites. Et si tu veux tout savoir, j'étais au bureau ce soir et il y a eu une prise d'otage. Un homme est mort devant mes yeux. Il a reçu une balle dans la tête. L'autre l'a reçue dans l'épaule alors qu'il avait lui-même une arme pointée sur ma nuque. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai du sang et de la matière cérébrale à nettoyer de mes cheveux, décrété-je en cherchant à quitter la pièce.

– Quoi ? Reste ici, Clarence ! Tu as intérêt à tout m'expliquer.

Ivy balance la bouteille de whisky d'un prix inestimable sur le sol. Le liquide ambré se renverse sur le carrelage noir de la cuisine neuve. Les bris de verre ressemblent à de petites grêles aiguisées. Pourtant, je n'arrive pas à en vouloir à

ma femme et je me retourne vers elle pour la dévisager. Nous restons plantés là tous les deux sans bouger. L'atmosphère est lourde, pesante.

Je me rends compte que tout ce que je ressens pour Ivy, c'est un vide glacial, comme si je ne la connaissais pas. Ou plus.

Ivy n'a jamais eu aucun secret pour moi. Déjà toute petite, elle n'avait que sa notoriété en tête. En grandissant, elle a écrasé tout le monde sur son passage pour se faire élire reine du lycée, du bal de promo, de sa sororité. Elle ne reculait devant rien pour grappiller la moindre miette d'éloges. Si j'ai toujours détesté cette facette de la personnalité d'Ivy, j'en suis venu à vivre en paix avec elle. Du moins, la plupart du temps. Nous mangeons séparément, dormons séparément. En fait, nous nous voyons à peine une heure par jour et cela nous convenait à tous les deux. Mais depuis qu'Autumn est entrée dans ma vie, depuis que je l'ai dévorée des yeux lors de mon discours d'investiture au cabinet, Ivy est déchaînée.

Elle continue à hurler et à m'insulter durant près de cinq minutes lors desquelles je ne fais que la dévisager. La haine de la jeune femme monte petit à petit. Et mon dégoût pour elle, une créature perfide et méchante dont je dois me débarrasser, atteint des sommets. Ce soir, nous ne sommes plus rien. Rien du tout.

Ses cheveux blonds, coupés au carré, volettent près de son visage tandis que ses grands gestes ponctuent son discours de jalousie. Ses yeux bleus lancent des éclairs et sa bouche se tord sur des mots violents qu'elle pense très certainement.

– Clarence, tu m'écoutes ? finit-elle par demander, sur un ton si haut perché qu'il aurait pu briser les fenêtres de toute la maison.

Et non, je ne l'écoute plus. Je la bouscule en la dépassant et monte à l'étage au pas de course. Dans ma tête, il n'y a plus de place au doute. Il n'y a plus qu'une seule chose qui compte.

Je prends ma douche, m'enferme dans ma chambre et passe les heures suivantes à passer des coups de fil. Travailler me procure une sensation de bien-être qui me plaît. Bien sûr, rien n'atteint les sommets paradisiaques de la proximité d'Autumn mais au moins, mon esprit est apaisé. Surtout quand ce

travail consiste à mettre de l'ordre dans ma vie.

Puis le samedi matin, tout est enfin parfait.

# Chapitre 18

## Clarence

Je n'ai pas besoin de GPS pour retrouver le chemin de la petite maison d'Autumn. En fait, je suis venu ici plusieurs fois, le soir souvent. J'aurais voulu avoir le courage de frapper à la porte et de parler un peu avec elle les nuits où j'étais angoissé, mais jamais je n'en ai eu le cran. Je me suis contenté de regarder les lumières s'allumer et s'éteindre en m'imaginant près d'elle sur le canapé. Dans le lit.

Dans mon esprit, elle me caressait les cheveux en me disant que tout irait bien tant que nous serions ensemble. Que rien de mal ne se produirait. Dans mes fantasmes, je posais les lèvres sur les siennes et je souriais de bonheur. Parce que lorsque je suis près d'elle, l'obscurité qui gangrène mon cœur est reléguée au second plan si bien que j'en oublie tous mes soucis.

Mais aujourd'hui, tout va changer.

Je trouve le courage... Non, je n'ai pas besoin de courage pour ce qui va suivre. Je sors tout simplement de ma voiture et serre mes affaires contre moi.

Remonter la petite allée est comme remonter le chemin de mon destin. Et ce chemin est bordé d'un bonheur incomparable.

Je me retrouve rapidement devant la porte, alors je frappe et j'attends.

Mon angoisse monte d'un cran quand je commence à me demander si elle va être heureuse de me voir. Et si elle n'était pas là ? Et si elle ne voulait pas me faire entrer ? Pourvu qu'elle n'ait pas changé d'avis à propos de nous...

Quand Autumn vient enfin ouvrir, tous mes doutes s'envolent et je sens mon âme s'apaiser à la vue de la magnifique femme qui se trouve sur le pas de la porte.

Comment ai-je fait pour rester éloigné d'elle aussi longtemps sans perdre la tête ?

Sa beauté me transcende et son sourire me rend pantois.

Elle porte un débardeur blanc qui laisse voir un soutien-gorge noir, et une minijupe bleue de la même couleur que le nœud dans ses cheveux. Ses jambes pâles sont nues. Longues, galbées et je suis pris d'une terrible envie de les couvrir de baisers.

Sans un mot, je lui tends un dossier beige qui me tient à cœur et elle l'attrape d'une main peu assurée.

- Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle sans oser l'ouvrir.
- Mon futur, réponds-je de façon tout à fait énigmatique.

J'aime voir le trouble que je crée dans ses yeux de jade pleins de vie.

Autumn ouvre le dossier, son regard se portant sur la première page. La seconde suivante, elle le balance sur la commode près de la porte, m'attrape par la cravate et elle me fait entrer chez elle. Elle referme derrière nous puis elle m'embrasse de façon si sensuelle que je me sens durcir en une fraction de seconde.

Je gémis. Mes mains s'agrippent à sa taille car je sais que plus rien au monde ne nous sépare.

- C'est vrai ? demande-t-elle contre ma bouche, ses lèvres jouant avec les miennes.
- Oui.
- Tu vas vraiment divorcer ?
- Oui !

Elle halète, se recule. Baisse ses yeux magnifiques mais j'ai envie de les voir, de plonger dans leurs profondeurs. Je prends donc son menton en coupe entre mes doigts, lui fais lever la tête. Elle a l'air si triste que cela me plonge dans une confusion démente.

- Qu'est-ce qu'il y a, Autumn ? Tu ne veux plus de moi ?

Mon cœur se serre, mais je me battrais jusqu'au bout pour lui prouver que je peux être l'homme de sa vie.

– Si, bien sûr que si, me répond-elle. Plus que tout au monde mais... tu ne vas pas avoir des problèmes avec ton père ?

– Si seulement j'en avais quoi que ce soit à faire !

– Clarence ! Qu'est-ce que tu risques en divorçant ? Sois honnête. Je ne veux pas que tu sois menacé à cause de moi.

– Au pire, Autumn, au pire, j'irai en prison.

Elle hoquette tandis que ses pupilles se dilatent, rendant son regard sauvage et perçant. Excitant.

– Mais tu sais ce qu'il y aura au mieux ? lui dis-je pour compléter.

– Non.

– Toi. Et moi. Ensemble. Pour moi, ça en vaut la peine. Même si ce n'est que pour une semaine.

Et elle m'embrasse à nouveau. Sa langue glisse sur mes lèvres que j'écarte pour la laisser entrer. La douceur de sa peau contre la mienne, la force de sa prise sur mes épaules, Autumn brise une à une toutes mes défenses jusqu'à faire de moi une bête avide de l'essence même de cette femme. Je passe les mains sous sa jupe pour presser ses fesses que j'adore tant et son gémissement contre ma bouche m'excite encore plus. J'ai envie d'elle comme j'ai envie de vivre. À fond. Et j'ai besoin d'elle comme j'ai besoin d'air pour respirer. Pour toujours.

Autumn passe les bras autour de mon cou et relève une de ses jambes, me permettant de glisser une main entre ses cuisses chaudes et tellement douces ! Mais j'ai besoin de plus... Non, de moins. De moins de vêtements. De plus d'elle.

Je la plaque fermement contre la porte et presse le bassin contre son entrejambe chaud en la soulevant dans mes bras. Mes mains succombent sur sa chair tendre avant que je ne les passe dans ses cheveux. J'arrache le nœud qui les retient en un chignon lâche, faisant tomber la masse luxuriante des vagues sombres sur ses épaules blanches. Ce qu'elle est belle. Dieu, que cette femme est belle !

Elle entrouvre ses lèvres pour laisser échapper un gémissement de plaisir quand je pose les mains sur sa poitrine. Elle est pulpeuse, soyeuse et tellement excitante. Je la palpe avant de remonter plus doucement vers ses épaules pour les dégager de leurs bretelles puis je plante les dents à la base de son cou. Je ne sais pas ce qui me prend. Jamais je n'avais été pris de l'envie de mordre une femme et rien que le fait d'y penser... je trouve cela étrange. Mais cette peau si douce, si belle, bordel, j'ai envie d'en avoir le goût partout sur moi.

– Clarence, j'ai envie de toi ! grogne Autumn à mon oreille.

Il ne m'en faut pas plus.

Je la porte jusqu'au salon où je la pose au milieu d'une grande table blanche et là, je profite enfin de la liberté que je ressens tout au fond de moi pour l'admirer, la regarder, la dévorer des yeux. Je passe la main dans ses cheveux soyeux et ébouriffés, doux, parfumés.

Autumn ferme les paupières et s'agrippe à ma chemise, ses mains délicates me plaquant fermement contre elle avec une force qui m'intimide. Son visage est empreint d'une envie paisible qui tranche avec la peur qui l'a étreinte la dernière fois où nous avons été ensemble. Je suis heureux de la voir à nouveau sûre et fière. Fière, tout autant que sa poitrine dressée sous son tee-shirt que je lui enlève d'un geste vif.

– Tes seins m'ont manqué, soupiré-je.

– Seulement mes seins ? se braque-t-elle en faisant la moue.

– Non, tout. Mais ce serait trop long de faire la liste et j'ai des tas de choses à te montrer avant.

Elle halète quand je trouve le tissu transparent de son soutien-gorge et réagit en se cambrant. Saisi d'une bouffée de chaleur torride et écrasante, je me débarrasse de ma cravate et de ma chemise pour le plus grand plaisir de mon amante. Ses mains se posent, légères et sensuelles, sur mes pectoraux, envoyant des éclairs de désir foudroyer tout mon corps. Elle descend sur mes abdos sculptés tandis que ses jambes se serrent autour de mes hanches, me faisant m'approcher si près d'elle que la bosse dans mon pantalon frotte tout naturellement contre sa petite culotte de soie noire.

Je passe les mains dans le dos d'Autumn pour dégrafer son soutien-gorge. Mes doigts ne rencontrent que le tissu lisse de dentelle. J'embrasse le cou de la femme de mes rêves, qui se presse si fort contre moi que je gémiss de plaisir. Elle a envie de moi autant que moi d'elle et c'est une sensation merveilleuse.

Cependant, ce fichu soutien-gorge commence à m'énerver. Mes doigts ne trouvent aucune agrafe et si j'avais pu, j'aurais arraché cette connerie avec les dents.

– Autumn, bordel, je n'arrive pas à l'ouvrir ! Il est piégé ! Ce satané bout de tissu est piégé !

Elle me sourit et ses yeux mi-clos s'ouvrent en grand quand elle plonge son regard dans le mien. Je jurerais que Cupidon m'a décoché une deuxième flèche en plein cœur, parce que je viens de tomber une nouvelle fois amoureux d'Autumn Fells, femme forte, droite et plus belle que les étoiles.

Elle me repousse doucement et du bout des doigts, elle dégrafe son sous-vêtement sur le devant. Sa poitrine, pleine et ronde se relâche, libre et désireuse de caresses ; et mes yeux ne peuvent se détacher du spectacle. J'attrape les pans de dentelle ballants et j'emprisonne à nouveau ses seins avant de les libérer. Puis une troisième fois. Bordel, la gravité avec quelque chose de tout à fait fascinant et excitant.

– Clarence, si tu ne t'occupes pas d'eux dans les trois secondes, je vais être obligée de le faire moi-même.

Ces mots ont une répercussion directe dans tout mon organisme, comme s'ils étaient aussi puissants que son toucher, aussi percutants que son sourire et aussi torrides que ses lèvres contre moi.

Cela dit, j'ai terriblement envie de voir ce numéro de charme. J'attrape les chevilles de la jeune femme que je lève, la faisant basculer sur la table, puis je lui ôte sa jupe, sa culotte et je caresse lentement ses cuisses et son intimité offertes rien que pour moi. La douce odeur de son plaisir me fait perdre les pédales et voir mes doigts briller et glisser sans aucune difficulté sur sa chair délicate et moite transforme l'homme poli que je suis en amant bestial. Mes caresses se font énergiques, osées, pénétrantes, et admirer Autumn s'occuper de

sa poitrine est le meilleur des stimulants au monde.

Je la mène vers l'orgasme en peu de temps et d'un sens, j'en suis désolé, car j'aurais voulu faire durer son plaisir un long moment. Mais honnêtement, j'ai tellement envie d'elle que je suis soulagé qu'elle ait joui entre mes mains aussi rapidement.

Je plaque mon corps sur le sien, la couvrant de ma chaleur et je l'embrasse du bout des lèvres en souriant. Sa peau tendre contre la mienne est excitante.

- Tu es magnifique. Tellement belle et aguichante, déclaré-je.
- Tu as envie de moi, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Combien de fois m'as-tu désirée ces derniers temps, Clarence ?
- Tous les jours depuis que tu as quitté mon lit.
- Moi aussi, j'avais envie.

Elle passe la main dans mes cheveux, sur ma nuque, mes épaules. Mes frissons sont de plus en plus violents, tout comme mon envie d'elle. Ses doigts fins glissent entre nous et elle caresse mon membre à travers mon pantalon. L'épaisseur du tissu m'empêche de profiter à fond de ce contact mais il y a quelque chose de si puissant à être ici avec elle que même l'intimité du geste ne pourrait pas l'égaliser. Parce que sa simple présence près de moi suffit à emplir mon cœur d'une joie que j'ai cherchée toute ma vie sans jamais réussir à l'atteindre.

Les yeux d'Autumn se voilent de ce brouillard d'extase tandis que mes joues s'empourprent et que mes lèvres s'entrouvrent.

- Tu aimes ? demande-t-elle d'une voix langoureuse.
- Plus que tu ne peux l'imaginer.

Je picore sa poitrine en réponse à ses attentions, la peau tendre se durcissant entre mes lèvres, sous ma langue, entre mes dents. J'ai attendu ce moment des semaines. J'ai réfléchi aux conséquences de la rupture du contrat avec Ivy et mon père, pesant les contres : nombreux ; au pour : Autumn. Pour moi tout seul, jour et nuit. Avec qui je me coucherais le soir, près de qui je me lèverais le matin. Autumn, dont je prendrais soin si elle tombait malade et que je chérirais

pour le reste de ma vie. Risquer de perdre mon empire, ma liberté n'est rien comparé au fait de passer ne serait-ce que la moindre nuit à ses côtés, sans penser à rien d'autre qu'à nous, et notre bonheur, sans arrière-pensée. Quand je vois son sourire, l'éclat amoureux dans ses yeux ou quand je sens nos corps se frôler, se toucher, se mélanger, je suis heureux.

Au loin, à travers la brume de mon esprit excité, j'entends des coups distincts à la porte et qui sont balayés par les gémissements de la jeune femme quand je presse ses seins entre mes mains, jouant avec, la rendant ivre de désir.

Je l'allonge sur la table et fais glisser mon corps contre le sien, mes lèvres effleurant tour à tour sa gorge, son ventre, l'orée de sa féminité.

Nouveaux coups. Cette fois, Autumn râle et elle me repousse avant de se redresser en gloussant. Elle ne peut pas ignorer l'idiot qui a osé venir nous ennuyer.

– Bon sang, j'avais oublié qu'Austin devait venir voir si tout va bien. Il ne partira pas tant qu'il n'aura pas vérifié que je suis en vie.

– Je m'en occupe, déclaré-je.

Je retire mes chaussures, mes chaussettes et ôte le bouton de mon pantalon, me soulageant un soupçon. Pendant qu'Autumn enfile son débardeur et sa culotte en vitesse, je me dirige vers la porte et l'ouvre à la volée, un grand sourire sur le visage.

Je suis sûr qu'Austin comprendra tout de suite la situation en me voyant et qu'il fera demi-tour en s'excusant.

Mais Austin n'est pas là.

– Je savais que tu étais déjà chez cette traînée.

Mon sang se glace dans mes veines. Rien ne pouvait plus gâcher le plaisir des retrouvailles, que de se retrouver face à Ivy, dont je me pensais définitivement débarrassé !

– Ivy, qu'est-ce que tu fais là ? grondé-je, énervé de l'entendre insulter une nouvelle fois la jeune femme.

Autumn s'avance mais reste en recul derrière moi, les bras croisés sur sa poitrine. Son malaise me met en rage. Cette sorcière ne cessera donc jamais de me faire suer ? Je lui ai laissé les papiers du divorce sur la table de la maison, je lui ai dit qu'elle méritait mieux que moi. Qu'est-ce qu'il lui faut d'autre ?

– Je t'avais prévenu, Clarence. Je t'avais dit que je te pourrais la vie si tu me quittais.

– Écoute, prends cela comme une façon de commencer une nouvelle vie où tu seras enfin heureuse. Tu veux me priver de ma fortune ? Vas-y, prends tout. Tu veux mon appartement ? Je te le donne. Nos maisons à l'étranger ? Prends-les aussi. Prends-moi tout, Ivy, fais-moi payer jusqu'au dernier centime si tu le veux. Ma richesse ne repose pas dans un coffre à la banque. Et tu ne me feras pas changer d'avis. Ce divorce est la meilleure chose qui pourrait nous arriver à tous les deux. Il est temps qu'on soit un peu heureux, tu ne penses pas ? Tu mérites un homme qui veuille vraiment de toi.

– Comme cette vache te veut, c'est ça ?

Mes poings se serrent. Qu'elle ose parler d'Autumn de cette façon me met dans une rage incontrôlable. Et pas seulement parce que c'est injuste, méchant et totalement faux. Mais parce que je sais que cela blesse plus la jeune femme qu'il n'y paraît.

– Et qu'est-ce que tu penses être, toi, Ivy ? rétorqué-je.

Elle ouvre la bouche mais ne sait que répondre.

– Je vais tout te prendre, Clarence, répète-t-elle en un souffle à peine audible.

Je sors mon portefeuille de ma poche arrière et lui balance tous les billets que j'ai sur moi d'un geste plein de dédain. Les coupures volent autour d'Ivy en une pluie ralentie et colorée.

– Mais ce n'est pas ton argent que je veux, souffle-t-elle. Ce que je veux, c'est la chose que tu aimes le plus au monde.

Son sourire tordu me retourne le ventre et je recule d'un pas.

– Je t'ai dit... Je t'ai dit que je te pourrais la vie. Je t'ai dit...

– Ivy ?

Elle semble au bout du rouleau. Pour la première fois, je remarque les cernes noirs sous ses yeux, son vernis écaillé et la façon dont son regard aiguisé s'est fait cruel.

Elle passe la main dans son dos, comme pour soulager une douleur. Quand elle la pointe devant elle, une arme métallique brillante entre ses doigts, mon cœur loupe un battement.

Boum.

Coup de feu.

L'arme qui tombe au sol.

Autumn qui chute.

Ivy en train de paniquer.

Puis de fuir.

Mon regard passe sur chacune des femmes, une à une.

Ivy qui s'éloigne. Autumn qui agonise.

Ivy qui disparaît au loin. Autumn qui halète.

J'avance vers elle, tout doucement apeuré à l'idée qu'elle ne meure si je la brusque, puis je tombe à genoux.

– Autumn ?

Ses yeux sont ouverts mais sans vie. Son débardeur est en train de se couvrir d'un rouge sombre, une fleur de sang s'épanouissant sur le tissu blanc. Paniqué, je presse la blessure et appuie si fort qu'elle hurle de douleur.

– Désolé, désolé, murmuré-je. Autumn, ça va aller, n'est-ce pas ?

J'ai l'impression d'être dans un brouillard épais, un cauchemar indicible et qui me plonge dans une torpeur ridicule.

Je dois agir. Bon sang, je dois me bouger pour la sauver !

Je regarde autour de moi à la recherche d'un téléphone quand je vois les voisins se précipiter vers moi. Certains sont déjà en train d'appeler les urgences mais aucun n'ose pénétrer dans la maison, comme si la mort rôdait et les effrayait ; formant une barrière entre mon couple en train d'être brisé et eux.

Quand je suis certain que les secours vont arriver, je saisis la main d'Autumn dans la mienne et caresse ses doigts humides de sang.

Allongée sur le carrelage pâle, elle semble encore plus blanche que d'habitude. Ses lèvres écarlates ressemblent aux pétales d'une rose dans la fraîcheur matinale.

Je suis affolé. Déboussolé. Je ne réalise pas ce qu'il se passe, vraiment pas.

– Autumn, ça va aller... Hein ? Parce que je t'aime, tu le sais ça ? Je t'aime, alors tu ne peux pas mourir ! Je t'aime, alors tu dois rester avec moi ! Autumn, ne pars pas, s'il te plaît. Je te jure que si tu restes, que si tu ne meurs pas, je passerai le restant de ma vie à te choyer et à te chouchouter. Tu seras mon univers. Pour toujours. Je te le jure, mon amour, si tu restes, je ferai de ta vie le conte de fées le plus merveilleux de l'histoire de cette planète. Je te jure que si tu ne m'abandonnes pas, je ferais de toi la femme la plus heureuse du monde. Bon, c'était déjà mon objectif avant, tu vois. Mais tu dois le savoir. Tu dois savoir que ton destin, c'est d'avoir une vie extraordinaire entre mes bras. Nous deux. Juste nous deux. Parce qu'on s'aime et les gens qui s'aiment ne peuvent pas être aussi malchanceux que nous. Hein ?

Ses paupières papillonnent et elle tourne enfin les yeux vers moi. Le jade, vert clair, semble à présent presque gris. Et ses lèvres si délicieusement rosées sont ternes.

– Clarence ?

– Je suis là.

– Moi aussi je t'aime.

– Tu pourras me le hurler quand tu seras sur pied, mon amour. Tu le hurleras sur tous les toits si tu le veux !

– Clarence...

– Oui ?

– Je suis contente... que tu sois... près de moi... maintenant.

Son souffle se fait plus fébrile, sa poitrine arrête de se soulever et les mains pleines de son sang, je commence le massage cardiaque. Mes poings se pressent sur son cœur, mes lèvres rencontrent celles de ma bien-aimée sans aucune forme d'intimité, juste le désir absolu de la voir revenir à la vie. Parce qu'elle ne peut pas mourir. Non. Pas quand nous venons de commencer notre histoire, pas alors qu'elle est si pleine de vie et de joie. Pas à cause de moi ! Pas quand j'ai enfin décidé de dire merde à l'univers ! Je ne peux pas l'avoir tuée.

Frappant frénétiquement le centre de sa poitrine, je sens les gouttes de sueur rouler le long de mes joues, à moins que ce ne soient mes larmes qui me brûlent la peau ? Peu importe. Je dois ramener Autumn. Je dois la sauver.

Comme je suis sourd au monde extérieur, aveugle à ce qui m'entoure, je ne comprends pas pourquoi des hommes investissent la maison et anéantissent mes efforts pour la ranimer. Je hurle, frappe, me dégage lorsqu'on m'éloigne d'elle. Les hommes posent un masque sur le visage d'Autumn avant de couper son tee-shirt et de la toucher. Ils touchent sa peau nue, sa poitrine. Mon cœur explose de rage et je veux les tuer tous les deux. Les massacrer. Les exterminer.

Mais deux autres personnes me retiennent.

Ce n'est que lorsqu'ils posent Autumn sur un brancard, prenant la suite en main, que je remets les pieds sur terre. Je me rends alors compte que les secours et la police sont arrivés. Qu'ils l'ont emmenée. Et que je pleure sans plus pouvoir m'arrêter.

Ma chute est tellement douloureuse.

# Chapitre 19

## Autumn

Les lumières du plafond défilent et me piquent les yeux. J'ai l'impression de me déplacer rapidement mais je ne sens pas mes jambes fonctionner. D'ailleurs, je suis presque sûre d'être allongée sur quelque chose de dur et de froid.

De glacial, même.

J'en suis heureuse parce que mon corps me brûle tant que j'ai du mal à respirer.

J'ai tellement peur. Que m'arrive-t-il ? Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à lever la main ou à détourner les yeux de ce plafond immaculé, et monotone ? Mon cœur bat de façon paresseuse, et alors que ma panique m'incite à hurler et me débattre, tout ce que j'arrive à faire, c'est de rester dans la même position allongée. Nauséuse et seule. Si seule que j'ai envie de pleurer.

Où est Clarence ? Où sont mes parents ? Mes frères et Austin ? J'ai besoin d'être rassurée, besoin de les entendre me réconforter. Parce que cette peur grossit à chaque éclat de lumière m'éblouissant douloureusement.

À un moment, un visage se penche sur moi. Il s'agit d'une femme à la peau d'ébène et dont la longue tresse noire pend sur l'une de ses épaules. Elle est vêtue de rose et son visage est soucieux. Elle a l'air jeune et déterminée. Pourquoi est-elle là, avec moi ?

La dernière femme que j'ai eue devant les yeux était Ivy. Où est-elle à présent ?

À la porte de chez moi...

Elle est tellement belle, avec le soleil dans son dos qui l'auréole d'une

lumière dorée, angélique.

– Mademoiselle Fells ?

La voix de la femme à la tresse résonne autour de moi. Mes yeux me font mal et je dois prendre sur moi pour réussir à accrocher mon regard à cette toute petite demoiselle. Infirmière Pond. C'est écrit sur son badge. Pourquoi me crie-t-elle dessus ?

– Mademoiselle Fells, je vous en prie, restez avec nous ! Ne fermez pas les yeux. Lutte !

Lutter ? Contre quoi ?

À nouveau, mes yeux se fixent sur le plafond. Il est trop difficile de me concentrer sur ce qui se passe autour de moi. Tout ce bruit. Tous ces cris.

Mon cri ?

Je relève la tête, paniquée. Oui, je suis en train de hurler. Et je suis couverte de sang ! Et j'ai mal !

Une autre femme me prend la main et approche son visage du mien. Elle aussi est très belle. Avec de grands yeux bleus et des cheveux noirs. Une peau toute blanche et un sourire tendre sur le visage. C'est l'inspectrice Hyson. Elle me parle. Je vois ses lèvres bouger mais je hurle toujours et je n'entends pas ce qu'elle me dit.

Mais pourquoi est-ce que je crie ?

Je n'ai plus mal. Plus peur.

En fait, je ne ressens plus rien du tout. Ni le froid ni le chaud. Ni mes membres. Ni mon cœur.

Ma tête retombe en arrière et je sais que mon cri est mort car je suffoque. Je ne peux plus expirer, inspirer. Bouger. Je reste là à fixer Hyson juste devant mes yeux, et mes oreilles se mettent à bourdonner. Très fort. Je suis déstabilisée et un soupçon de panique supplémentaire s'immisce dans ma poitrine.

- Qui vous a tiré dessus ? Mademoiselle Fells, répondez-moi.
- Ivy, tenté-je et l’inspectrice hoche la tête.

Je ne sais pas comment je réussis à parler car ma respiration est toujours coupée. Nette. Mes poumons commencent à être douloureux et mes doigts se cramponnent désespérément à ce qui leur est tombé dessous. Un brancard métallique.

- Inspectrice, vous devez la laisser tranquille. Elle n’a pas la force de répondre à vos questions pour le moment.
- Mais c’est important et je ne sais pas combien de temps elle restera encore... éveillée.
- Je suis désolée, mais elle ne pourra plus vous répondre.

C’est certain. Tout est en train de virer au trouble autour de moi. Je ne distingue plus les visages, plus les murs. Le bourdonnement dans mes oreilles s’est intensifié et il me perce les tympans d’un son si aigu que j’ai l’impression d’en saigner. Une douleur sourde me vrille le crâne quand le sifflement atteint son paroxysme.

Je sens que quelqu’un m’agrippe la mâchoire et m’ouvre la bouche de force. Des doigts noueux s’enfoncent dans mes joues, puis je sens un tube dans ma gorge. Je veux me débattre mais avec quelle force ? Je suis vidée. À bout. Et je ne pense pas être capable de tenir plus longtemps. Mes yeux se ferment tout seuls et je me sens tomber. Tomber loin et lentement, comme quand on s’évanouit et que le monde ralentit autour de vous. Une brûlure glacée sur ma poitrine envoie une décharge électrique dans tout mon corps et je convulse douloureusement. Mes os, mes muscles, ma peau, tout se tend à l’extrême dans une salve de douleur foudroyante et mes yeux s’ouvrent en grand avant que je ne retombe dans le noir.

Nouvelle onde électrique, nouvelles douleurs.

Est-ce que je pleure ? Parce que j’en ai envie tellement c’est éprouvant.

Ils s’acharnent sur moi avec une telle férocité que mon corps et mon esprit bouillonnent de mille pensées de mort. Je veux arrêter de ressentir ces aiguilles qui pénètrent ma chair et ce feu qui parcourt mes veines. Je veux qu’ils me

laissent tranquille parce que je n'ai pas mérité de souffrir autant, non ?

Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'ils me torturent ainsi ? Parce que j'ai couché avec un homme marié ? C'est injuste. Je ne savais pas qu'il l'était. Et sa femme est tellement cruelle ! Nous avons vécu dans le bonheur une seule nuit, ce n'est pas assez pour subir tout cet acharnement, quand même. Une seule petite nuit et je n'ai pas recommencé jusqu'à ce qu'il signe les papiers de son divorce. Où est la justice pour moi aujourd'hui ? Entre les brûlures et les douleurs ? Entre la peur et l'angoisse ? Pourquoi je ne peux pas être simplement chez moi avec l'homme que j'aime et qui m'aime ?

Oh...

Oui, sa femme m'a tiré dessus.

En fait, je crois même que sa femme m'a tuée.

Après ce qu'il me semble des heures, tous mes maux s'éteignent les uns après les autres pour ne laisser que le noir et la paix.

Si seulement Clarence était près de moi à cet instant. Si seulement je pouvais lui dire au revoir avant de m'éteindre.

# Chapitre 20

## Clarence

Le pavé gris est aussi triste que moi et la pluie ruisselante qui me lave ne peut effacer ma culpabilité. Je passe devant le petit fleuriste idéalement situé et j'achète un bouquet de roses rouges immense et parfumé. Ce n'est peut-être pas grand-chose au vu de ce qui s'est passé mais les petites attentions que l'on porte à l'autre sont aussi une façon de se soulager soi-même, non ?

Puis je n'ai qu'à traverser la route pour me rendre là où je dois aller depuis une semaine, déjà. Je pousse la grille froide du cimetière, et le cœur lourd, je remonte l'allée de dalles beiges jusqu'à la tombe. Faite de marbre lisse et gris, brillant, avec une seule inscription, cette sépulture est austère et d'une certaine façon, cela me chamboule. Je reste un long moment devant, à me demander si cela aurait pu se terminer autrement. Sans vie gâchée. Sans peine. Sans tourmente. Mais j'en reviens toujours à la même chose. Le point de départ de tout ce drame, c'est moi.

Moi qui suis parti en Australie pour essayer de vivre un semblant de vie. Moi qui ai presque tué un homme pour au final me retrouver marié à Ivy de force. Durant dix longues années, je n'ai fait que me projeter dans mon travail pour oublier le désastre de mon monde. Avant cela, j'ai passé vingt années à subir les réprimandes d'une famille sans amour.

Et quand j'ai trouvé Autumn... quand j'ai enfin trouvé une raison de vivre, tout s'est terminé en cauchemar horrible. En bain de sang. En hécatombe.

– Je savais que je te trouverais ici.

Je sursaute. James se poste près de moi et pose un bras sur mon épaule. Mon ami est vêtu de noir des pieds à la tête et cette couleur ne lui va pas du tout. De même que son air affligé. James n'est pas un homme à se laisser abattre. Pourtant, depuis quelques jours, lui aussi est au plus mal. Il est mon frère, mon

ami, mon confident et il vit dans la douleur avec moi, comme un confident, un ami, un frère le ferait.

– Tu te fais du mal, me réprimande-t-il.

– Je le sais.

– Ce n'est pas la peine de rester ici trop longtemps.

– Je viens seulement d'arriver.

– C'est déjà trop. Allez, viens. Je sais que ça fait mal, mais tu as mieux à faire que de te morfondre sur la tombe d'Ivy. Tu es en colère et bouleversé, ça se comprend, et venir ici ne changera rien pour toi. Laisse faire le temps, et va voir la seule femme qui compte pour toi.

Je hoche la tête. James a raison, je ne peux pas continuer à m'en vouloir, ni même à être en colère contre Ivy. Elle est morte désormais et je dois me concentrer sur Autumn. Même si mon cœur se serre de peur pour elle, je ne peux pas m'engluer dans ma colère contre une femme qui a fait ses choix et a péri en les menant à leur terme.

– Allons retrouver ta chérie, dit doucement mon ami en me prenant par le coude.

– Et avec un peu de chance, elle sera sortie des soins intensifs.

En quelques semaines, j'ai à peine pu parler avec elle. Les droits de visite sont limités et sa famille passe en priorité. Ce que je comprends, bien sûr, même si je n'aime pas franchement être obligé de la voir en coup de vent.

Nous nous rendons tous les deux à l'hôpital, cet endroit où j'ai dormi tant de nuits, et nous montons directement au septième étage, dans la chambre d'Autumn. Sauf qu'il n'y a plus personne.

– Non... soufflé-je, choqué.

Le lit est fait, les draps sont nets et propres. La pièce vidée. Plus rien.

Pris de panique, je me précipite à l'accueil de l'étage et l'infirmière qui m'a rassuré si souvent ces derniers temps me sert un sourire franc.

– Où est Autumn ? grondé-je en m'agrippant au bureau devant moi.

– On l'a descendue au cinquième. Chambre 512, me rassure-t-elle

immédiatement.

– Merci ! crié-je alors que je cours déjà vers l’ascenseur.

Si elle est descendue, c’est qu’elle va mieux. Bon sang, j’en suis si heureux que j’oublie carrément que James est derrière moi.

– Attends-moi !

– Dépêche-toi un peu, aussi !

– Tu ressembles à un gosse qui court vers le rayon sucreries.

C’est un peu le cas. Autumn a rendu ma vie plus douce, plus sucrée et plus délicieuse que jamais. Et j’ai tellement envie de la serrer contre moi que je crains de l’étouffer.

# Chapitre 21

## Autumn

Je claudique dans les couloirs de l'hôpital, trop heureuse d'être capable de me lever pour écouter le personnel soignant. Tout le monde veut m'inciter à rester calme, au lit, mais j'en ai marre d'être inactive. Je vais finir par avoir les traces de draps froissés imprimés définitivement sur les fesses.

– Mademoiselle Fells, vous devez rester couchée, vous êtes encore trop faible ! m'ordonne l'infirmière Pond.

– Non, je peux le faire, protesté-je.

– Vous n'avez rien à prouver à personne.

– Je le sais, mais je veux juste être capable de sauter dans les bras de mon homme quand il viendra. Parce qu'il va venir, n'est-ce pas ?

La peur m'envahit à nouveau, plantant ses griffes dans mon ventre, ma tête, ma gorge.

Ces dernières semaines à l'hôpital, on m'a opérée à cause d'une balle qui m'a déchiré le ventre. Et surtout, j'ai été incapable de me lever durant si longtemps que mes trois pauvres muscles dans tout mon corps ont fondu. Un peu de rééducation était au programme après ma convalescence mais j'ai besoin de bouger, à présent. Je n'ai pas envie d'attendre.

Puis l'angoisse qui me noue les entrailles en pensant à l'homme que j'aime et qui m'a peut-être abandonnée est trop invasive pour que je reste assise dans mon lit à ne rien faire.

Parce que...

– Il est déjà venu plusieurs fois, Autumn, me répond l'infirmière d'une voix douce. Vous avez encore quelques soucis de mémoire. C'est pour ça que je veux que vous restiez au lit.

– Encore quelques mètres ! insisté-je.

Il faut que je sorte de cette chambre, que je m’occupe l’esprit. Le choc de mon agression me joue quelques vilains tours et le fait d’oublier par moments des éléments de ma vie me fait très peur. Et si je ne me souvenais pas de cet homme qui m’aime ? Je sais qu’il existe, je le sens tout au fond de moi. Mais je suis aussi angoissée à l’idée de l’oublier que du fait que lui puisse m’oublier.

– Très bien.

L’infirmière Pond me donne son bras et je termine ma tournée des couloirs en nage et essoufflée. Elle me ramène à mon lit et m’aide à remonter la couverture.

– J’ai perdu la mémoire ?

– Juste une petite amnésie post-traumatique. Ça va disparaître tout seul, en même temps que vos souvenirs vont revenir.

– Et si je ne me souvenais pas de lui ? Et si je ne reconnaissais pas son visage ? rougis-je.

Je ne sais pas pourquoi, mais cet homme me manque terriblement et j’ai la sensation d’être perdue sans lui. Sans Clarence. Un nom, c’est tout ce qu’il me reste. Quand je ferme les yeux, je sens son parfum, ses bras forts autour de moi et qui me rassurent. Pourtant, je ne vois pas son visage. J’entends son rire, ses mots doux, pourtant je ne vois pas ses yeux ni son sourire.

Et je veux tellement l’avoir près de moi.

– Vous vous en souviendrez. Je vous l’assure. Il est bien trop mignon pour que vous l’ayez oublié.

Et ça n’y manque pas.

L’homme le plus sexy de la planète entre dans ma chambre en courant et aussi essoufflé que je l’étais il y a quelques secondes. Il vient déposer un baiser sur mes lèvres, me plaquant au lit. Je hume son odeur virile et délicieuse jusqu’à ce que je ne puisse plus respirer.

– Mon amour, tu es réveillée !

Dès que je vois ses yeux gris-vert, doux comme un ciel d'orage en préparation, je sais que c'est lui. Chaque souvenir en moi refait surface et son visage aimant remplace le brouillard qui me traumatise.

– Et en pleine forme, ajouté-je.

Je fais un signe de la main à James qui entre d'un pas tranquille, et j'embrasse à nouveau Clarence. Je suis heureuse de voir que je me souviens de son ami aussi, même si je ne l'ai pas vu très souvent.

– Je t'ai apporté un petit cadeau, déclare mon homme.

Clarence soulève un immense bouquet de roses rouges magnifiques et son visage se fait tout pâle quand il remarque que ma chambre est pleine d'une bonne trentaine de compositions florales. Pendant ma semaine aux soins intensifs, je n'ai pas eu le droit de les recevoir et je n'ai pu que les admirer depuis l'autre côté de la vitre de la chambre. À présent, leur parfum et leurs couleurs me relaxent et me font du bien.

– C'est le tien le plus joli de tous, mon chéri. Alors ne fais pas cette tête.

– Je vais les mettre dans un vase.

Il jette un bouquet fané à la poubelle et le remplace par le sien. Je bascule les jambes en dehors du lit avant de me mettre debout. Je tremble. J'ai mal au ventre. La balle que j'ai reçue m'a perforé les organes et j'ai été opérée plusieurs fois, ce qui m'a longtemps immobilisée. Aujourd'hui, je veux pouvoir prendre mon homme dans mes bras moi-même et le sentir tout contre mon corps.

– Tu veux voir mes progrès ? demandé-je avec un grand sourire.

Clarence se précipite vers moi quand il me voit vaciller. Je l'arrête tout de suite.

– Non ! Reste où tu es, laisse-moi venir.

Pas à pas, comme un bébé qui apprend à marcher, je m'avance vers l'homme que j'aime. Il me donne la force de lutter contre la brûlure dans mes muscles fatigués, contre la douleur de ma blessure et contre tout ce que la vie a balancé comme bâtons dans mes roues.

- Je peux le faire.
- Je vois ça, Autumn.
- Je ne suis pas faible.

C'est en prononçant ces mots que mes satanées forces me lâchent. Clarence me rattrape et me serre contre son torse. Eh bien au final, je me retrouve là où je souhaite être depuis le début. Contre son corps d'acier. Son sourire inquiet danse près de mes lèvres.

- Bon, peut-être un peu faible quand même.

Il rit.

- James, arrête de mater les fesses de ma chérie !
- Je n'ai rien fait ! se défend ce dernier.

Je resserre les pans de ma chemise d'hôpital, mais je suis trop dans la lune pour me soucier d'avoir les miches à l'air.

- menteur, tu es tout rouge.

Clarence me soulève dans ses bras et va s'asseoir dans la chaise au fond de la chambre, face à la porte et près du lit.

- Tu vas bien, mon amour ?
- Ça va, oui. Je suis juste un peu fatiguée.
- Un peu ? Vous êtes exténuée, mademoiselle Fells !

L'infirmière Pond arrive et me donne mes cachets antidouleur que je bénis une bonne dizaine de fois.

– Elle n'a pas arrêté de crapahuter dans tout l'hôpital pour reprendre des forces et pouvoir vous sauter dans les bras. Je la comprends un peu, vous me direz, vous êtes à croquer, mais vous devriez vous faire un peu moins beau. Mes petites mamies en face sont en train de glousser comme des adolescentes à cause de vous. Et ça vaut pour vous aussi, jeune homme.

Elle se tourne vers James qui fait coucou aux femmes très mûres dans la chambre d'en face. Puis elle disparaît en soupirant.

- C’est vrai, Autumn ? Tu t’es donné tout ce mal pour moi ?
- Bien sûr ! Tu me manquais tellement. J’ai l’impression que ça fait une éternité qu’on ne s’est pas vu.

Je joue avec ses cheveux et lui, avec ma blouse d’hôpital.

- Je suis venu te voir tous les jours.
- On me l’a dit. Je ne m’en souviens pas vraiment, je suis désolé.
- Ce n’est pas de ta faute. Je sais que je te l’ai dit et répété des milliers de fois, mais puisque tu ne t’en souviens plus, je vais le redire. Je suis désolé d’avoir amené Ivy jusqu’à toi, je suis désolé de ne pas avoir vu avant que quelque chose n’allait pas chez elle. Je suis désolé qu’elle t’ait fait du mal durant toutes ces semaines et qu’elle ait failli te tuer.

Il ferme les yeux, baisse la tête et pose son front contre ma tempe. Sa tristesse me fait mal.

- Tu n’es pas responsable des actes des autres.

Il se redresse et me regarde avec un sourire en coin. Ce qu’il est sexy ! Dans son costume parfait, et avec cette petite barbe de deux jours, toute rêche et excitante, il est irrésistible.

- C’est ce que tu me dis à chaque fois.
- Eh bien mes autres « moi » et moi-même sommes très pertinentes.
- Tu es toujours la même, glousse-t-il, c’est juste que tu ne t’en souviens pas. Désormais, on est tranquilles. Ivy ne nous embêtera plus. Elle ne t’insultera plus, ne me fera plus vivre un enfer. Ce n’est pas merveilleux ?
- La meilleure nouvelle de l’année !

Je ris. Les analgésiques commencent à faire effet et je suis plus *stone* qu’un hippie pendant Woodstock.

- De toute façon, je ne me laisserai plus faire ! Enferme-moi cinq minutes avec elle et je vais lui montrer de quel bois je me chauffe.

Le visage de Clarence se décompose.

- J’ai dit quelque chose qu’il ne fallait pas ? rougis-je en me sentant mal.

- Autumn, Ivy est morte, dit James d'un ton doux et posé.
- Quoi ?

La difficulté que j'ai soudain pour respirer tranche avec la rapidité de mon cœur.

– Elle s'est enfuie après avoir tiré sur toi et quand la police l'a prise en chasse, elle a sorti une autre arme de sa boîte à gant et a ouvert le feu sur eux. Elle a failli tuer un officier et ils sont passés aux choses sérieuses. Ils l'ont abattue quand sa voiture est tombée en panne d'essence et qu'elle a voulu prendre en otage une petite fille dans une station-service.

– Oh mon Dieu !

– Tout ça à cause d'un contrat ! Tout ça parce qu'elle voulait que le monde la voie comme la meilleure. J'aurais dû comprendre qu'il se passait quelque chose. Et la forcer à consulter un psychiatre.

– Arrêtez de parler d'Ivy, grogne soudain James. Elle vous a fait du mal, volontairement. Et elle a blessé de nombreuses autres personnes. Vous devriez plutôt vous concentrer sur vous deux, non ?

– Désolée de te dire ça, James, mais si tu veux que je me concentre sur Clarence, il va falloir que tu fermes les rideaux et que tu sortes de cette chambre.

Je sens les doigts de mon homme se crispier sur ma chair et son souffle s'intensifier. C'est un tel plaisir de l'avoir là, tout contre moi. De sentir son odeur virile flatter mes sens, sa chaleur me caresser langoureusement la peau. Je passe une main sur sa joue rêche, sa barbe naissante, puis il se penche doucement en avant. Ses yeux orageux ont une intensité qui me rend un peu plus folle de lui à chaque fois qu'il me regarde avec adoration. Ses lèvres fines caressent les miennes. Elles sont si légères, et ce baiser si éphémère. Mais après des jours à ne presque pas le voir, et à l'oublier même, à cause de ma mémoire défaillante, j'ai envie qu'il me fasse du bien.

– Plus fort, murmuré-je et à peine les mots ont-ils quitté la barrière de ma bouche qu'il me plaque contre lui et m'embrasse avec ardeur.

J'enroule les bras autour de son cou tandis qu'une de ses mains se hasarde sur mes jambes nues. Ce baiser a un arrière-goût de bonheur et de passion qui met à mal toutes mes terminaisons nerveuses. C'est un peu comme un retour au bercail. Comme si quitter les bras de Clarence après notre première nuit

passionnée m'avait jetée hors de ma propre vie. J'avais tout, un boulot, une maison, une famille aimante, mais sans Clarence, c'était un peu comme de ne rien avoir. Et à présent, mon monde est à nouveau rond. Ma vie à nouveau parfaite.

Un raclement de gorge très sonore nous fait sursauter tous les deux et je me rassieds correctement en travers des genoux de mon chéri.

Je fais alors face à tous ces hommes immeeeeeeeeenses et à une toute petite femme qui entrent dans la chambre en nous regardant de leurs yeux écarquillés.

– Maman ! Papa ! Les gars ! Vous avez vu, je suis enfin dans les bras de l'homme que j'aime !

J'éclate de rire et mes mains se mettent à faire de grands mouvements totalement indépendants de ma volonté.

– Ma chérie, je vois que tu es sous bonne garde, me dit ma mère.

Je sais qu'elle parle des médicaments ET de Clarence.

– Monsieur Reid...

– Vous pouvez m'appeler Clarence, monsieur Fells.

– Clarence, qu'êtes-vous en train de faire à ma petite fille ?

Mes quatre frères s'approchent de nous, menaçants et imposants. James et Austin viennent se poster près de moi et je me pelotonne contre mon homme.

– Relax, les gars.

– Monsieur Reid, vous êtes peut-être le patron de notre sœur, mais ça ne nous empêchera pas de vous faire la misère. Pourquoi est-ce qu'elle est toute nue dans vos bras ?

– Je suis habillée ! J'ai une blouse ! Et il m'a rattrapée quand je suis tombée.

– Et maintenant il te tripote ?

– On est amoureux !

Mince, les médicaments me rendent vraiment très bavarde. Et Clarence est rouge comme une tomate.

- C’est la vérité, monsieur Reid ? demande maman.
- Oui, madame. Et d’ailleurs, puisque nous en parlons...

Clarence se lève et me fait asseoir sur la chaise avant de s’agenouiller près de moi.

Mon cœur se met à battre très fort et très vite. Il tempête furieusement dans ma poitrine, me faisant mal et mes mains se portent tout de suite à ma bouche pour étouffer un cri de surprise.

– Autumn, je ne te le dirai jamais assez, mais ma vie a changé depuis que je te connais. Elle est devenue plus belle, plus lumineuse, plus... Zut, ça semblait parfait quand je l’ai écrit et maintenant, j’ai tout oublié.

Il sort une petite boîte rouge de sa poche et me la tend du bout de ses doigts tremblants.

– Ce que je veux dire, c’est que tu es la femme de ma vie. Depuis que je te connais, il ne se passe pas une seconde sans que je ne pense à toi et sans que ton absence ne me fasse mal, que ta présence ne me fasse du bien. Autumn, veux-tu m’épouser ?

Il ouvre la boîte, dévoilant une bague en or blanc avec le plus gros diamant que je n’aie jamais vu.

Durant un long moment, je suis incapable de répondre. J’en ai le souffle coupé.

À mes côtés, Austin et James sont presque en train de pleurer et face à moi, ma famille est sous le choc. Un bon choc. Un choc comme celui qui vous secoue quand vous découvrez que vous avez gagné au Loto.

Ma mère se met à couiner et mon regard se porte à nouveau sur Clarence. Il est stressé en attendant ma réponse, et je le trouve encore plus craquant.

- Oui. Mais... à une seule condition, dis-je.
- Laquelle ? demande-t-il, soucieux.
- Qu’on fasse réduire la taille de cette pierre. Je n’arriverai jamais à lever la main avec cinq kilos de diamant au bout du bras !

Clarence rit et me passe la bague au doigt. L'anneau froid glisse le long de mon annulaire avec une facilité déconcertante. Ce qui me fait frissonner le plus, pourtant, c'est de sentir le contact de ses mains contre ma peau. De le voir si ému et heureux. De savoir que je passerai le reste de ma vie avec lui.

Mes parents sont en larmes et mes frères, tout aussi bouleversés.

Et bon sang, ce bijou est magnifique.

– Tout ce que tu voudras, mon amour.

– Elle est parfaite, murmuré-je juste pour lui. Parfaite, comme toi, comme nous. Je t'aime tellement, Clarence !

– Hum, il est peut-être temps qu'on vous laisse seuls, non ? toussote Austin.

– Je pense, oui, réponds-je en rougissant.

– Comment ça « seuls » ? gronde Adam. Qu'est-ce qu'il pourrait faire à notre petite sœur qu'il ne puisse pas faire devant nous ? Après tout, ils ne sont pas encore mariés.

– Ma chérie, tout cela me semble rapide mais tu as l'air tellement heureuse...

– Je le suis, maman. Et ça fait des semaines que notre situation est... compliquée. Clarence voulait divorcer... sa femme ne voulait pas. Alors on ne pouvait rien faire, on était coincés et puis il y a eu la prise d'otage et la vie est tellement courte ! – Alors c'est pour ça que cette folle t'a tiré dessus ? Parce qu'elle voulait garder son mari ?

– C'est plus compliqué que cela, madame Fells.

– Alors expliquez-moi !

– Maman, s'il te plaît, Clarence n'a certainement pas envie de parler de son ex-femme maintenant. Et moi je n'ai pas franchement envie d'en entendre parler.

– Oh, pardon ma chérie. Mais tu comprends, tout cela est si soudain...

– Vous allez tous apprendre à connaître Clarence et vous allez voir à quel point il est merveilleux. Dans les jours à venir, conclus-je avec un haussement de sourcils pour leur faire comprendre qu'ils sont congédiés.

– Ça doit être les pilules qui parlent. Je ne vois pas comment on pourrait trouver merveilleux un homme qui fait des trucs à notre petite sœur.

– Adam ! couine maman en même temps qu'Avner.

– Quoi ? C'est notre rôle de la protéger de tous les types louches qui lui tournent autour.

– Tu as mal fait ton travail alors, proteste Austin. Il y a eu Jeff qui lui a brisé le cœur, Martin qui lui a brisé le poignet...

– Quoi ? hurle Clarence toujours agenouillé près de moi.

Il attrape mes deux poignets qu’il tourne et retourne entre ses doigts chauds à la recherche d’une trace ou d’une marque quelconque.

– Juste un accident, le rassuré-je.

– Ouais, comme ce qui lui est arrivé en sortant de son boulot, ricane Amel tandis que j’écarterquille les yeux. Un simple accident.

– Ma chérie, tu vas bien ? Tu es toute pâle, hésite mon homme.

– Clarence...

– Oui.

– Aide-moi à me recoucher, s’il te plaît.

J’ai la tête qui tourne, d’un seul coup. La fatigue me rattrape et il y a trop bruit autour de moi.

– Bien sûr.

Alors que je vais me lever et m’appuyer sur lui, il me prend dans ses bras et me dépose tendrement sur mon lit d’hôpital.

– On va te laisser, ma chérie. Tu vas bien te reposer et demain, on reviendra t’embêter jusqu’à ce que tu t’endormes.

Ils viennent tous me faire un bisou et serrer la main de Clarence de façon plus ou moins forte. James part lui aussi et je me retrouve seule avec mon nouveau futur mari.

– Tu veux que je te laisse ? s’enquiert-il.

– Je veux que tu viennes dans ce lit avec moi, que tu me prennes dans tes bras et que tu m’embrasses fort.

Ce qu’il fait, et de nombreuses fois.

– Dis-moi que tout ira bien, maintenant. Dis-moi que plus personne n’aura envie de nous tuer ou de nous séparer.

– Personne ne réussira jamais à nous séparer, mon amour. Tu es la femme de ma vie et on a vécu bien trop de malheurs pour que quoi que ce soit puisse encore nous atteindre. Je t’aime, Autumn, et je passerai chaque journée qu’il me

reste à vivre à t'aimer un peu plus.

– Alors peut-être qu'un jour tu m'aimeras autant que je t'aime.

Bien sûr, ce ne sera pas possible, mais il n'a pas besoin de le savoir.

Je me pousse sur le bord du lit et je le laisse prendre place à mon côté. Il passe un bras sous ma tête et son autre main se pose sur mon cœur. Je sens sa chaleur brutale me transpercer à travers le tissu fin et blanc de ma blouse de malade.

– Tu m'as manqué, tu le sais, ça ? Et bon sang, ce que j'ai pu avoir peur pour toi tous ces longs jours où on était dans l'incertitude.

– Toi aussi tu m'as manqué. Même si parfois je ne savais plus si tu existais, si tu étais un rêve, je sentais que quelqu'un faisait défaut à mon bonheur. Maintenant que tu es là, tout va bien. J'aimerais juste que tu ne partes pas ce soir. Je ne veux pas t'oublier à nouveau.

– Les infirmières vont me passer un savon si je reste ici.

– Je le sais. Elles sont de vrais tyrans ! C'est à peine si j'ai le droit de me lever toute seule pour faire pipi. Quelle angoisse.

– C'est pour ton bien.

– Je me moque de mon bien. Je veux seulement rentrer chez moi, et te ramener dans ma valise.

– Ça me plairait énormément. Mais je crois que ta famille me fait un peu peur. Tes frères sont vraiment très grands et baraqués.

– Tout est dans l'attitude, en fait ils sont doux comme des agneaux. Des agneaux croisés avec des orcs mais des agneaux quand même.

– Je suis très rassuré. Durant ta semaine de convalescence, j'ai dû passer un entretien tous les jours avec eux. Ils avaient déjà des soupçons sur nous.

– Ils sont perspicaces et surprotecteurs.

– Plus que surprotecteurs ! Mes noisettes ont reçu plusieurs menaces de mort. Et je te jure qu'elles n'ont pas vraiment apprécié. Il y a eu aussi les regards scrutateurs, les bourrades, et leur façon de me faire comprendre avec peu de mots que si je te faisais du mal, je le paierais cher.

– Avec peu de mots ?

– Oui. Tu sais, avec quelques gestes plus ou moins expressifs.

Je ris et je me pelotonne tout contre lui. Il gémit son approbation avant d'embrasser mon front.

- Tu es tellement chaude, Autumn.
- Hé, c’est très cochon ça ! N’oublie pas que n’importe qui peut entrer dans cette chambre à tout moment.
- Non, je veux dire que tu es vraiment très chaude. Je crois que tu as un peu de fièvre.
- Mais non, ne t’inquiète pas. Enfin si, inquiète-toi. Je crois que j’ai beaucoup, beaucoup de fièvre et que je pourrais en mourir si je ne mangeais pas une glace tout de suite.
- Ah oui ?
- Oui.
- Vraiment ?
- Absolument.

Ses sourcils sombres sont haussés mais son sourire est immense.

Il se lève du lit avec réticence puis il m’embrasse dans le cou, provoquant de multiples frissons sur ma peau sensible.

- Alors je suppose que je vais devoir aller faire quelques courses. Que dirais-tu de deux boules noisette ?
- Ce serait parfait. Mais n’oublie pas la vanille aussi.
- D’accord.
- Et la sauce chocolat.
- Tout ce que tu voudras.
- La chantilly aussi alors.
- C’est terminé ?
- Si tu insistes, quelques vermicelles ne seraient pas de trop.
- J’espère au moins que tu partageras avec moi.
- Tu as de la fièvre ?
- Non.
- Alors non. Mais je te promets que tu auras le droit à d’autres gourmandises si j’ai un supplément gaufrette.

Son rire résonne jusque dans mon cœur et je le regarde partir, le sourire aux lèvres.

Je me sens effectivement un peu nauséuse et frigorifiée malgré mon front brûlant. Je suppose que c’est dû à toute cette agitation autour de moi ces

dernières minutes.

Enfin, je l'espère. Ça ne peut pas être si grave que cela, non ?

# Chapitre 22

## Clarence

Je dois me rendre à l'accueil pour signer tout un tas de documents. Je suis décidé à prendre les soins médicaux d'Autumn à ma charge, puisque c'est à cause de moi qu'elle est ici et ils coûtent une véritable fortune. Ce qui m'angoisse profondément car des frais plus chers signifient des soins plus intensifs. Et savoir qu'elle a besoin de beaucoup d'attention me rend nerveux.

La balle qu'elle a reçue a touché l'un de ses reins et elle n'est pas passée loin de la mort. Elle a été réanimée plusieurs fois avant que son pouls ne se stabilise et j'ai assisté, horrifié, au spectacle de son corps se tordant sous les chocs électriques. De sa poitrine ne se soulevant que grâce à une pompe manuelle.

L'un des pires moments de ma vie.

Une fois tous les documents signés, je sors et trouve Austin et James en train de discuter devant l'hôpital. Ils semblent détendus et amusés. Le fait de voir Autumn si vibrante de vie leur a fait oublier tous leurs soucis et c'est magique.

- Messieurs.
- Monsieur Reid, on parlait justement de vous, lance l'avocat.
- Ah bon ?
- Oui, poursuit James. Austin se demandait où tu voulais partir pour ta lune de miel. D'après lui, Autumn a toujours rêvé d'aller au Guyana.
- Le Guyana ? Vraiment ?
- Oui. À cause de ce reportage qu'elle a vu un jour sur la BBC. Elle adore la nature. Je voulais l'y emmener pour son vingt-cinquième anniversaire, mais je ne pouvais pas laisser Bernie tout seul.
- Qui est Bernie ? m'étonné-je.
- Mon bernard-l'ermite. C'était mon fidèle compagnon dans mes jeunes années. Aujourd'hui, il n'est malheureusement plus.

Je tapote l'épaule de ce drôle de personnage. Avec ses cheveux blonds décolorés coiffés en piques, son pantalon violet et sa chemise verte, il a l'air d'un extraterrestre à mes yeux. Le fait qu'Autumn l'aime tellement fait de lui un homme que j'apprécie et que je respecte plus que tout, cependant. Malgré son côté très étrange, Austin est un avocat extraordinaire et il a un look tout à fait respectable au bureau. D'ailleurs, parfois, je ne le reconnais même pas. Enfin, il aurait pu venir habillé comme il le souhaite, chez Reid and Associates, je ne m'en formaliserai pas.

En attendant, Austin vient de me donner une magnifique idée de voyage pour ma belle. J'avais hésité entre Bali ou le sud de l'Italie pour notre voyage de noces ; ce sera le Guyana, cela ne fait aucun doute. Elle rêve d'y aller. Moi je rêve d'elle. Il n'y a pas à chercher plus loin.

– Ce sera ce pays, décrété-je tout haut, ayant oublié la présence de mes compagnons.

Austin saute de joie en hurlant et vient se coller contre moi. Son visage est extatique et transporté par cet élan de joie, je me mets moi aussi à sauter et à rire. Bon sang, est-ce que c'est cela, avoir une famille ? Personne n'a jamais été aussi heureux pour moi. Pas même James. Certes, je n'ai pas eu beaucoup de bonnes choses pour lesquelles me réjouir, mais une telle effervescence, c'est une première.

– Et vous savez quoi ? Je vais aller réserver le voyage tout de suite. Pour le mois prochain. Comme ça, on aura le temps de remettre un peu d'ordre dans le cabinet, de se marier puis de partir. Une semaine. Non deux ! Deux semaines.

– Oh là là, ce sera tellement incroyable ! Vous avez intérêt à prendre des tas de photos à nous montrer, gesticule Austin.

– Avec le Polaroid d'Autumn ? Ça risque d'être drôle, réponds-je.

– Je suis sûr que vous avez un bon appareil, monsieur Reid. Et n'y voyez pas du tout de harcèlement sexuel !

– Ce n'était pas le cas, monsieur Green. Mais maintenant, j'ai cette image bizarre en tête alors je crois que je vais vous laisser.

Je traverse le grand parking au pas de course, téléphone en main pour chercher l'agence de voyages la plus proche. Par chance, il y en a une à quelques centaines de mètres de l'hôpital. Je réserve les tickets pour le voyage de ma vie

en une heure. Le Guyana. Quel drôle de pays ! Mais cela a l'air magnifique et Autumn mérite d'avoir tout ce qu'elle veut. J'ai loué un bungalow sur la côte, réservé un hélicoptère pour le survol des chutes de Kaieteur, et dépêché un guide pour flâner dans la nature afin de découvrir la faune et la flore indigènes dans la forêt d'Iwokrama. Nous marcherons au-dessus de la canopée grâce à l'immense pont flottant qui traverse la jungle.

Tout ce qu'il me manque, désormais, c'est un bon appareil photo que je viens justement d'acheter en ligne. Bien sûr, je devrai le partager. Autumn l'aura la journée pour visiter le pays et moi la nuit pour... immortaliser notre union.

Sur le retour, je m'arrête chez un glacier de renom où je commande une glace énorme surmontée d'une nappe de chocolat et d'une montagne de chantilly. J'y fais ajouter des vermicelles, des gaufrettes, mais aussi quelques Maltesers, des amandes et des cacahuètes caramélisées et avec tout ça, elle aura de quoi se régaler et refroidir sa légère fièvre.

Je retourne à l'hôpital rapidement et à l'accueil, j'aperçois James et Austin qui sont toujours là. Je souris. Leur inquiétude pour ma femme me touche au-delà de toute émotion.

Je me dirige vers l'ascenseur, rattrapé par mes deux compères.

– C'est pour elle ? s'exclame Austin en désignant la glace géante.

– Oui.

– Elle est gâtée, la petite chanceuse. Vous essayez d'entretenir la taille de son petit cul, patron ?

– Monsieur Green... Vous êtes intenable.

Je secoue la tête et souris. Je ne veux pas entretenir les courbes d'Autumn. Elle est parfaite comme elle est, qu'elle change ou non. Ce que je veux, c'est lui faire plaisir.

Nous émergeons dans un couloir en pleine effervescence où des infirmières s'activent, des médecins discutent et des patients se plaignent. C'est une véritable ruche bruyante et colorée, loin de l'idée que je m'étais d'abord faite d'un hôpital.

Quand Autumn a été emmenée, je me suis imaginé une odeur de mort, des murs gris et tristes, des patients en train d'agoniser. La réalité est bien différente. Cet hôpital est plus un lieu de vie que de mort.

Nous arrivons tous les trois devant la chambre d'Autumn, un étrange sentiment de malaise fourmille en moi. La chambre est déserte, le lit démonté. Une tache de sang recouvre les draps blancs et s'étend sur près de trente centimètres.

– Autumn ? appelé-je en sachant déjà que je n'aurais aucune réponse puisqu'elle n'est plus là.

Dans mon dos, je sens James se rapprocher et poser une main sur son épaule. Austin, lui, hurle après le personnel pour avoir une réponse. C'est finalement l'infirmière Pond qui vient à notre rencontre. Elle referme la porte de la chambre derrière nous et nous invite à nous asseoir mais aucun de nous trois ne bouge.

– Où est Autumn ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Pourquoi est-ce qu'elle n'est plus là ? commence l'avocat.

Dans ma tête, mille scénarios se jouent, plus macabres les uns que les autres.

J'ai quitté une Autumn enfiévrée et je n'ai même pas pensé à prévenir un docteur... Quel genre de compagnon est-ce que je fais ? Un imbécile, voilà tout ! Et maintenant... maintenant...

– Messieurs, nous dit la jeune femme, nous avons emmené Autumn en salle d'opération d'urgence. Sa blessure s'est infectée et elle est en train d'être soignée avant que la septicémie ne s'installe.

– Comment est-ce possible ? demande Austin. Pourquoi ? Elle ne va pas...

– Je vous promets qu'elle ne risque rien. Elle a été prise en charge à temps. Nous l'avons trouvée agonisant dans son lit. Elle hurlait de douleur, et délirait un peu. Nous allons la soigner comme il faut. Il n'y a aucun risque, rassurez-vous.

L'infirmière nous tourne le dos et part voir ses autres patients. Le couloir blanc et long est plein de bruit et je suis fatigué.

Toutes ces nuits sans dormir, à m'inquiéter pour elle, à prier pour qu'elle aille mieux, ont contribué à mon délabrement cérébral. Quel imbécile je suis... Ma

mâchoire se contracte douloureusement. J'observe un instant la glace en train de fondre dans son pot, et je la balance dans la poubelle la plus proche.

Je me prends la tête entre les mains et je vais m'asseoir au calme dans le fond de la chambre. J'ai payé une suite privée à la jeune femme, où elle a accès à des centaines de chaînes télévisées, mais elle passe le plus clair de son temps au téléphone avec ses clients. Des gens simples, qui sont venus lui apporter des fleurs, lui dire qu'ils sont désolés pour elle, et bien sûr, apporter à manger en quantité industrielle.

Je ne savais pas à quel point Autumn était adorée par ses clients avant de les voir ici. Ils ont *vraiment* peur pour elle. Leur inquiétude n'est pas feinte, et leurs mots de réconfort viennent du cœur. Il y a eu la famille Garcia, qui m'a beaucoup marqué. Un papa célibataire qui est venu avec ses cinq enfants. Ils n'ont presque pas d'argent, pourtant ils se sont cotisés pour offrir à la jeune femme un ours en peluche où ils ont fait broder son prénom. Les enfants sont tous jeunes. Ils ont cassé leur tirelire pour elle et elle a pleuré en les serrant dans ses bras. Je n'ai pas osé poser de questions sur cette affaire, mais j'ai fouillé dans les dossiers du cabinet en retournant au bureau. L'histoire est tragique. C'est celle d'une mère de famille forcée de travailler dans des conditions si précaires qu'elle en est morte. Le papa s'est battu pour que l'on reconnaisse les défaillances de la société qui l'employait et ainsi, rendre un dernier hommage à la maman qui a été accusée d'être négligente et fainéante par l'industriel.

Ce qui me touche le plus, cependant, c'est la protection dont Autumn bénéficie de la part de sa famille. Avec ses immenses frères, son père qui les dépasse d'une tête et sa toute petite maman qui m'aurait botté les fesses avec autant de férocité qu'un catcheur, Autumn nage dans une bulle d'amour qui l'a aidée à se sentir mieux.

J'espère bien, même si c'est un peu ridicule, qu'elle éprouve mon adoration avec plus de férocité que celle de toutes ces personnes réunies. Parce qu'au fond de moi je sais que mon amour pour elle est pur, fort et durera toujours. Il est gravé dans ma chair, gravé dans mon cœur.

J'inspire lentement, puis chasse l'air de mes poumons dans l'espoir fébrile que mon angoisse se dissipe. Pourtant, elle reste bien là, à me faire envisager le pire.

James et Austin ont pris place à mes côtés, sur deux chaises qu'ils ont subtilisées dans le couloir.

– Je ne me sens pas bien, tremble Austin.

– Hé, elle est forte. Elle a survécu à un tir à bout portant. Elle survivra à quelques microbes, le rassuré-je.

– Hum...

James ne parle pas, de son côté, mais ses traits tirés ne masquent en rien sa peur.

– J'ai adopté des amis à Bernard, mon nouveau bernard-l'ermite, déclare Austin comme pour briser le silence oppressant autour de nous. Je voulais les lui présenter à son retour de l'hôpital. Je suis sûre qu'elle les adorera. Mais... et si elle ne s'en sortait pas ?

– Ne parle pas de cette façon ! s'emporte alors mon ami. Bon sang ! Sois un peu plus optimiste, merde !

– Optimiste ? J'essaie de l'être, qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai pas envie que la meilleure amie que je n'aie jamais eue meure ! Tu ne sais pas ce qu'elle représente pour moi. Elle est ma seule véritable famille. La seule ! Mes parents m'ont foutu dehors à cause de ma personnalité et Autumn a été la première à qui j'ai osé en parler. Elle m'a proposé un toit où dormir quand je ne pouvais plus payer mon loyer. Elle a pleuré avec moi les jours où je n'étais pas bien. Je ne peux pas supporter de la voir dans cet état. Je ne peux même pas imaginer à quel point elle doit souffrir ! Mais le fait est qu'elle est en train d'être opérée. Je me dois d'être réaliste, parce que si je ne le suis pas, et que le pire arrive, alors je ne pourrais plus jamais m'en relever.

Je pose les yeux sur Austin. Je n'ai jamais vu en lui qu'un homme légèrement exubérant. Fou, heureux, drôle. Il a réussi à parfaitement dissimuler ses blessures, mais aujourd'hui, le véritable M. Green se trouve devant moi, et je lui prends la main. Le jeune homme renifle et essuie ses larmes. Il n'est plus l'avocat brillant et prêt à tout pour gagner. Il n'est plus le meilleur ami un peu grivois et totalement déjanté. Il est un homme angoissé, apeuré à l'idée de perdre une personne chère et confronté à la solitude qui l'a hanté des années peut-être, avant qu'Autumn ne croise sa route.

James pose la main sur l'épaule d'Austin qui se met à glousser tout en

pleurant.

– Bernard aussi aime beaucoup Autumn, vous savez. Elle va toujours lui dire bonjour quand elle vient au loft. Il court vers elle et la regarde avec ses grands yeux noirs.

Il sort son téléphone de sa poche et nous montre une photo de Bernard. C'est un animal étrange, avec une petite carapace couleur rose, des pinces poilues et effectivement, il a de grands yeux noirs. Bernard est à la fois mignon et bizarre, mais totalement adorable. James et moi, nous sourions, heureux de voir notre chagrin effacé par la petite famille Green.

Celui-ci passe le pouce sur l'écran de son Samsung et nous montre trois autres bernard-l'ermite.

De droite à gauche, il pointe tour à tour les animaux.

– Là, c'est Bernardo, avec sa carapace arc-en-ciel. Il est fou de son terrarium et passe son temps à escalader la paroi rocheuse. Ici, c'est Bernardinho.

Il a une carapace bleu ciel et des strass argentés.

– Bernardinho est plutôt casanier. Il aime bien être tranquille et dormir dans son coin.

– Un peu comme toi, Clarence, déclare James.

Je lève les yeux au ciel.

– Et ce petit, là, c'est Bernhardt. Sa carapace est jaune à pois roses, mais je ne suis pas sûr qu'il aime.

– Bien sûr que si, le contré-je. Ça se voit à son sourire et à ses yeux qui pétillent.

Austin et James éclatent de rire, quand une infirmière entre. Elle nous salue et change les draps en quelques minutes. Nous la regardons faire tous les trois, comme si elle allait nous dire qu'Autumn s'en est allée. Mais elle reste silencieuse et concentrée sur son travail. Une fois celui-ci terminé, elle quitte la chambre et un groupe de médecins entre, poussant un lit à roulettes près de l'autre.

Ils transposent Autumn puis s'activent autour d'elle, lançant des machines, lui injectant des produits dans les veines.

Quelques bips réguliers s'élèvent dans la pièce pleine du brouhaha médical.

James, Austin et moi nous levons lentement de notre chaise et regardons, hébétés, le corps allongé, immobile, d'Autumn. Elle porte une tunique bleue et fine qui dissimule à peine son corps et je vois ainsi ses jambes galbées couvertes de chair de poule.

Je bouscule les médecins et la couvre de la couverture jusqu'à son menton. Les docteurs quittent la pièce, sauf le plus âgé aux cheveux grisonnants et au sourire bancal.

– Elle va bien. L'opération s'est déroulée sans problème et dans quelques minutes, elle devrait se réveiller d'elle-même. Ne la fatiguez pas trop, cependant.

L'homme quitte la chambre et mes deux amis s'approchent. James et Austin passent de l'autre côté et regardent Autumn dormir. Moi, je me saisis de sa main et la caresse dans l'espoir qu'elle se réveille d'une seconde à l'autre.

Je ne suis réellement soulagé que lorsqu'elle bat enfin des paupières, que ses yeux de jade se fixent sur moi et qu'elle sourit. Quel merveilleux tableau elle représente. Jamais je ne me lasserai de l'admirer et de l'aimer.

# Chapitre 23

## Autumn

Clarence me sourit. J'ai l'impression qu'il est parti depuis des siècles, mais puisqu'il porte le même costume, j'imagine que ça ne fait que quelques minutes. Peut-être que je me suis endormie, en fait.

Même si je suis un peu groggy et que j'ai désormais mal partout, je ne peux m'empêcher de le taquiner.

- Hé, je rêve ou tu as mangé ma glace ?
- En plus, elle était délicieuse, plaisante-t-il.
- La prochaine fois, bougonné-je, j'éviterai de me coucher lorsque mon homme va me chercher des confiseries. Je suis dégoûtée d'avoir loupé mon dessert.

Clarence relève doucement la tête de lit grâce à la télécommande, puis il attrape une chaise pour s'installer près de moi. Je tourne les yeux pour voir Austin et James me regarder, un sourire figé sur leurs visages bronzés.

- Quoi ? demandé-je en me redressant avec difficulté.

Bon sang, pourquoi est-ce que j'ai si mal au ventre !

Austin soupire et répond de but en blanc :

- J'ai adopté trois frères à Bernard ! Bernardo, Bernardino et Bernhardt. Ils sont adorables et tu es leur marraine.
- Il faut que je les voie !

Il me sort son téléphone et me montre les petits êtres adorables et trognons.

- Et tu viens d'être opérée, conclut-il.

– Euh, quoi ?

– Ta blessure s’est infectée. Clarence est sorti te chercher une glace et on est tous revenus ici avec lui. Autumn, on a flippé à mort quand on a vu que tu n’étais plus dans ta chambre et qu’il y avait du sang sur les draps. Mais apparemment, ce n’était rien de grave. Ils ont fait ce qu’il y avait à faire et maintenant, tu es en vie, en pleine forme, et tu vivras jusqu’à 400 ans. Avec moi, bien sûr. James et Clarence seront vieux et fripés. Ils habiteront dans la même maison et ils feront leurs trucs de vieux. Mais toi et moi, Autumn, on sera encore tout beaux et pleins d’énergie. Tu verras comme on s’amusera bien, sur les pistes de danse, avec nos déambulateurs à paillettes.

Austin me sourit et j’ai envie de pleurer. Je le connais trop bien. Il a eu peur de me perdre.

– Je t’aime, tu le sais ça, Austin ? Je t’aime et je danserai avec toi toutes les nuits jusqu’à mes 400 ans. Mais j’habiterai avec Clarence. Il est trop mignon, je suis sûre qu’il vieillira bien.

– Merci de vous en inquiéter, répond le principal intéressé.

Je ris et je serre la main de mes deux hommes.

Même si être opérée me fait un peu peur, je me sens trop bien, en ce moment, entourée de gens qui m’aiment et avec qui je veux partager ma vie. Aussi, le sommeil me rattrape rapidement. Je soupire, le cœur léger, et mes yeux se ferment.

Bien sûr, quand je me réveille, je suis seule et il fait nuit.

Mince alors, je n’ai même pas eu mon bisou d’au revoir de Clarence !

Je bascule les jambes dans le vide et je saute hors du lit. Le sol est glacial et je frissonne dans ma chemise d’hôpital. J’attrape un peignoir et je marche doucement jusqu’à la salle de bains en me tenant à tout ce qui me tombe sous la main. Je suis encore faible. Prendre une bonne douche me rassérène. Mon pansement waterproof tient le choc, même si j’étais sceptique. Apparemment, ça marche plutôt bien.

Une fois sèche et de retour dans la chambre, je n’ai plus aucune envie de

dormir. J'enfile une paire de pantoufles, j'attache mes cheveux encore humides et j'entreprends d'arpenter les couloirs pour m'aider à guérir plus vite.

D'habitude, il y a toujours une infirmière pour me rassurer et me rattraper en cas de chute. Cette nuit, les couloirs sont déserts. Et je n'ai pas l'intention de retourner me coucher.

Mon corps a beaucoup souffert lors de mes opérations, et à cause de mon immobilité. J'ai du mal à me reconnaître quand je me regarde dans un miroir, avec mes traits tirés et mon visage émacié. Et chaque fois que mes cuisses brûlent après cinq, dix, quinze pas, j'ai envie de hurler. Ma faiblesse a été Clarence, et son sourire ravageur. Désormais, c'est moi-même, et je ne le supporte pas. Je veux prouver au monde que les déboires d'Ivy ne m'atteignent pas. Ni moralement ni physiquement, alors je repousse mes limites.

Bien sûr, je ne peux que me reprocher sa mort. À cause de ma relation avec Clarence, elle a sombré dans la folie. Mais je ne sais pas, je n'arrive pas totalement à avoir ce poids sur la conscience. Parce qu'au final, Clarence est heureux, et c'est ce qui m'importe le plus. Cela me rend honteuse, et peu fière de moi.

Enfin, je ne vais pas m'empoisonner la vie à ressasser le passé. Ce qui est fait est fait, et j'ai bien l'intention d'aller de l'avant.

Je sors de la chambre, un pied devant l'autre, la main posée sur le mur pour ne pas vaciller.

Les muscles dans mes mollets et mes cuisses me brûlent et semblent trop étirés. Pourtant, je ne fais pas machine arrière. Non. Je continue. Droit devant. Malgré la chaleur qui envahit mon corps et l'effort qui me fait haleter. En tournant dans le troisième couloir, je n'en peux plus. Je suis à bout de souffle, je tremble et pour ne pas m'affaler au sol, je me colle au mur face à une chambre et je ferme les yeux. Je prends de longues et profondes inspirations.

Je peux y arriver. Retourner à ma suite sans m'effondrer. Je peux le faire.

J'ouvre les yeux.

Un enfant aux cheveux châtain coupés court me regarde, l'air affolé.

– Je vais bien, ne t’inquiète pas, lui dis-je en souriant.

Je tente de me décoller du mur pour repartir mais j’en suis incapable, tant mes muscles sont en feu et tremblent sous ma peau pâle.

Le petit homme court dans sa chambre, et revient quelques secondes après avec une chaise à roulettes qu’il positionne juste à côté de moi. Il attrape ma main dans la sienne, minuscule, et je m’assieds avec son aide, soulagée de pouvoir enfin me reposer. Ma faiblesse me fait horreur et me met en colère contre moi-même, pourtant, je ravale tous ces ressentiments en voyant le sourire soulagé du bout de chou.

– Merci, lui dis-je.

– De rien. Je m’appelle Max, j’ai 10 ans, et toi ?

– Autumn. Et je ne te dirai pas mon âge.

Max a un bandage autour de la tête et boitille. Aussi, je tends les bras et je le prends sur mes genoux. Il glousse et dévoile un sourire où les dents de devant manquent. Il est adorable, avec ses immenses yeux noisette, et la façon dont il me serre dans ses bras frêles me fait monter les larmes aux yeux. Je remarque alors, sous les manches courtes de sa chemise d’hôpital, des traces de bleus sur ses biceps et ses poignets. Des traces évidentes de doigts qui marquent la chair fragile de cet enfant. Mes griffes d’avocate pointent immédiatement.

J’entoure Max de mes bras et je pose le menton sur sa tête.

– Alors, qu’est-ce qu’un grand garçon comme toi fait ici, Max ?

– Oh, mon papa a été méchant avec moi.

Il lève la tête, ses fines lèvres tremblant tandis que ses yeux s’humidifient.

– C’est lui qui t’a fait du mal ?

– Oui. Il n’aime pas quand je corrige ses erreurs devant ses amis, alors quand ils sont partis de la maison, il m’a frappé. Ma tête a cogné fort contre le mur.

Cet homme ne va pas comprendre ce qui lui arrive quand je l’assignerai.

– Mais il va aller en prison, mon papa. Et moi je retournerai avec ma maman

à la maison.

Bon sang, je me sens tout de suite soulagée. L'avocate se calme et je souris à la justice. Même si je vais vérifier tout ça, c'est certain.

- C'est bien. Je suis contente qu'il ne puisse plus te faire du mal.
- Pourquoi ?
- Parce que je t'aime bien, Max.
- Alors tu veux bien jouer au Uno avec moi ?
- Qu'est-ce que c'est que ça, le Uno ?
- Un jeu de cartes.

Il se tourne entre mes bras et me regarde, les yeux pleins d'espoir.

- Non.
- Oh.

Il perd son sourire mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

- J'ai un jeu bien plus marrant à te proposer. Et comme nous sommes tout seuls dans les couloirs, ce sera encore plus drôle.
- C'est quoi ? demande-t-il avec un grand sourire.
- Accroche-toi bien à moi.

Ses petits poings serrent mon peignoir et je m'élançe en avant, avançant à toute vitesse sur la chaise à roulettes. En tant que secrétaire ponctuelle, je maîtrise à merveille la navigation sur petites roues.

Nous parcourons ainsi plusieurs couloirs en riant aux éclats et je passe même devant un médecin à l'air franchement pas content qui secoue la tête, blasé.

- Même pas peur, déclaré-je tandis que Max lui tire la langue.

C'est un tout jeune docteur, qui semble plus amusé qu'autre chose puis soudain, dans un tournant, je tombe nez à nez avec Clarence, les bras croisés sur son torse.

- Autumn, grogne-t-il, je t'ai cherchée partout !

Oups, mon chéri a l'air apeuré.

– Désolée. Je n'arrivais plus à dormir. Mais qu'est-ce que tu fais encore là ?  
Je pensais que tu étais parti.

– Je ne voulais pas rentrer chez moi. Seul.

– Désolée de t'avoir fait peur. Je m'amusais juste un peu avec mon copain Max, tu sais. Je vais mieux maintenant.

– Bonjour Max, lance Clarence en retrouvant tout de suite le sourire.

– Bonjour. Tu t'appelles comment ?

– Il s'appelle Chéri, mais tu peux aussi l'appeler Clarence.

– C'est ton mari ?

– Bientôt, réponds-je toute fière.

– Oui. Et vous ne m'avez même pas attendu pour jouer. Je suis un peu vexé.

– Je ne savais pas que tu étais encore ici.

– Pas grave. On va se rattraper.

Clarence agrippe le dossier du fauteuil et nous fait revenir jusqu'à notre point de départ à toute allure. Si l'infirmière Pond avait été dans le coin, aucun doute possible, elle nous aurait passé un sacré savon. Le rire de Max en vaut la peine.

– Bon, maintenant, il est temps pour tout le monde d'aller se coucher, les enfants, dit Clarence d'un ton dur.

– Oh, mais on s'amusait bien ! dit l'enfant et je vois mon chéri sur le point de craquer.

Seul le grand bâillement qu'il nous sert pousse mon homme vers le droit chemin.

Il fait rouler la chaise jusqu'à la chambre que je lui indique puis il prend Max dans ses bras. Il m'amène au lit et pose la couverture sur lui. Ensuite, il revient me chercher. Il me prend également entre ses bras chauds et durs et Max ouvre grand les yeux.

– Tu es un super-héros ? demande-t-il.

– Peut-être bien.

– Whouah ! C'est quoi ton superpouvoir, alors ?

– Faire tomber cette jeune femme amoureuse de moi.

– Beurk ! C'est le pire pouvoir que je n'aie jamais vu !

Nous rions avant de dire au revoir à Max.

Clarence me transporte jusqu'à la chambre où il se couche à mon côté.

Il porte un pantalon de jogging et un tee-shirt gris très moulant. Je ne l'ai jamais vu si détendu, mais cela lui va très bien.

Dès qu'il est couché à mon côté, l'atmosphère se charge d'électricité et de désir. Cela me prend par surprise. Lorsque ses lèvres caressent mon cou, et que sa main glisse sur ma poitrine, je me tourne vers lui pour l'embrasser. Sa bouche a un goût de café vanillé. Elle est chaude, et pressante. Je la mordille amoureusement tandis que les grandes mains de mon homme agrippent ma chemise pour la remonter. Je frissonne, et Clarence s'interrompt un instant pour nous couvrir de la couette. Nous sommes serrés sur le lit étroit, et cela crée une intimité très chaude entre nous.

Une fois sous la couverture, cependant, Clarence pose la main sur la mienne et entrelace nos doigts.

– Te voir avec ce môme sur les genoux, ça m'a plu, déclare-t-il.

– Vraiment ?

– Oui. Est-ce que tu aimerais avoir des enfants ?

– Clarence, je viens d'une grande famille unie. Bien sûr que j'aimerais avoir des enfants. D'ailleurs, si on commence tout de suite, on pourrait en avoir quinze avant que je ne sois trop vieille !

– Quinze ?

– Tu préfères qu'on s'arrête à quatorze ?

– M'en fous. Tant qu'on est heureux, et qu'ils le sont aussi, ça me va.

Pouvais-je tomber plus amoureuse de lui ? Oui, ça vient tout juste d'arriver.

Alors que je pense à goûter de nouveau ses lèvres incurvées en un sourire merveilleux, des bruits de pas dans la chambre me font sursauter.

Austin et Avner viennent d'entrer, main dans la main, et Clarence doit me stopper de toutes ses forces quand je veux les rejoindre pour un méga câlin de l'amitié.

– Autumn, tu en as déjà assez fait ce soir. Tu es fatiguée, alors reste là.

– Je rêve ou il y a un homme dans le lit de ma sœur ? demande Avner en lançant un regard peu amical à mon chéri.

– Qu'est-ce que vous faites là ? demandé-je pour couper court à toute démonstration de surprotection fraternelle.

– On a pris un café tous les trois tout à l'heure, alors on était à la cafétéria. On passait juste te dire au revoir, répond Austin. Mais je pense qu'on vous a interrompus, malheureusement.

– *Heureusement*, tu veux dire ! rétorque mon frère.

– Hum hum, qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer une fois qu'on sera reparti ? lui glisse Austin.

– Alors je reste !

Avner allait s'asseoir dans le fauteuil près de mon lit quand Austin l'attrape par le bras.

– Et si on rentrait, plutôt ? Tu sais, je pense que nous méritons, nous aussi, un petit moment tendresse après nous être fait tant de mouron à propos de ta sœur.

Et mon frère est vraiment facile à manipuler. Cette phrase à peine prononcée, il m'embrasse sur la joue, lance un regard noir à Clarence et sort de la chambre.

– Merci, murmuré-je à Austin quand il m'embrasse à son tour.

– Tu vois comme je me sacrifie pour toi ?

– Tu vas donner de ton corps, c'est ça ? Comme si tu n'en mourais pas d'envie.

Il rit et alors qu'il me tourne le dos, je l'interpelle une dernière fois.

– Austin, attends !

– Oui ?

– J'ai un petit service à te demander.

– Tout ce que tu veux.

Je toussote.

– C'est un peu illégal alors, Clarence, bouche-toi les oreilles.

Il me regarde, un air désabusé sur le visage. Sans un seul mot, je comprends qu'il me soutiendra à cent pour cent et qu'il ne me laissera pas me débrouiller

seule, quoi que j'aie en tête.

Je soupire et regarde mon meilleur ami.

- J'ai besoin que tu fouilles dans les dossiers médicaux de l'hôpital pour moi.
- Dans leur sous-sol poussiéreux ? s'indigne-t-il.

Je souris.

- Non. Dans leurs archives informatiques.

Un sourire amusé danse sur ses lèvres. Certes, ce n'est pas bien de le pousser à faire cela, et d'un point de vue juridique, c'est totalement illégal. Mais j'ai repéré le matériel informatique en place ici. Ce sont de vieux ordinateurs, faciles à craquer, et personne ne remarquera rien.

- J'y suis.

Je suis surprise. Austin a son téléphone en main, et me regarde, impatient de fouiner. Il a été si rapide !

- Je cherche quelqu'un qui s'appelle Max.
- Euh, tu n'as pas d'autres indices ? Parce que tu vas te retrouver avec deux mille fichiers sur les bras.

Mince, je n'ai pas son nom de famille.

- Laisse-moi réfléchir.

*Allez, Autumn ! Fais marcher ton cerveau...*

- Il a 10 ans ! m'exclamé-je. Donc tu peux trier par date de naissance.
- Pas mal, ça réduit la liste.
- Et il est à l'hôpital parce qu'il s'est cogné la tête. Plus ou moins, grimacé-je.
- Oh ça y est, Max Ash. C'est lui ?

Austin tourne le téléphone et me montre la petite bouille de Max. Sur la photo, il doit avoir 6 ans à peine. Mon estomac se révolte à la simple pensée qu'il ait pu se retrouver ici si jeune à cause d'abus.

- Oui.
- Qu'est-ce que tu veux savoir ?
- Tout.

Clarence et moi écoutons attentivement tandis qu'Austin nous fait un résumé du dossier.

- Il a été hospitalisé treize fois en quatre ans. Hématomes orbitaires, fracture du poignet, de la jambe droite, de la cheville gauche. Foulures. Points de suture.
- Bon sang, grogne Clarence, qu'est-il arrivé à ce petit ?
- Son père le bat. Et je pense que sa maman n'est pas en reste, déclare Austin en nous montrant d'autres clichés poignants.
- Alors pourquoi personne ne fait rien ? s'indigne mon homme.

Et je me pose la même question. Austin nous répond.

- Parce que son père est un policier décoré. Autumn, nous allons avoir du pain sur la planche, si nous voulons nous attaquer à ce dossier.

J'aime beaucoup ce « nous ».

- Oui. On va devoir se heurter à une « administration escargot ».

C'est ainsi que je qualifie la procédure administrative lors de gros dossiers, quand des gens haut placés font pression pour que certains documents se perdent ou arrivent en retard.

- Mais je m'en moque. Je ferai tout pour que Max et sa mère ne subissent plus aucune violence ! grondé-je.

Ça me dégoûte tellement !

- Et je te soutiens à cent pour cent ! me dit Austin.
- Merci.

Je me tourne vers Clarence. Peut-être ne veut-il pas que le maire et le chef de la police fassent pression sur lui.

- Je m'occuperais moi-même de ce dossier si j'y connaissais quelque chose,

me répond-il.

Je souris. Le bonheur que je peux ressentir, à cet instant ; mon amour et ma fierté pour cet homme, le rendent plus beau que jamais.

– Je t’aime.

Et ces mots ont bien peu de sens, comparé au tumulte de mes sentiments.

Je l’embrasse, tandis qu’Austin disparaît rapidement.

Max est en sécurité, ici à l’hôpital. Et je vais lancer la procédure dans quelques heures, dès que la nuit se sera effacée.

– Alors, où en étions-nous ? demandé-je à Clarence avant de presser mes lèvres contre les siennes.

*Oh là... pensé-je alors que sa main se faufila sous mes vêtements.*

# Chapitre 24

## Autumn

Mon séjour à l'hôpital semble durer une éternité. Heureusement, je travaille d'arrache-pied, croulant sous mes dossiers.

Aussi, lorsque je suis autorisée à retourner à la maison, j'ai le cœur léger et l'esprit aussi empli de bonheur qu'il est possible de l'être.

Mon chez-moi m'a manqué et le fait que Clarence ne puisse pas se glisser dans mon lit toutes les nuits avait quelque chose de profondément injuste. Mais je vais beaucoup mieux, à présent, et je suis contente de rentrer. D'autant que mon futur mari m'accompagne. Il a roulé doucement, dans sa voiture de luxe, pour me raccompagner.

Nous remontons lentement le chemin jusqu'à la porte d'entrée. J'ai beau avoir encore les muscles fragiles, je ne me fatigue plus autant qu'avant.

J'insère la clef dans la serrure et je tourne trois fois vers la droite. Puis j'entre.

Ah, cette odeur familière de lavande et de menthe, je suis heureuse de la sentir de nouveau.

– Tu es venu ici pendant mon séjour à l'hôpital ? demandé-je en remarquant que tout est propre.

– J'ai payé une femme de ménage pour tout garder en ordre et quand ta mère l'a appris, elle m'a passé un savon et a tout fait elle-même.

– Vous êtes adorables.

Cool, ma maison est toute propre ! Je suis dispensée de corvées ménagères pour au moins une semaine ! Bon d'accord, un mois.

– Mais j'ai une surprise pour toi, maintenant.

– Tu as préparé le repas ? Parce que si c’est le cas, je t’épouse tout de suite, le taquiné-je.

Il rit et m’entraîne vers la cuisine où une enveloppe rose bonbon m’attend.

Il l’attrape et me la tend. Elle est en format A4 et brille au soleil.

Je décachette le haut et renverse sur le plan de travail tout un tas de documentation et deux billets d’avion pour le Guyana.

Mes joues se mettent à me brûler et je regarde Clarence, les yeux écarquillés, avant de produire un son aigu et de sourire comme une folle.

– Tu es contente ?

– Oui ! couiné-je de façon peu sexy.

Je me mets à sautiller, et mon couinement se transforme en cri, et mes sauts en bonds, et ma joie en... qu’y a-t-il de plus fort que la joie ? En enchantement.

J’embrasse mon homme, deux, ou dix fois, puis je me jette sur la documentation disponible. Oh là là, il a loué un bungalow immense sur la plage. Il est fait de bois, avec un toit en paille et un banc qui fait face à l’océan. Et il y a un tour en hélicoptère ! Et une promenade au-dessus de la canopée ! Et de la randonnée, en plein dans la forêt tropicale, avec un guide expérimenté !

Si je n’avais pas eu aussi soif, j’aurais pleuré toutes les larmes de mon corps !

– Clarence, coassé-je, merci ! Merci !

– Ce sera notre voyage de noces.

– Quand est-ce qu’on part ? Et quand est-ce qu’on se marie ? On n’a même pas encore de date !

– Le départ sera pour novembre donc il faudra se marier avant.

Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps. De toute façon, je ne veux pas d’un mariage gigantesque. Je le veux intime et chaleureux.

– Et si on s’installait dans le canapé avec un bon verre de vin pour parler des préparatifs ? demande-t-il.

Je rougis. Je me sens très fatiguée. Le médecin m'a recommandé une dernière semaine à la maison, sauf que je compte retourner au bureau dès lundi prochain. J'ai travaillé tous les jours depuis l'hôpital. Désormais, je ressens cette lassitude jusque dans mes os.

– En fait, je crois que j'aimerais aller me coucher.

Il est déjà près de vingt et une heures et le soleil rougeoyant décline. Si j'ai l'habitude d'être une couche-tard, ces derniers jours m'ont épuisée, autant physiquement que psychologiquement, et j'ai besoin de sommeil réparateur. Genre, douze heures de réparation par nuit, en fait.

– D'accord. On regardera tout ça demain matin, alors.

– Tu n'es pas obligé de venir dormir tout de suite, tu sais.

– Oui. Je le veux, tout simplement. J'attends ce moment depuis très longtemps. Toi, moi, un lit qui ne fait pas la taille d'une table de chevet.

– On n'a pas vraiment eu le temps de se retrouver comme il faut. J'ai très envie qu'on fasse quelque chose de beau, rien que nous deux, demain. Un dîner romantique à la maison, par exemple. Qu'est-ce que tu en penses ?

– J'en pense que tes parents vont très certainement passer.

Je ris et passe les bras autour de son cou. Clarence porte un jean déchiré, qui me fait penser à ce petit côté grunge dont il m'a parlé. Ses cheveux ne sont pas coiffés et ont beaucoup poussé. Et son tee-shirt arbore fièrement le logo d'un groupe de rock psychédélique totalement délirant. J'ai envie de lui plus que de raison !

– Tu n'as pas tort. Je leur dirai de passer dans la matinée, comme ça, on aura notre soirée rien que pour nous, décidé-je.

– Oui.

– On pourra faire ce repas sur la terrasse, dans le jardin. On allumera des dizaines de bougies, et on mettra un peu de musique romantique.

– Et ensuite, je te montrerai combien tu m'as manqué ces dernières semaines, quand je montais travailler au bureau et que tu n'étais pas là.

– J'ai hâte d'être à demain, chéri.

– Pas autant que moi. J'irai faire des courses. Et je préparerai moi-même le repas.

– Tu es adorable.

- Je le sais. C’est pour ça que tu m’aimes, non ?
- Entre autres. Est-ce que je t’ai déjà parlé de ton sourire merveilleux ?
- Je ne crois pas. Dis-m’en plus.

Je ris mais le son s’étrangle dans ma gorge quand la sonnette de l’entrée retentit.

Je me tends entre les bras de Clarence qui me regarde, nerveux.

- Quoi ?
- Rien, je...

Bon sang, je suis effrayée. Qui se trouve derrière cette porte ? Quelqu’un d’armé ? De dangereux ? On n’en sait rien. On ne peut pas savoir !

- Hé, ça va aller, ma chérie. Je vais aller ouvrir et...
- Non ! N’y va pas ! Clarence, s’il te plaît, laisse couler. Je ne veux pas que... qu’on...
- Autumn, tu as l’air terrorisée !
- Je ne peux plus... respirer !

J’ai l’impression qu’un étau se resserre autour de ma gorge. Mes jambes flageolent et quand la sonnette retentit une seconde fois, je ne peux reprendre pied que contre le corps ferme de Clarence qui me serre contre lui de façon brutale et maladroite. Avec tout son amour.

- Promets-moi que tu iras voir la psychologue de l’hôpital dès que possible, Autumn.
- Oui, soufflé-je. Je te le promets.
- Très bien. Alors surtout ne panique pas, d’accord ?
- Pourquoi ?
- Parce que.

Et Clarence hurle bien fort :

- Entrez, c’est ouvert.

Oh non, non, non ! Je me débats entre ses bras pour me précipiter vers les couteaux de cuisine, mais l’étreinte de mon homme m’en empêche. Je veux

pleurer, hurler et me cacher, quand une voix puissante m'arrête dans mes pensées ingérables.

– Clarence ?

C'est au tour de mon homme de se tendre.

– Ici, père.

Et ma peur s'évanouit comme elle est venue. Le papa de Clarence se trouve chez moi, et je sais qu'il aura besoin que je sois forte pour lui, et pour nous. J'attrape sa main que je serre dans la mienne et il m'enlace comme pour se rassurer, et profiter des peut-être derniers instants que nous aurons tous les deux.

Anxieuse, j'écoute le pas lourd, suivi d'un pas plus léger, se diriger vers nous.

Un homme de grande stature arrive et darde sur nous un regard glacial et autoritaire. Il est loin de me faire peur. Les hommes de ma famille le dépassent de quelques centimètres en hauteur, comme en largeur. Et de nombreux criminels ont posé sur moi des regards plus impressionnants.

Seul son air revêché aurait pu m'effrayer, mais il ne fait que m'irriter. Comment cet homme, si classe soit-il dans son costume gris luxueux avec ses cheveux coiffés impeccablement, ose-t-il me servir ce genre d'attitude sous mon propre toit ?

Comme désireuse de me réapproprier mon domicile, je carre les épaules, hausse les sourcils et lui rends son regard exécration.

– Clarence, mademoiselle Fells.

– Monsieur Reid, réponds-je. Madame.

Cette dernière me sourit et son visage s'illumine en regardant son fils. Mon compagnon reste muet. J'aurais bien voulu, à ce moment-là, qu'il soit un véritable super-héros. Alors, je l'aurais rassuré mentalement en lui disant que tout irait bien, parce que je suis là, et que je suis prête à tout pour lui. Même à menacer son père en portant plainte contre lui pour abus de faiblesse, chantage et j'irai même jusqu'à dire qu'il s'est introduit chez moi de façon illégale, s'il le faut ! Après tout, je n'ai pas ouvert cette porte. Je pourrais jouer là-dessus devant

un tribunal.

– Fils, le contrat a été brisé.

Même pas un vrai bonjour, même pas un « je suis content de te voir » qui aurait fait plaisir à son fils. Je déteste déjà cet homme.

Clarence frissonne dans mon dos. Je serre sa main un peu plus dans la mienne. Il est temps que l'avocate se réveille.

– Monsieur Reid, vous n'êtes pas sans savoir qu'il est physiquement impossible pour Clarence de rester marié à Ivy, puisque cette dernière est morte.

J'espère sincèrement que Papa Reid n'est pas au courant que Clarence a demandé le divorce, ce qui a causé la petite escapade meurtrière de Cerbère.

– Elle sait ? demande-t-il en pâlisant.

– Oui, père, Autumn sait tout de vos marchandages.

– Et je sais également que le chantage, même entre vous et pour couvrir les actes de votre fils, est interdit par la loi. Je suppose que si vous avez réussi à sortir Clarence si facilement de prison, c'est que les charges contre lui n'étaient pas aussi lourdes qu'il ne le pense, n'est-ce pas ?

J'y ai longtemps réfléchi. Je ne sais pas si cette supposition est la bonne, mais si je suis tellement douée à la barre, c'est que je sais frapper là où ça fait mal.

– Taisez-vous, idiote !

Je sursaute au ton brut et terrifiant qu'il emploie et aussitôt, Clarence semble reprendre contenance, comme si de voir cet homme me traiter de la sorte éteignait la peur du petit garçon qu'il était jadis.

– Père, je vous interdis de parler à ma fiancée de cette façon.

Clarence me lâche et passe devant moi, les poings serrés. Je peux presque voir sa colère flamber tout autour de lui et embraser ses yeux verts. Je pose une main sur son épaule pour l'apaiser et je regarde l'homme face à moi se décomposer.

– Fiancée ? demande Maman Reid. Oh mon chéri, je suis tellement heureuse

pour toi, sanglote-t-elle.

– Yren, reprends-toi ! Il a brisé notre accord !

– Celui qui garantissait son malheur ? C'est tant mieux pour lui, Patrick.

– Père, avez-vous vraiment abusé de ma confiance comme Autumn l'a suggéré ? les coupe Clarence avec autorité.

– Je n'ai pas abusé, c'est toi qui as dépassé les bornes. T'enfuir en Australie pour t'amuser à tabasser les gamins dans les bars ? Tu avais complètement perdu la tête. Alors j'ai fait ce qu'il fallait pour que tu rentres dans le rang.

Clarence s'esclaffe mais je vois bien qu'il est dépité. Sauf que le sourire qu'il me sert est naturel et réel, quand il se tourne furtivement vers moi. Je suis perdue.

– Père, je ne vous en veux pas. Plus, en fait. Grâce à cette histoire terrible, j'ai eu la chance de rencontrer Autumn, et il y a quelques jours, je l'ai demandée en mariage. Je souhaite poursuivre mon chemin à son côté, et pour toujours. Je suis conscient que vous avez la possibilité de me renvoyer en prison et j'espère que vous n'en ferez rien, car je sais que ma compagne ici présente se battra comme une acharnée pour m'aider. Vous savez certainement qu'elle sort tout juste de l'hôpital. James vous aura sûrement prévenu. Elle y est allée à cause d'une histoire horrible. Celle de deux hommes qui s'aimaient et qui ont fait ressortir toute la rage de trois êtres humains misérables. Ils nous ont acculés au bureau pour nous tuer, car Autumn a eu le courage de s'élever contre eux. Ivy a cru que j'avais passé la nuit avec elle, et elle a tiré sur Autumn avec une arme semi-automatique qui a causé de graves lésions dans son corps. Elle s'en est sortie, plus belle et plus forte que jamais. Aujourd'hui, père, c'est à mon tour d'être courageux et de vous dire merde. J'aime Autumn. Je l'aime depuis la seconde où j'ai posé les yeux sur elle dans cette boîte de nuit étrange où elle a dansé pour oublier ses déceptions. Elle est merveilleuse, et douce. Elle est aussi acharnée dans son travail que vous dans le vôtre, père, mais de façon nettement plus morale. Si vous voulez tout savoir, en fait, je crois que je vais l'épouser samedi prochain. Cela nous laisse très peu de temps pour organiser le mariage, mais j'en ai tellement envie ! Je veux pouvoir dire qu'elle est ma femme. Et je vous invite tous les deux à venir assister à la cérémonie, et au repas que nous organiserons. Cela me ferait très plaisir. Car en cet instant, je souhaite enterrer la hache de guerre entre nous. Vous êtes ma famille, et je vous aime. En épousant Autumn, je romprais définitivement avec vous pour me tourner vers ma propre société, et

mon futur. J'espère que c'est clair. Je ne vous expulse pas de ma vie. Je souhaite juste que vous y rentriez de façon saine, comme de véritables parents.

Oh, je suis tellement fière de mon homme, là tout de suite, que mes larmes, ainsi que celles de Maman Reid, coulent à flots.

– Clarence... Je... Je ne savais pas tout cela ! Je pensais qu'Ivy était à l'hôpital... Je ne savais pas non plus pour la prise d'otage. Enfin, je crois que je ne voulais pas savoir. J'ai eu vent de certaines rumeurs que j'ai choisi d'ignorer. Je me rends compte aujourd'hui que tu as traversé beaucoup et que je n'ai même pas été là pour toi. Tu aurais pu... mourir ?

– Oui, père.

– Ces hommes, la fusillade qui a eu lieu dans vos bureaux, ce n'étaient pas des histoires ?

– Non.

– Grand Dieu. Qu'ai-je fait ?

– Rien, Père. C'est bien là le problème.

Papa Reid reste fier et droit, pourtant dans son regard, la peur et le regret se battent la place.

– Assisterez-vous à mon mariage ?

– Bien sûr que oui, mon grand ! s'exclame Yren qui vient nous prendre dans ses bras.

Patrick reste en retrait, mais je sens que Clarence est soulagé et tellement heureux de voir sa maman le câliner. Je suppose que dans son enfance elle a été distante à cause de son mari. Puis avec les années, ils se sont sûrement éloignés. Au moins, grâce au mariage, ils vont pouvoir se voir un peu plus.

– Père, mère, si vous n'avez pas encore trouvé d'endroit où loger, vous pouvez investir mon appartement. Il est propre et les draps ont été changés il y a peu. Je n'y ai pas dormi depuis. J'ai également une maison, où je ne peux plus mettre les pieds depuis la mort d'Ivy. Je ne sais pas dans quel état vous la trouverez.

– C'est gentil, mon garçon, mais je dois retourner à Seattle. Les affaires n'attendent pas, nous apprend Patrick.

– Moi je vais rester. Il est hors de question que je ne m'implique pas dans

l'organisation de ce mariage ! rétorque Yren.

– Je vous donnerai le numéro de téléphone de ma mère, ajouté-je. Je suis sûre qu'elle sera ravie de tout gérer et de ne pas prendre en compte mon avis avec vous.

Clarence éclate de rire et m'embrasse furtivement, juste le temps de faire fourmiller mon sang dans mes veines, et d'éveiller lascivement ce désir qu'il me fait ressentir.

– Maintenant, si vous voulez bien nous excuser, je dois aller mettre cette jeune femme au lit. Elle sort tout juste de l'hôpital et il faut qu'elle se repose.

– Bien sûr, excuse-nous d'être passés sans prévenir, dit Yren en lançant un regard noir à son mari.

Clarence l'embrasse, lui donne les clefs de son appartement, puis il serre la main de son père. N'étant pas ce genre de femme, je lui fais un câlin même si mon statut de « fiancée de Clarence » m'aurait plutôt poussée à lui flanquer une tarte pour tout ce qu'il a fait endurer à son fils.

– Vous pouvez rester ici vous reposer ou regarder la télévision, ajouté-je, si vous êtes trop fatigués pour reprendre la route sur-le-champ.

Les parents de Clarence se contentent de sourire et de sortir, nous laissant enfin seuls tous les deux. Je jette un petit regard appréciateur à mon homme, si sexy dans ses vêtements de rockeur. Il me met vraiment en appétit.

Je monte les escaliers jusqu'à l'étage et, en cours de route, je commence à me déshabiller. Clarence, derrière moi, grogne. Je gravis une marche à la fois et je me débarrasse d'abord de mon débardeur. Mon short en jean suit de près, puis mes sandalettes. Clarence m'agrippe la taille et embrasse mon postérieur avant de mordre un bon coup mes poignées d'amour.

Je ris.

Il gémit.

J'ôte mon soutien-gorge et il s'occupe de ma culotte sans cesser de toucher ma peau, de me caresser, de m'embrasser. Quand nous arrivons à la chambre, il est aussi nu que moi et plus attirant que jamais. Débarrassé de tout ce qui lui

pèse sur le cœur, Clarence Reid semble être un homme nouveau. Plus détendu, plus confiant, et décidément plus coquin que jamais. Il m'attrape dans ses bras et me plaque au lit avec force et envie, me laissant ressentir chacun de ses muscles durs et ciselés sur chacune de mes courbes tendres et sinueuses.

– Tu veux dormir, Autumn ? Parce que si c'est le cas, dis-le-moi tout de suite. Après, il sera trop tard.

Il pense vraiment que j'ai envie de dormir, là ? Je suis fatiguée, mais pas assez pour me passer de lui.

– Tout dépend de ce que tu as prévu pour moi, le taquiné-je.

Il m'embrasse. Mordille ma lèvre inférieure.

– Je ne vais pas te dévoiler tout le programme maintenant. Il faut qu'il y ait la surprise, tu vois.

– Hum, hum, ris-je. Clarence ?

– Oui ?

Il saisit le lobe de mon oreille entre ses dents, puis sa langue dessine un cœur humide sur ma pommette.

– Je suis contente que tout soit réglé avec tes parents. Je vois bien que tu es heureux.

– Je suis heureux parce que je suis ici, avec toi. Dans un lit et nu. Sans être emprisonné, ni obligé de m'échapper ce soir pour rentrer dans un appartement vide de sens. Autumn, je ne me suis jamais senti aussi bien que lorsque je suis à tes côtés. Tu as changé ma vie, dans le sens le plus positif qui soit. Et je ne t'en remercierai jamais assez.

– Tu ne me dois rien. Tu as travaillé dur pour avoir tout ce que tu as aujourd'hui. Et je suis très fière de toi.

– Merci. Mais tu es sûre que je ne te dois rien ? Je pourrais te payer en...

Oh... Ses doigts sont véritablement magiques !

Et ce qui me fait le plus plaisir, à cet instant, c'est de savoir que Clarence dormira avec moi cette nuit, se réveillera à mes côtés le matin venu, et qu'il restera dans ma vie pour toujours.

Mon homme. Mon mari.

La personne qui m'est la plus chère au monde, désormais.

Nous nous sommes aimés dans la douleur. Il est temps de passer au véritable bonheur.

**FIN.**

Découvrez *Rider in the Dark* de Sara June

## **RIDER IN THE DARK**

**Extrait des premiers chapitres**

ZUSH\_001

À ma maman, Line, et mes amours, Mathieu, Eve et Maxim.  
C'est votre amour qui m'inspire !

# 1.

## Hush

C'est à la lueur de la lune que j'engage ma moto dans le parking du petit *diner* à la suite de celles de Path et de Kill. Une fois le moteur éteint, je débarque et secoue mes grandes jambes. Les quatre heures de route consécutives depuis Danhoover m'ont engourdi les muscles, et la vibration de ma bécane n'a pas aidé à chasser les fourmis qui s'y sont installées. Je lève les yeux vers l'enseigne à néons rouges qui désigne le restaurant : Chez Shirley, dépose mon casque sur le banc et suis mes frères à l'intérieur. L'odeur de hamburger et de friture fait crier mon estomac, me rappelant que mon dernier repas date de ce matin et que la nuit est déjà tombée.

Kill s'assied dans une banquette avec Path et me laisse l'autre côté de table. J'y glisse mon corps massif en regardant avec attention autour de nous. La salle décorée à la façon des années cinquante est propre et bien entretenue. Des bancs rembourrés beiges longent les fenêtres et une seconde rangée nous sépare du comptoir de service. Derrière se trouve une porte battante qui cache la cuisine. Disposés un peu partout, des cadres rétro accentuent l'ambiance.

– J'crois que j'vais prendre le burger double, lance Path.

À cet instant, une jeune serveuse, tout habillée de rose et blanc sort de la cuisine deux assiettes en main. Elle se dirige d'un pas assuré vers une table plus loin. Le roulement naturel de ses petites hanches attire mon regard. Elle dépose les plats devant quatre hommes, visiblement éméchés, et vient vers nous, un léger sourire aux lèvres.

– Bonsoir, comment allez-vous ?

Je ne peux m'empêcher de la dévorer du regard. Elle est mince avec une peau claire et un chignon sur la nuque. Sa tenue de travail ne montre pas grand-chose de ses atouts, mais il est facile de deviner qu'elle a un sacré corps. Mais ce sont

ses yeux qui me fascinent le plus. Ils sont d'un brun caramel pâle rempli de paillettes dorées, comme je n'en ai jamais vu, le tout bordé de longs cils noirs.

- Bonsoir, toi ! répond Path. T'es nouvelle, ici ?
- Oui, j'ai commencé avant-hier.
- Enchanté ! Je vais prendre le double burger, une grande frite et un Coca.

Elle sourit à Path avant de regarder Kill.

- Ce sera la même chose, lance Kill de sa voix grave.

Elle se tourne finalement vers moi, son visage toujours aussi charmant et joyeux. Cela me surprend. Je ne suis pas le genre d'homme qui attire les sourires des femmes qui ne me connaissent pas. J'ai le style brut et sauvage. Elles me reluquent de loin, mais je n'inspire pas la sympathie.

- Moi aussi.

Son regard se fige un instant, puis elle hoche la tête, me souriant à nouveau.

- Donc trois doubles burgers, trois grandes frites et trois Coca. Super, je vous rapporte ça !

Elle se retourne et se dirige vers la cuisine. Mes yeux glissent sur son dos vers ses hanches qui roulent doucement. Je me dandine sur la banquette, remplaçant mon érection dans mon jean. Je grogne, alors que mon malaise s'intensifie. Path sourit devant mon embarras des plus évidents.

- Hush, ça va ?

Je ronchonne de frustration à nouveau. Il faut que je baise. Ça fait si longtemps, et j'en suis rendu à fantasmer sur des petites serveuses habillées à la mode des années cinquante, en rose bonbon qui plus est. Première chose que je fais en arrivant au club, je me tape Jen ou Nina.

Un écran au coin de la salle diffuse le dernier match de baseball, entraînant l'attention et la discussion de Path et Kill sur le jeu en cours. Je vois Shirley sortir de la cuisine. En nous apercevant, elle sourit avant de venir nous rejoindre. Habillée en rose de la tête aux pieds, elle arbore de plus en plus de cheveux

blancs sous son minuscule chapeau.

– Salut mes petits ! Comment allez-vous ?

Il n’y a que Shirley pour nous appeler « petit », nous sommes tous grands et musclés, nous inspirons le respect et la peur, nous sommes des Dark Soldiers. Un gang de motards estimé et craint dans tout Hedonas et ses environs. Mais Shirley nous connaît depuis si longtemps qu’elle est un peu comme cette grand-mère que l’on a toujours voulu avoir. Path lui accorde son sourire de tombeur.

– Shirley, mon amour ! Comme je suis heureux de te voir ! Tu sembles encore plus jolie que dans mon souvenir !

Shirley éclate de rire, passant la main dans les cheveux châtain de Path, regardant Kill.

– Il faut que tu l’amènes consulter pour sa mémoire défaillante, Kill.

– Avec tous les coups qu’il a reçus à la tête, je crois que c’est une cause perdue !

Path lui met son poing sur l’épaule en riant.

– Mais il a raison, t’es resplendissante aujourd’hui.

– C’est sans doute parce que j’ai enfin rencontré un mec intéressant.

– Si t’as besoin que quelqu’un lui rappelle comment on traite les dames, faisons signe.

Shirley rit encore une fois, bien que je sache que Path est totalement sérieux à ce propos. Elle ne fait pas partie officiellement de la famille, mais elle est respectée et appréciée par tous mes frères. Après un clin d’œil et un « à tantôt », elle rejoint les cuisines, croisant au passage la jeune serveuse, qui arrive avec nos sodas. Elle contourne la table occupée par les hommes éméchés et se dirige vers nous. Elle dépose nos boissons avant de retourner vers l’arrière. Alors qu’elle repasse près des clients saouls, l’un d’entre eux étire le bras pour lui taper une fesse. Elle sursaute, mais continue son chemin. Mon sang ne fait qu’un tour. Je prends une grande inspiration pour calmer la vague de violence qui monte en moi.

– Hush, mon frère, ça va ?

Je regarde Kill. Sa barbe, ses cheveux et ses yeux noirs à l'image même du tueur qu'il est.

– Ouais, juste des petits cons qui s'amuse à tripoter ce qui ne leur appartient pas.

*Mais qu'en sais-je ? Peut-être que c'est son copain ?*

J'avale la boule dans ma gorge, me concentrant sur la discussion concernant les Red Sox et les Mets. La serveuse revient vers nous avec des assiettes qui dégagent un fumet des plus appétissants.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe.

Elle s'en va vers le long comptoir avec un doux sourire. Cependant, elle n'arrive pas à destination. L'un des mecs l'attrape par la taille et l'attire contre lui, sur ses genoux. Elle se débat. Cette fois, je vois noir. Avant même de m'en rendre compte, je suis debout et me dirige vers eux d'un pas lourd. J'entends mes frères me suivre. Je n'ai pas le temps de la rejoindre qu'elle balance un bon coup de coude directement sur le nez de son agresseur.

*Ça, je ne m'y attendais pas !*

Ce dernier lâche sa taille, pour porter les mains à son appendice nasal qui saigne avec abondance. Elle se relève rapidement et s'éloigne pour être hors de portée de l'homme. Ses trois amis se lèvent, sans aucun doute pour le venger. Je me rapproche d'elle, les dévisageant féroce.

– Je n'y penserais même pas !

Ma voix claque comme un fouet. Je croise mes bras devant moi, gonflant mes biceps. Je ne suis pas du genre à prendre à la légère. Je vois les yeux des hommes parcourir ma veste de cuir orné du logo des Dark Soldiers. Instantanément, ils se calment. Ils sont assez à jeun pour reconnaître le danger. Shirley sort en vitesse de la cuisine, alertée par le bruit.

– Oh, mon Dieu ! Lily, que s'est-il passé ?

Lily prend appui contre sa hanche, dévisageant le type au nez ensanglanté.

- Ce client voulait un extra que je n’offre pas !
- Mais ces hommes vont payer leur dû, sans oublier un très généreux pourboire, et partir... tout de suite !

La voix habituellement suave de Path a pris des notes graves gorgées de colère. Je n’ai pas besoin de me retourner pour savoir qu’il a son regard dur et ferme, son regard de Soldier.

- Et ils vont demander pardon très poliment à la jeune dame.

Kill articule chaque mot, en appuyant sur le « très ». Les quatre mecs hochent la tête et murmurent des excuses. Du coin de l’œil, je vois Path porter la main à son oreille, se détournant légèrement.

- J’ai rien compris et je ne suis pas sûr que... hmm... Lily, c’est bien ça ?
- Oui, c’est bien ça.
- Je suis pas certain que Lily a bien entendu.

Les quatre hommes demandent pardon plus fort, promettant de ne plus la toucher. Ils déposent plusieurs billets sur la table avant de quitter l’endroit la queue entre les jambes. Seul le type au nez cassé ose se retourner pour nous lancer un regard mauvais. Je montre mes dents tout en me retenant de le mettre à terre. Lily se tourne vers nous.

- Merci... euh...
- Path, enchanté. Voici mes frères Kill et Hush.
- Eh bien merci, Path, Kill et Hush !
- Lily chérie, prends le reste de la soirée. Je vais faire la fermeture.
- Tu es sûre, Shirley ?
- Oui, c’est tranquille. Vas-y !

Lily pivote vers nous, sa tête inclinée sur le côté.

- Merci encore ! Bonne soirée !

J’acquiesce, laissant mes yeux glisser sur sa fine silhouette alors qu’elle quitte la salle pour rejoindre la cuisine.

## 2.

### Lily

Mes yeux parcourent la devanture de l'immense bâtisse blanche devant moi. Mes oreilles captent le rythme de la musique qui est jouée entre ses murs, même si je suis à l'extérieur. Le Thunder. Shirley m'a assuré que c'est l'endroit pour sortir et se changer les idées. C'est le pub le plus prisé et le plus populaire des environs. Je regarde la file de gens qui patientent pour y entrer et je soupire. Est-ce que je vais avoir la chance d'y mettre les pieds avant de devoir rentrer chez moi me coucher ? J'avance vers la fin du rang, remplie de belles femmes et d'hommes, tous habillés décontractés mais chic.

– Hey, ma jolie !

Je me retourne me demandant si c'est à moi que l'on s'adresse. Je me retrouve face à face avec Path. Ses cheveux châtain courts sont décoiffés en style hyper sexy. Il porte un chandail blanc moulant ses muscles définis et une paire de jeans bleus tout aussi moulante. Il est bien bâti et c'est un régal pour les yeux. Il pourrait faire peur, mais son sourire est invitant et rassurant. Il a le bras passé autour des épaules d'une jolie rousse habillée très légèrement.

– Bonjour Path !

– Est-ce que l'on se connaît ?

– Lily... Je travaille pour Shirley.

Il me scrute quelques instants, puis ses yeux s'agrandissent de surprise quand il détaille ma tenue. Je n'arbore pas l'affreux costume rose bonbon ni le chignon obligatoire de mon travail. Non, ce soir j'ai sorti l'artillerie lourde ! J'ai mis mon maillot de corps moulant, à bretelles fines et noires, et par-dessus j'ai glissé mon chandail à mailles larges aile de corbeau. Je porte mon jean skinny blanc, hyper ajusté et mes petits bottillons de cuir. La seule touche de couleur provient de mon soutien-gorge en dentelle mauve, qui apparaît à la limite de mon décolleté. Je me suis à peine maquillée ; un chouïa de gris sur mes paupières et un peu de

gloss sur mes lèvres. J'ai frisé au fer plat le bas de mes longs cheveux bruns, qui, malgré les amples boucles, m'arrivent au milieu du dos.

– Ça alors, je ne t'avais pas reconnue sans ton habit rose ! Tu es splendide, jolie Lily !

Il me sourit et je lui renvoie son sourire. Il me fait signe de me rapprocher de lui, ce que je fais sans une once d'hésitation. À quelques pas de lui, il me tend sa main libre. Elle est large et chaude contre la mienne. Il s'avance vers le videur qui gère l'accès.

– Elle entre quand elle veut, OK ?

L'homme imposant hoche la tête, ouvrant la porte du pub afin que Path, l'inconnue qui l'accompagne et moi puissions passer. Je dois avoir les joues rouges, car je les sens brûlantes.

– Merci, Path !

– De rien. Une belle femme comme toi a le droit venir au Thunder quand ça lui chante.

Il me fait un clin d'œil et j'éclate de rire. Il est charmant et je l'aime bien. L'intérieur du club est tout blanc et rutilant. La musique est assourdissante, mais bien vite mes oreilles s'habituent au bruit. Path me guide vers le comptoir principal, celui en arrière de la piste de danse, qui longe le mur du fond. Mon cœur s'arrête alors que j'aperçois la large silhouette de Hush appuyé au bar. Il ne me fait pas face, mais je sais que c'est lui. Il est si grand et massif. Ses longs cheveux d'ébène sont libres derrière lui. Son tee-shirt bleu nuit est tendu sur ses épaules et son dos musclé. Il porte un jean noir qui moule à la perfection la courbe de ses fesses et ses cuisses puissantes. De larges arabesques apparaissent à la lisière de ses manches, dévoilant à demi des tatouages étranges et masculins, me donnant envie de le déshabiller pour pouvoir mieux les contempler.

– Hey ! Devinez qui j'ai rencontré à la porte... une petite tigresse perdue !

Je remarque à peine que plusieurs personnes se retournent vers moi. Mon regard est totalement fixé sur Hush. Il se tourne lentement et son expression reste impassible tandis qu'il me détaille de la tête aux pieds. Lorsque ses incroyables

yeux vert foncé trouvent les miens, il se raidit. Son visage carré et bien dessiné semble exprimer de la surprise. L'instant suivant, sa bouche encadrée d'une courte barbe noire s'étire en un langoureux et profond sourire.

– La jolie Lily ! Ça fait plaisir de te revoir !

La voix grave de Kill me fait presque sursauter. Je détourne à regret mon attention de l'homme le plus sexy sur Terre, pour me tourner vers Kill. Il est appuyé contre le bar, tout près d'une très belle blonde. Il est plus grand que Hush, mais moins imposant. Ses yeux marron me scrutent un instant. Sa grosse barbe brune est étendue en un large sourire. Il semble apprécier ce qu'il voit. Je sens le regard de la jeune femme se poser sur moi. Je la détaille, elle est jolie. Ses longs cheveux sont brillants et remplis d'une multitude de nuances de blond. Elle a un petit visage joyeux et de grands iris d'un bleu irréel. Elle me sourit me tendant la main.

– Bonsoir Lily, je me nomme Dyleila, mais appelle-moi : Dee.

– Enchantée de faire ta connaissance, Dee.

– Pas autant que moi ! J'ai tellement entendu parler de toi depuis une semaine.

– Vraiment ?

– Oui, les mecs ne tarissent pas d'éloges sur ton superbe coup de coude !

Elle me fait un clin d'œil et j'éclate de rire. Elle est d'une fraîcheur incroyable. Je sens le regard de Hush glisser sur moi comme une onde de chaleur. Il se décale un peu plus loin contre le bar, créant un espace entre lui et Dee, visiblement pour moi, mais j'hésite.

– Viens, joins-toi à nous ! lance joyeusement Dee.

– Je... je ne sais pas trop.

– Ne t'en fais pas, tu es en sécurité avec nous.

Le sourire franc de Dee me rassure. Je m'approche du comptoir et y prends appui. Presque instantanément, un jeune barman s'avance vers moi.

– Qu'est-ce que je vous sers ?

– Une rousse en bouteille, s'il vous plaît.

Il hoche la tête et se dirige vers le fond du bar. Je me retourne vers Dee. Je peux presque sentir la chaleur du corps de Hush dans mon dos et je n'ai pas besoin de me tourner pour savoir que ses yeux sont posés sur moi. Je suis parcourue d'un frisson d'excitation qui allume un brasier dans mes veines.

- Une bière ? Tu es vraiment une femme étrange, toi ! lance Dee en riant.
- On me l'a souvent dit.
- Je t'ai jamais vue ici... T'es nouvelle dans l'coin ? me demande Path en souriant.

Il me sourit alors que je remarque que la rousse n'est plus à son bras.

- Oui, j'ai emménagé à Hedonas, il y a deux semaines.
- Et c'est ta première fois au Thunder ?
- Oui, c'est Shirley qui m'a suggéré ce bar.

J'observe autour de moi. C'est un bel endroit. Les lumières dansent sur les murs et sur le plancher brillant. Le barman glisse ma bière sur le comptoir face à moi. Je passe les doigts sur ma fesse, dans la poche arrière de mon jean, pour prendre ma carte de crédit. Une main chaude, trop chaude se pose sur mon poignet. Je lève les yeux vers Hush. J'ai l'impression de fondre à son contact. Il est près, trop près... pas assez près ! Il hoche la tête en direction du serveur et ce dernier nous quitte pour aller vers d'autres clients. J'avale difficilement ma salive. Je frissonne sous son regard vert forêt dans lequel je vois un désir non dissimulé.

- Merci, Hush !
- Ça me fait plaisir !

Sa voix grave et rocailleuse remplit mes oreilles d'une sourde vibration qui se répercute jusqu'à mon entrejambe. Je sens mon être se tendre de convoitise et mes seins pointent d'excitation. Depuis ce fameux soir au travail, ma tête et mon corps ne pensent plus qu'à cet homme. Il produit tant de phéromones que je suis surprise qu'il n'y ait pas douze femmes accrochées à lui. Je suis moi-même sous leur effet pervers. Jamais je n'ai désiré homme comme je le désire... Je me pince mentalement et me rappelle mon mantra : « Pas d'homme ! » Je prends une grande gorgée de ma bière froide, directement du goulot, tentant de réprimer cette vague de désir intense qui brûle en moi. Reposant la boisson, je savoure

l'amertume du houblon et Hush sourit encore plus.

- C'est vraiment sympa, ici.
- Heureux que ça te plaise ! me dit Kill de sa voix grave. Ce bar, c'est chez nous !
- Chez nous ?
- Oui, ce bar est la propriété du club. C'est moi qui le gère.
- Le club ?
- Nous sommes des Dark Soldiers.

Les Dark Soldiers ! Je les connais, enfin j'en ai entendu parler. C'est un gang de motards ayant plusieurs petits groupes dispersés à travers les États-Unis. Je sais qu'ils ont des activités illégales, mais j'ignore quoi exactement. Je regarde les quatre personnes autour de moi. Kill et Hush ont tout à fait un profil d'assassin, malfaiteur, bad boy... Cependant, Path et Dee n'ont rien des stéréotypes de film de tueur à gages. Mais la vie m'a enseigné la règle de ne jamais me fier aux apparences. Je devrais sans doute avoir peur, prendre les jambes à mon cou. Mais j'en ai vu d'autres ! Ces hommes sont peut-être des tueurs ou pire, mais ils m'ont défendue sans rien attendre en retour qu'un simple merci. Mon instinct me dit que je peux leur faire confiance. Je jette un œil à Kill, souriante.

- Vous n'allez pas me descendre pour cette bière, j'espère ! plaisanté-je.

Les visages autour de moi se figent. Puis Kill explose d'un rire sonore et puissant. Rapidement, ses amis joignent leurs éclats aux siens. Je sens la vibration de l'hilarité de Hush dans mon dos, me procurant des frissons de plaisir.

- Toi, tu me plais ! articule Path entre deux rires.

Path et Hush partagent un regard rempli de non-dits tandis que l'effervescence monte autour de moi.

- Je devrais peut-être me tenir à carreau avec vous... Surtout avec un mec qui a un surnom aussi précis... Kill ou « le tueur » ?

Kill me sourit avant de secouer la tête.

– Nan. Kill est le diminutif de mon prénom. Bien que l’autre option s’applique parfois.

Un frisson de peur monte le long de mon échine. Je me tourne vers l’homme blond au sourire ravageur.

– Vous n’avez pas de nom de route ? Je sais que c’est commun chez les bikers.

– Commun mais pas obligatoire.

– Je vois. Et que faites-vous en dehors de manger des doubles burgers et venir ici.

– Ah ça, ma jolie Lily, faut pas poser de questions.

Dee me tend la main.

– Vient Lily ! On va danser !

Je prends ma bière, mais Dee arrête mon mouvement de sa fine menotte manucurée.

– Laisse-la ici !

Elle sent mon hésitation. Tout le monde sait que l’on doit constamment tenir à l’œil nos boissons dans un bar.

– Oh ! S’il te plaît ! Ne t’en fais pas. Hush et Path vont surveiller ta bière ! Je danse toujours seule... allez ! me supplie-t-elle avec un air triste.

J’avale une grosse gorgée, avant de déposer ma bouteille sur le comptoir. Je me retourne vers Hush et indique du menton ma bière. Il hoche la tête. J’ignore pourquoi, mais j’ai confiance en lui. J’attrape la main de Dee et elle me sourit de toutes ses dents, m’entraînant sur la piste de danse, au milieu des corps qui se dandinent. Nous nous déhanchons toutes les deux et je dois avouer que cela me fait un bien fou. Je sens le regard brûlant de Hush sur moi. Des vagues de volupté et de désir me submergent. J’ondule un peu plus mes mouvements, enivrée par cette sensation nouvelle. Jamais un homme ne m’a dévorée des yeux comme il le fait en ce moment. Mon corps bouge au rythme de la musique, porté par le désir qui coule dans mes veines. Dee ricane en m’observant.

– Arrête ça ! Pauvre Hush !

Je glousse et me retourne pour lui faire face. En effet, tout son corps est tendu de concupiscence. Je lui fais un clin d’œil et je note qu’il tremble. D’un geste peu subtil de la main, il presse son entrejambe. Je rougis comprenant qu’il remet son érection en place. Ce geste me surprend. Au lieu d’être dégoûtée ou effrayée, je sens mon intimité pulser en réponse à cette vision. Je ne me comprends plus. Je me tourne vers Dee, qui rit maintenant à gorge déployée.

– Toi, je t’adore ! Voir Hush ainsi... ça vaut tout l’or du monde !

Nous dansons un bon moment avant de retourner au comptoir. Je prends une longue et rafraîchissante gorgée de ma bière, alors que je sens le corps de Hush me frôler. Je frissonne en déposant ma bouteille sur le comptoir.

– Tu t’amuses ?

Sa voix grave et douce a un effet immédiat sur le taux d’humidité entre mes jambes. Je me tourne vers lui. Ses yeux tendres font ramollir mes genoux.

– Oui ! Dee est incroyable ! En fait, tout le monde est super.

– Pourquoi tu es seule ce soir ?

Mon rythme cardiaque s’accélère. Je n’ai aucunement envie de m’aventurer sur ce terrain glissant. Je prends une autre gorgée de bière, me disant que je dois tout de même répondre quelque chose, ne serait-ce que par politesse. Je regarde ma bouteille et réalise qu’elle est vide. Je la dépose sur le comptoir.

– Je viens d’arriver en ville. Je ne connais personne.

– Maintenant, tu nous as ! me lance Dee.

Je lui souris en hochant la tête. Je l’aime bien, Dee. Elle est vive et enjouée.

– T’en veux une deuxième ?

J’observe Hush qui me désigne ma bière du menton. Je lui réponds avec un rictus.

– Non merci, je conduis.

- On peut te ramener, lance joyeusement Dee.
- C’est gentil, mais je ne préfère pas laisser Rody ici.

Path éclate de rire.

- T’as nommé ta bagnole Rody ?! T’es géniale, tigresse ! Mais t’en fais pas, on peut très bien rapporter Rody chez toi.
- Personne ne conduit Rody sauf moi !

Sur ce, les quatre s’esclaffent. Je suis pourtant des plus sérieuses. Rody n’est pas une voiture, c’est mon bien le plus précieux. Je sens la main de Hush frôler mes hanches, déclenchant un raz-de-marée quelques centimètres plus bas. Je ne peux pas me permettre ce genre d’égarement. Mon regard tombe sur Dee et, avec un sourire las sur mes lèvres, je lui lance :

- Je vais devoir y aller de toute façon. Je travaille demain. J’ai vraiment adoré faire ta connaissance Dee.

Elle me prend dans ses bras, en une accolade amicale. Puis elle me tend son smartphone.

- Laisse-moi ton numéro ! J’aimerais bien qu’on remette ça !
- Avec plaisir ! Merci à vous aussi les mecs !

J’attrape le téléphone de Dee et enregistre mon numéro dans ses contacts. Kill me salue d’un hochement de tête et me rappelle que je suis toujours la bienvenue dans son bar.

- Je t’accompagne ! dit Hush.
- Je vous suis, j’ai besoin d’une clope ! lance Path.

Escortée de Hush et Path, tels deux gardes du corps – aucun mec n’ose regarder dans ma direction alors que l’on sort du bar. Une fois à l’extérieur, j’inspire une grande goulée d’air frais. Nous sommes à peine sortis du Thunder que Path me serre contre lui dans une accolade amicale. Une certaine tension règne dans l’air et j’ai l’impression qu’un combat de testostérone à lieu autour de moi. Je lève les yeux vers Path, il a beau être séduisant et gentil, mon corps ne répond qu’à l’appel de Hush.

– À la prochaine, tigresse !

Il me lâche et prend son paquet de cigarettes de son jean, pour s'en allumer une. Je me tourne vers Hush. Il me détaille intensément des yeux.

– Je t'accompagne à ta voiture.

Je lui souris et glisse ma main sur son avant-bras. Sous mes doigts, sa peau est chaude et ferme. Lorsque son regard croise le mien, je sens des flammes de désir courir dans mes veines... mais je ne veux pas y céder.

– Merci Hush ! Mais je suis stationnée juste là.

Du menton, j'indique les premiers emplacements tout près du bar, à peine à quelques pas d'où nous sommes. Je me hisse sur la pointe des pieds et je dépose un baiser sur sa joue. Je respire son parfum suave et masculin. Je me décolle presque à regret de l'effet qu'a cet homme sur ma libido. Puis je leur dis au revoir à tous les deux en me dirigeant vers Rody qui est garé près de nous. À l'instant où je déverrouille mon coffre de moto pour y prendre mon blouson en cuir, mes oreilles captent très clairement Hush, lorsqu'il s'exclame, admiratif :

– Eh ! Merde !

*Eh oui, les gars, Rody n'est pas une voiture !*

Je souris en déposant le casque sur mon crâne. J'enfourche ma Harley V-Rod. Je salue Path et Hush d'un signe de tête. Ils semblent tous les deux sous le choc.

### 3.

#### Hush

Je n'ai jamais été aussi tendu de toute ma foutue vie. Hier, j'ai passé la plus merveilleuse des soirées, mais aussi la plus pénible. Quand j'ai vu Path arriver avec deux nanas, je me suis dit que son charme légendaire avait encore joué. Mais lorsque j'ai reconnu la petite serveuse sous ses atours des plus sexy, j'ai été surpris. Je n'ai pas cessé de l'admirer. Elle m'a lancé des signaux contradictoires toute la soirée. J'ai lu le désir dans le caramel de ses yeux, elle m'a aguiché depuis la piste de danse. Mais dès que j'ai tenté un rapprochement, elle s'est raidie et a détalé. J'ai senti son foutu baiser sur ma joue toute la nuit. Merde ! Pouvait-elle être plus attirante ? Cette fille est littéralement canon, adorable, et elle roule en Harley !

Une fois qu'elle a quitté le Thunder, je suis resté un instant avec les frères. Cependant, la petite tigresse avait réveillé le monstre et je ne tenais plus en place avec cette érection du diable. Je suis donc allé rejoindre Nina. Comme d'habitude, elle m'a accueilli les bras ouverts. Une fois la tension libérée, j'ai réalisé que tout le long ce n'est pas Nina que je baisais. Non, dans mon esprit tordu c'est la belle Lily qui était avec moi. J'ai grogné mon dégoût avant de quitter Nina sans un mot, pour retourner dormir au club. Mais le sommeil m'a fui. Dès que je ferme les yeux, je revois son sourire et son petit cul étalé sur le siège de sa moto.

Aujourd'hui a été un vrai bordel. Je n'ai pas cessé de l'imaginer partout et ça a nui à mon travail. Au bout du compte, Mace m'a suggéré de rentrer avant que je me blesse. Il a raison, je ne peux pas me permettre d'être inattentif quand je bosse sous une voiture. J'ai soupiré et j'ai quitté le garage. Me voilà donc devant le *diner* de Shirley. Depuis plus de dix minutes j'observe Lily à travers les fenêtres, servir un client après l'autre. Le restaurant est bondé puisque l'heure du dîner tire à sa fin. Je pousse enfin la porte et me dirige vers une banquette libre. Quelques minutes plus tard, elle arrive à ma table, visiblement épuisée. Sans me

regarder, elle débute :

– Bonsoir, comment allez-v... Hush ?

Elle rougit portant la main à sa bouche. Elle se ressaisit rapidement cependant. Un adorable sourire éclaire son visage.

– Bonsoir Hush ! Ça va ?

– Oui, et toi ?

Je la vois frissonner. Elle considère les clients autour de nous.

– C’est le bordel ! Mais ça devrait se calmer bientôt. Qu’est-ce que tu veux manger ?

– Je vais prendre le club.

– Avec un Coca ?

Je hoche la tête. Elle me sourit de nouveau et je me surprends à lui retourner son sourire. Je la vois se raidir à nouveau. Elle m’assure que ce ne sera pas long et se rend vers la cuisine. J’admire sa démarche. Je ne peux plus me leurrer, je la désire intensément. Elle revient quelques minutes plus tard avec mon Coca, qu’elle dépose devant moi avant d’être appelée par des clients plus loin. Avec une petite moue, elle se dirige vers eux. Je la regarde se déplacer avec aisance à travers les tables, souriant aux gens. Malgré son affreuse tenue rose bonbon, je ne peux m’empêcher de la trouver vraiment belle. Ça fait longtemps que je n’ai pas ressenti un désir aussi intense pour une femme. Nina et Jen sont bien, mais elles sont surtout là pour évacuer la pression, comme tous les jolis-culs du club. Elle revient me porter mon assiette, elle pose ses doigts sur son épaule en me souhaitant bon appétit, avant d’aller vers un autre groupe.

Je suis de nouveau excité au point de non-retour. Mon érection appuie contre les boutons de mon jean. D’un mouvement de la main, je la tasse essayant d’être plus à l’aise. Puis je mange en admirant la petite tigresse qui travaille. Lentement, le restaurant se vide. J’ai presque terminé mon repas, quand je sursaute alors qu’elle se laisse tomber sur la banquette face à moi.

– Ça vient de se calmer un peu. Je peux te tenir compagnie un moment ?

– Bien sûr.

Je suis ravi de partager cet instant seul avec elle. Ses yeux se posent sur mon assiette attentivement.

- T'en veux ?
- Oh, non merci. Je mangerai après mon service.
- À quelle heure tu finis ?

Elle souffle, fermant les paupières. Je la vois étirer son dos courbaturé.

- Onze heures ce soir. Jenny n'est pas rentrée, je fais un double.
- T'as commencé à quelle heure ?
- Neuf ce matin.
- C'est quatorze heures de suite... Shirley ne peut pas...
- Non, Shirley est épuisée. Elle n'a plus 20 ans. Elle m'a dit que ça fait un mois qu'elle cherche une serveuse. Elle a fait beaucoup trop de services durant ce mois. Moi, je suis jeune. Une fois de temps en temps ne me tuera pas.
- Tu ne vas pas attendre onze heures pour manger.
- Je n'ai pas le temps d'avaler un morceau.

Je grogne alors que la colère s'empare de mes veines. Je n'aime pas l'idée qu'elle ne se nourrisse pas. Elle sera encore plus épuisée en finissant. Elle a dû venir sur Rody. Fatigue et moto, ce n'est pas un bon mélange. Des clients arrivent mettant fin à son moment de détente. Elle se lève et je fais de même. Je sors deux billets que je lui remets. Elle me remercie, je hoche la tête avant de partir du restaurant.

Je rentre au club et trouve Kill et Tips en pleine partie de billard. Je m'assieds et laisse mes pensées dériver vers Lily. Pourquoi je me sens aussi protecteur envers elle ? Elle semble capable de prendre ses propres décisions. Kill et Tips tentent de me faire la causette, mais mon air taciturne les emmerde, alors ils m'abandonnent.

Il est dix heures passé quand je me résous à bouger. Je sors et me dirige vers ma moto. Lorsque j'arrive au *diner*, le parking est presque vide. J'entre et Shirley m'accueille tout sourire.

- Hush, mon petit, ça va ?
- Oui, Shirl', Lily est encore là ?

– Oui, elle est partie se changer. Elle devrait revenir.

À cet instant, je la vois traverser les portes battantes. Elle porte un jean bleu troué par endroits et un tee-shirt noir sous sa veste de cuir. Je remarque son air épuisé. Dès que ses yeux se fixent sur moi, un sourire éclaire son visage, chassant quelques instants sa fatigue. Elle s’approche.

– Tu es sûr, Shirley ? Je peux fermer, tu sais.

– Non, c’est OK. Je vais le faire. Tu as déjà fait beaucoup pour moi, ma belle. Va te reposer.

– Merci !

Shirley disparaît dans le restaurant me laissant avec Lily. Cette dernière me dévisage. La tension entre nous est palpable.

– Bonsoir Hush, que me vaut une seconde visite aujourd’hui ?

– Je me suis dit que t’aurais faim, et je voulais être certain que tu manges... Alors je t’invite.

Elle sourit. Sa main se pose sur mon avant-bras et mon érection se réveille de nouveau.

– C’est gentil, mais je suis épuisée.

– Raison de plus. Faut te nourrir, au moins un repas léger avant d’aller dormir.

Elle mordille sa lèvre inférieure, ce qui augmente mon durcissement. À ce rythme, je vais jouir dans mon pantalon comme un adolescent.

– D’accord. Je vais chercher Rody et je te retrouve devant.

– Je préfère que tu laisses Rody ici... T’es épuisée.

– Je suis apte à conduire, Hush.

Elle me fixe de ses yeux caramel et j’y lis de la détermination. Elle ne cédera pas. J’espère que je ne le regretterai pas. Je hoche donc la tête et je la regarde se diriger vers l’arrière. Je sors, enfourche ma moto et démarre. Puis je l’attends... et attends.

J’ai un mauvais pressentiment. Je coupe le contact de ma Harley. Aussitôt j’entends des éclats de voix qui viennent de derrière le restaurant. Je m’élanç

toutes jambes. Quand je tourne à l'angle de la bâtisse, mon sang ne fait qu'un tour et je vois noir. Lily fait face les poings dans les airs à l'homme au nez cassé de l'autre jour. Sans réfléchir, je me jette sur lui. Je lui envoie mon genou dans le ventre. Mes doigts tirent ses cheveux pour le relever, et je lui file une droite bien sentie. Il s'écroule au sol. Je lui donne deux bons coups de pied. Je le soulève par le devant de son tee-shirt. J'approche son nez à quelques millimètres du mien :

– Je veux plus te revoir ici ni dans tout Hedonas ou t'es un homme mort. Je ne suis pas du genre à me répéter. File avant que je te bute !

Je lui lance une deuxième droite en plein dans l'estomac. Il tombe à terre et rampe au sol essayant de sauver sa peau. Je lui file un autre coup de pied dans les côtes.

– Plus vite ! J'espère ne plus jamais croiser ta sale tronche d'enculé !

Il se redresse et court se mettre à l'abri dans son véhicule qui démarre en trombe. Je me retourne vers Lily. Elle a pris appui contre la benne à ordures non loin de là, ses yeux sont éteints. Je me rapproche d'elle.

– Ça va ?

– Oui, merci, Hush... je souhaite juste rentrer chez moi...

– Je comprends. Viens, je te ramène.

– Mais Rody... Je ne veux pas la laisser ici.

Je prends son casque, le mets sur son crâne, puis je l'entraîne vers Rody. Je l'enfourche et tapote de la main l'espace derrière moi :

– Je sais que c'est seulement toi qui conduis Rody, mais fais-moi confiance. Allez, je te raccompagne chez toi.

Elle hoche la tête et s'installe derrière moi. Ses mains tremblent alors qu'elle les glisse autour de moi. Je démarre en lui demandant son adresse. Je roule lentement profitant de la sensation incroyable de ses mains contre mon ventre. Nous atteignons son immeuble. J'arrête Rody. Lily débarque et j'en fais de même.

– Comment vas-tu rentrer ?

– Je vais appeler une recrue des Dark Soldiers. Ils vont venir me chercher, t’inquiète pas.

Elle hoche mollement la tête.

– Tu veux entrer le temps qu’il arrive ?

– Avec plaisir !

Je la suis à l’intérieur. Je me retrouve dans un salon tout petit et très peu meublé. Curieux, je tourne la tête et vois la cuisine tout aussi minuscule. L’appartement est des plus délabrés. Les murs sont défoncés par endroits et le plancher est usé. Mes yeux parcourent les lieux. C’est impersonnel, vide et froid. Je n’aperçois aucune photo, aucun cadre, ni même un simple bibelot.

– Tu veux quelque chose à boire ? me demande-t-elle après avoir posé ses clefs sur la table.

– Non ça va, merci.

Elle se dirige vers une armoire. Lorsqu’elle l’ouvre, je remarque qu’elle n’a que quelques verres dépareillés. Elle en prend un et fait couler l’eau de l’évier. Elle le remplit à moitié et avale le contenu d’un mouvement sec. Soudain elle prend appui sur le rebord et je vois ses épaules trembler. Je me rapproche d’elle.

– Hey, ça va ?

Elle se tourne. Je m’attendais à découvrir des larmes sur ses joues. Mais non, cette fille est forte... tellement forte.

– Oui, je suis juste crevée.

Je prends le verre de ses mains et le range sur le comptoir. Puis je me retourne vers elle. Je n’en peux plus. J’attrape sa taille fine entre mes mains et la colle contre moi. Puis du bout de mes doigts, j’approche son visage du mien. Ses lèvres sont douces, chaudes et souples. Elle gémit sensuellement contre moi. J’incline la tête pour approfondir le baiser. Lorsqu’elle ouvre les dents pour me laisser entrer dans sa bouche, je me dépêche de l’explorer. Elle a un goût de vanille et sa langue contre la mienne est sans aucun doute la sensation la plus incroyable que je n’ai jamais ressentie. Son petit corps chaud pressé contre le mien vibre sous l’effet du désir. J’appuie mon bassin contre elle, ma puissante

érection contre la peau tendre de son ventre. Elle se recule légèrement, séparant nos lèvres, reprenant son souffle, me souriant timidement. Je lui rends son sourire, je la dirige vers la seule porte de l'appartement. Je l'ouvre découvrant sa chambre tout aussi dépouillée que le reste du logement. Quand je l'entraîne vers le lit, elle se raidit.

– Ne t'en fais pas... Je te borde et je m'en vais. T'es épuisée.

Elle sourit en tentant bien mal de retenir un bâillement. Je m'agenouille devant elle, laissant ma main frôler son mollet. J'enlève son bottillon, puis fais subir le même traitement à son autre jambe. Je me redresse et vois dans ses yeux fatigués l'ombre du désir. Un désir réciproque et partagé. C'est un réel supplice que de ne pas m'étendre avec elle, en elle. Cependant, ce n'est pas le moment. Elle est visiblement épuisée et j'aime quand mes partenaires ont l'énergie de me suivre. Je détache les boutons de son jean, puis je le descends jusqu'à ses chevilles. Elle lève les pieds et je la débarrasse de son pantalon. Elle porte un slip de dentelle noire qui va sans doute m'empêcher de dormir pendant des jours. J'ouvre ensuite ses draps pour qu'elle s'y glisse, avant de les déposer sur sa peau douce. Elle murmure un merci alors que ses yeux se ferment.

Avec un sourire, je sors mon téléphone et j'appelle Blue avant de quitter son logement.

## 4.

### Lily

J'ai chaud... Trop chaud. J'ouvre les yeux tout en essayant de conserver la plénitude du sommeil. J'ai de nouveau rêvé de Hush. Je m'étire et je remarque que je porte encore mon tee-shirt et mon soutien-gorge. Je suis perplexe. Je dors toujours en slip, sinon j'étouffe. Mon cadran indique qu'il est cinq heures vingt du matin. Je me redresse. Mes yeux trouvent mon jean déposé au bout de mon lit et mes bottillons sur le plancher. Enfin les souvenirs de la veille affluent comme une déferlante. Je tremble légèrement alors que je me rappelle l'attaque de cet homme... L'adrénaline a inondé mes veines, tel un ouragan, douloureux rappel d'un passé pas si lointain. Lorsque Hush est apparu à ma rescousse, le soulagement a été tel que je me suis presque effondrée sur place. Mon pouls s'emporte alors que je réalise que non seulement j'ai laissé Hush conduire Rody, mais qu'en plus je l'ai invité à entrer chez moi. À quoi ai-je pensé ? Sans aucun doute le choc de l'agression... Je porte la main à ma bouche en gémissant. Il m'a embrassée... Son baiser a été des plus intenses. Je n'ai jamais été embrassée comme ça.

Je me rends compte que l'attraction n'est pas uniquement de mon côté. Hush me désire, c'est l'évidence même. Mais il n'a eu aucun geste déplacé à mon endroit. Il aurait très bien pu profiter de la situation... il n'aurait pas été le premier à profiter de la faiblesse d'une femme. Il s'est contenté de me border et de partir en toute simplicité.

*Quel genre d'homme es-tu, Hush ?*

Il semble être un mec bien... si cela existe en ce bas monde... Mon cœur s'emballe et ma gorge se serre alors que j'imagine nos corps en pleine fusion. Mon sexe pulse de désir pour son corps ferme contre moi. Oui je le désire intensément. Mais suis-je capable de laisser un homme entrer dans ma vie déjà si bordélique ?

Je regarde ma chambre. Un matelas à même le sol me sert de lit. Une petite console bancale comme table de chevet sur laquelle j'ai déposé mon cadran et mes pilules. Un étroit meuble à trois tiroirs contient mes rares vêtements. Rien d'autre. Un rideau élimé oublié par l'ancien locataire cache la pièce de l'œil indiscret des passants. Je n'ai pas réfléchi avant de le laisser entrer ici. Ce taudis n'est qu'un refuge temporaire dans ma vie de bohème, mais j'ai tout de même un brin de fierté. Je déteste cet appartement mais c'est un mal nécessaire. Je me lève et me dirige vers la minuscule cuisine.

Le plancher froid, sous mes pieds nus, me réveille totalement. Je sors un verre de mon armoire avant de me diriger vers le frigo. Je l'ouvre en soupirant. Une brique de jus d'orange, du beurre et quelques pommes remplissent mon réfrigérateur. Je m'empare du carton et m'en verse un peu. En le rangeant, je prends un fruit défendu que je lave sous l'eau. Je me dirige vers mon divan. Il est vieux, mais vraiment vieux, un des coussins est déchiré, mais il est confortable et surtout l'ancien locataire me l'a laissé gratuitement ainsi que le frigo. Je m'assieds et consulte mes e-mails sur mon smartphone tout en déjeunant.

Je travaille à midi, j'ai donc le temps de faire une lessive avant. Une fois mon repas terminé, mon verre lavé, je me rends à la salle de bains. Je prends une douche chaude, puis je me brosse les dents. Une fois habillée et mes cheveux peignés, je ramasse mes vêtements sales, mon téléphone et mes clefs. Puis je me dirige vers la buanderie, située dans l'immeuble voisin. Pendant que le lave-linge fait son œuvre, je m'assieds confortablement dessus, laissant mes pensées dériver.

Je songe à Hush et mon cœur fait des bonds de fou dans ma poitrine. Cet homme est tout simplement divin. Musclé et imposant, avec ses airs de dur à cuire, il me met en émoi. Mais plus je le côtoie, plus je vois au-delà des apparences. Il est discret contrairement à Path. Il ne parle pas beaucoup, mais quand il le fait, j'en mouille ma culotte. Sa voix grave et rocailleuse. C'est la chose la plus sensuelle que j'ai entendue. Je suis sûr qu'il doit être une bête au lit. Je croise les jambes à cette idée. Je ne dois pas penser à ça. Je connais les hommes et j'ai décidé de ne plus les laisser m'approcher. Ils sont tous pareils, exactement comme l'homme au nez cassé. Malgré ma détermination, dès que j'aperçois Hush, mes barrières s'effondrent. J'ai envie de le toucher et qu'il me retourne la faveur. Je n'ai jamais ressenti une telle envie pour un homme et cela m'ébranle énormément. Tout au fond de moi, mon cœur espère que Hush n'est

pas comme les autres. N'a-t-il pas été plus respectueux envers moi que presque tous les hommes que j'ai connus dans ma vie ? Pourtant étant membre d'un gang de motards ayant des activités illégales, il est loin d'être inoffensif. Je ne sais pas grand-chose des Dark Soldiers, si ce n'est ce que j'ai entendu aux nouvelles, soit qu'ils sont des criminels roulant en Harley. Alors pourquoi est-ce que je me sens plus en sécurité entourée de Hush, Kill et Path que lorsque je suis seule ?

Peut-être que je vais le revoir aujourd'hui ? À cette pensée, je sens mon corps réagir. Mes seins pointent et mon sang pulse entre mes jambes. Je prends une grande inspiration et d'un mouvement souple, je saute au sol. Je ramasse mes vêtements humides et les mets à sécher. Une fois le mode séchage enclenché, je sors rejoindre Rody. J'ai le temps pour de rapides petites courses avant que mon linge soit prêt.

\*\*\*

Je suis déçue. Nous sommes déjà jeudi. Depuis dimanche soir, je n'ai pas vu ni entendu parler de Hush. J'aurais aimé que Dee m'envoie un texto pour avoir son numéro, elle pourrait me donner des nouvelles... Peut-être que je me suis trompée sur lui... Et si je ne l'intéressais pas, ou encore s'il avait une femme dans sa vie... Mais il ne m'aurait pas embrassée, non ? Certains hommes sont infidèles... Mon cœur ne cesse de me dire qu'il n'est pas ainsi, mais ma tête me rappelle tout ce que je sais des mâles, et j'ignore quoi penser dorénavant.

J'ai congé demain et samedi. Mon premier samedi de détente depuis que j'ai commencé à travailler pour Shirley. En fait, je devais bosser, mais Shirley a reprogrammé la journée manquée de Jenny, pour me libérer. Ce congé me fera un bien fou. Je songe à prendre le large sur Rody pendant ces deux jours, dans le but de me changer les idées. La liberté que j'éprouve à chevaucher ma Harley et à manger des kilomètres de bitume me manque. Je me sens libéré de mon fardeau et j'ai l'impression d'enfin exister, même si cette sensation n'est que temporaire.

Je glisse ma tenue de travail dans le coffre de Rody quand un grondement de moto me fait tourner la tête. Mon cœur fait une halte avant de s'élancer à pleine vitesse. Une énorme Harley noir et chrome s'arrête non loin de moi, et Hush enlève son casque. Il déplie sa grande silhouette et s'approche de moi. Il me détaille longuement et j'en fais tout autant. Je sens mes mains devenir moites

sous son regard de braise. Puis je tente de me ressaisir. C'est un homme, ils sont tous pareils, me hurle ma tête.

- Salut, Lily.
- Bonjour, Hush.

Mon nom prononcé de sa voix grave me fait presque jouir sur place. Nous nous dévisageons un moment, ni l'un ni l'autre ne désirant briser le silence pesant qui s'est installé entre nous.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, je travaille dans trente minutes, craqué-je finalement.
- Pas de problème.

Il continue de me fixer. Je me dandine d'un pied à l'autre, que me veut-il ? Je prends mon casque et m'apprête à l'enfiler quand sa large main se pose sur mon bras, arrêtant mon mouvement. Un courant électrique me parcourt. Je tourne la tête vers lui.

- Euh... Je voulais... En fait, on fait un *party* au club demain soir pour la fête de Path.
- Oh !

Il ne rajoute rien. Est-ce qu'il m'invite ?

- Je pensais partir en balade demain et samedi.
- Tu ne travailles pas ?
- Non, j'ai deux jours de congé.
- Path aimerait que tu sois présente.
- Oh ! Et toi ?

J'ai parlé rapidement, sans réfléchir. Mon besoin de savoir l'emporte sur la gêne que j'aurai dû ressentir à poser cette question. Son visage se durcit un instant, il semble en plein dilemme. Je regrette alors d'avoir posé la question. Je n'ai plus envie de connaître la réponse. Je ferme les yeux quand sa voix résonne à mes oreilles.

- Je ne sais pas... Les fêtes du club sont du genre... du genre déjanté.
- Je comprends.

En fait, je ne vois pas du tout. Je regarde mes bottes une fraction de seconde, réfléchissant. J'ai conscience que sa main quitte ma peau. Je frissonne alors que l'air frais remplace la chaleur de son toucher. L'instant suivant, je sens ses bras encercler ma taille. Je lève les yeux tandis qu'il me serre contre lui. J'ai à peine le temps d'être surprise qu'un immense sentiment de bien-être m'enveloppe. C'est exactement comme si j'avais enfin trouvé ma place dans ce monde de fou... Dans ses bras ! Il est ferme et brûlant. Ses prunelles vertes sont remplies d'un désir à peine contenu. Il émet un léger grognement.

– Embrasse-moi !

Je tremble sous son ordre. La peur court dans mes veines. Son autorité m'ébranle et me secoue. Pourtant son visage exprime une grande douceur et un désir à peine contenu qui interpelle mon propre désir. J'inspire un grand coup tentant de calmer les battements désordonnés de mon cœur affolé qui me crie de m'exécuter. Mes mains se posent sur sa nuque et je me mets, comme par réflexe, sur la pointe des pieds. Mes lèvres trouvent les siennes chaudes et pleines. Il empoigne mes fesses et me soulève contre lui. J'incline la tête et plonge vers lui. Un goût de menthe remplit ma bouche tandis que sa langue découvre mon palais. Je sens son érection ferme contre mon bassin. Mes hanches se pressent contre lui. Je réalise qu'il y a trop, beaucoup trop, de vêtements entre nous. J'enfonce ma main dans ses cheveux, lui soutirant un grognement. Je me souviens vaguement que je devais me rendre quelque part... oui... je dois aller... au boulot. Merde ! Je gémiss doucement brisant le baiser. J'appuie mon front contre le sien en reprenant mon souffle.

– Je vais y penser. Je dois aller travailler.

Ma voix est faible, presque inaudible, tant je n'ai pas envie de le quitter. Sa poitrine vibre contre moi alors qu'il geint de frustration. Il me laisse glisser contre lui pour me déposer. Je mets mon casque. Il me regarde enfourcher Rody et me lance :

- J'vais demander à Dee de t'envoyer l'adresse. Si tu viens, fais-lui savoir.
- D'accord.
- À demain soir.
- Peut-être...

\*\*\*

Cette nuit-là, je dors peu. Mes pensées volent dans tous les sens. J'ai reçu un texto de Dee avant d'aller me coucher avec les coordonnées du fameux club. Ce n'est pas si loin. Devrais-je y aller ? La petite voix dans ma tête crie des non répétés tandis que mon cœur et mon corps me disent le contraire. Je sais que je suis à cran, ma libido est infernale depuis que je l'ai rencontré pour la première fois. Je suis incapable de calmer les pulsions qu'il crée en moi. Cela ne me ressemble tellement pas que j'en suis... décontenancée. Le chemin qui s'ouvre devant moi m'effraie autant qu'il m'attire...

*Tout comme Hush.*

Lorsque le soleil se lève, ma décision est prise. Je n'irai pas ! Je déjeune, puis je sors laver Rody. Une fois propre, je la cire. J'aime la voir briller de mille feux. Puis je me dirige vers le centre commercial. Non, je ne cherche pas un cadeau pour Path. Pas du tout ! Enfin peut-être... Mais je lui donnerai la prochaine fois que l'on se croitera. Je pense avoir trouvé quelque chose de sympa. Ce n'est pas évident de choisir un présent quand on ne connaît pas bien une personne. Puis je retourne chez moi et je fais une petite sieste. Vers l'heure du dîner, je me douche. Je brosse mes cheveux et je mets mon jean moulant noir et mon maillot de corps doré, celui hyper aguichant au dos nu et au devant évasé. Je passe mes bottillons de suède et me maquille légèrement. Je ne me rends pas au club, non ! Je sors au... au Thunder ! Tiens oui, je vais aller au Thunder ! Je dépose mon cadeau pour Path dans le coffre de ma Harley, enfile ma veste de cuir, mon casque et je démarre Rody. Après quelques minutes de route, je me retrouve face au club.

*À quoi bon me mentir !*

J'ai su à la seconde même où Hush m'a parlé de cette fête que j'y serais.

Je regarde l'immense bâtisse devant moi. Entouré de murs protecteurs et entièrement construit de brique, le repaire des Dark Soldiers ressemble à une forteresse imprenable. Aucune entrée à l'avant et des fenêtres uniquement au deuxième étage. Je suis excitée à la pensée de retrouver Hush, Dee, Path et même Kill. J'ignore ce qui m'attend de l'autre côté de ces murs mais je m'avance sachant dans mes tripes que j'y serai en sécurité. J'approche Rody du portail qui est protégé par un grillage. Un jeune homme aux yeux d'un bleu

saisissant semble faire le guet à la barrière. Il porte un pantalon large et sur son torse nu une veste de cuir sans manches. Torse qui ne manque pas de charme, je dois l'avouer. Je remarque l'inscription « recrue » sur le dos de son gilet. Je me souviens que Hush m'a dit qu'une recrue viendrait le chercher chez moi. C'est tellement étrange comme monde. J'aimerais comprendre leur fonctionnement. Comme je m'approche, il se déplace pour venir me voir.

– Bonsoir, qu'est-ce tu veux ?

Son ton est brusque.

– Je suis invitée par Path et Hush... Euh... Lily.

Ses yeux s'agrandissent alors qu'il réalise que je suis une femme. Je suis habituée à ce genre de réaction. Rares sont les filles qui roulent en Harley. De plus, avec mon casque et la nuit qui s'installe, c'est facile de confondre. Il hoche la tête et ouvre la grille me pointant une succession de motos. J'engage Rody vers le premier stationnement libre. Il doit bien y avoir une trentaine de motos toute plus belle les unes que les autres. Je descends de Rody et range mon casque dans le coffre avec ma veste. Puis je prends le cadeau pour Path et me retourne vers l'énorme bâtisse.

Un très large terrain clôturé s'étend à l'arrière du club. Quelques arbres, par-ci par-là, ainsi que quelques tables de pique-nique meublent la cour. Le derrière de l'immeuble comprend plus d'ouvertures que le devant. Des fenêtres et même une porte-fenêtre donnent sur une grande terrasse, ce qui tranche incroyablement avec la façade. Un étrange portillon de fer forgé, tout droit sorti d'un château médiéval, occupe le mur latéral. Je me dirige vers la marée de cuir qui peuple le patio et une partie du terrain. Je suis surprise de voir beaucoup de femmes très peu vêtues. Belles, sexy, minces et habillées plus que légèrement. Une jolie brune passe près de moi vêtue uniquement d'un bas de bikini. Ses énormes seins tendus, dansant au gré de ses pas. Je suis un brin mal à l'aise. Je comprends l'avertissement de Hush. Comme j'avance, je sens deux bras puissants entourer ma taille, pour me soulever. Je sursaute en criant.

– Si c'est pas la p'tite tigresse !

Je souris donnant un léger coup de poing sur le bras de Path. Il me dépose à

terre en riant. Je me retourne pour le regarder. Il est vraiment craquant. Ses yeux bruns pétillent de malice et je remarque qu'il ne porte rien d'autre sur son torse bien dessiné que son blouson de cuir.

– Bonne fête, Path !

Je lui tends son présent. Il sourit à pleines dents.

– Hey ! c'était pas nécessaire. Je me serais contenté d'un simple baiser !

Il me fait un clin d'œil charmant et je pouffe de rire. Il a beau être irrésistible, je ne l'embrasserai jamais. Je l'aime bien comme un ami, sans aller plus loin. Il ouvre le cadeau et s'esclaffe. Il tient un énorme verre à bière sur lequel on peut lire quelques mots, qui en font un vrai gag. Il est gradué, de haut en bas, à chaque quart de la chope, quatre inscriptions : moche, pas si pire, jolie, la femme de ma vie.

– Merci Lily, mais j'ai pas besoin de boire une bière pour savoir que t'es la femme de ma vie.

Je rigole. Il pose sa main sur ma hanche m'entraînant vers la foule. Moi qui ne suis pas à l'aise avec les contacts physiques je me surprends à me sentir en confiance avec Path. Il est gentil et je pourrais facilement le considérer comme un très bon ami. Je remarque une chevelure blonde devant moi. Quand Dee m'aperçoit, elle crie, avant de courir à ma rencontre.

– Lily ! Je suis tellement contente que tu sois venue !

– Elle pouvait pas me laisser seule le soir de ma fête, n'est-ce pas tigresse ?

Je frappe doucement son torse en riant.

– En fait, je m'ennuyais de Dee.

– Ouille ! T'es dure !

Il se marre et me montre son verre avant de m'abandonner avec Dee.

– Reste avec moi, ne me quitte pas. C'est important !

– Pourquoi ? m'étonné-je.

– Il y a des membres de plusieurs chapitres ce soir et tu n'as pas de veste.

Je remarque qu'elle porte une jolie robe noire assez courte avec un gilet de cuir par-dessus. Elle se retourne pointant son dos. Je découvre le logo des Dark Soldiers sur lequel je lis la mention « Dee ». Je dois avoir l'air perdue, car elle continue :

- Ici, si une femme n'a pas de blouson, c'est un joli-cul.
- Un joli-cul ? J'ai besoin que tu m'expliques un peu, Dee...

En hochant la tête, elle désigne deux filles légèrement vêtues.

– Les jolis-culs... elles ne sont là que pour être baisées. Ces filles n'appartiennent à personne et tout le monde peut s'en servir. Comme Jen et Nina. Elles espèrent toutes devenir des régulières. Mais bien souvent elles ne servent que de vide-couille.

– C'est répugnant !

– Ouais. Mais elles aiment ça, faut croire. Elles ne se refusent jamais aux mecs, et ce n'est pas comme si elles se prostituaient... Elles s'offrent gratuitement, sans aucune rétribution et de façon des plus... consentantes. Certaines peuvent être avec plusieurs mecs dans une même soirée. Leur espoir de devenir régulière est tel qu'elles n'ont aucun respect d'elle-même... enfin c'est ce que je pense !

Je frissonne regrettant soudain d'être venue. Je refuse de m'approcher à nouveau de ce genre de monde.

– Tu n'as rien à craindre. Avec moi à tes côtés les mecs ne s'approcheront pas de toi... à moins que tu le souhaites.

Elle lève un sourcil et je m'enfonce un doigt dans la gorge, mimant un vomissement. On éclate de rire en même temps. Un profond malaise me vrille les tripes quand j'imagine Hush avec ses pouffes.

Une caisse de son se met à cracher de la musique dans la nuit. Dee me montre son verre et je hoche la tête. Nous nous rendons au fût non loin. Je m'en verse un gobelet. Elle me guide ensuite vers une table à pique-nique et nous nous asseyons directement sur le dessus, les pieds sur le banc, dos à la fête.

– Dee... J'avoue que je ne comprends pas trop votre monde...

– Le monde des bikers est un monde à part. Demande-moi ce que tu veux et je vais essayer de t’expliquer au mieux.

– Par où commencer...

– Par le début ? Les fondateurs des Dark Soldiers étaient des esprits libres pris dans le carcan des règles de la bonne société. Pour eux, rien n’était plus important que de rouler en Harley, leur famille et le bien-être de cette dernière. Ils étaient huit amis et ils ont fondé le premier chapitre à Lonhill dans l’Ohio.

– Chapitre ?

– Le premier groupe, si tu veux. Ils ont acheté une bâtisse comme ici, et nommé un président, un vice-président. Puis quelques mois plus tard, un cartel mexicain a voulu s’implanter dans leur ville. Alors ils ont pris la décision de protéger leur ville, traversant ainsi la mince ligne de la légalité. Ensuite il y a eu l’expansion du club. Maintenant il y a seize chapitres à travers les États-Unis, tous avec les mêmes règles et les mêmes valeurs.

Elle prend une gorgée de vin et j’avale un peu de bière. Les notes de musique résonnent autour de nous tandis que je regarde ceux qui m’entourent.

– Il y a donc un président et un vice-président.

– Ouais ! Tu connais déjà notre VP, Path. Le président c’est notre père à lui et moi. Il y a aussi les membres réguliers, soit : Hush, Kill, Tips, Scott et Mace, ainsi que les régulières. Bounn a quitté le club avec sa famille y a quelques mois. Ils ont pris des recrues pour le remplacer. Les recrues doivent faire un an de loyaux services pour devenir membre à part entière. En autres mots, ils doivent prouver leur loyauté au club en se tapant toutes les sales besognes.

– Je vois. Et tu as parlé de régulières ?

– Les régulières sont les femmes officielles des bikers, un peu comme une épouse. Elles ont leur propre blouson et elles ont la protection entière du club, pas juste de notre chapitre... mais n’importe quel Dark Soldier donnerait sa vie pour la protection d’une régulière. Notre vie est dangereuse à cause des activités illégales qui se déroulent derrière les portes closes, mais la vie des régulières est un trésor précieux pour eux.

Je regarde son blouson haussant un sourcil. Je la trouve jeune pour être mariée. Elle capte mon regard et rit doucement.

– Je ne suis pas une régulière, mais étant la fille du président, je suis de la famille donc une protégée.

- Vous êtes plusieurs régulières ou protégées, ici ?
- Non. Il y a ma mère et moi, bien entendu. Mace a une femme, mais elle ne vient que très rarement ici. Scott a une ex-femme et deux enfants. Ils vivent en Écosse.

J'en déduis donc que Hush n'a pas de régulière. Je devrais m'en réjouir mais l'image de lui avec un joli-cul me glace. Je tente de me détendre profitant de la compagnie de Dee. Nous discutons un long moment, apprenant à nous connaître un peu plus, tissant des liens. Elle tente d'en savoir plus sur mon passé, mais je reste évasive. Personne ne doit être au courant, c'est beaucoup trop dangereux !

On se lève pour se dégourdir les jambes et l'on se dirige vers l'arrière du terrain. C'est magnifique ! De l'autre côté du mur, une large étendue de terre s'arrête à l'orée d'une forêt. Aucun voisin. Elle m'explique que le club a acheté cette bâtisse et tout l'espace derrière il y a des années, que c'était un manoir qui datait d'avant la guerre de Sécession. Avec les années, le petit château a été modifié et rénové. Je lui souris, mais mon rictus se fige alors que l'atmosphère change autour de nous. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que Hush est derrière moi. Je soupire de satisfaction à l'instant où je sens ses bras encercler ma taille et me presser contre son torse chaud.

**À suivre,  
dans l'intégrale du roman.**

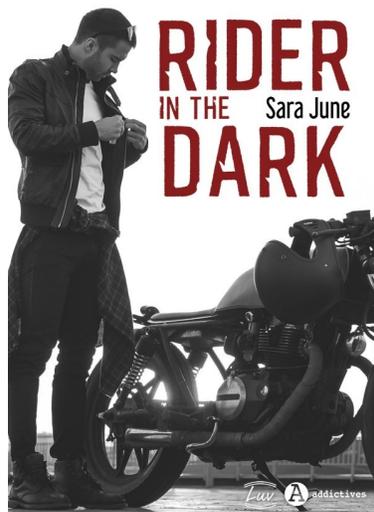
**Disponible :**

## **Rider in the Dark**

Fuyant une vie qu'elle ne peut tolérer et un homme des plus dangereux, Lily se retrouve à servir des hamburgers à Hedonas, une ville où elle ne connaît personne. Échaudée par son passé, la jeune femme se méfie de tout le monde et sa rencontre avec Hush, Path et Kill, trois membres des Dark Soldiers, un gang de motards à la fois respecté et craint dans tout le pays, n'est pas pour la rassurer. Malgré tout, Lily tombe rapidement sous le charme du plus mystérieux et dangereux d'entre eux.

Le passé de Lily la laissera-t-il enfin tranquille ? Hush saura-t-il percer le mystère qui entoure la belle Lily ?

Mais surtout Lily pourra-t-elle faire confiance à Hush avant qu'il ne soit trop tard ?



**Disponible :**

## **Love Lessons**

Alaska est étudiante en archéologie, farouchement attachée à son indépendance et à sa liberté.

Jasper est professeur, britannique et séduisant... Et c'est aussi l'ennemi du mentor d'Alaska, à qui elle doit tout.

Alors par loyauté, elle le hait. En plus, il est arrogant et insupportable, aucun risque qu'elle change d'avis !

Quoique...

Un voyage en Égypte, et tout bascule... Mais être avec Jasper, c'est trahir les siens.

Alaska va-t-elle succomber à l'ennemi ?



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Août 2018

ZAUT\_001